

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Françoisé, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

..... Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. ....

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.



F. A. N. V. I. E. R. 1761.

TOME XIV.



A PARIS,



Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>te</sup> le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



## A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions  
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer ce Journal. Le prix de la Souscription pour toute l'année, est de *neuf livres douze sols*. Quand on voudra le faire venir par la Poste, il n'en coûtera que *quatre sols* par mois dans chaque Ville du royaume. On avertit que les Lettres qui ne seront pas affranchies, seront au rebut.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JANVIER 1761.

---

MEMOIRES

*De physique & de mathématique présentés  
à l'académie des sciences, par divers  
sçavans, & lus dans ses assemblées,  
tome troisieme. A Paris, de l'Imprimerie  
royale 1760, 1 vol. in-4<sup>o</sup>.*



OICI le troisieme volume des  
Mémoires agréés par l'académie  
des sciences, que cette compa-  
gnie soumet à l'impression : il con-  
tient trente-six Mémoires, dont dix appa-  
rtenant aux mathématiques & aux sciences  
qui leur sont analogues, sont absolument

A ij

éloignés de notre objet. Des treize qui traitent de l'histoire naturelle & de la physique, nous ne ferons mention que du Mémoire sur le vernis de la Chine, dans lequel le pere d'Incarville décrit la maniere de recueillir la substance qui en fait la base sur l'arbre qui la produit, & les précautions extrêmes, minutieuses même, auxquelles ce vernis doit tout son lustre. Nous indiquerons encore une découverte faite par un apothicaire de Carcassone, qui, dans l'année 1754, année très-sèche, trouva que les feuilles des saules & des frênes avoient transudé une substance grenue, blanchâtre, sucrée au goût, telle enfin, que si l'auteur eût pu y découvrir une propriété purgative, on l'auroit certainement prise pour de la manne. Un pareil suc qui découle du frêne, ne surprend pas. On sçait que cet arbre est dans la Calabre, celui qui nous produit la véritable manne; mais que le saule produise un suc pareil, c'est une nouveauté que M. Marcorel soupçonne devoir son origine à de gros mouchérons qui en piquent les feuilles.

Le seul Mémoire de botanique, contenu dans ce recueil, est de M. Ayman, & expose la nature de la nielle, en quoi elle differe de la rouille & du charbon, qui tous deux attaquent le grain, après sa formation, au lieu que la nielle se prend à la fleur, & paroît par conséquent avoir une



origine plus reculée que ces deux autres maladies. M. Ayman croit que la moisissure, qui, lorsqu'elle attaque les grains, fait ses premières impressions sur le germe proprement dit, est cause que ce germe venant ensuite à végéter, donne à la fleur, qui précède nécessairement la formation du nouveau grain, une qualité qui détériore ce grain, & y produit la nielle.

On trouve dans le même volume, neuf Mémoires d'anatomie, sçavoir, un de M. Tenon, sur le siège de la cataracte, dans lequel il développe les accidens auxquels la membrane qui sert d'enveloppe à la lentille crySTALLINE, peut elle-même être sujette, lorsque cette lentille est affectée du vice qui la rend opaque, & qui forme la cataracte; quoique ce Mémoire suppose une suite, il ne paroît pas qu'on doive espérer de la trouver dans les volumes qui suivront celui que nous annonçons. Il en est à-peu-près de même du Mémoire de M. Mertrud, où il annonce avoir remarqué une nouvelle fonction de la veine azygos, celle de recevoir une partie du chyle que fournissent les intestins; cette veine azygos est sujette à des singularités de construction, que MM. Winslow & Lancisi ont observées. M. Guatani a eu occasion de trouver cette veine branchée, comme Lancisi l'a décrite. Si on ne connoissoit l'avantage qui résulte de

L'anatomie des animaux, & sur-tout du cheval, pour connoître plus à fond leurs maladies, ou réformer leur régime, on seroit surpris de trouver ici deux Mémoires de M. Bourgelat, dont l'un décrit trois especes de vers qu'il a trouvés dans le même cheval; & l'autre est un essai d'un nouveau traité d'hyppiatrique, où il confidere si les allures du cheval sont analogues à sa construction, & s'il ne seroit pas possible d'affujettir ces allures à des règles moins contradictoires à celle qu'indique la considération physique & anatomique des muscles de cet animal. Les deux Mémoires suivans concernent les mouvemens naturels ou contre nature du cerveau. Ces expériences paroissent postérieures en date à celles que M. de Haller a faites sur ce sujet. Si l'on en croit le sçavant & l'illustre professeur de Berne, il y a bien des expériences dans les Mémoires que nous annonçons, qui ne s'accordent pas avec celles qu'il a faites.

Trois sortes de maladies épidémiques se répandirent en 1756 dans le Cotentin, des peripneumonies érysipélateuses, des fièvres malignes ou plutôt putrides, des esquinancies accompagnées de dyssenteries & de phthifies. L'origine de cette épidémie, la longue énumération des auteurs qui parlent de quelqu'une analogue, les moyens qu'il a fallu mettre en usage pour les combattre,

occupent M. Barthès le fils , dans un Mémoire un peu prolix , où nous remarquons que l'auteur a eu l'avantage rare de réussir enfin à vaincre ces épidémies , qui devant leur origine à la mauvaise constitution de l'air , ne manquent pas de devenir moins formidables , lorsque cet air se purifie ou cesse d'être aussi mal constitué. Nous remarquons encore que dans ces fièvres putrides , le camphre a été d'un grand secours à l'auteur.

Trois Mémoires de chymie sont contenus dans le volume que nous annonçons ; un de M. Baumé , sur l'æther vitriolique & sur ses résidus. L'auteur ayant fait publier ce Mémoire , sous le titre de Dissertation sur l'æther , on peut voir dans le 8<sup>e</sup> tome de notre Journal , pag. 310 & suivantes , ce que nous crûmes alors devoir dire de l'ouvrage.

Le second Mémoire , dont l'auteur est M. Suvigny , & qui a pour objet le pyrophore de M. Homberg , est une preuve bien sensible , que quelque habiles qu'aient été nos prédécesseurs , ils nous ont amplement laissé de quoi nous exercer , même en prenant la même substance pour objet de nos travaux. Non-content d'avoir découvert le moyen de produire une matière capable de prendre feu , lorsqu'on l'exposoit à l'air , M. Homberg s'étoit appliqué à

chercher toutes les substances qu'on pouvoit substituer à celle que le hazard lui avoit montrée , & que la répugnance naturelle empêcheroit le plus grand nombre des physiciens d'employer : la liste de ces substances est nombreuse. Voici un physicien qui examine si l'alun , autre partie constituante du pyrophore , y entre comme alun , ou comme corps vitriolique. Il démontre que tous les sels vitrioliques peuvent être employés indifféremment , & observe cependant les nuances qu'apportent ces sels au pyrophore qui en résulte. On desireroit sans doute que l'auteur , en expliquant la cause de l'inflammation du pyrophore à l'air libre , eût paru avoir connoissance de l'opinion de M. Stahl , qui croit que les substances qu'on combine , ou plutôt qu'on calcine avec l'alun , tenant toutes une matiere phosphorique , c'est ce dernier qui , s'enflammant à l'air libre , enflamme le soufre artificiel qui résulte de la combinaison d'un charbon végétal avec un acide vitriolique.

Il y a déjà plusieurs années que M. Helot , un des plus célèbres chymistes de l'académie , publia ses observations sur une encre sympathique , à l'occasion d'une mine de bismuth qu'il examinoit. M. Cadet a cru appercevoir quelque chose de plus , & a communiqué à l'académie un Mémoire sur

cette encre sympathique , qui doit nous occuper un peu plus longuement. Le cobolt a été pendant long-tems regardé , moins comme un demi-métal particulier , que comme un métal quelconque , plus ou moins altéré par l'arsenic ; & on avoit imaginé , conséquemment à cette idée , que l'acide marin qu'on croit encore entrer pour beaucoup dans la combinaison de l'arsenic , étoit & devoit être le seul dissolvant du cobolt. Nous avons eu occasion , dans le tome 12 de notre Journal , pag. 432 , d'exposer l'origine , l'étymologie & la date de la découverte du cobolt , & nous y avons donné la notice des auteurs qui en ont parlé. Il paroît , d'après ce détail , que le cobolt est un demi-métal particulier , différent & du bismuth & de l'arsenic ; que c'est ce demi-métal , dont la terre métallique a la propriété singulière de donner au verre la belle couleur bleue ; & l'amour de la vérité nous oblige d'avertir ici , que ce sont des Allemands , qui les premiers ont sçu à quoi s'en tenir sur la nature du minéral colorant l'émail ; & que toute prétention de la part des François , est , à cet égard , frivole & mal fondée. Il pourroit bien même arriver que des expériences rappellassent les chymistes à l'ancienne idée , que le cobolt n'est pas un demi-métal particulier.

Quoi qu'il en soit , nous nous bornons à

cette discussion , & nous laissons à nos lecteurs le plaisir de rechercher par eux-mêmes , jusqu'à quel point ils sont redevables à M. Cadet , qui démontre dans son Mémoire , que le cobolt est dissoluble par tous les acides minéraux , qui tous , après l'avoir dissous , donnent des encres sympathiques ; qu'en ce point , le cuivre paroît avoir quelque analogie avec le cobolt , puisqu'ainsi que lui , il donne une sorte d'encre sympathique , lorsqu'il a été dissous par l'acide nîtreux ; que peut être la présence ou l'absence de l'humidité de l'air est la seule cause des effets de son encre sympathique. Il nous paroît que M. Cadet a trouvé un moyen plus certain & plus court d'obtenir le cobolt des émaux , en prenant l'alun pour intermede ; si cependant une des observations rapportées dans notre Journal , volume déjà cité , n'indique pas un moyen plus simple , puisque le cobolt se précipite en règle presque naturellement , c'est-à-dire , dans la préparation même de l'émail.

Comme, dans la vérité, la plupart des mines de cobolt tiennent de l'arsenic, il entroit dans l'objet de M. Cadet de traiter ce minéral , & le hazard lui a fait découvrir une huile ou plutôt une liqueur singulière, que peu de gens auroient osé espérer. En traitant l'orpiment avec l'acide marin concentré dans le sublimé corrosif , M. Pott en avoit obtenu une sorte

d'huile furnageante ; & qu'il regarde , avec raison , comme la dissolution de l'arsenic dans l'acide marin. M. Cadet , qu'une pareille comparaison honore sans doute , a trouvé une huile ou liqueur furnageante , produite de l'arsenic , par l'intermede , dit-il , de la terre feuillée ; cette liqueur fume perpétuellement ; & nous terminons par desirer , avec le secrétaire de l'académie , que M. Cadet , entre les mains duquel est tombée la découverte , fasse part au public de la nature , de l'origine , de la propriété de sa liqueur fumante , ainsi que des autres observations qu'il annonce sur l'arsenic.



## OBSERVATION

*Sur la guérison d'un Cancer à la mammelle , par l'usage de la Bella-dona , avec une nouvelle façon de préparer ce remède , par M. MARTEAU , médecin à Aumale.*

S'il est imprudent d'adopter inconfidérément des remèdes qu'on a jusqu'ici regardés comme des poisons , le seroit-il moins de les négliger , quand d'honnêtes gens , uniquement zélés pour les progrès de la médecine , & sans aucune vue d'intérêt personnel , les préconisent avec cette candeur qui ne sçait pas dissimuler les dangers , & qui par-

là même imprime à leur récit un caractère de vérité ? Quelles contradictions n'a pas éprouvé l'émétique ! Que seroit devenu cet excellent remède , si une trop timide prudence s'étoit obstinée à proscrire les essais cauteleux qu'on en pouvoit faire ? Il en seroit de même de la bella-dona , si l'on écoutoit la voix du préjugé & de l'erreur qui s'élève contre son usage. J'ai long-tems balancé à m'en servir. L'autorité d'un des plus célèbres médecins du royaume m'intimidoit. Il blâmoit absolument & sans réserve toute tentative à cet égard. Il m'assuroit même que plusieurs de ses confrères avoient à se repentir de leur hardiesse à l'employer. Une dame de notre voisinage ajoûtoit aux premières frayeurs qu'on m'avoit inspirées. Avant de se faire opérer par M. de la Faye , elle avoit voulu tenter la bella-dona. Ceux qui s'intéressoient à sa santé , lui avoient cité divers exemples de femmes , à qui ce remède avoit , disoit-on , fait tourner la tête. Quelle devoit être ma perplexité , après des assertions si positives d'un danger presque inévitable ! Je réfléchis cependant qu'on étoit parvenu à administrer sans danger le sublimé corrosif. J'avois moi-même guéri une vérole bien caractérisée , avec cinq grains de ce poison exactement dissous , filtré & distribué pendant quarante jours , par huitième de grain noyé dans deux pintes



de tisane sudorifique. Le malade jouissoit depuis trois ans d'une santé entière. Pourquoi n'osois-je , avec les plus scrupuleuses précautions , essayer un remede moins dangereux que le sublimé ? La probité pouvoit-elle y être intéressée , dès que par la sagesse des mesures que je prendrois , je mettrois ce remede hors d'état de nuire , sans avertir à tems ? Telles étoient mes réflexions. Je pris mon parti. Sûr de ne m'exposer à aucun reproche , par l'imprudence de mon administration , je consultai l'analyse chymique de la bella-dona , dans la matiere médicale de M. Geoffroy. Il y reconnoît une médiocre quantité de sel essentiel tartareux , uni à une plus grande quantité d'huile âcre & narcotique. Mon premier soin fut de la dépouiller , autant qu'il seroit possible , de la virulence de ces principes , ou du moins de la corriger. Ma seconde attention fut de la préparer en teinture , de maniere à pouvoir graduer les doses. Un huitieme de grain fut mon premier essai : un hypocondriaque le continua long-téms , sans en éprouver ni bien ni mal. Un demi-grain dans la toux fébrine d'une phthisie confirmée , eut un succès au-delà de mes espérances. Il rappella le sommeil , & seconda parfaitement l'opération des balsamiques. J'en fis prendre demi-grain à une jeune fille , qui , quoique bien réglée , avoit le sein droit beaucoup

plus gros que le gauche, parsemé de glandes & de rameaux durs & comme tuberculeux. Elle y ressentait des élancemens assez vifs, qui augmentoient à l'approche & pendant le tems des règles; cette mammelle, au reste, n'avoit rien de cancéreux. La teinture de bella-dona, administrée goutte à goutte, depuis demi-grain, jusqu'à la dose de deux grains, dissipa ces symptomes qu'on ne rencontre guères que chez les jeunes filles, ou qui ne sont pas encore réglées, ou qui le sont mal. Enhardi par ces succès, je trouvai, l'automne dernière, l'occasion de proposer ce remède pour un cancer occulte, & je la fais.

Mademoiselle de Fautereau, actuellement âgée de quarante-cinq ans, s'aperçut, au mois d'Août 1756, qu'elle portait au sein droit un tubercule gros comme un pois. Elle y éprouvait de tems en tems, des élancemens très-aigus, mais les intervalles étoient de quinze jours ou de trois semaines: deux ans se passèrent sans inquiétude: le volume de la glande augmenta peu-à-peu. Au mois de Mars 1759, le chagrin que lui causa la perte de son mari, la développa rapidement; elle devint constamment douloureuse, au point de ne permettre le moindre mouvement du bras droit, sans occasionner les douleurs les plus lancinantes: la malade ne pouvoit reposer sur le côté gauche; les

douleurs ôtoient même presque entièrement le sommeil. Au mois de Juillet, un voyage de 60 lieues les rendit plus vives : la malade consulta, & prit, de deux jours l'un, des bols fondans : ils purgeoient beaucoup, ôtoient l'appétit, augmentoient l'insomnie, & conduisoient au marasme. Un second voyage de trente lieues, au commencement d'Août, réduisit cette dame à l'état le plus triste. Elle consulta à Abbeville M. Boullon, praticien digne de la confiance dont il jouit dans sa province. La glande égaloit déjà la grosseur d'un œuf d'oie. Il conseilla l'extirpation. Je fus appelé au 13 Septembre : j'insistai sur la nécessité de l'opération proposée ; ( le squirrhe commençoit à s'étendre vers les glandes axillaires, ) la malade y étoit presque déterminée ; mais à qui avoir recours ? Elle étoit absolument hors d'état de soutenir le cahot d'une voiture, dans un pays où les chemins sont impraticables. Les chirurgiens de nos provinces, sous le nom de chirurgie, usurent les fonctions du médecin, & n'ont pas la moindre teinture des opérations. Comment espérer fixer pendant une quinzaine, dans un château, un chirurgien qu'on auroit pu appeller d'une grande ville ? Ces difficultés engagerent la malade à essayer encore l'effet des bols fondans : deux mois & demi d'expérience ne lui avoient pas en-

core fuffi pour constater leurs mauvais effets ; je fus obligé de souffrir la continuation de ce remede ; cependant ne perdant pas de vue les indications de restaurer , de calmer & de tempérer l'acrimonie de la lympe , je transportai , après le souper , l'opiat fondant , auquel j'associai demi grain de laudanum , & je fis prendre le matin le lait d'ânesse ; il passoit bien , & la malade ne se trouvoit pas mieux : je proposai ma teinture de bella-dona. L'observation de M. Lambergen me concilia une confiance qui jusques-là n'avoit été que chancelante. Supprimer l'opiat , c'étoit m'exposer à la perdre , parce qu'on y avoit toujours beaucoup de dévotion. J'étois jaloux de ne pas échapper l'occasion de vérifier l'effet de ma teinture : je tolérai un mal que je ne pouvois empêcher , sans abandonner le lait : je plaçai la bella-dona sur les cinq heures d'après-midi ; pendant les mois d'Octobre & de Novembre , on n'en prit que demi-grain par jour : dès la première semaine , on s'apperçut qu'elle dissipoit , comme par enchantement , une douleur d'estomac que laissoit l'opiat , les jours qu'on en faisoit usage , & qu'elle reveilloit l'appétit. A la fin de Novembre , la glande étoit diminuée : ces commencemens de succès affermirent de plus en plus la confiance , & me mirent en droit de proposer d'un ton plus décisif ,

la

la suppression du purgatif fondant : on ne pouvoit plus se dissimuler les mauvais effets qu'il n'avoit cessé de produire depuis quatre mois : on l'abandonna ; j'eus la satisfaction d'employer seule ma teinture , dont l'opération auroit pu paroître équivoque , si on avoit continué d'autres remedes : tout se réduisit au lait d'ânesse le matin , à la bella-dona , l'après-midi , & au demi-grain de laudanum le soir ; ce fut alors que la malade commença à éprouver un véritable soulagement : la diminution de l'atrocité des douleurs , le retour d'un très-bon appétit & d'un sommeil tranquille firent naître l'espérance : nous augmentâmes par degrés la dose de la teinture anti-cancéreuse , jusqu'à cinq quarts de grain , dans le courant de Décembre. On observa que huit jours avant le tems des règles , la glande reprenoit son premier volume , pour diminuer ensuite. A Noël , elle n'étoit pas plus grosse qu'une noix ; mais au 3 Janvier , la circonstance du tems critique l'avoit remise à son premier état ; elle s'allongeoit de nouveau vers la glande axillaire , quoiqu'avec beaucoup moins de douleur , que par le passé. Je commençois à désespérer ; & M. Barrié , chirurgien de Mantes , qui devoit faire l'opération , en avoit fixé le tems au mois d'Avril.

La teinture n'avoit jusques-là produit au-

cun des symptômes décrits par M. de Lam-  
 bergen. Dans le courant de Janvier, je  
 pouffai jusqu'à trois grains : quoique dès le  
 3 de ce mois, j'eusse supprimé le laudanum,  
 le sommeil n'en fut pas moins paisible ; les  
 douleurs devinrent intermittentes : au 20  
 Janvier, elles cessèrent totalement : au com-  
 mencement de Février, le mouvement du  
 bras fut très-libre ; la glande diminuée, ne  
 gonfla plus sensiblement au retour des ré-  
 gles : nous augmentâmes le nombre des  
 gouttes, & toujours sans aucun inconvé-  
 nient : tout alloit de mieux en mieux. Au  
 2 Mars, un érysipele affecta le sein, dans  
 le tems des règles : j'en accusai l'application  
 d'un drap écarlate chargé d'urine, dont on  
 faisoit usage depuis quelque tems : des dou-  
 leurs vives causerent quelques nuits d'insom-  
 nie : l'érysipele dura huit jours, pendant  
 lesquels je réduisis la malade à un seul grain  
 de bella-dona, une saignée & un minora-  
 tif furent le prélude d'une nouvelle augmen-  
 tation. Nous parvînmes peu-à-peu à l'usage  
 d'onze grains, sans éprouver, tout au plus,  
 qu'une sécheresse d'un quart d'heure, sèche-  
 resse très-supportable ; & qu'un verre d'eau  
 rougie dissipoit à l'instant. C'est par cette  
 méthode que je suis parvenu à fondre pres-  
 qu'entièrement ce cañcer : il reste un tuber-  
 cule opiniâtre, de la grosseur d'un haric-  
 ôt, & qui demeure au même état depuis

trois mois ; quoique j'aye ajoûté à la bella-dona un bol de douze grains de racine de ciguë, le matin avant le lait ; au reste, depuis le commencement de Mars, elle n'a ressenti aucune douleur, sauf un léger engourdissement dans le sein, au retour d'un second érysipele, un mois après le premier. Cette dame a passé tout le printems & l'été, en promenades fatigantes, & dans le pénible exercice d'arracher des *orchis*. Si quelque chose avoit été capable de ressusciter ses élancemens, c'étoit à coup sûr, ces efforts violens. Elle a fait plusieurs voyages, par des chemins très-durs & raboteux ; rien n'a pu altérer son appétit, ni diminuer son sommeil : elle a même acquis un embonpoint qu'elle n'a jamais eu. Elle a, depuis le mois de Juin, substitué le lait de vache coupé au lait d'ânesse qui lui a manqué : elle continue ses remèdes, sans incommodité. Il lui est survenu, au mois de Septembre, de petits boutons aux bras & à la poitrine, accompagnés d'une grande démangeaison : ils se dissipent & reparoissent. Seroient-ils l'effet de la bella-dona ? Ils ne le sont sûrement pas de la poudre de ciguë. J'ai des malades qui en usent depuis quatre mois, & à bien plus grande dose, à qui il n'est rien arrivé de pareil.

Depuis que j'ai fait cesser les fomentations d'urine, on n'a couvert le sein que d'une

peau de cygne ou d'aiglon ; je crois ce seul topique suffisant pour un cancer occulte.

Tel est le récit fidèle de l'opération de ce remède. Ne dois-je pas me flater de l'espoir d'une guérison radicale ? Il semble que j'aurois dû l'attendre, pour publier cette observation ; mais je n'ai pu résister au desir d'encourager ceux de mes confreres qui pourroient se trouver dans l'irrésolution où m'avoient jetté l'autorité d'un grand praticien & le rapport peu certain de quelques événemens funestes. Si je dois l'avantage d'avoir évité les symptomes qu'ont observé MM. Lambergen & Darluc, à la maniere dont je prépare la bella-dona, ou à celle dont je l'administre, n'est-il pas de mon devoir d'en faire part au public ? A cet égard, l'observation cesse d'être prématurée. D'ailleurs il n'est plus question de cancer, où il n'y a plus de douleur.

Quelle est la maniere d'agir de ce remède ? Question importante, mais difficile à résoudre. Il faut encore bien des faits de pratique pour porter un jugement certain. Les observations de MM. Lambergen & Darluc, donneroient à soupçonner que la bella-dona porte ses impressions uniquement sur les solides dont elle réveille les oscillations, & qu'elle met en état de secouer, pour ainsi dire, l'humeur cancéreuse. Celle que je publie, ne conduit pas à de pareilles induc-



tions ; elle offre plutôt l'idée d'un fondant qui attaque , mine & dissout peu-à-peu ces congestions de lymphe caséeuse. J'espère que les observations se multiplieront , & mettront en état de décider. Les médecins pourroient-ils regarder d'un œil indifférent un remède contre une maladie qui a jusqu'ici éludé toutes les ressources de l'art ? Ne saisiront-ils pas l'occasion de confirmer les vertus d'une plante que rien jusqu'à ce jour n'a pu suppléer dans la cure du cancer ? Le succès des premiers essais ne doit-il pas les animer ? Quelles obligations ne leur aura pas l'art de guérir , quand , par de nouvelles expériences , ils auront concouru à établir la méthode curative de la maladie la plus affreuse & la plus rebelle aux secours ordinaires ? *Neque enim satis esse arbitror ut successus particulares, sive methodi cujuslibet, sive etiam remedii, scriptis prodantur, si neque hoc, neque illa universaliter, atque in omnibus, scopum attingere deprehendatur.* Sydenham, in *Præfatione*, pag. 20.

L'observation que je publie , n'est pas la seule , qui , d'après les heureuses tentatives de MM. Lambergen & Darluc , confirme la vertu anti-cancéreuse de la bella-dona. M. Collignon , l'un des plus habiles chirurgiens de son siècle , a fait part à la séance publique de l'académie d'Amiens , au 25

Août dernier, des heureux effets de cette  
 plante, dans un cancer beaucoup plus con-  
 sidérable que celui de madame de Faute-  
 reau. « Une religieuse carmélite d'Amiens,  
 » est parvenue à prendre chaque jour, un  
 » *gros* de bella-dona en infusion. » ( La dose  
 paroîtra sans doute excessive. Je douterois,  
 si dans le particulier, M. Collignon ne m'a-  
 voit répété ce qu'il avoit annoncé en pu-  
 blic. Sa probité & sa droiture, à l'abri de  
 toute atteinte, ne me permettent pas de  
 suspecter la fidélité de son récit. ) « Cette  
 » religieuse n'a effuyé aucun accident, &  
 » son cancer est considérablement diminué ;  
 » elle soutient l'usage de ce remède : elle a  
 » consenti d'y ajoûter les pilules de ciguë,  
 » à condition qu'on ne lui retrancheroit rien  
 » de la dose de sa belle-dame.

Je ne puis mieux terminer cette observa-  
 tion, que par une réflexion judicieuse de  
 M. Collignon. La bella-dona peut avoir  
 des succès dans la cure des cancers, dont  
 les progrès sont assez lents pour donner le  
 tems de tâter l'effet de ce spécifique. Mais  
 n'est-il pas de la prudence d'en étendre l'u-  
 sage aux cas mêmes qui exigent indispen-  
 sablement l'opération ? N'avons-nous pas  
 la douleur de voir nos malades sujets aux  
 rechutes, après l'opération la plus habile-  
 ment pratiquée ? Il est rare que le vice soit  
 simplement local ; il tient presque toujours

à la discrasie plus ou moins grande des humeurs : l'extirpation n'enlève que l'effet, & n'attaque pas la cause ; celle-ci déploie tôt ou tard toute son activité, tantôt à la tête, tantôt aux glandes axillaires ou aux inguinales : quelquefois elle exerce ses fureurs sur les viscères ; la pratique offre souvent de ces métastases de l'humeur cancéreuse, à la suite de l'opération. L'attaquer avant & après l'extirpation, altérer son activité par l'usage du nouveau spécifique, n'est-ce point un parti que conseille la prudence ? Ces vues sont celles d'un chirurgien qu'une longue expérience a instruit que le bistouri n'est pas un préservatif assuré contre la récurrence. Les adopter, c'est servir l'humanité.

Il me reste à donner ici la préparation de ma teinture. J'ai varié bien des fois, dans la vue de la rendre plus parfaite. Je me suis arrêté à la formule suivante, comme à la plus efficace :

*R℞ Bella-donæ, uncias quatuor ;  
Menthæ crispæ, uncias duas ;  
Croci orientalis, drachmas duas ;  
minutissimè concisa inde in matratium capacissimum : superaffunde spiritus vini libras duas ; & spiritus volatilis cornu cervi sine calce elicitum, unciam semissem, ritè obturato pelliculâ ovinâ aut vitulinâ matratio, eandem pelliculam acu perfora : digere*

## 24 OBSERV. SUR LES EFFETS

*per quatuor dies balneo mariæ viginti quatuor gradibus ad thermometerum Reaumurii calido : cola ; fortiter exprime ; expressum liquorem pondera ; quantumque è duabus libris desiderabitur , tantumdem spiritus vini expressis herbis superaffunde : cola denuò ; fortiter exprime ; utramque colaturam misce ; gossipio filtra , vase ritè cooperto.*

On étend cette teinture dans l'infusion théiforme du botris du Mexique, ou de telle autre plante, soit cordiale, soit pectorale, soit céphalique : le véhicule y fait peu de chose ; je préférerois cependant le botris, à cause de son huile aromatique, qui pourroit bien être un antidote de l'huile narcotique de la belle-dame.

En suivant cette formule, huit gouttes de teinture contiennent la vertu d'un grain de bella-dona, d'un demi-grain de menthe, d'un seizieme de grain de safran, & un huitieme de goutte d'esprit volatil de corne de cerf (a) ; de sorte qu'en donnant soixante & quatre gouttes de teinture, ou huit grains de bella-dona, on n'administrera qu'une goutte d'alcali volatil, & demi-grain de safran. Je fais cette remarque, pour tranquilliser sur la crainte qu'on pourroit conce-

(a) Je suppose avec tous les médecins, que la goutte équivaloit à un grain,

voir de l'abus de l'esprit volatil. Huxham le taxe de dissoudre le sang, & de disposer au scorbut, quand on en fait un usage habituel; mais on n'a rien à en craindre, quand cet usage est aussi modéré que je le propose. Il en est de même du safran, dont l'abus ne seroit pas exempt de blâme, mais qui se trouve ici en si petite quantité, qu'il seroit ridicule de s'alarmer de la continuité de son usage.

J'ai déjà dit, d'après M. Geoffroy, que la bella-dona contient beaucoup d'huile âcre narcotique. C'est sans doute dans cette portion de ses principes, que réside la vertu de calmer les douleurs; l'eau n'est point un menstrue propre à l'extraire toute entière: j'ai préféré l'esprit de vin, dans lequel les huiles essentielles se dissolvent & se mêlent plus facilement: l'huile aromatique de la menthe, m'a paru propre à aider au développement de l'huile narcotique, dans le menstrue que je lui présentais; c'est d'ailleurs un cordial, & par conséquent un correctif d'un poison stupéfiant: on peut joindre à ces avantages, qu'elle sauve le dégoût, & l'odeur virulente que porte l'infusion aqueuse.

Le safran contient un esprit volatil, âcre & aromatique; il n'est pas besoin de procédé chymique, pour l'y découvrir: il se

manifeste à l'odeur, en développant les paquets qui en contiennent une certaine quantité, & bien entassée; cet esprit frappe vivement l'odorat, & affecte les yeux presque autant que l'esprit volatil urinaire; il les enflamme même; c'est cet esprit, & la qualité cordiale qu'il concilie au safran, qui la fait regarder comme un antidote de l'opium. Je ne pense pas que ce soit à d'autre titre, qu'il entre dans la composition de la teinture anodine de Sydenham. L'analogie qui se trouve entre l'opium & l'huile narcotique de la belle-dame, m'a fait imaginer que je pourrois tirer le même avantage du safran dans ma teinture.

Quant à l'alcali volatil, personne n'ignore qu'il est le contre-poison spécifique des stupéfiants; en outre, il facilite l'extraction des huiles essentielles avec lesquelles il se combine, & forme une espèce de savon; aussi la teinture de bella-dona est-elle très-favoreuse au toucher.

Voilà les raisons qui m'ont déterminé à marier ces correctifs à la bella-dona. Je me féliciterai, si cette teinture peut mériter la confiance de mes confrères, & celles des malades, dont j'espère qu'elle soulagera les douleurs.

Je crois assez inutile de prendre la précaution d'avoir de la bella-dona, cueillie de

trois ou quatre ans. Fatigué de la payer à Paris, l'hiver dernier, huit francs l'once, je me suis servi l'été, de celle qui croît dans nos forêts du comté d'Eu, & elle m'a également réussi. Elle croît abondamment au château du Quesnoi, près Foucarmont, au village de Campneuveille, & près les verreries du Courval & du Valdanois. Les payfans de ces cantons la connoissent sous le nom d'*yeux du diable*, à cause de la noirceur de son fruit. Il n'est pas inutile d'en avertir; cette plante est rare dans les environs de Paris; on ne la rencontre qu'à Chantilli: on peut la tirer de ce pays-ci, en la désignant sous la dénomination vulgaire: le tems le plus favorable pour cette récolte, est aux environs de la S. Jean: plus tard, elle se trouve rongée par les pucerons; & séchée, elle se réduit à peu de chose.

Une attention essentiellement indispensable, est celle de rejeter les fruits, quand on la cueille dans la saison avancée: ils sont mortels. M. Geoffroy en rapporte plusieurs exemples. Je puis y ajouter celui d'un gentilhomme de ce pays-ci, que deux ou trois grains ont conduit aux portes du tombeau; son frere qui en avoit pris une plus grande quantité, n'a pu échapper à l'activité de ce poison.



## OBSERVATION

*Sur un Choræa fancti Witi , par M. SUMEIRE , docteur en médecine , à Marignane.*

La danse de S. Wit est une maladie rare. Bien que plusieurs auteurs en aient parlé , & que Sydenham nous en ait laissé une description achevée , avec la méthode efficace de la combattre<sup>1</sup>, je pense que nous n'avons pas encore assez d'observations , pour en déterminer précisément la nature , ni pour réduire à la plus grande simplicité les moyens de la guérir.

Allen rapporte qu'il a vu deux filles attaquées de cette maladie, en qui elle étoit caractérisée par une danse réelle , & par une aliénation d'esprit passagere.

M. Ruamps , dans une observation imprimée au Journal de médecine , Mars 1758, a rencontré quelques symptomes que ne trace pas Sydenham , tel que le mouvement convulsif des lèvres , une espece de ris sardonique , un violent mal de tête , la foiblesse d'estomac , &c.

Sydenham donne pour les principaux symptomes la foiblesse de l'une des jambes que le malade appuie en traînant , l'impuiss-



fance de tenir dans une situation fixe le bras du même côté, & la gesticulation singulière qu'il fait, en portant quelque chose à la bouche.

Dans mon observation, on ne verra qu'une instabilité de toutes les parties du corps, avec un peu de mouvement involontaire, aux lèvres & à la mâchoire.

Le 10 du mois de Novembre de l'année 1759, on me fit voir une fille du lieu d'Espénas, âgée d'environ dix ans, d'un tempérament froid, d'une foible & mince constitution, jouissant auparavant d'une assez bonne santé, à ce qu'on me dit; mais étant, depuis quelques jours, dans l'état où on me la montrait, elle avoit l'air triste, la couleur assez pâle, la peau assez froide, le poulx petit & languissant; elle ne pouvoit se tenir deux instans de suite dans une situation fixe: elle tournoit de tems en tems les jambes en rond, comme si elle y fût déterminée par une cadence. Quand on appliquoit une de ses mains à quelque partie de son corps, elle s'en détachoit tout de suite; elle portoit cependant tout droit & sans circuit, un verre à la bouche; sa tête n'étoit jamais fixe, & sa mâchoire & ses lèvres étoient presque toujours en mouvement.

Je crus devoir rapporter cette maladie à la danse de S. Wit, dont elle portoit les principaux caractères. Je prescrivis, en sui-

vant les idées de Sydenham, trois saignées & trois purgations, administrées dans des intervalles convenables : un julep parégorique, tous les soirs de jours des purgation ; & les jours libres, une drachme d'un opiat fait avec la conierve de fleurs de romarin, la grande valériane sauvage, le safran de mars apéritif, la poudre de guttete & l'extrait d'ellébore noir, avec le fyrop de stæchas : je lui ordonnai de boire une tasse d'infusion de sauge ou de mélisse, par-dessus cet opiat.

Voici ce que cette guérison, qui fut très-prompte, eut de singulier. La premiere saignée fit cesser sur le champ les mouvemens & l'instabilité des membres du côté où elle fut faite ; cela fit naître au chirurgien l'idée de pratiquer la seconde à l'autre côté, qui eut le même succès que la premiere ; il ne restoit plus que l'ébranlement de la tête, des lèvres & de la mâchoire ; le chirurgien pensa qu'il convenoit d'ouvrir la veine du pied ; cette saignée acheva la guérison.

Quoi qu'on ait mis en usage tous les remèdes dont on a fait mention, il semble que la cure ait été, dans ce cas, l'ouvrage de la seule saignée, qui a eu, pour ainsi dire, un vertu topique. M. Ruamps au contraire, a cru remarquer que la purgation avoit eu plus de part à la guérison de sa maladie, que la saignée ; & Sydenham, ne regarde, à

mon avis, la saignée & la purgation, que comme des remèdes préparans, & les céphaliques, comme ceux qui attaquent plus directement la source du mal.

Sans entrer dans une longue discussion des raisons propres à appuyer les différentes opinions que l'on peut établir sur ces différentes observations, touchant la cause du *choræa sancti Witi*, & la manière de le guérir, il paroît, par le succès étonnant qu'a eu la saignée dans le cas que j'ai rapporté, que cette maladie n'a point sa cause dans la saburbe des premières voies, comme le conjecture M. Ruamps, ni dans la foiblesse & l'irritation du genre nerveux, comme le pense Sydenham, mais qu'elle dépend de la lenteur, de la grossièreté vappide, de la fixité, pour ainsi dire, du sang & des humeurs. L'âge, le tempérament, le pouls, la couleur, l'état languissant, la peau froide des personnes qui en sont atteintes, semblent indiquer une telle constitution dans les fluides : en conséquence d'un tel vice, les liquides passent avec difficulté & avec inégalité dans les vaisseaux de tous les genres; le suc nerveux participant de cette condition, & manquant en quantité & en énergie, se distribue avec inégalité & irrégularité, dans les nerfs qui n'ont pas par conséquent une tension suffisante & uniforme : de-là le défaut d'équilibre dans tout le

système des muscles & des nerfs, & l'espece de convulsion qui caractérise le *choræa sancti Witi*. La saignée doit être souveraine, par la dimotion qu'elle procure. Les céphaliques sont-ils nécessaires pour briser & atténuer les liquides ? Les purgatifs & les narcotiques ne sont-ils pas superflus ? C'est à l'expérience à décider si la cure de la danse de S. Wit demande tous ces secours réunis, & à déterminer le degré d'efficacité qu'a chacun en particulier.

---

## OBSERVATION

*Sur une espece de Vers singuliere , par  
M. BONTÉ , docteur en médecine , à  
Coutances.*

Une femme, après avoir pris un purgatif, rendit une grande quantité de vers qui lui parurent extraordinaires : surprise & frappée de cet événement, elle m'en envoya quelques-uns, pour les examiner; ils avoient à peine trois lignes de longueur, & n'en avoient pas une de grosseur: leur couleur étoit rouge; mais ils la perdirent bientôt dans l'eau où je les avois mis, pour les conserver assez mols, pour pouvoir les examiner à un microscope à trois verres; cette couleur dépendoit sans doute  
du

SUR UNE ESPECE DE VERS , &c. 33  
du sang dont ils étoient gorgés. Cette es-  
pece de vers n'est décrite par aucun auteur  
que je connoisse ; ils approchent cependant  
de celle dont *Tulpius* donne la figure dans  
la même planche où est représenté un *tænia* :  
leur corps est partagé par anneaux oblongs  
& distincts , comme celui d'une chenille :  
ils ont six pieds ou mammelons , trois de  
chaque côté ; leur tête paroît fort grosse ,  
à proportion du reste du corps ; elle est  
armée de deux crochets recourbés en-  
dessous , comme ceux des vers de la viande :  
entre les crochets , est un barbillon , ou  
une corne aussi longue que l'insecte ; au-  
dessus de la tête , sont quatre antennes ,  
deux antérieures , plus longues , deux posté-  
rieures , plus courtes ; la queue est recour-  
bée & fourchue , se terminant par deux espe-  
ces de mammelons.

---

## P R É C I S

### ET OBSERVATIONS

Sur la Fièvre intermittente protéiforme ;  
par M. RICHARD , docteur en médecine , & pensionnaire de la ville de  
Noyon.

Les grands maîtres à qui les œuvres de  
Morton sont parfaitement connues , ne  
Tome XIV, C

trouveront rien de nouveau dans nos remarques sur la fièvre protéiforme. Elles pourront être utiles aux médecins qui n'ont pas lu cet auteur ; mais nous les publions spécialement en faveur des praticiens sans lettres. La science n'aimant point à croupir sous le chaume , il est permis d'avancer que Morton & les autres livres latins sont ignorés du plus grand nombre des phlébotomistes ruraux :

*Haud facile emergunt , quorum virtutibus obstat  
Res angusta domi.....*

La mort prématurée de quantité de malades atteints de cette maladie , nous a convaincus qu'elle en impose à la plupart par son déguisement , & particulièrement aux nouveaux praticiens. Il seroit à désirer qu'ils fissent au bien de l'humanité & à l'honneur de l'art le sacrifice de tout autre intérêt , en partageant la gloire de la guérison avec des médecins expérimentés. Il ne leur arriveroit pas d'encourir , comme il n'arrive que trop souvent , le reproche de Pline : *Negotiantur animas nostras .... & experimenta per mortes agunt.* Le bien public étant le seul motif qui nous engage à tracer l'ébauche de ce protée , nous serions réellement charmés qu'elle fût retouchée & perfectionnée par un habile maître , afin que le tableau exprimât au naturel l'original : *Pri-*

*mus ad sanitatem gradus est morbum cognovisse.* Eugalen.

Lorsque la fièvre intermittente est masquée sous l'apparence d'une autre maladie quelconque, on l'appelle protéiforme, du nom de protéé, à qui les poètes font prendre toutes sortes de formes. Semblable à ce dieu de la fable, elle se métamorphose en effet de cent façons différentes, sans rien perdre de son caractère essentiel. Les symptômes dont elle est accompagnée, varient à l'infini ; quelquefois ils attaquent les principes de la vie, avec une violence capable de les sapper en peu de tems, si l'on ne se hâtoit d'y apporter un secours efficace. L'ordre que l'intermittente légitime garde, en parcourant les tems du frisson, du chaud & de la sueur, s'exécute souvent en secret & avec confusion dans la protéiforme. De plus, il y a des malades dont le pouls & l'urine ne diffèrent en rien de leur état naturel ; mais il est assez rare qu'on n'apperçoive point de fièvre, & que l'urine ne soit pas rouge & briquetée, comme elle l'est dans l'intermittente ordinaire. Enfin les maladies sous lesquelles elle se cache, sont l'apoplexie, le spasme universel, la migraine, la syncope, la peripneumonie, la pleurésie, la colique de l'estomac, le vomissement, le *cholera-morbus*, la diarrhée, la dysente-

rie, le froid glaçant de tout le corps, le rhumatisme, l'érysipele, &c.

Quoique cette fièvre se trouve compliquée avec des accidens qui paroissent lui être étrangers, elle n'en est pas moins la véritable cause; le renouvellement périodique des mêmes symptômes, après une intermission plus ou moins sensible, en fournit une preuve exacte; car de toutes les maladies qui tyrannisent les hommes, la fièvre intermittente est l'unique dont les accès reviennent dans un tems déterminé. Ainsi de quelque manière qu'elle soit déguisée, sa révolution périodique de vingt-quatre heures ou de plusieurs jours, la caractérise si distinctement, qu'il est difficile de s'y méprendre. Voilà le signe essentiel qui doit fixer l'attention des praticiens. Ceux à qui il ne sert pas de bouffole, tombent dans l'égarement; & en prenant une fausse route, ils précipitent la mort de leurs malades.

Le quinquina universellement connu pour le spécifique de la fièvre intermittente ordinaire, a la même efficacité dans la protéiforme, pourvu qu'on le mette en usage de bonne heure, en assez grande quantité, & avec les précautions nécessaires.

1<sup>o</sup> On prépare d'abord le malade, si les circonstances le permettent, par les remèdes



appropriés à la maladie, dont la fièvre joue le rôle. On marie ensuite le quinquina avec les mêmes remèdes, & on ne le donne que dans l'intervalle des accès. Si l'humeur fébrile attaque la tête & les nerfs, on y joint les céphaliques & les anti-spasmodiques; lorsqu'elle sévit sur la poitrine, on le mêle avec les béchiques: on a recours aux cordiaux, dans la syncope & le refroidissement général; la fièvre venant à déployer sa fureur sur les viscères du bas-ventre, on associe les adoucissans & les narcotiques à ce divin fébrifuge, &c.

2<sup>o</sup> Les remèdes généraux étant indiqués, comme ils le sont communément dans la fièvre apoplectique, on doit les employer, autant qu'on le peut, dès le commencement de la maladie. Il seroit dangereux de le faire indistinctement dans les autres cas; la pectorale demande la saignée préférablement à la purgation; l'un & l'autre sont contraires à la syncopale & à la glaciale, à moins que la syncope n'ait pour cause un amas de sucs dépravés dans le ventricule, & que des douleurs excessives ou un spasme universel ne produise le refroidissement; on évacue dans le premier cas, & l'on saigne dans l'autre: le vomissement, le cours de ventre & la colique qui accompagnent la fièvre abdominale, procédant souvent de l'affection spasmodique du ventricule & des

intestins , plutôt que de l'orgasme & de la surabondance des humeurs , on ne peut , dans ces conjonctures , être trop enconfect sur l'usage des purgatifs : ils augmentent pour lors l'irritation des fibres nerveuses , en les agaçant par leurs parties roides & tranchantes. Il est donc à propos de s'occuper à calmer le spasme , & à adoucir l'acrimonie du levain fébrile : on dispose par-là le malade à prendre le spécifique avec succès : l'eau de poulet & le petit lait clarifié remplissent cette indication : on y ajoute la liqueur anodine minérale , & même le laudanum liquide , quand l'atrocité des accidens paroît l'exiger ; mais la saignée est indispensable , si l'engorgement des vaisseaux & la violence des douleurs ou de l'éréthisme , font appréhender l'inflammation.

3<sup>o</sup> Enfin on peut prescrire le quinquina en opiat , dans les cas urgens , & sur-tout pour les personnes robustes ; son opération en est ordinairement plus prompte : on en augmente la dose , & on met peu de distance entre chaque prise , lorsqu'on est appelé tard , & qu'il faut absolument détourner un nouveau paroxysme , dont le retour causeroit probablement la mort ; mais si l'on est demandé dans le premier accès , & si l'on a un sujet délicat à traiter , souvent le quinquina convient mieux en décoction , qu'en substance.

Dans nos cantons, la fièvre protéiforme se plaît sous le masque de l'apoplexie. Le premier paroxysme trompe les plus clairvoyans, quand les signes communs à la fièvre ne s'y rencontrent pas. On ne risque rien heureusement d'employer d'abord les secours convenables à un apoplectique; le second accès succédant à une intermission plus ou moins longue, annonce une fièvre intermittente déguisée; & il est tellement nécessaire de le connoître, que si on néglige l'usage du quinquina, le malade est en danger de ne pas survivre au quatrième accès. Nous nous contenterons d'en rapporter un exemple.

Un particulier dont il est inutile de dire le nom & le domicile, d'un âge avancé, mais sain & robuste, ayant été frappé d'apoplexie, dans un frisson accompagné de nausées & de vomissement, il fut saigné & purgé haut & bas; l'attaque dura environ 15 heures, & elle se termina par la sueur. La cessation totale de la fièvre & des accidens fit succéder la joie à la consternation: on crut le malade sauvé; mais il retomba, 24 heures après, dans le premier état. Quelqu'un étant venu en secret nous demander ce que nous en pensions, nous lui répondîmes que cette double attaque n'étoit rien autre qu'une fièvre tierce masquée, & que si l'on continuoît à traiter le malade en

apoplectique, il étoit menacé d'une mort prochaine. Quoique le second & le troisieme accès fussent suivis d'une intermission bien marquée, on se borna aux purgatifs; leurs doses réitérées produisirent des évacuations énormes, & le malade ne passa pas le quatrième accès. L'erreur étoit palpable; & néanmoins on s'est consolé, en disant hautement que le malade n'eût pas été mieux traité à Paris.

En 1747 nous fûmes appelés chez le nommé Flon, maître ferrurier à Noyon, homme sexagénaire, & d'une constitution délicate. Il étoit dans le cinq d'une fluxion de poitrine, en apparence, & il avoit reçu tous les sacremens, par le conseil d'un esculape du second ordre, lequel ayant inutilement employé les secours usités dans cette maladie, crut le malade sans ressource, & l'abandonna. Il râloit effectivement, comme un agonisant; il avoit le poulx inégal, petit & fréquent, avec une grande difficulté de respirer: il touffoit peu, & les crachats étoient supprimés. Nous soupçonnâmes la gangrene dans le premier moment; mais une relation exacte de la maladie & des circonstances qui l'avoient accompagnée jusqu'alors, suspendit notre décision. Elle avoit commencé par un frisson, suivi du chaud & de la sueur: l'urine étoit rouge & briquetée, & les mêmes signes avoient

paru constamment tous les jours de la maladie, avec cette différence seulement, que la fièvre & les accidens qui assiégeoient la poitrine, furent très-modérés le deux & le quatre, en comparaison des autres jours : le râlement survint le trois pour la première fois, & il se termina par une abondante sueur; le quatre se passa sans trouble, & l'accès du cinq étoit beaucoup plus fâcheux que tous les précédens. Ce changement alternatif de pis en mieux, & de mieux en pis, joint au retour périodique des paroxysmes & aux signes ordinaires de la fièvre intermittente, nous fit connoître qu'il s'agissoit d'une fièvre double-tierce, défigurée par quelques symptomes de la fluxion de poitrine. Nous ordonnâmes d'abord une décoction composée de feuilles de bourrache, de marrube blanc, de véronique & de fleurs de tussilage, édulcorée avec le syrop d'érysimum; le malade eut le bonheur de résister à ce cruel accès : aussi-tôt que la sueur parut, l'oppression & le gargouillement diminuerent avec la fièvre; on rendit alors la décoction fébrifuge, en faisant bouillir dans deux livres d'eau une once de quinquina en poudre grossière; & l'on y ajouta les plantes pectorales, un quart d'heure après : le malade l'ayant prise en quatre doses, il n'eut le lendemain qu'un ressentiment de fièvre, sans râlement; & il guérit radicalement, en continuant sept

ou huit jours de suite le même apozème.

Madame Baulieu, bourgeoise de Noyon, âgée d'environ trente ans, & d'une foible santé, nous manda en 1759 pour une migraine périodique, dont elle avoit déjà effuyé deux paroxysmes; les douleurs qu'elle souffroit, lui sembloient aussi aiguës, que si on lui eût arraché l'œil, & déchiré les membranes du cerveau, du côté affecté: ses plaintes & ses gémissemens étoient dignes de compassion; le mal la saisissoit avec autant de célérité, qu'une attaque de goutte: elle ne pouvoit soutenir le poids de sa tête, ni trouver une situation commode; cependant elle étoit exempte des envies de vomir, qui accompagnent pour l'ordinaire cette maladie: la fièvre ne se manifestoit par aucun signe sensible, & la couleur de l'urine étoit naturelle; mais la migraine prouvoit assez, en revenant périodiquement, de deux jours l'un, qu'elle servoit de voile à une fièvre tierce: la malade fut saignée dans l'accès; & aussi-tôt que la violence des accidens fut apaisée, elle usa d'un électuaire composé d'une demi-once de quinquina, de succin préparé, & de racines de valériane sauvage, de chaque un scrupule; de dix grains de castoreum, & de six grains de cinnabre; le tout pulvérisé, mêlé & réduit en consistance d'opiat, avec le syrop de Stæchas, pour quatre doses; elle en prit trois le premier jour, & deux, les

jours suivans , pendant une semaine. Malgré le prompt effet du remede & l'éclipse de la gangrene , l'humeur fébrile n'étoit pas encore domptée ; elle éxita , en se portant sur les intestins , une diarrhée accompagnée de tranchées. On employa , les trois premiers jours , la décoction blanche & les lavemens anodins : on purgea le quatre , avec les tamarins & la manne ; la diarrhée continua avec la même violence ; les selles , débiliées qu'elles paroissent au commencement , étant devenues féreuses , & la malade ayant un jour plus mauvais que l'autre , nous nous déterminâmes à lui donner , dans la rémission des symptomes , le quinquina & le simarouba en décoction. Elle en usa plusieurs jours , sans sentir de soulagement ; cependant , en persistant à en prendre , les tranchées & le cours de ventre cessèrent peu-à-peu ; mais la convalescence ne fut pas de longue durée ; la migraine revint aussi brusquement & avec la même rage qu'auparavant : l'électuaire fébrifuge & anti-spasmodique la dissipa , comme la première fois ; la diarrhée se renouvelant de même , quelque tems après , le quinquina réussit aussi , mais plus lentement que dans la migraine. Enfin l'une de ces deux maladies disparoissant , l'autre renaissoit , de maniere que Madame Baulieu éprouva malheureusement cinq ou six rechutes différentes , avant de parvenir à une parfaite guérison.

Nous fûmes appelés la même année 1759, à Sainte-Croix, couvent de Célestins, à quelques lieues de Compiègne, pour le P. Goffet, septuagénaire, regorgeant d'humeurs, & fort cassé pour son âge. Nous le trouvâmes à notre arrivée, sur la fin d'un troisieme accès de fièvre double-tierce, accompagnée d'un sommeil contre nature, qui n'étoit cependant pas invincible; on l'avoit saigné la veille: nous profitâmes du moment favorable pour lui donner un émético-cathartique, qui opéra sans trouble. On lui fit prendre le même jour une pinte d'apozème fait avec les plantes chicoracée, le syrop violat & le sel de Glauber, afin de le disposer au quinquina; mais le quatrieme accès fut plus long & plus orageux que les autres: le malade accablé d'un profond assoupissement, ne s'éveilloit que pour extravaguer, & il retomboit incontinent dans le sommeil; de sorte que l'infirmier n'osa, sur un soupçon de malignité, lui donner en notre absence le spécifique à la fin de l'accès; tous les accidens s'augmenterent encore dans le cinquieme. Nous y retournâmes heureusement ce jour-là, pour la santé du malade & pour la consolation de M. Goffet, grand-vicaire du diocèse de Noyon, & frere dudit malade. Il auroit eu bien de la peine à soutenir un second accès de la même force; il étoit enseveli dans un sommeil vraiment apoplectique: sa bouche béante



laissoit entrevoir une langue sèche & noire : il avoit une oppression mêlée de sterteur & de gargouillement ; le pouls étoit convulsif, le ventre lâche, & le malade nageoit dans l'ordure. Il est bon de remarquer que ce terrible accès avoit commencé comme les premiers, par un frisson, & que l'urine avoit toujours déposé un sédiment briqueté. Nous en attendions la fin, avec d'autant plus d'impatience, que M. Goffet pleuroit déjà son frere. Nous tentâmes en vain de le rassurer, en lui certifiant que c'étoit la maladie de M. le comte de B \*\*\*. Il nous dit d'un ton décisif, qu'il y avoit une grande différence de l'une à l'autre, en ce que P. le Goffet avoit une léthargie presque continue, au lieu que les longs intervalles qui s'étoient trouvés entre les attaques de M. le comte, avoient donné le tems de placer les remèdes à propos. L'expérience lui démontra que cette différence n'étoit pas essentielle. La sueur survenant, & le malade ayant recouvré la connoissance, on lui fit avaler, dans l'espace de huit heures, une once de quinquina en poudre, partagée en six ~~prises~~ <sup>prises</sup>. Le sixieme accès fut imperceptible ; le septieme manqua, & le P. Goffet continuant le spécifique, pour éloigner la récidive, se trouva en état, quinze jours après en avoir commencé l'usage, de se transporter chez M. le grand-vicaire, lequel fut agréablement surpris de le voir si-tôt à Noyon, eu égard

à la force de la maladie , & à la foiblesse du sujet.

Nous avons traité avec le même succès plusieurs malades atteints de la fièvre apoplectique ; mais nous avons jugé à propos d'en supprimer les observations, pour éviter la prolixité & des répétitions inutiles. Celles que nous avons rapportées, suffisent pour faciliter l'intelligence du Précis.

---

## E X A M E N

*Des eaux de Briquebec , par M. BARBEU  
DUBOURG , médecin & ancien pro-  
fesseur de la faculté de médecine de  
Paris.*

La nouvelle source d'eau minérale de Briquebec est une découverte précieuse pour ce pays-là. On peut dire de ces eaux minérales, en général, que c'est un des plus beaux présens que la divine Providence ait fait aux hommes, & qu'elles l'emportent de beaucoup sur tous les autres médicamens, soit pour prévenir les maladies imminentes, ou pour déraciner les maux invétérés, pour combattre puissamment les maladies les plus rebelles, sans abbatre les forces du sujet qui en use, & sur-tout pour être applicables presque indifféremment aux personnes de tout âge, de tout tempérament, & de tout sexe.

L'eau minérale de Briquebec peut le disputer, à bien des égards, aux sources les plus célèbres, & paroît même se distinguer avantageusement entre toutes les autres, à certains égards. Je l'ai goûtée; j'ai vu & examiné avec attention les produits & les résidus de l'analyse qui en a été faite par MM. Pia & Cadet, très-habiles artistes, qui ont porté jusqu'à l'évidence la démonstration de tout ce qu'ils y avancement.

Cette eau n'a pas fait le moindre dépôt dans les vaisseaux qui ont servi à la transporter de si loin; preuve qu'elle ne contient point de parties grossières, comme tant d'autres eaux en ont en quantité qui y sont plutôt confondues, que dissoutes. De-là on peut inférer que l'eau minérale de Briquebec est très-legere, qu'elle doit passer aisément dans les premières voies, pénétrer jusques dans les vaisseaux les plus déliés du corps humain, se mêler intimement à toutes les liqueurs, faciliter toutes les sécrétions & les excré-tions, donner de la fluidité aux humeurs épaissies, déboucher & assouplir les canaux engorgés, & , ce qui n'est pas d'une médiocre importance, être bue en beaucoup plus grande quantité que les eaux ordinaires, sans causer ni pesanteur à l'estomac, ni autre incommodité quelconque.

Dès-lors qu'il est constaté que l'eau minérale de Briquebec contient un sel martial,

il s'ensuit incontestablement qu'elle est tonique, diurétique, apéritive, stomachique, capable de pousser au dehors les humeurs excrémentitielles, par tel émonctoire que ce soit, sans faire violence à la nature; mais plutôt en agissant de diverse manière, & prenant un cours différent, suivant les circonstances, & se prêtant, pour ainsi dire, à la disposition des sujets. Ce n'est point une façon de parler : il est de fait, que les martiaux, en raffermissant le ressort des fibres trop relâchées, & donnant l'impulsion requise, aux fluides ralentis, sont également efficaces pour lever les obstructions de tel ou tel viscere, pour favoriser telle ou telle évacuation, même pour rétablir des règles supprimées, ou pour réprimer un flux menstruel immodéré.

Une chose particulière à l'eau de Briquebec, & qu'il est bien essentiel de faire remarquer, c'est qu'elle contient une terre ferrugineuse combinée avec l'acide marin, ce qui constitue précisément ce que les chymistes appellent des fleurs martiales. Je n'ai garde d'affirmer que notre eau soit l'unique de cette espèce dans la nature; mais on ne cite aucune source pareille, observée jusqu'à ce jour en aucun pays.

Il suffiroit que l'eau minérale de Briquebec eût des propriétés différentes de toutes les autres, pour qu'on dût se faire une étude de

de la connoître à fond, & de l'employer à propos, comme fournissant à la médecine une ressource de plus contre les diverses infirmités qui assiégent de toutes parts l'humanité. Quelle attention ne mérite-t-elle donc pas, si c'est par des qualités supérieures qu'elle se distingue de toutes les autres ?

Autant que les plus grands praticiens de tous les tems ont exalté les fleurs martiales au-dessus du vitriol de Mars, autant est-il à présumer que l'eau nouvelle de Briquebec obtiendra de préférence sur celles de Busfan, de Forges, de Passy, d'Aumale & autres de la même classe & de vertus approchantes. Un célèbre auteur de matiere médicale (a), nous assure que les fleurs martiales n'ont pas seulement les propriétés communes à toutes les préparations du fer, mais qu'elles fournissent *un remede tout-à-fait merveilleux* dans les maladies hystrériques & hypocondriaques, & généralement dans toutes les affections des nerfs. L'eau minérale de Briquebec contient de véritables fleurs martiales, & leur prête le véhicule le plus doux & le plus approprié qu'il soit possible de desirer; & conséquemment elle doit agir très-puissamment, & néanmoins d'une maniere très-innocente, dans toute espee de maladies lentes & chroniques, dans tous les embarras du foie, des reins, de la vessie, de la matrice ;

(a) Quincy.

& spécialement elle doit être souveraine dans les fleurs blanches du sexe.

Je ne doute pas qu'elle ne se trouve également utile dans les différentes especes de maladies de la peau, comme dartres, &c. La meilleure maniere d'user de l'eau minérale de Briquebec ne sçauroit être déterminée avec précision, que par les médecins qui sont à portée; & en conséquence d'un examen immédiat, on pourra la faire prendre aux uns, pendant un mois ou environ, tous les matins, dans les saisons convenables, sur la fin du printemps, & au commencement de l'automne, avec les attentions & préparations accoutumées; on pourra l'ordonner à d'autres pour boisson ordinaire pendant long tems. Je crois même pouvoir répondre qu'elle réussira très-bien, étant coupée avec du lait, pour des poitrines délicates.

Pour juger d'autant mieux du mérite de la nouvelle eau minérale de Briquebec, je propose :

1<sup>o</sup> Qu'on examine si les bords de la fontaine ou du ruisseau qui en découle, ne sont pas comme incrustés d'une espece d'ochre jaunâtre :

2<sup>o</sup> Qu'on la pese avec un pese liqueur, pour comparer sa pesanteur spécifique avec celle de l'eau commune :

Qu'on la pese fraîchement puisée; & qu'on la repese après quelque tems de repos :

3<sup>o</sup> Qu'on puise de l'eau dans la fontaine,

à différentes profondeurs , au moyen d'une feringue propre , & qu'on en fasse la comparaison , tant à l'égard de sa pesanteur , que de ses autres qualités :

4<sup>o</sup> Qu'on y trempe un papier bleu , pour voir s'il éprouvera quelque changement de couleur :

5<sup>o</sup> Qu'on en verse sur du sucre , pour voir s'il s'y élèvera quelques petites bulles :

6<sup>o</sup> Qu'on examine si elle noirciroit l'argent qu'on y laisseroit plongé pendant quelque tems , ( ce qui n'est pas à présumer : )

7<sup>o</sup> Qu'on éprouve si étant bue fraîchement en une certaine quantité , elle porte à la tête , si elle cause une sorte d'ivresse , ou si elle assoupit :

8<sup>o</sup> Qu'on essaye si elle s'échauffe plus promptement que de l'eau commune sur le feu , & si elle se refroidit plutôt aussi :

9<sup>o</sup> Qu'on adapte exactement une vessie de cochon au col d'une bouteille pleine de cette eau , & qu'on l'échauffe au bain-marie , pour voir si , & jusqu'à quel point elle distendra la vessie.

On aura la bonté de nous informer du résultat de ces observations , & de toutes autres que l'on pourra faire à ce sujet.

*Analyse de l'eau minérale de Briquebec , par  
M<sup>rs</sup> PIA & CADET , apothicaires associés.*

L'eau minérale de Briquebec est très-claire

& sans couleur ; elle ne fait point de dépôt dans les vaisseaux qui servent à la transporter ; la dégustation y fait reconnoître un petit goût ferrugineux qui n'est pas désagréable.

Éprouvée par la noix de Galles , elle prend une foible couleur rouge qui augmente insensiblement , pour passer au violet , dont la nuance nous a d'abord fait juger que cette eau contenoit en elle peu de fer.

Quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance , versées dans cette eau , n'y ont occasionné aucun changement.

L'alcali volatil , juge ordinaire du cuivre dans les liqueurs , mêlé avec cette eau , ne nous a pas fait soupçonner qu'il y eût le moindre atôme de ce métal ; la lame de fer poli & nettoyée de nouveau , que nous y avons fait tremper , a achevé de nous convaincre de ce fait.

Ces expériences préliminaires ayant été répétées , elles ne nous ont rien appris de nouveau.

Nous avons mesuré six pintes de cette eau , que nous avons fait évaporer dans un vaisseau convenable , & que nous avons réduite à une pinte , pour la soumettre aux expériences suivantes ; mais avant que de les détailler , voici ce que nous avons observé pendant l'évaporation.

La liqueur prête à bouillir , s'est colorée en un jaune-citron ; elle est devenue nuageuse ,



& a précipité une poudre jaune; nous l'avons fait bouillir; & après un certain tems d'évaporation, nous avons vu cesser les nuages, & la liqueur perdre la couleur jaune, dont nous venons de parler; elle est devenue telle qu'elle étoit, lorsque nous l'avons mesurée.

Les six pintes d'eau réduites à une, ont été éprouvées de nouveau avec la noix de galle; alors le fer ne s'est plus manifesté, comme avant l'évaporation, & l'alcali volatil n'y a rien fait connoître de plus, que dans les premières expériences.

Le dépôt jaune qui s'est fait dans le commencement de l'évaporation, a été recueilli avec soin, & a pesé douze grains; nous l'avons soumis à l'épreuve de la pierre d'aimant; mais parce que ce dépôt n'est autre chose qu'une terre ferrugineuse, privée de son phlogistique, la pierre d'aimant n'en a rien altéré.

Voulant nous assurer si cette poudre ne contiendrait pas d'autre principe qu'une terre ferrugineuse, nous avons réduit notre pinte de liqueur, résultante de six pintes, à quatre gros seulement; en cet état, nous l'avons goûté; elle avoit un goût salin: nous l'avons exposée dans un lieu frais, pendant un tems convenable, & nous n'y avons apperçu aucune sorte de crySTALLISATION; alors nous l'avons desséchée, & nous en avons obtenu

quatorze à quinze grains, & une poudre jaunâtre sale, qui avoit un goût parfaitement salé, & qui, exposée à l'air, est tombée en deliquium.

Pour connoître la nature de l'acide & de la base constituante de ce sel, nous en avons mis dans une petite cornue de verre tubulée. Les premières vapeurs qui se sont élevées, étoient blanches, & avoient une odeur safranée; ce qui nous y a fait reconnoître l'acide marin que nous y avions soupçonné: ces vapeurs passées, nous avons versé par le col de la cornue quelques gouttes d'acide vitriolique affoibli, & nous avons vu de nouvelles vapeurs blanches, qui, condensées, étoient de véritable esprit de sel.

Le résidu de l'opération ne nous a paru autre chose qu'une espèce de sélénite, formée par l'union de l'acide vitriolique, avec la base terreuse contenue dans l'eau minérale, laquelle base s'étoit chargée de l'acide marin, à mesure que le fer s'étoit séparé de cet acide, pendant l'ébullition.

Il résulte de ces expériences, que cette eau se décompose à une forte chaleur qui lui fait précipiter tout son fer; que pour en faire usage, il faut avoir attention de ne faire que tiédir ces eaux au bain-marie, & de n'en faire chauffer que la quantité d'un verre à la fois; que sans cette précaution, cette eau privée d'une partie de ses principes, n'auroit plus la même efficacité; que cette eau con-

tient en elle un sel ferrugineux, dont l'acide est celui du sel marin; qu'à l'égard du sel à base terreuse, dont nous avons fait mention dans notre Analyse, nous pensons qu'il n'existe pas dans l'eau minérale, mais que sa formation pourroit être dûe à la chaleur que l'on fait éprouver à l'eau minérale qui oblige l'acide marin de ces eaux, à quitter son fer, pour s'unir à une portion de terre très-divisée, qu'entraînent ordinairement avec elles toutes les eaux, en se filtrant par les différens sables ou terres par où elles passent (a).

---

### OBSERVATION

*Sur un Anévrisme énorme, par M. BOUCHER, médecin à Lille.*

Le 26 Septembre de cette année 1760, je fus invité par MM. Cointrel, médecin de l'hôpital général de cette ville, & Robert, son chirurgien en chef, d'assister à l'examen du cadavre d'un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une constitution assez délicate, mort dans ledit hôpital, des suites d'un anévrisme de l'artère sous-clavière droite, qu'il portoit depuis environ deux ans, & qui s'étoit accru à un point prodigieux, dans ce court espace de tems. A

(a) Briquebec est un village aux environs de la ville de Caën.

la vue du cadavre, je reconnus d'abord, par la noirceur & la lividité de la peau recouvrant la tumeur, qu'il y avoit immédiatement au-dessous de la peau un épanchement qui avoit lieu depuis peu de tems, par la rupture du sac anévrisimal, la tumeur ayant été jusqu'alors un anévrisme vrai : l'on conçoit que cette circonstance a dû accélérer la mort du sujet. Avant de faire aucune incision, je mesurai extérieurement l'étendue de la tumeur, qui recouvroit toute l'épaule & la partie latérale droite du col ; elle avoit vingt pouces de contour, depuis la côte supérieure de l'omoplate, qui lui servoit de base en arriere, jusqu'à la partie supérieure de la poitrine, où elle se terminoit en devant, vers la troisième vraie côte : la peau qui recouvroit cette tumeur antérieurement, étoit sphacélée dans l'étendue d'environ la paume de la main. Il y avoit une infiltration considérable dans tout le bras, l'avant-bras & la main de ce côté. Nous observâmes une autre circonstance fort étrange, une luxation singulière de toute l'épaule, qui avoit été amenée insensiblement par l'impulsion du sang dans le sac anévrisimal ; c'est-à-dire, que la clavicule se trouvoit absolument luxée par son bout interne, & éloignée du sternum de plusieurs travers de doigt ; & il en étoit de même de l'omoplate, qui étoit écarté de quelques travers de doigt de ses attaches

naturelles au tronc , de sorte que les muscles , par lesquels cet os est fixé sur la partie postérieure des côtes , se trouvoient considérablement allongés. Ainsi l'on conçoit que l'extrémité supérieure de ce côté se trouvoit fort éloignée des points d'appui qui la fixent au haut du tronc ; il n'y avoit néanmoins aucun dérangement dans l'articulation de la clavicule avec l'omoplate , ni dans celle de ces deux os , avec l'humerus.

Nous fîmes sortir par une grande incision tout le liquide renfermé dans la tumeur ; ce n'étoit pour la plus grande partie qu'un sang fluide & appauvri : il s'y trouvoit néanmoins de gros caillots , attachés en partie aux parois du sac anévrisimal , & en partie au tissu cellulaire ou à la membrane adipeuse commune , dans les endroits où le sac ouvert avoit donné issue au sang : ces caillots ayant été enlevés , je commençai par mesurer l'étendue du fond de la tumeur , qui se trouvoit pour lors tout-à-fait à découvert : je tirai une ligne , depuis la côte supérieure de l'omoplate , qui , descendant par le centre de l'aisselle , venoit se terminer au haut de la poitrine , vers la troisième côte , précisément au point où aboutissoit celle , par laquelle j'avois mesuré le contour extérieur de la tumeur ; l'étendue de cette ligne étoit de dix à douze pouces : en joignant cette mesure à celle de vingt pouces ou environ , observée dans le contour extérieur , il se

trouve que la tumeur anévrismale avoit deux pieds & demi géométriques de circonférence. Quel prodigieux effet de l'impulsion du sang, relativement au déplacement de l'épaule qui en a résulté !

Pour ce qui concerne les autres circonstances, 1<sup>o</sup> nous reconnûmes sensiblement un sac anévrisimal, mais forcé & comme rongé dans une partie de son étendue, & sur-tout antérieurement, parce que la résistance n'étoit soutenue de ce côté que par la peau. Il étoit visible par conséquent, que la tumeur avoit été, dans son principe, un anévrisme vrai, & qu'elle étoit restée longtemps telle, puisque le sac anévrisimal étoit fort ample ; 2<sup>o</sup> la plus grande partie de l'artere sous-claviere, depuis le point où la carotide en part jusqu'à l'artere axillaire, entroit dans la formation de ce sac ; & il m'a paru que c'étoit ici le cas d'un anévrisme résultant de la dilatation de tout le diametre de l'artere ; 3<sup>o</sup> la seconde côte supérieure, qui servoit en partie de point d'appui à la tumeur, s'est trouvée tout-à-fait cariée dans sa moitié antérieure ; il en étoit de même d'une partie de la premiere côte, & du haut du sternum de ce côté.

Quant à l'intérieur de la poitrine, les poumons étoient flétris & comme recoquillés ; le lobe droit étoit adhérent ; le cœur avoit aussi le port flétri.

Si la présente observation n'est point de

la classe de celles qui peuvent contribuer à étendre nos connoissances sur la nature & la curation de la maladie dont elle est l'objet, elle vient du moins puissamment à l'appui des raisons qui invitent à prendre toutes les mesures possibles pour arrêter les progrès des tumeurs anévrismales quelconques ; avouons néanmoins qu'il ne paroît pas possible de remédier même dans leur principe, à des anévrismes dont le siège est tel que dans celui dont il est question.

---

## L E T T R E

*A l'auteur du Journal de médecine, par  
M. TAIGNON, chirurgien-major du  
regiment de Soissonnois.*

MONSIEUR,

La difficulté que j'ai toujours eu à me procurer du champignon de chêne si vanté pour les hémorragies, & la ressemblance extérieure que je lui trouve avec l'amadou, m'ont fait naître l'envie d'employer celui-ci, au défaut de l'autre, dans l'idée qu'il auroit peut-être les mêmes qualités intérieures ; je ne me suis point trompé dans mon attente.

La femme d'un des sifres du régiment, avoit une hémorragie par le nez, depuis trois jours ; elle en étoit aux foiblesses : j'avois mis en usage les astringens les mieux

indiqués , & les saignées révulsives , mais inutilement ; je m'avisai enfin de tamponner les narines avec de l'amadou , & l'hémorragie cessa.

Suspendez encore votre jugement , Monsieur ; peut-être que la syncope , la débilité des forces progressives du sang , & les astringens donnés intérieurement , en furent la cause.

J'ai eu occasion de panser un payfan qui s'étoit coupé l'artere radiale avec un couteau ; le sang s'élançoit avec force : j'eus recours à l'amadou ; j'en appliquai un petit morceau sur l'orifice de l'artere ; plus de sang.

Pour me convaincre jusqu'à quel point il pouvoit être efficace. J'ai eu un chien auquel j'ai ouvert l'artere crurale ; le sang n'a pas coulé une seconde , après l'application de ce topique. L'agaric de chêne auroit-il opéré aussi promptement ? Remarquez que je n'ai fait aucune compression ; le bandage a été simplement contentif.

Le bouvier de M. de Montaillet , aux environs de Langon en Guienne , eut dernièrement un abcès à la partie postérieure & inférieure de la cuisse sous les tendons des muscles fléchisseurs de la jambe ; ceux-ci ont été épargnés dans l'incision qu'il a fallu faire pour donner jour au pus ; mais une branche de l'artere jarretiere ne l'a pas été : il est survenu une hémorragie qui a effrayé le chirurgien qui étoit avec moi ;



je l'ai rassuré, en lui promettant que bientôt l'amadou remédieroit à cet accident. En effet, à peine en ai-je eu appliqué, que l'hémorragie s'est arrêtée : le premier appareil n'a été levé que vingt-quatre heures après; il y a eu beaucoup de pus, mais pas une seule goutte de sang.

Un médecin que j'ai eu l'honneur de connoître à Castres en Albigeois, & dont le génie inventif ne manque jamais de ressources dans les cas urgens, m'a assuré qu'il avoit fait cesser une perte de sang considérable par la matrice, en y introduisant une espece de pessaire d'amadou.

Voilà, Monsieur, une propriété de cette substance, sur laquelle on ne comptoit sans doute pas. Il me semble qu'on auroit dû sentir plutôt, que si sa tiffure étoit assez douce, assez souple & assez veloutée pour recevoir aisément l'impression des particules ignées, elle l'étoit aussi pour pomper, absorber l'humidité du sang & celle du tissu des vaisseaux : de-là le caillot qu'elle forme; de-là aussi le froncement qu'elle occasionne à l'orifice des tuyaux sanguins.

Je finis, en vous faisant observer que l'amadou le plus doux, est celui dont on doit se servir de préférence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## OBSERVATION

*Sur l'Accouchement naturel d'un corps charnu, du poids de cinq livres, accompagné de circonstances singulieres, par M. DELTIL, maître chirurgien de la ville de Grisolles, en Languedoc-sur-Garonne.*

Il n'est point de praticien qui n'ait plusieurs fois observé des corps informes dans l'*uterus*, dont la nature s'est délivrée, ou sans aucun secours, comme il est arrivé à la femme qui fait le sujet de cette observation, ou à l'aide de l'art. Mais le procédé de la nature dans la formation d'une production aussi bizarre, est-il si bien connu, que des observations exactes à ce sujet, ne puissent plus être d'aucune utilité pour l'avancement de l'art de guérir? Les différens accidens qui devancent, accompagnent ou suivent la génération de ces corps monstrueux recueillis avec soin, ne pourroient-ils pas, en éclairant la théorie de cette maladie, nous en rendre le diagnostic plus certain? Quel service ne rendrions-nous pas aux malheureuses victimes des erreurs de la nature, en les délivrant, dès les premiers tems de ces productions, que leur volume & les dérangemens qu'ils produisent dans l'œconomie animale, ne rendent que trop

souvent redoutables ? Quand le fait que je vais rapporter, ne réuniroit pas tous ces avantages, il est accompagné de circonstances qui feront connoître les ressources de la nature, & intéresseront les personnes de l'art.

Je fus appelé, le 6 Décembre 1759, au lieu de Pompignan, près Grisolles, pour y voir la nominée Raymonde Berny, paysanne, âgée de soixante-cinq ans, d'un tempérament vif & sanguin. Je la trouvai dans un abattement si grand, qu'elle ne put me donner le bras que je lui demandai, à dessein de reconnoître ses forces ; sa voix étoit tremblante & entre-coupée ; son pouls plein étoit foible & fréquent : une hémorragie par le vagin, qui se soutenoit depuis vingt-quatre heures, avoit sans doute réduit la malade à cette foiblesse extrême, autant que j'en pus juger par l'examen des linges. Elle avoit perdu, dans ce court espace, environ trois livres de sang : la nuit n'avoit été qu'une chaîne de syncopes & de douleurs les plus vives : la nature l'avoit prémunie contre ces atteintes mortelles, & avoit déjà travaillé efficacement à l'expulsion d'un corps étranger dans l'*uterus*, dont voici l'histoire, telle qu'elle me l'a racontée depuis.

Il y avoit environ six mois que cette femme souffroit, par intervalles, des écoulemens purulens d'une odeur si forte, que, quelque soin qu'elle prît de changer ses lin-

ges, elle ne pouvoit en supporter l'odeur : son estomac, me dit-elle, se soulevoit, & la jettoit dans des foibleſſes momentanées, qui la tourmentoient beaucoup par la langueur qui leur ſuccédoit, juſqu'au tems auquel cet écoulement parut pour la première fois ; elle avoit été très-bien réglée, à quelques irrégularités près, & s'étoit toujours acquittée, ſans peine, des travaux auxquels la dureté de ſa condition l'aſſujettifſoit : tant que ſes mois coulerent, il ne parut aucun ſigne qui pût faire ſouſçonner un corps étranger dans l'*uterus* ; mais à peine eurent-ils ceſſé, pour faire place à cet écoulement fétide qui l'affligea juſqu'au terme de ſa groſſeſſe, qu'elle ſentit une légère anxiété vers la région ombilicale, & bientôt après, une peſanteur gênante qui ſe ſoutint juſqu'au ſixième mois ; cette femme, que dix ou douze groſſeſſes avoient ſuffiſamment inſtruite à diſtinguer les douleurs ou les mouvemens extraordinaires que l'enfant cauſe dans la matrice, des douleurs qui n'en ont que l'apparence, étoit continuellement occupée à ſ'interroger elle-même ſur ce qu'elle ſentoit des légères douleurs dans la région ombilicale, qui s'étendoient confuſément vers les flancs, lui renouvelloient l'idée de ſes anciennes groſſeſſes : ſon ventre avoit d'ailleurs la figure propre à la groſſeſſe naturelle ; mais elle avoit des fortes raiſons de  
douter

douter de son état : son âge avancé , la privation la plus sévère du coït , depuis cinq ans & sept mois , écoulés depuis son dernier accouchement , ne lui permettoient pas de regarder sa grossesse comme possible ; prévenue donc contre son état , elle ne vouloit pas s'astreindre aux ménagemens si familiers , & souvent si nécessaires aux femmes enceintes : elle vaquoit à ses occupations ordinaires , tant que l'écoulement purulent dont nous avons parlé , le lui permettoit ; ainsi s'écoulerent les cinq premiers mois : le fixieme terme de sa grossesse arrivé , il est annoncé par l'augmentation des accidens ; l'écoulement purulent devint plus abondant , sans rien perdre de son odeur cadavéreuse ; quelque triste que fût cet état , notre malade se hazarda à laver la lessive ; soit que nous devions imputer ce nouvel accident à la fatigue ou à l'humidité dans laquelle elle passa la journée , soit que la nature eût marqué ce tems pour l'arracher à une si affligeante situation , vers le soir , elle sentit très-distinctement le mouvement d'un corps qui , se dégageant de la région ombilicale , où il avoit été immobile pendant cinq mois , se jetta sur les os *pubis* & l'orifice de la matrice : cette nouvelle position la gênoit plus que la précédente , mais ne l'empêcha pas le lendemain de continuer l'exercice de la veille ;

cependant ses forces diminuoient insensiblement ; & bientôt elle auroit succombé , lorsque le moment décisif arriva : une anxiété universelle , des frissons , une hémorragie abondante , des syncopes qui se succédoient avec rapidité , en furent les avant-coureurs ; dans la nuit , elle se sentit tout-à-coup inondée d'une quantité prodigieuse d'une liqueur sanieuse d'une odeur infecte & abominable ; peu ébranlée par tous ces accidens , elle profita du peu de forces qui lui restoit , non pour appeller du secours , mais pour se traîner vers l'endroit où étoit le linge récemment blanchi. Elle prend une chemise à demi-mouillée , s'en couvre : toujours en butte contre elle-même , elle regarda comme excès de délicatesse la sage précaution de la présenter au feu : elle ne fut pas long-tems à se repentir de sa témérité ; car à peine l'eut-elle sur le corps , qu'elle fut saisie par des frissons & des tremblemens si violens , que son mari qui s'éveilla au mouvement que le lit faisoit sous lui , crut qu'elle alloit expirer : les choses étoient dans cet état , lorsque je fus mandé : j'examinai la malade ; l'hémorragie avoit formé beaucoup de grumeaux , qui remplissant la cavité du vagin , ne me laissoient appercevoir que confusément une tumeur d'environ fix pouces de circonférence , qui pendoit de son fond : je voulus d'abord faire les recherches convenables pour découvrir

fi c'étoit la matrice ou le vagin précipités, ou quelque polype utérin qui se présentoit à ma vue; mais la foiblesse extrême de la malade, la couleur noire & gangreneuse de la tumeur, son odeur infecte, & la crainte d'augmenter l'hémorragie, en détergeant les parties que j'avois à examiner, me déterminèrent à lui prescrire une potion anti-septique cordiale, & à attendre qu'elle reprît quelque lueur de force, pour continuer mes recherches : le succès autorisa ma conduite; car à la seconde cuillerée, les douleurs de l'accouchement parurent : je voulus aider la nature; mais la portion de cette tumeur qui avoit long-tems resté exposée à l'air, que je saisissois, se séparoit du tout, & restoit dans mes mains : je soutins les douleurs par quelques cuillerées de ce cordial; elles devinrent enfin assez vives pour terminer naturellement l'accouchement, dans l'espace d'environ une heure & demie : le corps chassé, fut un masse charnue, du poids de cinq livres; elle avoit la figure elliptique; son grand diametre étoit de sept pouces, le latéral, de cinq, & la circonférence, d'environ dix-sept : la partie qui se présentoit dans le vagin, étoit livide & puante; le reste de cette masse avoit une couleur rouge-pâle : je cherchai en vain quelque vestige d'un ancien pédicule qui auroit caractérisé polype utérin une tumeur dont j'au-

## 68 DESCRIPT. D'UN INSTRUMENT

rois voulu déterminer l'espece : je n'osois la regarder comme une mole ; elle avoit de commun avec le *fungus* de la matrice , qu'elle n'avoit pas ou ne paroissoit pas avoir de membrane extérieure qui lui servît d'enveloppe : l'intérieur étoit fibreux , divisé en cellules , de cinq à six lignes de diametre , remplies d'un sang noirâtre , coagulé & presque friable : les interstices assez amples , qui séparoient ces loges , étoient blancs & paroissoient de la nature des tumeurs squirrheuses de la mammelle , que j'ai été à même d'observer deux fois sur deux sujets différens : elle eut pour lochies un écoulement purulent , qui cessa le quatrième jour : elle s'est parfaitement rétablie , & jouit actuellement d'une très-bonne santé.

## DESCRIPTION

## ET USAGE

*D'un Instrument nouveau pour faire l'opération de la taille latérale, par M. BROMFIELD, premier chirurgien de S. A. la princesse douairiere de Galles, & des hôpitaux de S. George & de Lock.*

Il y a peu d'opérations en chirurgie , plus importantes que celle de la taille ; il y en a peu aussi sur lesquelles les chirurgiens de toutes les nations ont plus exercé leur talent & leur esprit. Les accidens que j'ai vu arri-



Fig. 1.

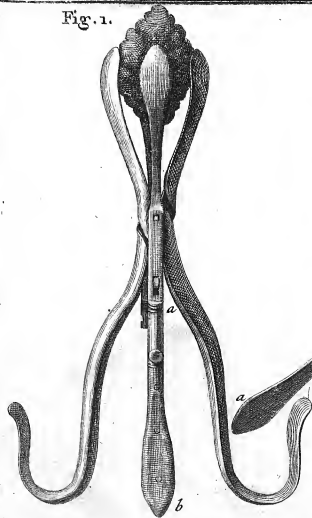


Fig. 2.

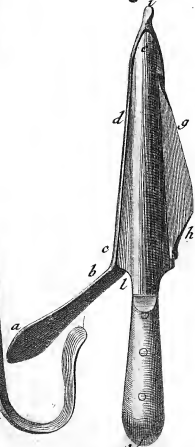


Fig. 3.



Fig. 4.

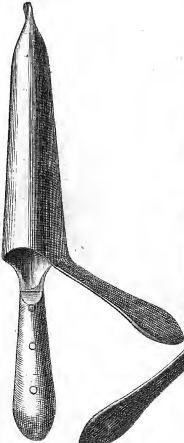


Fig. 5.



Fig. 6.



Fig. 7.



ver, en faisant usage des instrumens inventés pour cette opération, m'ont mis dans le cas d'en imaginer un nouveau, pour rectifier ce en quoi ils pouvoient être défectueux. L'instrument nouveau que je propose, a ce double avantage, de faire une section suffisante au col de la vessie & à la prostate, & de garantir entièrement l'intestin de toute blessure.

Quand on fait usage du lithotome caché, il faut sçavoir le diriger avec beaucoup d'adresse; & quelque précaution qu'on prenne, on ne peut disconvenir qu'on ne soit exposé quelquefois à différens accidens: car si la lame de l'instrument n'est pas conduite obliquement & en dehors, on court risque d'offenser le muscle érecteur, & un rameau de l'artere hypogastrique. Si on présente son lithotome perpendiculairement, on peut entamer les vésicules séminales & l'intestin; & quand on le pousse en ligne droite, il y a tout à craindre d'ouvrir la vessie au-dessus de son col.

L'instrument que j'ai imaginé pour remédier à ces inconvéniens, se nomme *le double gorgeret*. (*Voyez* dans les figures 2 & 4 la forme de ce double instrument, vu en-dessus & en dessous dans son entier, & dans les figures 3 & 5, le même instrument divisé & présenté dans sa partie convexe & dans sa partie concave; ) les deux moitiés

de cet instrument s'unissent de la maniere suivante. Les bords inférieurs de la partie de l'instrument, à laquelle est attaché le scalpel, ( figur. 3 , ) s'implantent & s'insinuent dans les sillons ou rainures supérieures de l'autre pièce de l'instrument, qui est représenté à la figure 5, de façon qu'on fait glisser ces deux instrumens l'un dans l'autre, jusqu'à ce qu'ils ne fassent plus par leur union parfaite, qu'un seul & même instrument, qui, si vous en exceptez la partie tranchante, ressemble assez à l'extrémité d'une corne de bœuf. *Voyez fig. 4.*

L'instrument, figures 6 & 7, vu dans sa partie convexe & concave, s'engrene également dans celui qui est représenté à la figure 5. Il sert, quand l'ouverture est faite, à maintenir la plaie dilatée, sur-tout si l'on craignoit qu'elle ne s'affaisât & ne s'opposât à la sortie de la pierre.

La figure premiere représente une grande tenette à quatre branches, armée d'une pierre, dont on détache, quand elle est dans la vessie, la partie inférieure de la branche qui est mobile. (*Voyez fig. 1, lett. A,B,*) pour donner plus de liberté & de facilité à l'opérateur.

Après le détail & la connoissance préliminaire de l'instrument dont je me sers, je vais décrire la maniere de faire mon opération.

Je fais d'abord la section des tégumens &

de l'uretere, de la même maniere que si je me servois du lithotome caché. Je prends ensuite le double gorgeret; j'en assujettis le manche, (A, B, fig. 2,) sous mon pouce, de façon que la partie convexe (C, D, figure 2,) de l'instrument, repose sur la seconde phalange de mon doigt index; mes autres doigts servent à contenir l'instrument: la glande prostate, & le col de la vessie offrant une résistance à l'instrument, suffisent pour que la partie supérieure en soit fixée d'une maniere immobile à la partie inférieure. Quand la pointe du double gorgeret est entrée dans la crénelure de la sonde, je prends de la main gauche la sonde qui étoit tenue par un aide; & je l'incline plutôt vers l'aîne gauche du malade, que je ne la place dans une direction perpendiculaire; le tout étant ainsi disposé, j'enfonce mon instrument dans la vessie, de façon que je coupe obliquement & en dehors la glande prostate, & non pas latéralement; alors je retire la partie supérieure de l'instrument (E, F, figur. 2,) & par conséquent la lame tranchante qui y est attachée (G, H, figur. 2;) il ne reste plus dans la vessie, que la partie concave de l'instrument (I, F, figur. 2, par où sort l'urine, & qui sert de conducteur pour insinuer la tenette & enlever la pierre. Il faut observer qu'il est important, dans cette opération, d'élever la

## 72 DESCRIPT. D'UN INSTRUMENT

main gauche qui tient le conducteur, & de baisser la droite, dans laquelle est la tenette.

Si je ne me flate un peu trop, je crois trouver dans mes instrumens des avantages que l'on est dans le cas de désirer dans les autres qui ont été faits jusqu'à présent. D'abord le conducteur dont on se sert ordinairement, peut offenser la prostate & la vessie, & la séparer de l'uretre, ce qui ne peut pas arriver, en se servant du double gorgeret, qui, par la dilatation qu'il fait, doit favoriser l'entrée de la tenette; cette dilatation a cela d'avantageux, que, quand on fait la section de la glande, la partie inférieure du conducteur est placée latéralement, & garantit l'intestin (a).

L'abondance des matieres nous force à remettre au mois prochain, les détails théoriques & pratiques qui concernent ce nouvel instrument.

### *Explication des Figures.*

La figure 1 représente une tenette à quatre branches, chargée d'une pierre.

Figure 2, le double gorgeret vu dans l'état propre à faire l'opération.

(a) Nous avons vu faire l'opération de la taille latérale, avec cet instrument de M. Bromfeild, par M. Grima, sur un cadavre. Elle a très-bien réussi, & l'opérateur en a tiré avec facilité, & sans aucun inconvénient, deux pierres considérables.

Figure 4, le même instrument présenté par la partie postérieure.

Figure 3, la partie tranchante de cet instrument vu en dedans.

Figure 5, l'autre moitié de l'instrument vu en dehors.

Figure 6, l'instrument propre à dilater la vessie, présenté dans sa partie convexe.

Figure 7, le même instrument vu dans sa partie concave.

## E X T R A I T

*Du Mémoire de M. d'ALEMBERT, de l'académie françoise, &c. lu à l'académie royale des sciences, le jour de la rentrée, sur l'application du calcul des probabilités à l'inoculation de la petite vérole.*

Ce Mémoire est un examen impartial de l'inoculation, apperçu & présenté par un philosophe. Cette fameuse question est soumise au calcul, par un grand géometre qui réunit une érudition universelle au jugement le plus sain & à la plus grande sagacité d'esprit. Il n'en faut pas davantage pour assurer à cet extrait l'accueil le plus favorable de la part du public.

On peut rappeler tout ce Mémoire à six chefs, qui concourent à prouver deux choses; l'une, que dans les calculs qu'on a

faits jusqu'à présent , en faveur de l'inoculation , on n'a point encore envisagé la question sous son véritable point de vue ; l'autre , que la difficulté , & peut-être l'impossibilité de réduire au calcul les avantages de l'inoculation , n'est point une raison pour la proscrire.

## I.

On n'inocule guères avant l'âge de quatre ans ; depuis cet âge , jusqu'au terme ordinaire de la vie , la petite vérole naturelle détruit , selon les inoculateurs , environ la septieme partie du genre humain ; au contraire , selon eux , l'inoculation enleve à peine une victime sur trois cens. M. d'Alembert ne prétend point leur contester ces faits. Il ne s'arrête qu'à la conséquence qu'ils en tirent : Donc , disent-ils , le risque de mourir de la petite vérole naturelle , est à celui de mourir de la petite vérole inoculée , comme 300 à 7 , c'est-à-dire , 40 à 50 fois plus grand.

Ce raisonnement peut éblouir , mais peut-être n'a-t-il jamais déterminé personne. En effet , pour sçavoir ce qu'on gagne ou ce qu'on risque à se faire inoculer , on ne porte pas vaguement la vue sur le risque de mourir de la petite vérole naturelle , dans tout le cours de la vie ; mais on la fixe sur le danger qu'on court de mourir de cette maladie , pendant le même tems où l'on s'expose à

mourir de l'inoculation, c'est-à-dire, dans l'espace de quinze jours ou d'un mois. Dans le premier cas, la probabilité de la mort se trouve noyée dans un avenir vaste & incertain; dans le second, elle se trouve concentrée dans un court espace. Si l'on admettoit cette maniere de comparer les deux risques, tout l'avantage passeroit du côté des adversaires de l'inoculation; mais, le mois passé, le risque ne subsiste plus, par rapport à l'inoculé, tandis qu'il se renouvelle à l'égard de celui qui laisse agir la nature, & peut même devenir de jour en jour plus grand, au moins jusqu'à un certain âge; ainsi il faut encore estimer ces risques excédens, & les faire entrer au nombre des raisons qui doivent déterminer un particulier: or, non seulement on n'a point encore d'observations suffisantes pour constater au juste, ni même à-peu-près, quel est le risque qu'on court (a), à chaque âge, de

(a) Cette réflexion de M. d'Alembert nous met dans le cas de faire une observation qui est assez importante. Les risques que l'on court de mourir de la petite vérole naturelle, sont très-grands, depuis la naissance jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, parce qu'il est d'observation que, pendant cet espace d'années, on est dix fois plus exposé à être attaqué de la petite vérole, que dans le reste de la vie; & il paroît démontré, comme a dit M. d'Alembert, que le risque diminue en proportion que l'on avance en âge; cette considération doit nécessairement établir quelques modifications nouvelles dans les calculs de M. d'Alembert;



mourir de la petite vérole naturelle , dans le courant d'un mois ; mais quand on pourroit apprécier exactement ce danger , pour chaque mois pris séparément , comment apprécier ensuite le risque total , résultant de la somme de ces risques particuliers qui s'affoiblissent , en s'éloignant non seulement par la distance où on les voit ; distance qui tout à la fois les rend incertains , & en adoucit la vue ; mais par l'espace de tems qui doit les précéder , & durant lequel on doit jouir de l'avantage de vivre , il faudroit pouvoir déterminer , suivant quel rapport un risque de cette espece diminue , quand on l'envisage dans le lointain , & fuyant , pour ainsi dire , devant nous ; & ce problème paroît insoluble à M. d'Alembert.

## I I.

Dans un sçavant Mémoire de mathématique sur l'inoculation , M. Daniel Bernoulli avoit supposé , afin d'évaluer au juste l'avantage d'un inoculé , sur celui qui attend la petite vérole naturelle , que l'un peut espérer une vie plus longue que l'autre. M. d'Alembert examine son calcul , en l'appliquant à l'exemple qui suit (a).

(a) Nous ajoûtons à ce que prétend ici M. d'Alembert , qu'il faut bien se garder de confondre l'appréhension que fait naître la vue du risque , avec le risque même ; le risque n'est pas plus grand ou moindre , suivant qu'il est plus ou

Il suppose que la vie moyenne d'un homme de trente ans, soit trente autres années, c'est-à-dire, que suivant les tables de mortalité connues, il puisse espérer de vivre encore trente ans, en s'abandonnant à la nature, & en ne se faisant point inoculer. Il suppose ensuite, qu'en se soumettant à cette opération, sa vie moyenne soit de trente-trois ans, c'est-à-dire, de trois ans de plus, que s'il attendoit la petite vérole. Il suppose enfin, avec M. Bernoulli, que le risque de mourir de l'inoculation

moins éloigné : il se mesure uniquement sur la grandeur & la probabilité du mal qui nous menace ; mais l'appréhension se mesure encore sur sa proximité : *un risque éloigné* n'est au fond qu'un danger auquel on ne sera pas exposé de longtemps. Or si l'on se considère comme un être qui peut vivre cent ans, ce danger est effectivement très-présent : si l'on ramène sa vue sur l'instant où l'on se trouve, il est absolument nul.

Les hommes enfin ne se déterminent jamais, que sur des objets qu'ils imaginent présents ; c'est d'après cette connoissance, que les philosophes doivent les détourner soigneusement de tout ce qui pourroit les conduire à diviser intellectuellement leur être en petites portions, & à sacrifier l'intérêt de leur système total à celui de ces portions défunies. Le vrai point de vue sous lequel on doit envisager l'inoculation, est donc celui qui présente chaque individu, comme ayant à-peu-près le même nombre d'années à vivre, que tout autre, & comme intéressé par-là à se soumettre à une opération qui, dans cette hypothèse, a de grands avantages.

soit de 1 sur 200 ; cela posé , pour apprécier l'avantage de l'inoculation , il faut comparer , non la vie moyenne de 33 ans à la vie moyenne de 30 ; mais le risque de 1 sur 200 , auquel on s'expose de mourir en un mois par l'inoculation , ( & cela , à l'âge de 30 ans , dans la force de la santé & de la jeunesse , ) à l'avantage éloigné de vivre trois ans de plus , au bout de 60 ans , lorsqu'on sera beaucoup moins en état de jouir de la vie : or comment comparer ce risque présent à cet avantage inconnu & éloigné ? C'est sur quoi l'analyse des probabilités ne peut rien nous apprendre.

Voilà , il n'en faut point douter , ajoute M. d'Alembert , ce qui rend tant de personnes , & sur-tout tant de meres peu favorables parmi nous , à l'inoculation. Le raisonnement qu'on vient de développer , elles le font implicitement ; elles voient l'inoculation , comme un péril instant & prochain de perdre la vie en un mois , & la petite vérole , comme un danger incertain , & dont on ne peut assigner la place dans le cours d'une longue vie. Or on sçait que jouir du présent , & s'inquiéter peu de l'avenir , c'est la logique commune ; logique , moitié bonne , moitié mauvaise , dont il ne faut pas espérer que les hommes se corrigent.

## I I I.

M. d'Alembert appuie encore sur cette

considération, & prouve qu'on peut imaginer une infinité d'hypothèses où l'inoculation augmenteroit énormément la vie moyenne, & où néanmoins on seroit très-impudent de se soumettre à cette opération. Il suppose, par exemple, que les inoculés aient trente ans de plus à vivre, s'ils échappent & qu'ils soient moralement sûrs d'atteindre jusqu'à cent ans, mais qu'il en meurt un sur cinq; alors il prétend qu'il y auroit alors de la témérité à se faire inoculer.

## I V.

Cette supposition le conduit à observer qu'on a trop confondu l'intérêt que l'état, en général, peut avoir à l'inoculation, avec celui que les particuliers y peuvent trouver. Il est certain, par exemple, que l'état gagneroit à l'inoculation, dans cette même supposition : l'état considère tous les citoyens indifféremment; & en sacrifiant une victime sur cinq, il lui importe peu quelle sera cette victime, pourvu que les quatre autres soient conservées; mais pour chaque individu, l'intérêt de sa conservation particulière est le premier de tous.

## V.

Ici, l'auteur passe à la seconde partie de son Mémoire, après avoir conclu que tous les calculs qu'on a faits jusqu'à présent, pour

déterminer les avantages de l'inoculation ; font insuffisans.

Eloigné, comme il l'est, de prétendre qu'il faille la proscrire, il s'attache à rechercher le jour le plus favorable sous lequel on puisse la présenter ; & il trouve que le point essentiel auquel les partisans de l'inoculation doivent s'attacher, c'est à prouver qu'on n'en meurt point, quand elle est conduite avec prudence. Il y a des faits connus qui peuvent servir à le prouver. On sçait que de douze cens inoculés, traités en même tems & en un même lieu, par la même personne, il n'en est mort aucun. On a inoculé dix mille personnes à la fois, à Constantinople, & toutes ont échappé. Au reste, les victimes de cette méthode pourroient être en si petit nombre, que la probabilité d'en mourir ne fût pas plus grande que celle de mourir de la petite vérole naturelle dans le même mois, ou tout au plus en six mois, ce qui est à-peu-près la même chose aux yeux de la plûpart des hommes ; & alors le risque seroit effectivement nul.

## V I.

Toutes ces choses conduisent M. d'Alembert à exhorter de pratiquer l'inoculation (a), de dresser des tables exactes de

(a) Nous avons reçu plusieurs détails concernant quelques inoculations, qui prouvent avec  
ceux

ceux qui se feront inoculer à chaque âge ; du petit nombre de ceux qui en mourront , & du nombre de ceux qui meurent à chaque âge de la petite vérole naturelle. Il dit à ce sujet ces paroles remarquables , par lesquelles nous terminerons cet Extrait. *Si les médecins se tiennent assurés de ne faire périr aucun malade par l'inoculation , on ne sçauroit trop les exhorter à la répandre.*

quelle émulation les médecins cherchent à accréditer cette méthode utile. M. Pellet , médecin de Montpellier , & résident à Gignac , est un de ceux qui se distinguent le plus par ses succès. Il a réussi même à inoculer une fille née d'une mère écrouelleuse. M. Pomme , fils , médecin à Arles , a également inoculé le fils & la fille de M. Faulcon , conseiller au parlement d'Aix , résident à Arles , pendant les vacations , & le fils de M. Nicolay , demeurant à Arles. Le premier est âgé de seize ans , la demoiselle de onze , & le dernier , de dix-huit. La petite vérole se déclara d'abord chez M. de Nicolay , ensuite chez Mlle Faulcon , & tout réussit aussi-bien qu'on pouvoit le desirer. M. Faulcon le fils , seulement , fut inoculé deux fois , avec toutes les précautions possibles , sans avoir la petite vérole. Il est vrai que la famille & la nourrice assureroient que cet enfant avoit eu la petite vérole au berceau , & qu'on s'est obstiné à en faire l'épreuve , malgré ce témoignage. M. Nicolas , chirurgien à Nîmes , a préparé & inoculé un enfant de Marseille , qui a eu une petite vérole bénigne , dont il est parfaitement guéri. Un nombre considérable de ces sortes d'expériences deviendra quelque jour l'argument le plus fort qu'on pourra opposer aux anti-inoculateurs.

On voit qu'il y auroit de l'imprudence ou de la mauvaise foi à hazarder un jugement sur la façon de penser de M. d'Alembert, & à lui prêter des sentimens qu'il n'a sûrement point. Il est philosophe, patriote, citoyen : pourroit-il s'opposer aux progrès d'une méthode qui peut être un jour aussi favorable & aussi utile au genre humain ? M. d'Alembert n'a eu assurément d'autre but, en se montrant au public avec la plus grande impartialité, que d'éclaircir, autant qu'il étoit possible, une question aussi intéressante, d'éclairer ceux qui cherchent la vérité, de réprimer l'activité des enthousiastes ou l'ignorance de ceux qui n'ont d'autre but dans cette dispute littéraire, que de servir leur intérêt personnel ; de démontrer que les calculs, sur lesquels se fondent les inoculateurs, sont incertains, & que c'est à l'expérience seule à prononcer & à juger définitivement un procès dont les suites doivent décider de la vie & du bonheur de nos concitoyens.

*Nota.* Ce Mémoire sera imprimé en entier dans un Recueil de mathématiques, que M. d'Alembert doit donner incessamment au public. On y trouvera beaucoup de calculs mathématiques, qui serviront à répandre un plus grand jour sur la question.

P R I X

*Proposé par l'Académie royale de Chirurgie, pour l'année 1762.*

L'académie royale de chirurgie propose pour le Prix de l'année 1762 le sujet suivant :

*Déterminer la maniere d'ouvrir les abscesses, & leur traitement méthodique, suivant les différentes parties du corps.*

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais, pour se faire connoître, ils y joindront à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualité; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la pièce ait remporté le prix.

Ils adresseront leurs ouvrages, francs de port, à M. MORAND, secrétaire perpétuel de l'académie royale de chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes, de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au Prix; on n'en excepte que les membres de l'académie.

Le Prix est une médaille d'or de la valeur de cinq cens livres, fondée par M. de la



#### 34 PRIX PROPOSÉ PAR L'ACADEMIE.

*Peyronie*, qui sera donnée à celui qui, au jugement de l'académie, aura fait le meilleur Mémoire sur le sujet proposé.

La médaille sera délivrée à l'auteur même qui se fera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part, l'un ou l'autre représentant la marque distinctive & une copie nette du Mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1761, inclusive-ment; & l'académie, à son assemblée publique de 1762, qui se tiendra le Jeudi d'après la quinzaine de Pâques, proclamera la pièce qui aura remporté le Prix.

*L'académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans, sur les fonds qui lui ont été légués par M. DE LA PEYRONIE, une médaille d'or de deux cens livres à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles, non membres de l'académie, qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matiere de chirurgie que ce soit, au choix de l'auteur, elle l'adjugera à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage, dans le courant de l'année 1761. Ce Prix d'émulation sera proclamé le jour de la séance publique.*

*Le même jour, elle distribuera cinq médailles d'or, de cent francs chacune, à cinq chirurgiens, soit académiciens de la classe des libres soit simplement régnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année précédente, un Mémoire ou trois Observations intéressantes.*

L E T T R E

*De M. RIGAUD, curé de Châtillon, aux  
auteurs du Dictionnaire portatif  
de Santé.*

Vous avez cru sans doute, Messieurs, rendre un très-grand service à l'humanité, quand vous avez composé votre *Dictionnaire portatif de Santé*. Un projet aussi estimable & aussi utile pour les pauvres des villes & des campagnes, & pour tous ceux qui ne sont pas dans la situation ni dans la possibilité de se procurer d'habiles médecins, mérite assurément toute l'attention du public & toute sa reconnoissance. L'éloge que tous les Journaux ont fait de votre ouvrage, le cas qu'en font plusieurs médecins de ce canton, la nécessité où je suis de donner journellement du secours aux pauvres de ma paroisse, sont les motifs qui m'ont déterminé à en faire l'acquisition. Je ne puis vous dissimuler, Messieurs, combien j'ai été étonné du mauvais succès de l'épreuve que j'ai voulu en faire, & du quiproquo dont j'ai été innocemment la cause. Un de mes paroissiens, nommé *Thomas Rivet*, avoit depuis long-temps une fièvre tierce qui le fatiguoit si cruellement, qu'il étoit hors d'état de vaquer à ses affaires & aux travaux de la campagne; j'eus recours à votre *Dictionnaire*, Messieurs, où je crus trouver un moyen prompt de soulagement pour ce pauvre malheureux; je lui fis prendre quelques prises de l'opiat que vous y indiquez. Mais quelle fut ma surprise ! Il fit des ravages affreux dans le corps du malade, & le mit dans un état à désespérer de sa vie. Il auroit péri infailliblement, si je n'eusse fait appeller sur

le champ un célèbre médecin de nos environs. Je lui fis part de mon malheur & de ma conduite. Le médecin, homme sage, prudent, & ami de la vérité, examina la recette & découvrit d'où partoît l'erreur. On avoit mis dans l'opiat deux gros pour deux grains d'une drogue très-violente qui entroit dans la composition : je ne tardai pas à me repentir de la confiance que j'avois accordée à votre ouvrage, Messieurs, & de l'espece d'imprudence que j'avois faite. Quelques jours après, le médecin revint visiter notre malade, & m'apprit que cette erreur dans la dose du remède ne se trouvoit pas dans l'exemplaire de ce *Dictionnaire* qui lui appartenoit. Je vis, avec satisfaction & surprise, ce changement qui n'étoit l'effet que d'une contrefaçon. Nous parcourûmes mon exemplaire, qui étoit défiguré d'un nombre infini de fautes typographiques & de beaucoup d'erreurs dans les doses des remèdes qui entrent dans la composition des recettes. Le médecin m'ajouta modestement qu'il s'étoit servi de votre ouvrage, dont il avoit tiré de très-grands avantages en plusieurs occasions & dans plusieurs maladies. Je vous fais part, Messieurs, de cette histoire malheureuse, pour que vous preniez, s'il est possible, des mesures positives pour éviter ces sortes de contrefaçons, qui font & feront par là suite un tort irréparable à l'humanité. Si le malheur étoit arrivé par votre faute, ou par votre négligence, j'aurois crié vivement contre vous, comme il est évident que c'est un inconvénient auquel vous n'avez aucune part, je vous permets de faire usage de ma Lettre & de la rendre publique, si vous le trouvez convenable.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, avec toute la considération possible,

Votre très-humble, &c. RIGAUD, Curé de Châtillon,

A Châtillon, ce 25 Novembre 1769.

Pour remédier à un abus aussi préjudiciable à la santé des hommes , & pour assurer de plus en plus la confiance que le public daigne accorder à cet ouvrage , *Vincent* , Imprimeur-Libraire , rue Saint Severin , déclare que dans un mois , en comptant de la date de cette Lettre , il ne délivrera aucun exemplaire du *Dictionnaire de Santé* , qu'il ne l'ait paraphé de sa main , & qu'on lira au verso du frontispice du tome premier ce qui suit , le tout écrit de sa main. *Je déclare que cette édition est la seule véritable ,*

VINCENT.

*A Paris , ce 28 Novembre 1760.*

---

### AVIS IMPORTANS.

Dans la 34<sup>e</sup> feuille de l'Année Littéraire , au bas de la page 124 , dans l'Extrait de Péloge de M. Winslow , on lit ce qui suit :  
 » Ce ne fut que vers les dernières années  
 » de sa vie ; que son âge ne lui permettant  
 » plus de vaquer à ses devoirs , il ( M. Win-  
 » low ) demanda que M. *Morand* , ( le chi-  
 » rurgien , ) son élève & son ami , le rempla-  
 » çât. C'est au refus de M. *Morand* , que le  
 » choix de S. M. est tombé sur le sçavant  
 » M. Ferrein.

Nous connoissons trop la façon de pen-  
 ser de M. Freron , à l'égard de M. Ferrein ,  
 pour croire qu'il ait eu , par cette phrase , des-

sein de le désobliger. Il y a apparence qu'il n'a pas été bien instruit, & qu'il ignore que les places de professeurs au jardin du Roi n'ont été & ne doivent être occupées que par des médecins, & qu'il n'y a que celles de démonstrateurs qui soient destinées aux chirurgiens. Nous pensons trop avantageusement de M. Morand le chirurgien, pour présumer qu'il puisse approuver un pareil propos ; nous attendons même de sa justice & de sa droiture , qu'il le défavouera publiquement.

Il vient de paroître une Lettre imprimée, datée de Bagnères, & signée *Descaunetx*, dans laquelle on a voulu attaquer la réputation d'un de nos confreres que nous aimons & estimons. Nous déclarons que cette brochure a été faite, imprimée & distribuée sans notre aveu & notre participation, & que nous sçavons très-mauvais gré au sieur *Descaunetx* de nous l'avoir adressée.



---

## LIVRES NOUVEAUX.

Pyrytologie ou histoire naturelle de la Pyrite. On y a joint le Flora saturnifans, où l'auteur démontre l'alliance qui se trouve entre les végétaux & les minéraux, & les opuscules minéralogiques qui comprennent un Traité de l'appropriation, un Traité de l'origine des pierres, plusieurs Mémoires sur la Chymie & l'Histoire naturelle, avec un *Traité des maladies des mineurs & des fondeurs*, par M. *Henckel*, docteur en médecine, &c. ouvrages traduits de l'allemand, & enrichis de figures. A Paris, chez *Herissant*, Libraire, rue S. Jacques. Avec Approbation & Privilège du Roi. Prix relié 15 livres.

Nouvelles Observations sur le poulx intermittent, qui indiquent l'usage des purgatifs, &c. publiées en anglois, par *Daniel Cox*, médecin du collège de Londres; ouvrage dans lequel on donne des preuves nouvelles du plan proposé dans les Recherches sur le poulx, par M. de *Bordeu*, médecin de Paris, 1 vol. in-12. A Paris, chez *Vincent*, Imprimeur - Libraire, rue S. Severin, Prix relié 2 livres 10 sols.



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	1	7	3	28	4	$\frac{1}{2}$	N O. mé- diocre.	Brouillard médiocre.
2	3	5	7	27	11	0	Id. fort.	Couv. pet. pl. le matin.
3	7	9	$5\frac{1}{2}$	28	1		O. id.	Id. Pet. pl. & grêle.
4	4	6	4				Idem.	Couv. pl. par interv. tout le jour.
5	$2\frac{1}{2}$	$5\frac{1}{2}$	4		3		Idem.	B. de nuag.
6	$3\frac{1}{2}$	7	6		1		S. méd.	Idem.
7	6	9	7		10		S-O. id.	Id. Petite pl. par int. tout le jour.
8	8	10	8		7		Idem.	B. de nuag.
9	8	11	10		6		N-E. mé- diocre.	Idem.
10	$9\frac{1}{2}$	$10\frac{1}{2}$	8		5		Idem.	Id. Pet. pl. le soir.
11	5	10	8		3		Idem.	Idem.
12	7	10	7		7		Idem.	Peu de nua.
13	4	7	$5\frac{1}{2}$		11		O. méd.	Brouillard épais, pet.

Jours du mois.	Thermomètres.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 6 h. du soir.	pes. ces.	lig- nes.	par- ties.		
14	5 $\frac{1}{2}$	6	5	28	3		E. méd.	pluie la nuit. Couvert.
15	3	6	4		4		N. méd.	B. de nuag.
16	2	4	5				Idem.	Serein.
17	5	7	5		3	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couvert.
18	5	8	5		4		N-O. mé- diocre.	B. de nuag.
19	0	5	5 $\frac{1}{2}$		1	0	E. méd.	Brouillard épais.
20	5 $\frac{1}{2}$	7	5		2		O. méd.	B. de nuag. pet. pl. par interv. le m. & le soir.
21	6	7	7		0		Idem.	Idem.
22	4	6	3 $\frac{1}{2}$		2	$\frac{1}{2}$	N - O. médioc.	Peu de nuag.
23	1 $\frac{1}{2}$	5	2		5	0	Idem.	Idem.
24	2	5	4		4		N.O. au O. méd.	Couv. pet. pl. le soir.
25	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	6		5	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. pl. tout le jour.
26	7	8	7 $\frac{1}{2}$		5	0	Idem.	Couvert.
27	7	8	7		4		Idem.	Idem.
28	7	8	8		3	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couv. pl. fine par int. tout le jour.
29	7 $\frac{1}{2}$	8	7		5	0	O. au N- E. méd.	Id. Brouill. épais.
30	6	7	7		5		N-E. id.	Couvert.



## 92 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de 11 dég. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été au point 0. de la congélation de l'eau : la différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.  
6 fois du N-E.  
2 fois de l'E.  
1 fois du S.  
2 fois du S-O.  
13 fois O.  
9 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein.  
13 jours de nuages.  
12 jours de couvert.  
4 jours de brouillard.  
12 jours de pluie.  
1 jour de grêle.  
1 jour de gelée.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1760, par M. VANDERMONDE.*

Il a régné, pendant ce mois, des pleurésies sèches, & des peripneumonies, dans lesquelles on a observé des effets très-avantageux des saignées & des apozèmes béchiques, des tisanes adoucissantes, du kermès sur la fin de la maladie. On a observé aussi des petites véroles dont la plupart étoient de l'espece des discretes; à l'égard des confluentes, elles ont été en petit nombre. Le tems de l'ébullition a été fort critique. Quelques malades ont éprouvé des délires furieux; d'autres ont ressenti des maux de reins ou des points de côté violens, qui persisteroient jusqu'à la fin de la suppuration. Les pustules du visage étoient pour l'ordinaire petites, serrées, & grossissoient très-lentement: les enfans ont éprouvé des diarrhées considérables, qui ont continué jusqu'à la fin de la maladie. Nous n'avons pas observé de salivation dans les adultes, mais seulement une enflure considérable aux mains. Ces sortes de petites véroles ont été rarement funestes, quand on y a porté remède de bonne heure: les saignées au bras & au pied, l'émétique placés avec discernement, le petit lait & une chaleur modérée, dispoient à la guérison, & rendoient la petite vérole moins orageuse. En général, ces maladies n'ont pas été épidémiques ni mortelles.

*Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Octobre 1760, par M. BOUCHER, médecin.*

Le tems venteux & les pluies abondantes ont rendu ce mois très-désagréable, quoiqu'ordinairement l'arrière-saison soit belle en ce pays, Il a plu de tous vents; ils ont été néanmoins le plus souvent *Sud*.

Il y a eu des variations considérables & subites dans le barometre, sur-tout après le 13 du mois. Du 14 au 15, la différence de la hauteur du mercure a été de 10 lignes; & du 21 au 23, elle a été d'un pouce: le mercure s'est trouvé ce dernier jour, au terme précis de 27 pouces; & il a été observé au même terme, le 27: la hauteur du barometre, le 31, a été au terme de 28 pouces 5 lignes.

Le thermometre, jusqu'au 20, ne s'est guères éloigné du terme de la température: les trois premiers jours du mois, il s'est porté à environ  $16\frac{1}{2}$  degrés, dans le point de la plus grande chaleur du jour. Depuis le 20, il a été observé les matins, au-dessous du terme de 4 degrés, si ce n'est le 27, le 28 & le 29; le 31 au matin, il n'étoit qu'à demi-degré au-dessus du terme de la congelation.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27

pouces : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 5 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de  $16\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de  $\frac{1}{2}$  degré au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord. 1 fois du Nord-Est. 3 fois du Sud-Est. 7 fois du Sud. 15 fois du Sud vers l'Ouest. 9 fois de l'Ouest. 6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux. 21 jours de pluie. 5 jours de brouillards. 1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse jusqu'au-delà de la moitié du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Octobre 1760, par M. BOUCHER.*

Les maladies dominantes du commencement de ce mois, ont été des coliques d'estomac & des intestins, avec des vomissemens & le cours de ventre. Les remèdes indiqués en pareil cas, n'ont eu leur effet, qu'autant qu'il a été préparé par la saignée qui appaisoit la vivacité des douleurs, & arrêtoit ordinairement le vomissement. Le calme rétabli, on donnoit avec fruit quelques minoratifs, dont la base étoit une infusion de rhubarbe.

Les alternatives du tems ont donné cours

à de gros rhumes, dont quelques-uns portoient à la tête, & d'autres à la poitrine : ceux-ci participoient souvent de la fluxion de poitrine ; & , dans ce cas, la saignée, & même réitérée, devoit nécessairement commencer la cure.

La plupart des fièvres ont été du genre des rémittentes & des intermittentes.

Les fièvres rémittentes étoient souvent compliquées de phlogose, & portoient principalement à la tête, comme dans le mois précédent : les intermittentes étoient des fièvres tierces & des doubles-tierces, très-communes vers la fin du mois. Il y a eu aussi des fièvres quartes, & des rhumatismes.

J'ai vu, pendant tout le cours du mois, nombre d'esquinancies phlegmoneuses, & de fluxions érysipélateuses. Il y a eu aussi diverses éruptions inflammatoires de la peau : la petite vérole & la rougeole ont paru reprendre vigueur dans quelques quartiers de la ville.

*Omission pour le Journal de Décembre 1760.*

M. Fleur, auteur de l'*Observation sur la maladie noire*, qui est dans le Journal dernier, demeure à Marly, en Paris.

#### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1761. A Paris, ce 24 Décembre 1760.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

---

F E V R I E R 1761.

---

TOME XIV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>st</sup> le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

FEBRIER 1761.

---

NOUVELLES OBSERVATIONS

*Sur le pouls intermittent, qui indique l'usage des purgatifs, & qui, suivant Solano & Nihell, annonce une diarrhée critique; publiées en Anglois, en 1758, par M. DANIEL COX, médecin du collège de Londres; ouvrage traduit & augmenté de quelques remarques, par M. de\*\*\*, médecin de la faculté de Toulouse, dans lequel on trouve de nouvelles preuves du plan proposé dans les Recherches sur le pouls, par rapport aux crises, publiées à Paris en 1756, par M. THEOPHILE DE BORDEU, docteur-médecin des facultés de Paris & de Montpellier. A Amsterdam; & se vend à Paris, chez Vincent, Libraire, rue S. Severin, 1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 sols.*

**S'**IL est glorieux pour l'auteur d'un ouvrage ou de quelque découverte, de trouver des partisans qui se décident en faveur de



ses opinions, il est plus glorieux encore pour cet auteur qu'il y en ait d'autres, qui, sans avoir ouï parler de ses recherches ou de ses découvertes, les publient comme lui; c'est ce qui arrive aujourd'hui à l'auteur des *Recherches sur le poulx*, dans son estimable ouvrage, dont nous avons donné l'Extrait dans nos Journaux.

Quelque bruit qu'ayent fait les *Recherches* en France depuis 1756, elles n'étoient pas encore connues en Angleterre, en 1758. M. Cox, médecin du collège de Londres, publia cette année (1758,) son ouvrage, sans avoir aucune connoissance des *Recherches*, ce qu'on aura peut-être peine à croire. Quoi qu'il en soit, l'Extrait que nous allons faire de la traduction de M. Cox, contiendra, 1<sup>o</sup> l'exposition des opinions & des observations de ce médecin; 2<sup>o</sup> les remarques du traducteur sur ces observations, conformes en grande partie à celles des *Recherches*; 3<sup>o</sup> une notice des opinions particulières du traducteur, qui paroissent être celles des sectateurs de la nouvelle doctrine du poulx, & mériter beaucoup d'attention.

M. Cox ne parle que du poulx précurseur de la diarrhée critique. Il divise son ouvrage en quatre chapitres. Le premier contient les découvertes de Solano; le second, celles de Nihell: il étoit par consé-

quent inutile de traduire en notre langue, ces deux chapitres, dont le traducteur donne pourtant une idée suffisante dans sa Préface, renvoyant d'ailleurs à la traduction françoise de l'ouvrage de *Nihell*. Le troisieme chapitre de l'ouvrage de M. *Cox* contient les observations de ce médecin ; & le quatrieme, ses remarques sur ses propres observations : ces deux derniers chapitres forment la plus grande partie de la traduction.

M. *Cox* ne rapporte que sept observations, dans lesquelles il paroît évidemment que le pouls intermittent a été le précurseur de la diarrhée ; cette vérité avoit déjà été saisie par *Solano*, *Nihell*, & par l'auteur des *Recherches*. Le traducteur de M. *Cox*, remarque au sujet de ce pouls intermittent, qu'il a été, en s'en rapportant aux observations mêmes de M. *Cox*, plus exactement décrit par l'auteur des *Recherches*, que par tous les autres : ce dernier fait sans doute attention aux intermittences, dans la description du pouls, qu'il nomme *ventral* ou *intestinal* ; mais il parle de plus des irrégularités ou des inégalités, tant par rapport aux distances des pulsations, que par rapport à la force des pulsations elles-mêmes. Le traducteur de M. *Cox* remarque aussi, qu'il est fâcheux que ce médecin Anglois n'ait pas exactement compté les jours dans

les maladies dont il parle : ce compte des jours & des tems des maladies , suivant à-peu-près l'ancienne méthode d'*Hippocrate* & de *Galien* , est un des points essentiels de la doctrine nouvelle du pouls : ses partisans paroissent entièrement décidés à ramener en médecine l'histoire des crises & des jours critiques , qui en avoient été bannis par les chymistes , & ensuite par les mécaniciens ; enfin le traducteur de M. *Cox* trouve , dans chacune de ces observations , de quoi faire sentir & mettre dans le jour le plus frappant , les rapports de la doctrine de l'auteur des *Recherches* , avec celle du médecin Anglois : ce parallele , suivi & analysé , est , on ne peut le nier , très-favorable à la doctrine du pouls , & fait voir qu'il est ridicule de traiter de chimères & de paradoxes tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur cette matiere.

M. *Cox* , en faisant l'application de ses observations à la pratique , tâche d'établir trois propositions : 1<sup>o</sup> Qu'il faut purger , lorsque dans le cours d'une maladie , le pouls se trouve intermittent : 2<sup>o</sup> Que l'existence de ce pouls , avec le dévoiement , s'oppose à l'usage des astringens : 3<sup>o</sup> Qu'il faut traiter de la même maniere , deux maladies dans lesquelles la cause & les accidens sont les mêmes , quoique le pouls ne soit intermittent que dans une de ces maladies ,

L'examen de ces trois règles de M. Cox mene le traducteur à bien des réflexions. Il remarque d'abord, que l'auteur des *Recherches* n'a fait encore aucune application de sa doctrine au traitement des maladies, mais que bientôt après lui, M. Michel, docteur de Montpellier, ayant, dans ses *Nouvelles observations sur le pouls, par rapport aux crises*, fait cette application, M. Cox n'est pas, comme il paroît le croire, l'inventeur de cette règle sur le pouls intermittent. Le traducteur combat ensuite cette règle & les deux autres, s'appuyant toujours des notions répandues dans les *Recherches* : cette discussion demande la plus grande attention, & doit être lue dans l'ouvrage même. Passons à ce qui regarde plus particulièrement les opinions de notre traducteur.

Il annonce qu'il se fera connoître un jour, en publiant ses propres observations ; en attendant, on peut juger de ce qu'il est, & de ce qu'il vaut, par ce qui suit : voici comme il s'exprime dans sa Préface. « Ceux » qui m'ont fait l'honneur de me recevoir » docteur, m'ont, par l'effet de l'autorité » qui leur est confiée en cette partie, donné » la permission de choisir sur toutes les méthodes, celle que je trouverai la plus » convenable à ma façon de juger, suivant » mes lumières, . . . Je suis donc en droit

» de choisir la doctrine du pouls , comme ma  
 » boussole principale , si je crois & que j'aye  
 » éprouvé qu'elle fournit des indications  
 » plus simples , plus claires , moins sujettes  
 » à discussion . . . . Comme tous nos mé-  
 » decins , sur-tout les plus anciens , exer-  
 » çant actuellement la médecine , ont trouvé  
 » dans leur jeunesse , vis-à-vis des vieux  
 » médecins du commencement du siècle ,  
 » une opposition souvent opiniâtre à la mé-  
 » thode qu'ils propofoient , attendons-nous  
 » à trouver cette opposition . . . . . mais  
 » nous serons vieux à notre tour. Souve-  
 » nons-nous alors que les chymistes détrui-  
 » firent les opinions des Galénistes , que  
 » les mécaniciens ont détruit celles des  
 » chymistes , que toutes ces révolutions sont  
 » survenues , étant d'abord proposées par les  
 » jeunes médecins , &c. &c.

On voit aisément à travers ce ton doux ,  
 honnête , & dont personne ne peut raison-  
 nablement se plaindre , la foule de corol-  
 laires qu'il y a à tirer de toutes ces propo-  
 sitions du traducteur. On doit assurément  
 en conclure qu'il n'a pas beaucoup de con-  
 fiance dans les principes ordinaires. Voici  
 des preuves encore plus fortes de cette  
 espece de mécréance , que nous ne com-  
 battons point ici , & que nous nous con-  
 tentons d'exposer à nos confreres.

» Toujours pénétré , ( dit notre traducteur

teur , qui ne manque jamais aux égards qu'il doit aux médecins ; ) » toujours pénétré du » plus profond respect pour tous nos grands » médecins , & convaincu de leurs lumie- » res , je suis si accoutumé à les voir se plain- » dre de leurs principes , & se décider dans » la même occasion , les uns pour la sai- » gnée , les autres pour la purgation , que » je ne puis me persuader que les sources » dans lesquelles ils puisent ces indications » des remèdes , soient aussi claires , aussi » fécondes , qu'il seroit à souhaiter qu'elles » le fussent. Y auroit-il un si grand mal à » abandonner ces sources d'indications ?

» Beaucoup de chaleur , ( dit ailleurs notre traducteur ) » des douleurs considéra- » bles pendant les premiers jours d'une fié- » vre , dans une fille d'un tempérament san- » guin ; ces accidens joints à l'effet des cor- » diaux & des remèdes chauds , sans sai- » gnée , tout cela n'a pas empêché les mou- » vemens critiques de se montrer vers le » septieme jour de la maladie dont il est » question. Que deviennent donc les crain- » tes de l'inflammation ? Que devient le » *Principiis obsta* , &c ? M. Cox jugea à » propos de faire faire une saignée ; c'est » quelque chose , mais c'est bien peu pour » les auteurs de la saignée.

» M. Cox , suivant sa méthode de traite- » ment , laisse paroître les mouvemens de

» la nature & les nuances de ces mouve-  
 » mens, d'une maniere bien plus sensible ;  
 » que lorsqu'on ne cesse d'appliquer des  
 » remedes , & de tâcher de s'opposer à tous  
 » les accidens ; méthode pleine d'agitation  
 » & d'efforts inutiles . . . . . Heureux les  
 » malades dans lesquels les remedes sont  
 » *indifférens* , & seulement propres à amu-  
 » ser les assistans , nourrir leur superstitieux  
 » espoir , & servir à l'emploi des drogues !

» M. Cox resta dans l'inaction dans cette  
 » maladie. Il ne fit presque aucun remede . . .  
 » Guidé par l'état du pouls , le malade gué-  
 » rit . . . . On voit par-là , qu'il est des cas  
 » dans lesquels la connoissance du pouls peut  
 » conduire le médecin.

Nous n'irons pas plus loin sur l'examen de  
 cet ouvrage , dont nous recommandons la  
 lecture à tout médecin curieux & attaché à sa  
 profession, ainsi qu'à chercher la vérité. Tous  
 ces principes , tous ces doutes , ces especes  
 de paradoxes doivent donner à penser. Il faut  
 les étudier , les méditer ; & peut-être seroit-  
 il nécessaire de les combattre. Il résulteroit sû-  
 rement d'une discussion critique sur toutes ces  
 matieres , des connoissances assurées & lumi-  
 neuses. Nous finirons , en exhortant les par-  
 tisans de la doctrine du pouls , à tâcher de  
 donner à cette doctrine toute l'étendue  
 dont ils paroissent se flater qu'elle est sus-  
 ceptible.

Nous nous sommes contentés de faire un Extrait de ce nouvel ouvrage, sans porter de jugement sur la nouvelle doctrine qu'il contient. Nous avouons sincèrement que nous n'avons pas fait les expériences nécessaires, pour être en état de décider sur cette matière. On nous a fait des reproches sur notre indulgence, quand nous avons publié l'Extrait des *Recherches* de M. Bordeu, notre confrere; mais ne serions-nous pas en droit d'en faire de plus légitimes à ceux qui désapprouvent ce livre, sans l'entendre, ou qui, s'ils l'entendent, ne sont pas en état, par leurs expériences, d'opposer des faits contradictoires à la nouvelle doctrine du pouls? L'ouvrage de M. Cox est un suffrage bien authentique & bien flatteur pour l'auteur des *Recherches*. Notre impartialité doit nous mériter celui de tous les médecins qui aiment véritablement leur profession, & qui, sans respect humain, ne prononcent que conformément à leur façon de penser, qui ne se décident, qu'après avoir répété, avec soin & intelligence, les nouvelles expériences qu'on leur propose, & qu'après avoir mûrement réfléchi sur les conséquences qui en peuvent résulter. L'art de la médecine est un faisceau de lumières, qui naît d'un enchaînement de connoissances positives & d'expériences. Arrêter ou affoiblir les efforts de ceux qui font quelque découverte, c'est être ennemi de sa profession & du genre humain.





## OBSERVATION

*Sur un Cancer à la mammelle , guéri  
par l'usage intérieur de la Bella-dona ,  
& suivie de réflexions , par M. VANDEN  
BLOCK , ancien médecin à Bruxelles.*

Comme la ciguë devient en grande réputation par les bons effets qu'elle produit , & qu'elle n'incommode personne , je crains que la bella-dona ne tombe en oubli pour la cure du cancer , à cause qu'elle dérange & trouble infiniment le corps ; cependant il paroît important qu'on réveille celle-ci , sans négliger l'autre , & que l'on fasse constater par de nouvelles observations & par la bonne raison , que la bella-dona n'est pas seulement un vrai spécifique dans cette maladie , mais aussi qu'elle peut aider dans certains cas , où la ciguë ne fait rien.

La femme d'un aubergiste de cette ville , âgée de cinquante-trois ans , mère de plusieurs enfans , d'un tempérament pituiteux , sujette d'ailleurs à la constipation , aux fluxions de poitrine & aux rhumatismes , ayant conservé ses règles en bon état , jusqu'à l'âge de quarante-six ans , s'aperçut à l'âge de cinquante-un , le matin , en s'ha-

billant , d'une tumeur dure & indolente , de la grosseur d'un œuf de pigeon , survenue imperceptiblement à la mamelle gauche , par cause interne. Inquiete sur cet accident , elle eut recours à un chirurgien qui lui conseilla d'appliquer dessus , de la peau de cygne. Deux mois s'écoulerent , sans que la femme eût senti de douleur à la tumeur : elle étoit cependant grosse notablement ; mais vers le troisieme mois , l'humeur se développant , y cauçoit des vifs élancements , avec chaleur cuisante , qui reprirent par intervalles , avec excès.

Pour lors la malade vint chez moi m'exposer sa situation ; & après avoir examiné la tumeur , ne voulant point l'attrister davantage , je lui proposai de consulter un chirurgien expert , pour entreprendre un traitement complet.

Le lendemain , nous vîmes la malade ensemble. Nous examinâmes , avec la plus grande attention , son sein affecté , que nous trouvâmes plus enflé & plus tendu que l'autre , à cause d'un engorgement produit par la tumeur , que nous jugeâmes être un carcinome bien caractérisé ; qui , selon tous les signes , annonçoit une ulcération prochaine. Nous lui conseillâmes d'appliquer sur la mamelle l'emplâtre indiqué dans la Dissertation de M. Lambergen , & de le renou-

veller tous les huit jours ; de soutenir le sein par un suspensoire convenable , & de prendre méthodiquement l'infusion de bella-dona , comme l'unique remede capable d'en pouvoir obtenir une guérison radicale , d'autant plus que le sujet nous parut propre à supporter ce remede.

Avant de commencer , elle fut saignée au pied , en quantité médiocre : le jour suivant , elle fut purgée avec un doux laxatif ; & le surlendemain , elle prit à jeun , une tasse à thé , de l'infusion de bella-dona préparée selon la méthode de l'auteur : elle n'éprouva de cette dose aucun dérangement , sinon une petite sécheresse à la bouche : le second jour , elle en prit une tasse & demie , sans émotion notable ; & le troisieme , elle en but deux tasses , dont elle avoit senti peu d'agitation , mais une sécheresse à la bouche & à la gorge , plus grande & plus consécutive que les jours précédens , sans que la tête ou la vue fussent troublées. J'ordonnai à la malade de continuer pendant huit jours la même dose , pour juger alors de son état.

J'ai voulu faire moi-même l'infusion de la bella-dona , pour m'assurer qu'elle auroit été bien exécutée , & j'ai choisi les feuilles les plus nettes & les mieux séchées : j'ai séparé le filet vasculaire , qui s'étend tout

au long du dos de la feuille, & aussi ses parties latérales, ne tenant que la partie fibreuse pour la meilleure, ayant observé constamment que l'infusion préparée avec cette précaution, opéroit plus doucement.

Je recommandois à la malade de vouloir observer rigoureusement un régime de vie approprié, que je lui prescrivis, sçavoir, qu'une heure après qu'elle eût pris la dose de l'infusion, elle pouvoit prendre tous les jours quelques tasses de thé, & que dans la matinée elle devoit s'humecter & nourrir avec une panade de lait clair; à midi & au soir, qu'elle se nourriroit de bons alimens, comme sont les légumes pulpeuses, les fruits doux & mûrs, les œufs à la coque, le pain léger, le bouillon fait avec la viande de veau & un poulet, & qu'elle s'abstiendrait, pour un certain tems, de manger de la viande & du poisson, sur-tout des crudités, choses salées, vin & liqueur, & qu'elle pouvoit boire de notre biere blanche, qui est une espece de tisane: ce qu'elle a observé exactement.

Pendant les huit jours qu'elle eut pris deux tasses de l'infusion, elle n'avoit senti aucun désordre notable, excepté la sécheresse de la bouche & du gosier: les élancemens & la chaleur à la tumeur, furent déjà beaucoup mitigés; c'est pourquoi je fixai la dose

du remède à trois tasses, qui contiennent six grains de la feuille, pour continuer ainsi sans crainte pendant toute la cure.

Or, comme la sécheresse, augmentée par cette prise, fit dans notre malade presque l'unique symptôme d'incommodité, il falloit y remédier : le looch rouge de Fuller, & un mucilage de pepins de coings, avec le syrop de meüres, lui procuroient beaucoup de soulagement. Pour aider à la paresse du ventre, qui fut alors plus grande que jamais, elle se servoit de tems à autre, au soir, en se couchant, de la pulpe de casse, avec le syrop de violettes ou de pilules composées de savon d'Alicante & de rhubarbe, & quelquefois d'un lavement, selon le besoin.

Au bout de trois semaines, la douleur rongean te à la mammelle, fut entièrement dissipée, & la tumeur parut plus molle & plus égale : ses urines furent si mordantes, qu'elles excorierent le passage & la peau où elles couloient, & firent des taches à sa chemise, avec tant d'impression, qu'on ne les put ôter par la lessive ordinaire.

Cette réflexion, qu'on n'a peut-être point encore fait, m'a fourni l'idée de juger que la bella-dona, par sa vertu spécifique, n'avoit pas seulement attaqué & dompté le miasme cancéreux, qui dominoit dans son sang & occupoit les glandes mamillaires, mais aussi l'avoit

l'avoit entraîné par la voie des urines, de même que le mercure, spécifique dans la vérole, fixe son virus, l'altère & l'évacue, soit par les glandes salivaires, ou par les autres couloirs.

Dès-lors, tout se mit en bon train; nul retour de douleurs; l'appétit revint; l'urine reprit sa qualité naturelle, & passoit sans peine. Dans cette disposition, je lui permis de manger à midi un peu de viande blanche, & du poisson doux.

Trois mois après, je trouvois la tumeur fondue d'un tiers; elle parut séparée en divers corps glanduleux. Animé par le succès, pour abréger le tems de la cure, j'essayai de faire prendre à la malade une seconde prise de l'infusion, vers le soir, mais sans succès: bien au contraire la sécheresse devint excessive, & dura jusqu'après minuit; l'appétit se passa, & le sommeil fut interrompu: je suspendis le remède pour un jour, & je me contentai désormais de suivre l'ordre proposé.

Au sixieme mois, la tumeur étoit diminuée de deux tiers, & au neuvieme, elle fut presque dissipée; cependant cette mamelle resta plus enflée que l'autre. Je fis ôter l'emplâtre, & appliquer à la place la peau de cygne, pour augmenter la transpiration de cette partie; & j'ordonnai qu'elle continuât encore pendant deux mois, seu-

lement de deux jours l'un , la même dose de l'infusion.

A la fin du douzieme mois , je reconnus la mamelle malade , égale à l'autre , & le squirrhe entièrement fondu.

La femme se trouva guérie , & reste en bonne santé , depuis deux ans qu'elle a cessé de prendre le remede.

*Réflexions sur la bella-dona , la ciguë & le cancer.*

Trois choses ont favorisé la guérison de cette femme par la bella-dona ; son tempérament pituiteux , sa diette très-exacte , soutenue , & le traitement.

L'expérience m'a fait connoître que ce spécifique cause plus ou moins de désordres , selon les tempéramens & constitutions de ceux qui en font usage. Les sujets vifs , sensibles & délicats ; les hystériques & hypocondriaques , les sanguins & bilieux , en éprouvent facilement des vertiges passagers , diminution de la vue , défaut d'appétit , suspension des évacuations , & une très-grande sécheresse à la bouche & par tout le canal de la déglutition , où les autres , d'un tempérament pituiteux & mélancolique , ne sentent quasi autre incommodité , que ladite sécheresse inévitable , mais plus modérée.

C'est dans les premiers où le médecin

doit prendre plus de précaution, & agir avec bien de la circonspection, pour modérer la dose de l'infusion, & observer avec exactitude le régime de vie convenable, qui doit être plus analogue au remède, qu'au tempérament de celui que l'on traite; autrement les coctions deviennent viciées : il survient des altérations dans le sang & les humeurs; on attire de nouveaux incidens, & l'on empêche ou on retarde la guérison : & afin que la bella-dona ne perde pas sa réputation, on ne la doit point effayer dans le carcinome trop avancé, là où il y a concrétion parfaite, & adhérence avec les parties voisines. J'ai passé ces routes plus d'une fois, plutôt pour m'éclaircir sur l'opération du remède, que pour en tirer grande utilité. Je sçais que le sçavant M. Lambergen, depuis sa découverte, en a guéri quatre; & il a avoué d'en avoir manqué quelques-uns, sans doute que ce fut de la sorte trop invétérée. Il est étonnant sur-tout, qu'un médicament si actif & si fougueux, comme la bella-dona, mitige & apaise, en la continuant, les douleurs aiguës du cancer, même de celui qui est incurable. C'est pour cette raison que ces malades desirent d'en faire usage jusqu'à la fin de leur misère.

On est à présent parvenu à la connoissance de la ciguë, pour l'usage intérieur,



par l'invention admirable du célèbre M. Storck. Cette herbe nous fournit de son suc un autre spécifique très-doux & merveilleux pour ce mal : ce suc évaporé en forme d'extrait , contient une vertu résolutive , pénétrante & calmante , & fait par conséquent un remède efficace dans le squirrhe , le carcinome & plusieurs autres affections , dont l'auteur fait mention dans sa Dissertation , sans incommoder personne. Il semble de plus , que cette plante est sortie des ténèbres , pour vouloir briller généralement au-dessus de la bella-dona ; cependant celle-ci paroît avoir des autres avantages dans certaines circonstances , où la ciguë n'a fait aucun effet : en voici une preuve.

J'ai vu cette année une religieuse , âgée de cinquante-six ans , réduite à l'extrémité par un cancer horrible , qui occupoit la mamelle droite. Le virus cancéreux fut de telle nature , qu'il fit végéter du fond de l'ulcère une chair fongueuse , avec des progrès si considérables , que dans l'espace de trois mois , il avoit produit une tumeur de la grosseur de deux grands poings d'homme. De nouveaux ulcères profonds occupèrent toute sa circonférence , & firent couler une sanie virulente & putride en quantité extraordinaire. Il survint une fonte générale des humeurs , qui jettoit bientôt la malade dans une colliquation fatale.

La ciguë y a été administrée régulièrement, tant en extrait qu'en fomentation, dès le commencement que le cancer s'ulcéra, & a été continuée long-tems ; mais l'expédient fut sans effet ; le mal s'empira, on ne put l'arrêter.

N'est-ce pas dans ce dernier cas, & dans tout autre de cette nature, que la bella-dona devoit être employée par préférence ?

L'observation que M. Amoureux a donnée dans sa Lettre (a) ingénieuse sur l'usage intérieur de la bella-dona, peut encore servir de preuve pour préférer cette plante à la ciguë, dans la sorte de cancer mentionné.

Ce fut un carcinome à la mamelle d'une femme, excité par cause externe, ulcéré d'une manière surprenante, par l'application d'un cataplasme septique, étant d'ailleurs d'un mauvais caractère, très-vif & très-douloureux, dont le fond pouffoit des végétations fongueuses. On traita l'ulcère vaste & hideux, avec une fomentation de cette plante, mitigée par des anodins, qui a tellement réussi, qu'au bout d'un mois, secondée d'un cerat approprié, la plaie se trouva entièrement cicatrisée.

Cependant la ciguë ne manqua pas à son tour de faire des effets merveilleux dans le

(a) Elle est inférée dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1760.

carcinome, où elle étoit directement indiquée.

J'ai lu une Lettre, qu'un avocat (a) de Louvain écrivit le premier Septembre 1760 à une dame de ses amies, au sujet d'un carcinome énorme & singulier, qu'une bourgeoise de la même ville portoit au sein, depuis bien du tems. Cette femme, dit-il, dont vous me demandez des nouvelles, est parfaitement guérie, & a été aujourd'hui pour la première fois à l'église. Il y a plusieurs mois qu'elle fut abandonnée des médecins & chirurgiens, comme incurable, à cause que la tumeur étoit augmentée à tel point, qu'ils ne connoissoient aucun moyen capable pour la résoudre.

Néanmoins la ciguë étant connue un excellent spécifique pour ce mal, la malade en fit un usage exact, & en obtint un succès favorable : des escarres gangreneuses parurent à la tumeur, qui entreprirent bientôt toutes les duretés de la mammelle, & furent suivis d'un pus qui occasionna la suppuration requise : il y tomboit des lambeaux d'une grandeur étonnante, qui laissoient une plaie d'une largeur & profondeur à effrayer : le pus devint très-louable, & la consolidation acheva l'ouvrage de la nature.

(a) *Nota* que cet avocat étoit instruit de l'histoire de la maladie, par le chirurgien traitant.

Quelle variété d'opération ne s'est-il pas manifestée dans ces deux cancers traités également par la ciguë ! Il est à présumer que le vice cancéreux, qui participe vraisemblablement du corrosif & du pourrissant, n'est pas toujours de la même nature. Or si l'un de ces deux âcres réunis excède en quantité, ou qu'ils se trouvent alliés avec une autre espèce d'âcre qui résidoit dans le sang, supposons d'un scorbutique, le vice cancéreux sera plus ou moins changé de caractère ; sa production deviendra variée ; & son spécifique n'étant point justement approprié à sa qualité, n'aura pas les mêmes succès.

On a remarqué que les cures du carcinome les plus avantageuses, faites avec la ciguë, sont celles où des escarres gangréneuses sont survenues : il paroît que c'est-là où l'âcre pourrissant fut supérieur à l'âcre corrosif ; ce que l'on a trouvé contraire par la bella-dona.

D'ailleurs n'a-t-on pas souvent observé dans la pratique, que les âcres des autres maladies dégèrent, & que leur spécifique le plus expérimenté a parfois été défectueux ?

On n'ignore point aussi qu'il n'y a pas de spécifiques connus, qui n'aient quelquefois manqué, ou à cause d'une complication, ou par un vice caché, ou bien quand le

tempérament & les circonstances mettent obstacle au remède.

Boerhaave (a) rapporte le cas d'un jeune homme infecté de la maladie vénérienne, dans le plus haut degré. On l'avoit traité méthodiquement avec le mercure qui n'a pu détruire son virus, ni empêcher qu'il ne pénétrât dans la substance des os pour les carier. Malgré cela, ce fameux médecin a si bien rétabli le malade par une forte décoction de gayac, prise pour boisson ordinaire, accompagnée d'une diète rigoureuse, & suivie des sueurs excitées par la flamme de l'esprit de vin, qu'il est devenu robuste, qu'il s'est marié, & qu'il a été pere de famille.

Morton (b) atteste que le quinquina, le plus grand spécifique dans les fièvres intermittentes, lui a manqué dans cette maladie, après l'avoir donné en quantité suffisante, & préparé de différente manière, & que la camomille l'a parfaitement guéri en peu de jours, sans aucune récidive.

Il n'est donc question que de bien distinguer le génie du cancer par de justes réflexions, avant que d'employer l'un ou l'autre de ces deux nouveaux spécifiques, la belladonna & la ciguë, si l'on veut en obtenir des suites heureuses, & en tirer tout le fruit désiré.

(a) *Tractat. de luc aphrodisiacâ, in fine.*

(b) *De vario febris intermittentis genio, historia 29.*

## OBSERVATION

*Sur les bons effets de la Ciguë dans les  
maladies scrophuleuses, par M. MAR-  
TEAU, médecin à Aumale.*

Alexis, marchand du bourg de Hornoï en Picardie, s'est senti, dès l'âge de quatorze ans, de scrophules au pied gauche. Il alloit à bequilles : cinq à six trous fournirent pendant trois mois, une mauvaise suppuration : il guérit ; mais le pied demeura gonflé.

A Noël de l'année 1758, l'humeur scrophuleuse affecta le bras droit. Ce n'étoient, en apparence, que des furoncles : ils se multiplièrent rapidement, & fournirent des ulcères qui étoient suivis d'autres, à mesure que les premiers se guérissent : la suppuration n'étoit que séreuse ou glaireuse ; le dégoût avoit précédé ; l'amertume de la bouche, les rapports, les nausées accompagnoient cet état. Une femme y appliqua un emplâtre vésicatoire, & tarit ensuite l'écoulement, au moyen de quelques herbes dessicatives : l'humeur refoula sur l'estomac, & mit, pendant trois semaines, ce malheureux dans le plus grand danger ; elle se jeta enfin sur le pied gauche, son ancien siège dans la jeunesse : elle s'y ouvrit plu-

sieurs issues, & l'estomac se trouva soulagé. Quelque tems après, la main droite se trouva reprise : il languit long-tems sans secours. La charité engagea M. Mañtel, prieur d'Hornoi, à m'appeller au 5 Juillet dernier. L'humerus étoit atrophié ; l'avant-bras étoit pâle, oedémateux & très-gonflé ; le carpe ankylosé, & percé de plusieurs trous fistuleux, dont les bords pâles étoient couronnés de chairs baveuses : il n'y avoit aucun mouvement à la totalité du bras ; celui des doigts étoit très-obscur ; le mouvement du pied étoit un peu plus libre, pour la flexion & l'extension seulement : la face étoit pâle : le malade n'avoit point d'appétit : il pressentoit les changemens de tems ; le bras étoit paralytique.

Je ne vis rien de mieux à tenter que les pilules de ciguë. Je les fis avec l'extrait féculent & la poudre des racines : je les prescrivis à la dose de quatre grains, en commençant avec ordre, d'augmenter peu-à-peu. Au 29 Septembre, le malade étoit à cinquante-quatre grains, sans aucun inconvénient. Le succès a été si rapide, que ce malade s'est trouvé en état de faire la moisson, quoiqu'exténué par dix-huit mois de langueur. Cette guérison est d'autant plus assurément l'effet de la ciguë, que l'abstinence de tout autre remède ne laisse pas la moindre équivoque. Je n'ai placé qu'un seul pur-

gatif fondant, dès les premiers jours de Juillet : une violente superpurgation qu'il occasionna, me fit tenir sur mes gardes ; par la suite la ciguë a fait l'office d'un léger solutif : elle tenoit le ventre libre, deux à trois fois le jour : ces pilules aidées de la ciguë en fomentation, ont suffi pour la guérison radicale des ulcères scrophuleux. Au 29 Septembre, ils étoient tous cicatrisés, après avoir fourni une suppuration louable : le malade avoit le teint fleuri, très-bon appétit, de l'embonpoint : l'humerus avoit repris nourriture ; le malade marchoit & filoit ; il ne lui restoit qu'une inflammation aux paupieres ; le carpe demeuroit ankylosé ; c'étoit un vice sans remède ; mais les mouvemens du bras & de l'avant-bras s'exécutoient très-bien, à l'exception de l'extension, flexion, adduction & abduction du poignet ; la pronation & la supination se faisoient quelque peu difficilement ; les changemens de tems ne faisoient presque plus d'impression. Il m'a fait dire, il y a quelques jours, qu'il continuoît à jouir d'une bonne santé.

Je fus consulté au mois de Juillet par une demoiselle d'Amiens, âgée de trente-cinq ans, dont toutes les glandes du col étoient strumeuses ; une, entr'autres, égaloit la grosseur du poing. L'usage des mêmes pilules fit un effet si prompt, que trois semaines



après il lui restoit à peine une tumeur de la grosseur d'un œuf de poulette. Je n'ai pas eu occasion de la revoir depuis.

M. de Villard étoit conduit à Forges par une jaunisse qui avoit succédé à une colique hépatique, & qui étoit accompagnée d'un squirrhe universel au foie. Les eaux de Forges qu'il buvoit depuis un mois, lorsque j'eus occasion de le voir, l'avoient foiblement soulagé; elles eurent plus d'effet, quand il fit usage du savon & des pilules de cigue : l'obstruction du foie étoit réduite à très-peu de chose à son départ, au mois de Septembre; mais la jaunisse n'étoit pas dissipée; le teint s'étoit seulement un peu éclairci. J'ai appris qu'à son retour, dans les environs de Lizieux, les secousses de l'équitation lui avoient donné la fièvre double-tierce. L'éloignement m'a empêché d'être instruit de l'état où il s'est trouvé depuis.

Ces observations suffisent du moins pour prouver que la ciguë n'est un poison que par la quantité; qu'à dose modérée, elle peut être un très-bon remède: je n'en connois pas qui l'égale, pour détruire le virus scrophuleux. Je ne puis en dire si affirmativement autant de l'obstruction du foie, son action ayant été aidée par les eaux ferrugineuses & par le savon, qu'on sçait être le dissolvant spécifique de la bile,

Une femme attaquée d'un squirrhe énorme & monstrueux à la matrice, fait actuellement usage depuis deux mois des pillules de ciguë & de la bella-dona. Le mal est si grand & si invétéré, que j'ai lieu de n'attendre aucun succès de ces remèdes. Cette guérison, si elle étoit possible, seroit leur triomphe; du moins elle en soutient l'usage, sans le moindre accident. C'en est assez pour légitimer la tentative dans un cas désespéré.

---

## SECOND MEMOIRE

*Sur la Crystallisation des sels neutres ; contenant une Réponse aux Objections de M. ROUX , contre mon premier Mémoire , par M. BAUMÉ , maître apothicaire de Paris.*

Je croyois avoir suffisamment démontré dans mon premier Mémoire qui se trouve inféré dans le Journal de Médecine, pour le mois de Septembre 1760, que les sels neutres qui ont pour base un alcali fixe ou une terre absorbante, ne peuvent admettre, en se cristallisant, ni une surabondance d'acide, ni une surabondance d'alcali, c'est-à-dire, que les cristaux de ces sels sont parfaitement neutres, quoiqu'on les ait fait

crystalliser dans des liqueurs acides ou dans des liqueurs alcalines. Cette théorie adoptée depuis long-tems par les plus habiles chimistes , n'a pas plu à un disciple de M. Rouelle , parce qu'elle est directement contraire à la nouvelle que son maître vient de substituer.

Il est sans doute louable de témoigner de l'attachement & de la reconnoissance à ceux qui nous ont enseignés ; mais c'est dans l'école de la vérité qu'on peut puiser la saine doctrine , & non dans celle de la prévention. C'est l'expérience seule que les chimistes doivent consulter ; & c'est d'après elle , que je me fiato de parler. Ce que je me propose ici , est de faire voir , par de nouvelles expériences , que ce que j'ai avancé dans mon premier Mémoire , n'a souffert aucune atteinte des objections de M. Roux ; & j'ose dire que ces nouvelles expériences sont encore plus curieuses & plus instructives que celles que j'ai détaillées dans mon premier Mémoire.

*C'est dans le premier de ces deux Mémoires , [ dit M. Roux ] (a) , que M. Rouelle a fait cette distinction si lumineuse & si féconde entre ses mains , de l'eau de la cristallisation , & de celle de la dissolution ;*

(a) Journal de Médecine pour le mois de Décembre 1760 , pag. 518.

*ce que M. M. Baumé a cru ajoûter à ce que M. Rouelle en avoit dit, n'est qu'une erreur.*

Pour donner un exemple du mécanisme de la crySTALLISATION des sels, & faire voir que l'auteur des Mémoires, ni son défenseur, n'ont point eu de bonnes idées sur cet objet, il suffit de considérer la formation d'un seul crystal de sel, & l'on verra combien la distinction de l'eau de la crySTALLISATION & de l'eau de la dissolution, que l'on donne pour si lumineuse, est dans le fait insuffisante, étant présentée, comme elle l'est, par M. Rouelle, puisqu'il est certain que l'eau de la crySTALLISATION est très-pure, & que celle de la dissolution est souvent chargée d'un acide ou d'un alcali libre & surabondant, & qu'elle contient toujours une eau-mere qui faisoit partie de cette eau de dissolution. Voilà ce que l'auteur des Mémoires n'a point dit, & ce qu'il auroit dû nécessairement spécifier, pour rendre sa distinction lumineuse.

Je serois tombé dans l'erreur, si j'avois avancé, comme M. Roux le fait entendre, que *c'est à raison de ces matieres hétérogènes, auxquelles l'eau de dissolution peut être unie, qu'elle dissout les sels.* Je n'ai jamais rien avancé de pareil.

Considérons présentement la formation

d'un crystal de sel quelconque, afin de mieux faire sentir que M. Rouelle n'a rien dit de lumineux sur cet objet.

On voit que les molécules salines se forment & se réunissent par petites lames, qui, en s'appliquant les unes sur les autres, interceptent une portion de l'eau de la dissolution, qui par conséquent se trouve renfermée dans les petites lames du sel. Cette eau de dissolution peut être ou alcaline, s'il y a surabondance d'alcali dans la dissolution, ou acide, comme elle l'est, dans le tartre vitriolé de M. Rouelle; elle est d'ailleurs chargée d'une eau-mere.

Présentement j'avance que l'eau qui se trouve dans chacun de ses crystaux, est, par rapport au sel, dans trois états différens qu'il faut bien distinguer, & que M. Rouelle n'a pas distingués.

La premiere eau est l'eau, principe du sel qui en fait partie, en tant que matiere saline, qui y reste même après la calcination & la fusion long tems continuées, & qu'on ne pourroit lui enlever, sans le décomposer, & sans détruire sa nature.

La seconde est l'eau de la crySTALLISATION, sans laquelle le sel n'auroit point d'apparence crySTALLINE, n'auroit point sa transparence, sa forme réguliere, & seroit farineux. Cette eau est absolument pure, &

ne peut être séparée, sans altérer la nature & la figure du crystal ; mais on peut l'enlever, sans détruire la nature du sel.

La troisieme eau est cette portion d'eau de dissolution qui mouille les cristaux, & se trouve interposée & renfermée entre leurs lames ou couches salines ; mais cette troisieme liqueur est étrangere aux cristaux & à la nature des sels : elle n'en fait point partie ; elle en peut être séparée par succion ou imbibition, sans rien changer de la figure des cristaux & de la nature des sels.

Il est certain, par toutes mes expériences ; que cette troisieme eau est la même que celle de la dissolution dont elle faisoit partie, c'est-à-dire, qu'elle est chargée de ce qu'on appelle *eau-mere*, & de l'acide ou de l'alcali libres & surabondans, & cela, dans la même proportion que l'eau de la dissolution, puisqu'elle est la même.

Je dis que si je mets ces cristaux de sel, chargés de ces eaux, égoutter sur des papiers gris, les tuyaux capillaires de ce papier ne pompent que cette troisieme eau ( que j'ai nommé eau de dissolution, ) interceptée entre les lames des cristaux, & leur enlèvent par conséquent en même tems toute surabondance d'acide ou d'alcali, sans déranger la figure de ces cristaux ; & ces sels, après cette imbibition, ne contiennent plus

que leur eau principe, & celle de leur crySTALLISATION.

*Il est évident, [ dit M. Roux ] (a), que ce que M. Baumé avoit regardé comme un instrument purement mécanique, (le papier gris, ) est un moyen chymique qui a opéré une véritable décomposition ; par conséquent il y avoit une union réelle & une véritable combinaison entre l'excès d'acide & le sel neutre dont il a été séparé.*

Il ne fera pas difficile d'ôter à M. Roux la foible ressource qu'il emploie pour défendre la doctrine de M. Rouelle, son maître, sur la crySTALLISATION. Au lieu de papier gris, j'ai pris du sable, duquel j'ai séparé & rejeté le plus fin, par le moyen d'un tamis de soie : je l'ai bien lavé d'abord dans de l'acide nîtreux, pour lui enlever tout ce qu'il pouvoit contenir de parties attaquables par les acides ; je l'ai lavé ensuite dans de l'eau très-pure : j'ai exposé sur ce sable ainsi préparé le tartre vitriolé de M. Rouelle. Qu'est-il arrivé ? Précisément la même chose qu'avec le papier gris. Les tuyaux capillaires de la masse du sable ont pompé la prétendue surabondance d'acide, & j'ai eu ce sel parfaitement neutre, dont les crySTaux n'avoient absolument rien

(a) Même Journal, page 527.

perdu de leur dimension. En examinant ensuite ce sable, j'y ai retrouvé l'eau de dissolution acide, qui étoit originairement renfermée entre les lames des crystaux, qui ne différoit en rien de la liqueur, dans laquelle ces mêmes crystaux s'étoient formés, c'est-à-dire, qu'elle contenoit du tartre vitriolé, & de l'acide libre surabondant dans les mêmes proportions que le reste de l'eau de dissolution, de laquelle j'ai séparé les crystaux.

Ce procédé m'a réussi également pour tous les sels, avec prétendue surabondance d'acide ou d'alcali, & pour tous les sels qui ont pour base une terre absorbante. M. Roux ne disconviendra pas, je crois, que ce moyen ne soit purement mécanique : donc il n'y a pas ici de décomposition chymique ; donc l'acide ou l'alcali surabondant n'étoit pas réellement combiné : donc M. Roux s'est trompé ; donc la doctrine de M. Rouelle sur la crySTALLISATION des sels n'est pas toujours exacte.

Il y a tout lieu de présumer que ce qui a induit M. Rouelle en erreur, vient de ce qu'il n'a pas fait attention que tous les crystaux des sels, sont des vrais faisceaux de tuyaux capillaires, même ceux qui sont les plus compacts, tel que le tartre vitriolé : or il est certain que plus les tuyaux capillaires sont étroits, mieux ils retiennent les



liqueurs qui s'y trouvent renfermées, & c'est ce qui arrive en effet au tartre vitriolé. M. Rouelle a cru que l'acide surabondant étoit combiné avec les crystaux de ce sel, parce qu'il a eu plus de peine à l'en débarasser, que dans les autres sels qui ont les tuyaux capillaires plus larges; tels sont, par exemple, les crystaux de nître, de sel de Glauber, &c. J'en ai eu une preuve bien sensible, en me servant de ces deux derniers sels, comme d'un chalumeau pour pomper de l'eau, ce que je n'ai pu faire avec le sel marin & le tartre vitriolé, parce que les tuyaux des crystaux de ces sels sont trop étroits, & les crystaux trop petits.

Il paroît que M. Roux n'a pas bien examiné tous les phénomènes de la crySTALLISATION du tartre vitriolé, ni ce qui se passe dans le tems que se fait la séparation de cette prétendue surabondance d'acide, qu'il prend pour un *deliquium* de ce sel, & qu'il compare au *deliquium* du sel marin.

*Combien de sels neutres, [dit M. Roux] (a), qui, quoique dans un état de neutralité parfaite, attirent cependant l'humidité de l'air? . . . Le sel marin que M. Baumé ne refusera pas sans doute de reconnoître pour un sel neutre, l'attire, de son aveu, si puissamment, qu'il est très-difficile de le garder sous forme sèche.*

(a) Même Journal, page 525.

Il est certain que le tartre vitriolé, traité à la manière de M. Rouelle, attire l'humidité de l'air, en sortant de la cornue, & qu'il n'opere cet effet qu'à raison de l'acide vitriolique concentré qui lui est surabondant; mais ce tartre vitriolé, une fois crySTALLISÉ, n'attire plus l'humidité de l'air, parce que l'acide vitriolique surabondant n'est plus alors dans un état de concentration. Les crySTaux de ce sel ne perdent rien de leurs dimensions pendant l'imbibition; ils ne font que se décharger de cette liqueur étrangere qui est renfermée entre les lames du sel; & les crySTaux, après cette imbibition, sont de nature absolument différente de la liqueur qui s'en est séparée, puisqu'elle est acide, & que les crySTaux ne le sont plus; au lieu que le sel marin a la propriété de tomber en *deliquium* dans toute sa substance, les crySTaux perdent de leur grosseur & de leur figure; & ce *deliquium* examiné, se trouve être parfaitement neutre, & semblable aux crySTaux qui restent, & auxquels on n'a pas donné le tems de tomber en *deliquium*; ainsi la comparaison de M. Roux porte exactement à faux.

Je n'examine point ce que dit M. Roux (a), à l'occasion des expériences qu'il a faites

(a) Même Journal, page 526.

avec les papiers qui lui ont servi à égoutter ce tartre vitriolé, enduit d'acide vitriolique, parce que je ne ferois que répéter tout ce que je viens de dire. Je suis persuadé, d'après les éclaircissémens que je viens de donner, que M. Roux desireroit bien que ce fût moi qui eusse fait de pareilles opérations.

Les autres preuves par lesquelles M. Roux prétend démontrer que l'acide vitriolique peut se trouver combiné par surabondance dans les crystaux de tartre vitriolé, ne sont pas meilleures que les précédentes. Il apporte pour preuve, 1<sup>o</sup> (a) *que l'acide vitriolique concentré, & le tartre vitriolé, s'échauffent ensemble*; 2<sup>o</sup> *que ce mélange exposé au grand feu dans une cornue, renient constamment une surabondance d'acide*; 3<sup>o</sup> *que si l'on traite de la même manière des mélanges de nître & d'acide nîtreux, de sel marin & d'acide marin, tout l'acide passe, & le nître & le sel marin demeurent neutres.*

Je pourrois répondre que la chaleur qui naît du mélange de l'acide vitriolique avec le tartre vitriolé, ne vient vraisemblablement que de l'activité avec laquelle cet acide concentré, décompose ce sel, puisque

(a) Même Journal, page 520 & suiv.

ce mélange soumis à la distillation ne fournit, pour ainsi dire, que de l'acide vitriolique sulfureux, qui passe en vapeurs blanches. Cette observation à laquelle M. Rouelle n'a fait nulle attention, sinon que de faire mention du fait dans son Mémoire de 1754, me fit penser que l'acide vitriolique pourroit bien ne pas être le seul acide qui eût cette propriété; ma conjecture a été confirmée par l'expérience: ainsi je suis d'autant mieux fondé dans cette assertion, que j'ai décomposé le tartre vitriolé, par l'acide nitreux seul (a).

Je pourrois répondre aussi que l'adhérence de l'acide vitriolique surabondant n'est qu'un défaut de concours de l'air, puisque cet acide surabondant quitte prise

(a) Je viens de lire à l'académie un Mémoire dans lequel je donne un moyen facile pour faire cette décomposition: ce moyen consiste à mêler de l'acide nitreux ordinaire, mais bon, & du tartre vitriolé en poudre: ce sel se dissout sur le champ à froid; en mettant la liqueur à cristalliser, on ne retire que du nître, & pas un crystal de tartre vitriolé, si l'on n'en a pas employé une trop grande quantité. Cette expérience jette de nouveaux jours sur plusieurs points importants de la chymie, & résoud le problème que Staalh a donné sur la décomposition du tartre vitriolé, avec plus de simplicité, qu'on ne l'a faite jusqu'à présent.

sous la moufle , à un feu assez modéré ; mais tous ces faits que M. Roux m'objecte d'un ton victorieux , ne font rien du tout à la question. Il ne s'agit point ici d'examiner ce qui se passe dans toutes ses opérations ; il faut s'en tenir à l'examen des sels crySTALLISÉS qui en résultent : mon Mémoire ne roule que sur la crySTALLISATION des sels , & singulièrement du tartre vitriolé ; & il est évident que M. Roux cherche à détourner la question : je m'en tiens donc à ce qui regarde la crySTALLISATION , qui fait l'unique objet de la contestation ; & je dis que M. Rouelle & son défenseur se sont trompé , non seulement sur la crySTALLISATION du tartre vitriolé , comme je viens de le prouver , mais encore sur celle du nître & du sel marin ; car ayant mêlé du nître & de l'acide nîtreux , du sel marin & de l'acide marin , ensuite ayant fait dissoudre ces sels , & les ayant mis à crySTALLISER , ils ont fourni leurs crySTaux à l'ordinaire ; mais enduits d'acide , comme ceux du tartre vitriolé de M. Rouelle , ils ne se sont trouvés parfaitement neutres , qu'après les avoir fait égoutter sur du papier gris ou sur du sable : donc la règle générale que j'avois établie dans mon premier Mémoire , n'a souffert aucune atteinte des objections de M. Roux ; donc le petit cas particulier que M. Rouelle

avoit établi pour le tartre vitriolé, ne subsiste plus; donc les acides ne se combinent point avec les crystaux de ces sels par surabondance. *Lorsque M. Roux aura beaucoup plus travaillé en chymie*, il se convaincra que les cas sont particuliers, lorsqu'on n'en connoît point d'autres, mais qu'ils tiennent souvent à des choses générales qui sont toujours bonnes à découvrir.

D'après tous ces faits, il faut nécessairement convenir que M. Rouelle s'est trompé, ou sur la crySTALLISATION du tartre vitriolé avec la prétendue surabondance d'acide, ou sur le nître & le sel marin, qui, suivant lui, ne peuvent admettre dans leurs crystaux aucune surabondance de leurs acides :

*On peut*, [ dit M. Roux ] (a), *obtenir cette espece de sel*, ( le tartre vitriolé, avec surabondance d'acide, ) par la voie humide, comme par la voie sèche.

Cette tentative de combiner par surabondance l'acide vitriolique avec le tartre vitriolé, par la voie humide, ne se trouve pas exposée dans les Mémoires de M. Rouelle; c'est moi qui l'ai indiquée dans mon premier Mémoire: elle ne réussit pas mieux que par la voie sèche, le sable en sépare également la prétendue surabondance d'acide.

(a) Même Journal, page 521.

*Je n'ignore pas, [ ajoute M. Roux ] (a) ; que certains sels donnent de plus beaux crystaux , lorsque leur dissolution contient un peu d'alcali ou d'acide libre & sans être combiné ; mais ce phénomène , dont il paroît que M. Baumé ignore la raison , quoiqu'elle ne soit pas difficile à découvrir , n'a pas lieu pour tous les sels ; & il a eu tort de le confondre avec l'excès d'acide du nouveau tartre vitriolé.*

Je crois très-bien que M. Roux n'ignore point toutes ces choses , depuis que je les lui ai apprises dans mon Mémoire. Il dit gratuitement & sans fondement , que je n'en connois pas la raison. Il ne tenoit qu'à lui cependant de la lire , bien expliquée dans ce même Mémoire. Cette explication n'a pas eu le bonheur de lui plaire. Qui l'a donc empêché d'en donner une meilleure ? Mais c'est peut-être trop demander à un homme qui ne prend que le titre modeste de disciple de M. Rouelle. Voici donc de nouvelles observations sur cet objet , dont il pourra profiter , & dire ensuite qu'il ne les ignore point.

Je commence ces remarques par les sels qui exigent pour une crySTALLISATION plus facile une surabondance d'alcali. J'ai remar-

(a) Même Journal , page 519.

qué, qu'en faisant cent ou deux cent livres de sel végétal ou de seignette à la fois, il se séparoit une certaine quantité d'une matière huileuse du tartre, que j'ai même recueillie, en faisant ces sels dans des vaisseaux clos. Le sel végétal cristallise plus difficilement que le sel de seignette, parce qu'il a pour base l'alcali végétal; il lui faut nécessairement une surabondance d'alcali pour le faire cristalliser facilement: sans cela, il ne fournit que peu ou point de cristaux, même dans un espace de tems considérable. L'huile du tartre surabondante à la combinaison, reste confondue avec ce sel, qui a pour lors beaucoup de peine à passer à travers les filtres de papier gris; mais en mettant une surabondance d'alcali, j'ai remarqué que par cette addition, l'huile se séparoit en flocons, qu'elle ne s'opposoit plus à la filtration & à la cristallisation, & qu'elle restoit sur les filtres, en forme de gelée ou de mucilage. La surabondance d'alcali occasionne encore ces bons effets, parce qu'il a la propriété de faire précipiter les sels neutres dont nous parlons, & de les empêcher de se dissoudre en aussi grande quantité dans la même quantité d'eau. Ces deux effets concourent en même tems à une cristallisation plus facile & plus régulière.

Je passe présentement aux sels qui deman-



dent pour leur parfaite crySTALLISATION une surabondance d'acide.

Pour obtenir le sel sédatif, en décomposant le borax, il faut, contre la théorie de M. Rouelle, une petite surabondance d'acide, afin de détruire entièrement l'adhérence du sel sédatif avec le nouveau sel neutre, résultant de l'alcali marin, du borax & de l'acide qu'on a employé. Il est vrai qu'il n'y a point de matière huileuse dans ce sel, comme dans le tartre, qui puisse s'opposer à la crySTALLISATION du sel sédatif; mais il y a adhérence des sels. Or j'ai observé, & je puis établir comme un principe presque général pour toutes les précipitations, que si un corps quelconque est dissous par un alcali, & qu'on veuille le précipiter par un acide, il y a deux choses à faire :

- 1<sup>o</sup> Faire une nouvelle combinaison :
- 2<sup>o</sup> détruire l'adhérence du corps précipité, d'avec la nouvelle combinaison ; & l'on ne peut y parvenir, qu'en ajoutant une petite surabondance du corps précipitant, surtout, lorsque ce précipité est un sel, comme l'est le sel sédatif. Il en est de même d'un corps dissous par un acide : il faut employer plus d'alcali ou de terre absorbante, que pour saturer l'acide, si l'on veut avoir en totalité le corps qui étoit dissous,

Ainsi la séparation du sel sédatif est une véritable précipitation, mais toutesfois différente des précipités qui ne prennent aucune forme crySTALLINE, & qui deviennent apparens sur le champ, au lieu que le sel sédatif ne se manifeste dans cette précipitation, qu'après sa crySTALLISATION.

Les sels ne sont pas les seules matieres qui prennent, en se précipitant, une figure crySTALLINE. J'en connois beaucoup d'autres; mais comme je me propose d'en donner le détail dans un ouvrage particulier, je prie M. Rouelle & son école de donner au public des lumieres sur cet objet, & de ne pas attendre qu'elles soient publiées.

(a) M. Roux avance hardiment *que toutes les combinaisons sont accompagnées de chaleur*. Il faut donc apprendre à M. Roux, qu'il y a beaucoup de combinaisons, qui, au lieu d'exciter de la chaleur, excitent du froid, comme il y en a qui n'occasionnent ni chaleur ni froid. Il peut consulter les Mémoires de l'académie pour l'année 1727. M. Geoffroi rapporte à ce sujet beaucoup d'expériences de combinaison d'huile essentielle avec l'esprit-de-vin, dont les unes ont excité du froid, d'autres de la chaleur, & enfin d'autres qui n'occasionnent ni froid

ni chaleur. Dans plusieurs autres volumes de la même académie, M. Roux trouvera des résultats semblables. Il peut aussi consulter la Statique des végétaux de M. Hales, traduite de l'anglois, par M. de Buffon; page 364, n<sup>o</sup> 77 : il trouvera, qu'en projetant deux gros de sel ammoniac sur trois gros d'huile de vitriol, ce mélange a produit à l'instant une grande effervescence, en dégagant l'acide marin, & a fait baisser un thermometre de Fahrenheit, de douze degrés, &c. &c. La suite de cette expérience est fort curieuse.

Enfin j'ai mêlé une once de sel de Glauber, crySTALLISÉ & réduit en poudre grossière, avec deux gros d'esprit de nître ordinaire. Ce mélange a fait baisser un thermometre de M. de Reaumur, de treize degrés (a).

Les autres propositions de M. Roux, que je n'examine point, parce que je ne ferois que répéter ce que je viens de dire, sont aussi évidemment fausses, que toutes celles que j'ai examinées.

Lorsque j'examinerai les sels à base métal-

(a) Par ce moyen, le sel de Glauber est décomposé; l'acide nîtreux s'empare de l'alcali marin, & dégage l'acide vitriolique, comme je l'ai fait voir plus particulièrement dans le Mémoire que j'ai déjà cité, à l'occasion de la décomposition du tartre vitriolé, par ce même acide nîtreux.

lique dans l'ouvrage particulier que j'ai annoncé, je rapporterai toutes les prétendues contradictions qu'à M. Roux croit que je suis avec moi-même sur le chapitre du borax : je ferai voir qu'il ne connoît pas mieux sa nature, que la mécanique de la crySTALLISATION des sels. Les propositions que j'ai avancées sur ce sel, sont fondées sur un plus grand nombre d'expériences, qu'il ne pense ; & elles sont très-vraies, quoiqu'elles lui paroissent contradictoires.

Conseil pour conseil, puisque M. Roux m'exhorte à renoncer au genre d'écrire, que j'ai entrepris, je l'invite à quitter le genre de critique qu'il a adopté, & à ne se charger de la défense de personne, tant qu'il n'aura pas des armes d'une meilleure trempe, que celles qu'il a employées jusqu'ici.

M. Roux, après avoir rempli les engagements qu'il avoit contractés avec son maître, finit sa Lettre par cette courte réflexion.

*Je dois encore prévenir le public, qu'il est vrai que M. Baumé a lu son Mémoire à l'académie ; mais les commissaires qu'elle avoit nommés pour l'examiner, n'en ont porté aucun jugement.*

Ainsi M. Roux n'a rien à se reprocher ; il s'est acquitté de tous les devoirs de sa mission.

Je ne discuterai pas quels ont été les motifs qui ont porté M. Roux à faire cette réflexion. Je me contenterai seulement de rapporter ici l'Extrait des registres de l'académie royale des sciences du 3 Septembre 1760, dont j'ai l'original entre mes mains.

» L'académie ayant appris que M. Baumé  
 » avoit fait imprimer dans le Journal de  
 » Médecine le Mémoire qu'il avoit lu à  
 » l'académie, le 5 Juillet dernier, sur la  
 » crySTALLISATION [des sels neutres, il a été  
 » décidé que ce Mémoire, étant par l'im-  
 » pression, soumis au jugement du public,  
 » il n'en feroit fait aucun rapport.

*Je certifie l'Extrait ci-dessus, conforme  
 à son original. A Paris, le 20 Décembre  
 1760.*

*Signé GRAND-JEAN DE FOUCHY ;  
 secretaire perpétuel de  
 l'académie royale  
 des sciences.*

Au Journal prochain, le Tartre émétique;



## OBSERVATION

*Sur des cornes survenues aux cuisses de plusieurs femmes ; par M. DU MONCEAU , médecin à Tournai.*

Mademoiselle la veuve Deledeuille, de la paroisse de S. Nicolas, âgée de 78 ans, me fit appeller le 8 Novembre 1758, pour me consulter au sujet d'une corne qui avoit pris naissance depuis quatre ans à la partie postérieure & inférieure de sa cuisse gauche, quatre travers de doigts au-dessus du jarret. Cette demoiselle en ressentoit de vives douleurs depuis quelques mois, par la séparation d'une partie de cette corne de sa racine. Cette excroissance n'étant plus soutenue que par une partie grosse comme un tuyau de plume à écrire, il se faisoit un tiraillement continuel qui augmentoit la douleur au moindre mouvement que faisoit cette demoiselle.

Ayant reconnu que cette excroissance n'étoit adhérente qu'aux tégumens ; & qu'il y avoit une disposition prochaine à un ulcère cancéreux, dans l'endroit de la séparation susdite, je conseillai d'en faire l'extirpation. On appella le lendemain M. Maissonfort, chirurgien-major de l'hôpital mili-

taire, & pensionnaire de cette ville, qui fut du même avis que moi : sur le champ, il coupa en ma présence la partie qui retenoit la corne attachée à sa base, & tout de suite extirpa avec son bistouri la racine, avec tout le corps adipeux qui étoit derrière. Il résulta de cette opération une plaie large au moins d'un écu de six francs, que M. Maissonfort traita avec succès, comme une plaie simple, & qui fut guérie au bout de six semaines. Cette demoiselle jouit encore aujourd'hui d'une parfaite santé.

Cette corne ressemble assez bien aux cornes des béliers, qui se recourbent derrière leurs oreilles. Voyez la figure 1 ; sa longueur est de 9 pouces 4 lignes, pied de roi ; sa grosseur vers la racine est de 3 pouces, & d'un pouce 8 lignes à son extrémité. La figure 2 représente sa base ou la racine vue en dehors : à la figure 3, on voit la face postérieure de la racine recouverte du corps graisseux.

Quinze mois après cette opération, j'appris qu'une femme de Franne en Buisenal, bourg à 4 lieues de Tournai, avoit eu aussi le même accident à la cuisse. J'écrivis à M. Desmarest, médecin à Franne, pour en sçavoir des particularités. Il m'envoya, le 24 Avril de cette année, la corne que l'on voit, figure 4. Il me manda en même tems, que la femme qui a porté cette corne, étoit

âgée de quarante ans, lorsqu'elle commença à paroître; qu'elle l'a portée 26 ans : cette corne étoit située dans la partie moyenne & interne de la cuisse droite : sa longueur est de 10 pouces 8 lignes; sa grosseur, à la base, est de 3 pouces, & de 14 lignes à son extrémité; comme elle heurtoit contre la cuisse gauche, elle gênoit beaucoup cette personne en marchant. Cette bonne femme, nommée Marie Anne Cauchic, a coupé cette corne de tems en tems, l'espace de 17 ans; elle se reproduisoit toujours : après ce tems, elle ne put plus la couper, à cause de la douleur que cela lui occasionnoit. En 1756, la corne tomba & se sépara de sa racine : un mois après, la racine tomba aussi d'elle-même : après cette chute, la malade souffrit des douleurs horribles, qui lui firent jetter les hauts cris; il se forma ensuite une croûte qui, étant tombée, fit appercevoir un ulcère cancéreux, accompagné d'un écoulement sanieux, d'où s'ensuivirent un desséchement du membre, & une contraction de la jambe vers la cuisse, au point qu'elle ne pouvoit plus l'étendre. Les douleurs continuerent jusqu'à sa mort, qui arriva six mois après la chute de la corne, la soixante-fixième année de son âge.

M. Desmarest m'écrivit aussi que depuis cet accident, il a vu une autre femme qui avoit aussi une petite corne à la partie



moyenne & postérieure de la cuisse. Il lui conseilla d'en faire la ligature avec de la soie ; elle la fit, l'excroissance tomba, & ne reparut plus depuis.

J'ai vu, il y a peu de jours, dans la rue des Chapeliers, une pauvre femme, âgée de soixante-neuf ans, qui eut jadis une corne à chaque cuisse, dans la partie moyenne & latérale interne ; l'une étoit longue de quatre travers de doigt, l'autre de deux : ces deux excroissances tomberent, il y a près de trois ans. On voit aujourd'hui à la place de deux cornes, deux ulcères cancéreux, dont l'un est large d'un écu de six francs, & l'autre, qui succéda à la plus longue corne, est large au moins comme la main. Cette femme est dans un état pitoyable, ayant les chairs bientôt consummées & rongées jusqu'à l'os, & étant privée de tout secours.

Je connois encore la veuve Dominique Manbraix, âgée de quatre-vingt-deux ans, de la paroisse de S. Piat, à qui il tomba une corne, il y a trois ans, longue de quatre travers de doigt, & située à la face postérieure & inférieure de la cuisse ; c'est la troisième qui a paru dans le même endroit. Il y a présentement un petit ulcère de la largeur d'un liard : un peu plus haut, à la partie moyenne & interne de la cuisse, il croît une verrue, semblable à celles que l'on remarque aux jambes des chevaux. Je ne

doute pas que cette verrue prenne plus tard la forme de corne.

Il y a aussi une demoiselle dans la paroisse de S. Nicaise, qui a un cancer à la cuisse, qui est survenu après la chute d'une corne qu'elle portoit depuis long-tems.

M. Oblin, chirurgien-juré de cette ville, m'a dit d'avoir traité une demoiselle de la paroisse de S. Piat, qui a eu un cancer à la cuisse, à la suite d'une corne.

Il n'est pas rare de voir de ces sortes de difformités; mais on en voit peu de la grandeur de celles dont j'ai rapporté l'histoire. Avant d'en faire part au public, j'ai consulté grand nombre d'ouvrages, pour voir si je ne rencontrerois pas quelques remarques sur les cornes qui naissent chez les hommes; j'en ai trouvé plusieurs: on lit, par exemple, dans l'Abbrégé chronologique de l'Histoire de France de M. de Mezeray, tome X, pag. 112 & 113, édit. d'Amsterdam, que sous le règne de Henri IV, dans l'année 1599, il se trouva un payfan nommé Trouillu, au pays du Maine, âgé de trente-cinq ans, qui avoit une corne à la tête, faite à-peu-près comme celle d'un bœuf; cet homme s'étoit retiré dans les bois, pour cacher cette difformité. Un jour que le maréchal de Lavardin alloit à la chasse, ses gens ayant vu qu'il s'enfuyoit, coururent après; & comme il ne se décou-

vroit point pour saluer leur maître, ils lui arracherent son bonnet, & ainsi apperçurent cette corne. Le maréchal l'envoya au roi, qui le donna à quelqu'un, pour en gagner de l'argent, en le montrant au peuple. Ce pauvre homme eut tant de chagrin & d'ennui de se voir mené comme un ours, & sa honte exposée en vue à tout le monde, qu'il en mourut bientôt après.

Dans le Supplément du Journal des Sçavans pour le mois d'Août 1672, pag. 131, on peut lire la description envoyée par le cardinal de Medicis au P. Libelli, maître du sacré palais à Rome, touchant une corne prodigieuse qui est venue sous la jambe d'un homme, à la suite d'une plaie qu'il avoit négligée : la matiere qui en sortoit, devint d'abord épaisse comme de la colle ; & s'étant ensuite endurcie, il s'en forma une espece de corne, longue environ d'une palme. *Vid. ibid.* la description & la figure.

Schenkius, dit le Cardinal, rapporte une histoire presque semblable d'un homme de Crete, qui ayant été blessé au genou par une flèche, vit sortir de sa plaie une corne de couleur noire : « Vidimus in Cretâ vul-  
nerato genu sagitta, cornu nigrum pro-  
diisse, & materia quæ in ossis substantiam  
debuerat converti, æris afflatu in cor-  
neam naturam conversa est.

M. le Cardinal, après avoir rapporté d'autres histoires & le sentiment des anciens auteurs, touchant la formation de ces corps étrangers s'exprime ainsi : C'est une question de quelle nature est la matière qui produit & entretient ces excroissances : les uns veulent que ce soit le suc nerveux, & les autres, que ce soit la sérosité du sang ; mais il y a toute apparence, ajoute-t-il, que cette dernière opinion est la plus vraisemblable, tant parce que la sérosité du sang contient plus de sel que le suc nerveux, que parce que l'expérience nous fait voir, qu'en mettant cette sérosité sur un feu lent, elle s'endurcit aussi-tôt ; & après avoir pris la consistance de colle, elle se réduit en pellicules qui sont dures & transparentes comme la colle.

M. de Medicis ajoute à l'histoire susdite celle d'un gentilhomme Florentin, qui étoit incommodé d'une excroissance d'ongles, tant aux mains qu'aux pieds, qui, se recourbant comme les griffes de certains oiseaux, ne lui permettoient de marcher qu'avec beaucoup de douleur . . . . . On a vu à Tournai une célibataire connue dans ce pays-ci sous le nom de beguine, qui a eu le même accident aux ongles des pieds ; ils étoient longs de quatre travers de doigt au moins. Je ferai remarquer, en passant, que

cette beguine qui a vécu quatre-vingt-deux ans n'a jamais eu ses menstres.

M. Gueffroy, premier chirurgien pensionnaire de la ville, m'a assuré d'avoir coupé à un bourgeois, dans la rue du Cygne, un ongle au gros orteil, long de cinq à six travers de doigt; cet ongle se recourboit le long des extrémités des autres orteils, & à côté des phalanges du petit, à la partie externe.

On peut voir le sentiment de l'illustre Duverney, au sujet de la formation des cornes, dans une lettre écrite à M. le président Cousin, & imprimée dans le Journal des Sçavans, mois de Mai 1689, pag. 219.

Au n°. 13 de cette lettre, pag. 223, on lit ceci : Comme il est certain que les dents, les ongles, les cornes & les poils, les plumes des oiseaux & les bois des cerfs tiennent lieu de la nature des os, il a examiné (M. Duverney) toutes ces parties, afin d'éclaircir davantage cette matiere; & il a fait voir comment elles se forment & se nourrissent.

Au n° 16, il est dit qu'il a fait remarquer, que quand on connoît bien la structure de l'ongle, il est aisé de concevoir celle de la corne, l'ongle étant comme une moitié de corne. *Vid. ibid.* à la pag. 225 : il est dit que sur les principes rapportés dans

cette lettre, il a expliqué d'une manière très-intelligible la formation des cornes qu'on a vu naître en certains endroits du corps de l'homme & des animaux.

Dans la bibliothèque de l'université d'Edinburgh, on montre une corne de plusieurs pouces de long, qui fut coupée en 1671, à une femme de cinquante ans, qui vécut encore 12 ans après l'opération, *Voyez* Dict. géograph. port. de M. Vosgien, art. *Edinburgh*.

Il y a un ouvrage qui traite des cornes, *ex professo*, intitulé, *Tractatus philologico-medicus de cornutis, autore A. Georg. Franco*.

Etmüller, tom. 1, cap. V, de aliment. mast. & deglut. pag. 88, edit. Francof. ad Mœnum, ann. 1696, dit qu'on a vu des hommes qui ruminoient comme des animaux, & que ces hommes avoient de petites cornes, & l'estomac musculeux: « Ob-  
servantur etiam homines ruminantes, quorum mentionem faciunt Horstius, Bartholinus, Rhodius, Sebizius. De his ruminantibus notandum quod habuerint parva  
cornua & ventriculum musculosum. Fabricius ab Aquapendente talem observationem  
habet de talibus hominibus, in quibus  
cornua crassiora instar digiti minoris, &  
post mortem, stomachus quasi musculosus  
observatus, fuerunt . . . . . Franciscus  
Plazzonus, referente Bartholino, in mona-

»cho ruminante qui in fronte habuit corni-  
 »culum, deprehendit œsophagum undique  
 »musculi instar carnosum.

Le même auteur, *tom. II, libr. VI, de  
 chirurgiâ, art. X, pag. 1243*, traite des  
 verrues, des cloux & des cornes. Voici ses  
 propres paroles : « Quòd si fibrillæ nerveæ,  
 »quæ copiosius extremitatibus vasorum ca-  
 »pillarium intertextæ cutis rete constituunt,  
 »nunc solitariè, nunc cum fibris subjacen-  
 »tibus aut laceratæ, aut nonnihil erosæ,  
 »nutrimentum suum foras emittant, hoc  
 »successivè coagulatur in verrucas. . . . .  
 »Hæ verò verrucæ penfiles dicuntur acro-  
 »chordones, sicuti tales verrucæ, si ulte-  
 »riùs proveniant, & latius se expandant,  
 »& singularem habeant duritiem, in homi-  
 »nibus appellantur cornua, quæ sæpissimè  
 »pro fundamento habent os, à cujus ali-  
 »mento, simul in verrucam transudante,  
 »structuram peculiarem, singularemque  
 »duritiem obtinere videntur. » Il seroit trop  
 long de traduire ce passage, de même que  
 le suivant qui regarde la guérison des cor-  
 nes. « *Quoad cornua* : Curantur abscissione  
 »radicali, nisi immediatè ex futuris cranii  
 »emergant, tunc enim abscindi equidem  
 »possunt, ita tamen ut radix maneat, ex quâ  
 »radice denuò cornu novum crescit. ferè  
 »singulis mensibus aut singulo bimestri spa-  
 »tione denuò abscindendum, quale cornu vidi  
 »Parisiis. » *Vid. pag. 1244.*

Riviere rapporte à la page 576, édit. de Geneve, an. 1737, une observation qui lui fut communiquée par M. Destanove, chirurgien de Montpellier, sur une corne survenue à la joue d'une vieille femme, qui tomba d'elle-même, après quoi il survint un cancer : « Cuidam vetulæ suprà » zigoma corpus durum & callosum enatum est, duorum digitorum transversorum longitudinem æquans, materiâ & figurâ cornu omninò referens, latum in basi & acutum in cuspide, quod successu temporis spontè cecidit, & illius loco cancer obortus est.

Dans l'Encyclopédie, on trouve au mot *corne* le précis de la lettre adressée à M. le président Cousin. On rapporte aussi quelques exemples des cornes qui ont pris naissance dans quelques endroits du corps de l'homme, & on explique l'origine, l'accroissement & la structure de la corne des animaux. M. le chevalier de Jaucourt, auteur de cet article, dit que ces excroissances qu'on voit naître en certains endroits du corps de l'homme, sont appelées improprement *cornes*. Il pense que toutes ces excroissances ont la même origine, & ne sont que des productions des mammelons de la peau. On pourroit, dit-il, suivant les apparences, prévenir de telles difformités, dans le commencement, avec de l'esprit de sel. *Vid. ibid.*



Au troisieme tome des Mémoires de l'académie royale de chirurgie de Paris , pag. 78 , on rapporte aussi des exemples des cornes survenues dans différentes parties du corps , & on y cite quelques ouvrages qui en ont parlé. Quand M. Maissonfort extirpa celle de mademoiselle Deledeuille , il n'avoit point encore reçu le troisieme tome des Mémoires de l'académie royale de chirurgie ; & c'est depuis ce tems , que j'ai fait des recherches dans divers auteurs , au sujet des cornes.

Pour expliquer comment naissent & se forment ces excroissances cornues dans l'homme , ne pourroit-on pas , avec fondement , faire l'application de la théorie qu'a donnée M. le baron de Haller sur la maniere dont il se forme des os dans certains endroits du corps humain. Cette théorie se trouve dans un Mémoire que ce célèbre & infatigable anatomiste a donné à l'académie royale de Suède , & que l'on trouve imprimé avec les Mémoires de l'année 1750. On trouve la même chose dans les observations 47 & 51 de ses *Opuscula pathologica*.

En voici le précis. M. de Haller remarque d'abord qu'il n'y a rien de plus commun & de plus connu en général , que l'ossification de diverses parties dans les vieillards . . . . Il arrive aussi souvent qu'avec l'âge , la toile celluleuse se durcit & se racor,

nit . . . . Tout cela est assez connu, & on peut en acquérir des idées suffisantes, en lisant le traité de Winckler, qui a pour titre : *De lithiasi corporis humani*. Je dirai ici, en passant, que M. Petit, D. M. de la faculté de Paris, professeur d'anatomie, &c. nous a fait voir, dans son cours de 1754 & 1755, une portion de plèvre ossifiée, large de deux paumes, & épaisse de près d'un pouce.

On sçait que le grand Boerhaave a attribué la production des os dans notre corps, aux effets réitérés & continuels de la pression du sang qui resserre & oblitère les vaisseaux, *vasa obliterari*, & ainsi durcit les membranes sur lesquelles il agit, jusqu'à ce qu'elles parviennent à l'état où nous les appelons des os. Cette opinion a été adoptée par le plus grand nombre des médecins.

M. Budæus, de l'académie royale de Berlin, y a cependant apporté ce correctif ; (*Vid. Miscell. Berol. tom. V, pag. 63 :*) c'est que les parties ossifiées par la suite des années dans le corps humain, ne le sont point en vertu de cette cause, & que ce ne sont point des véritables os, comme l'examen de leur structure le démontre, mais que ce sont plutôt des parties imprégnées d'une espèce de matière terrestre ou gypseuse, qui en fait le fond & qui en cause la dureté. M. de Haller appuie ce sentiment.

de son suffrage & de ses propres observations.

Après plusieurs ossifications découvertes en différens corps disséqués, M. de Haller trouva enfin dans le cadavre d'un homme quelques places jaunâtres & dures, dont l'aorte étoit comme parsemée; & ayant fait une incision à la tunique de l'artere dans ces endroits-là, il y rencontra un suc jaune, qui se répandoit dans la membrane celluleuse, qui régne entre la tunique musculaire & la tunique interne: ce suc étoit mou & épais, assez semblable à celui qu'on trouve dans les abcès, qui portent le nom d'athéromes. Le même cadavre contenoit plusieurs autres taches semblables, mais desséchées, dont quelques-unes étoient plus dures que la peau, & comme de la corne; d'autres, comme des cartilages; & quelques-unes, comme des os, qui rendoient un son, quand on les frapoit avec quelque outil de fer.

M. le président de la société royale des sciences de Gottingue, fut guidé par cette découverte, à placer l'origine des ossifications extraordinaires dans ce suc jaune, qui, lorsqu'il commence à se répandre, est mou, mais s'endurcit avec le tems, & enfin s'ossifie. Depuis ce tems-là, en faisant attention à d'autres cadavres, il y a trouvé de quoi se confirmer pleinement dans la croyance de cette hypothèse. *Voyez les*

Mémoires de l'académie royale de Suède ,  
 année 1750, & la Bibliothèque impartiale,  
 ann. 1755, mois de Janv. pag. 8 & suiv.  
 ou les Observations 47 & 51, *Opuscul.*  
*patholog. Halleri.*

Par rapport à ce sentiment, on peut lire  
 aussi les deux Mémoires qu'a donné cet  
 illustre auteur, sur la formation des os. Par  
 le premier, on voit son opinion touchant  
 le cal & celle de l'os. Le cal de l'os, selon  
 lui, est formé par un suc gelatineux, qui  
 suit des extrémités fracturées de l'os, &  
 sur-tout de la moëlle qui s'épanche tout-au-  
 tour. Ce suc s'épaissit insensiblement, dit  
 M. de Haller, devient une gelée trem-  
 blante; il passe par différens degrés de con-  
 sistance, & se fait à la fin cartilagineux.

Dans le second Mémoire, M. de Haller  
 conclut que le périoste couvre les os, comme  
 les autres membranes couvrent les viscères;  
 qu'il limite leur figure, & qu'il leur amène  
 leurs vaisseaux nourriciers & ceux de l'épi-  
 physe, mais que les os se forment par eux-mê-  
 mes d'une glu changée en cartilage, & qu'ils  
 se forment sans aucun détachement de la sub-  
 stance du périoste. L'état primitif de l'os est  
 donc une glu, une espèce de colle qui de-  
 vient cartilage & finit par être os. Voyez  
 ces Mémoires, & l'Extrait qu'en a donné  
 M. Vandermonde, dans son Journal de

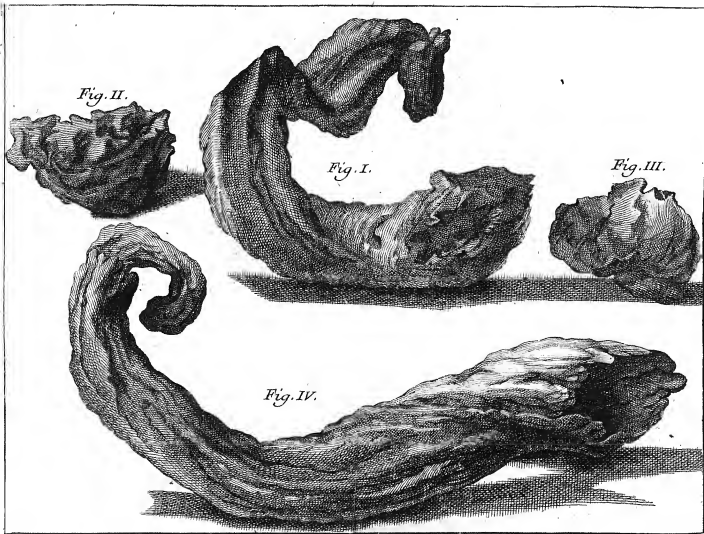
Médecine , au mois de Janvier 1759 , t. X , pag. & suiv.

On voit par le Mémoire de M. Fougereux , neveu du célèbre du Hamel , que la question n'est point encore décidée. *Voyez* ce Mémoire ou son Extrait dans le Journal de Médecine , tom. XII , mois d'Avril 1760 , pag. 291 & suiv.

Toutes les excroissances cornues que j'ai vu , m'ont paru être formées par ce suc jaune , dont M. de Haller fait la matiere des ossifications , qui se font contre nature , dans le corps de l'homme & des animaux. Mais qu'est-ce qui donne occasion à la production & à l'accroissement de ces corps étrangers ? Et pourquoi prennent-ils la figure des cornes. Je laisse aux phyficiens anatomistes à en décider , & nous expliquer si l'épiderme & la peau , de même que le tissu cellulaire , qui joue un si grand rôle dans les maladies , comme l'a prouvé M. Thiery , D. M. dans une thèse soutenue à Pais en 1749 & 1757. Si , dis je , ces différens corps ne produisent pas avec le susdit suc jaune , les verrues & les excroissances cornues.

On voit par les divers exemples que j'ai rapporté , les suites fâcheuses qui peuvent résulter de ces excroissances , si on ne les extirpe , ou si on ne les déracine avec quelque caustique.

REFLEX.



## REFLEXIONS

*Sur le Mémoire sur la Taille latérale de M. BROMFEILD, premier chirurgien de S. A. R. la princesse donairiere de Galles, & des hôpitaux de Saint-Georges & de Loock, par M. GRIMA.*

M. Bromfeild, fils, docteur en médecine à Padoue, m'a prêté les instrumens de M. son pere, pour en faire les expériences. J'ai donc fait plusieurs opérations sur le cadavre, en présence de medecins & chirurgiens célèbres. Lorsque le cadavre fut assujetti dans la position requise pour cette opération, j'introduisis la sonde crenelée, je la tournai vers le bas-ventre, & je la baissai vers l'aîne droite, obliquement & latéralement : je la fis tenir alors par un aide, sans en changer la direction ; il tenoit en même tems le scrotum avec la main droite : je mis alors le pouce de la main gauche sur la courbure de la sonde, & je fis une incision oblique aux tégumens, depuis la courbure de la sonde, au côté gauche du raphé, jusqu'à la tubérosité de l'os ischion, comme on le pratique ordinairement dans l'appareil latéral : cette incision faite, j'en fis une autre entre le muscle érecteur & l'accélérateur, qui correspondoit à la premiere :

j'allai chercher l'uretre, avec l'ongle de la main gauche, vers l'angle supérieur de l'incision; & de-là, je commençai à ouvrir ce canal, avec le bistouri ordinaire, suffisamment, pour introduire aisément le gorgere; ensuite je mis le bec dudit gorgere, (*Voyez la fig. 5, )* [ Journ. de Janv. ] dans la crenelure de la sonde, avec la main gauche, & je le glissai, avec la main droite, tout le long de cette crenelure, & en même tems je baissai la sonde en avant, pour faciliter l'introduction du gorgere; lorsqu'il eut passé le col de la vessie, l'urine sortie, je fus sûr que j'étois parvenu dans la cavité de la vessie, je portai pour lors la sonde vers le bas-ventre & l'aîne droite, & en même tems je l'ôtai tout-à-fait; cela fait, je tournai le bord A, B du gorgere vers l'angle supérieur de la plaie externe, & l'autre bord E, D, parallèle au bord A, B; vers l'angle inférieur: je tenois son manche avec les doigts de la main gauche: j'introduisis le doigt index de la main droite, pour voir si j'avois placé la partie convexe du gorgere sur l'intestin rectum, pour le garantir, & pour voir si sa partie concave se trouvoit vis-à-vis de la prostate gauche, qui doit être libre; alors je pris l'autre gorgere qui a la lame tranchante? (*Voyez la figur. 3, )* dans la main droite, assujettie, comme on lit dans le même Journal (*a*),

(a) Page 11,



& je le plaçai dans les rainures qui y sont situées parallèlement à chaque bord ; ensuite je le glissai tout le long de ces rainures , jusqu'à ce qu'il se fût parfaitement adapté à l'autre , & qu'il eût formé , avec lui , ce qu'on appelle en anglois , *the double gorgeret* : je retirai alors le gorgeret , qui a la lame tranchante , & j'introduisis le doigt index de ma main droite , pour voir si la prostate avoit été bien coupée : j'appliquai la tenette sur la partie concave du même gorgeret ; & lorsqu'elle fut parvenue dans la cavité de la vessie , je tournai la partie convexe du gorgeret vers l'angle supérieur de la plaie , & la concave vers la tenette , & je l'ôtai dans l'instant : ensuite j'allai chercher la pierre ; je la pris avec les tenettes , que je remis à un aide : j'introduisis aussi-tôt l'autre branche , du côté du bord externe de la plaie ; je la tournai. ( *Voyez la figur. 1, A, B,* ) ainsi que l'autre branche , pour ne pas dilater & lacérer les angles de la plaie. Cette tenette à quatre branches n'a pas lieu dans l'extraction de toutes les pierres , ce n'est que quand elles sont raboteuses , comme je dirai un peu plus loin.

J'ai rendu compte de ces opérations à M. Bromfeild qui les communiqua à M. Vandermonde , auteur du Journal de Médecine , & qui en avoit été témoin ,

comme il l'a annoncé dans le même Journal (a). Cette méthode que je viens d'exposer, est celle de Cheselden, perfectionnée & rendue beaucoup plus sûre, comme je vais le démontrer.

M. Cheselden introduit la sonde de la manière que nous l'avons introduite, & alors il fait avec son lithotome [ qu'on peut voir à la Planche XXXI, fig. 8 de la chirurgie de M. Heister ] (b) l'incision, de la même façon que nous avons dit ci-dessus. Il ouvre pareillement l'uretre avec le même lithotome, & il le glisse sur la crenelure de la sonde ; & à mesure qu'il s'éloigne, il glisse sur le dos du lithotome le doigt index de la main gauche. Lorsqu'il a fait l'incision latérale, il introduit le gorgeret ordinaire, ôte la sonde, & achève son opération à l'ordinaire.

M. Bromfeild, après avoir ouvert l'uretre suffisamment, introduit son gorgeret, ôte la sonde, & coupe, avec celui qui a la lame tranchante, la prostate obliquement & latéralement, & avec sûreté, comme nous allons le faire voir.

Examinons à présent les inconvéniens qui peuvent arriver, en se servant des instrumens de Cheselden & de ceux de M. Bromfeild. Cheselden, pendant qu'il coupe la prostate, se fait toujours tenir la sonde par

(a) Page 72.

(b) Tom. II ejusdem editionis.

un aide ; s'il la remue , le lithotome sortira sans doute de sa crenelure , & prendra une autre route ; & selon la direction , il pourra bien couper l'intestin rectum ou aller dans le rectum & l'os sacrum , & couper les arteres que l'iliaque interne fournit à ces parties ; c'est ce qui produit les hémorragies considérables qui arrivent quelquefois , & qu'on a tort , selon moi , d'attribuer à l'incision de l'artere honteuse. J'ai vu M. Grilliet, lithotomiste Maltois, élève de M. Morand , faire plusieurs fois l'opération de la taille , selon la méthode de Cheselden, sans qu'il soit jamais survenu d'hémorragie ; il n'en est point survenu non plus aux malades que j'ai vu opérer à l'hôtel-dieu de Paris , par M. Nanoni, un des premiers chirurgiens de Florence & de toute l'Italie : cependant il est bien difficile de faire l'opération de la taille par l'appareil latéral , sans couper l'artere honteuse ; ce n'est donc pas elle qui fait les hémorragies , puisqu'elles sont si peu fréquentes : cette artere peut à la vérité fournir du sang ; mais , comme ce n'est qu'une branche assez petite , elle se ferme aisément : il n'y a que dans les cas où elle seroit anévrismatique , qu'elle pourroit faire courir quelque danger au malade ; mais pour lors nous pouvons , dire avec M. Monro : Malheur à ceux qui sont dans ce cas ! car il n'est pas toujours possible au chirurgien de s'en assurer.

L'autre inconvénient est de couper le col de la vessie entre le verumontanum & le corps de la prostate, parce qu'alors on coupe nécessairement les vaisseaux excréteurs de la vésicule séminale gauche; la cicatrice qui se fait dans cette partie pourra bien empêcher la sortie de la semence; & si malheureusement il survenoit à la vésicule droite quelque autre maladie qui en dérangerait les fonctions, le malade deviendrait nécessairement impuissant. Cet inconvénient a donné occasion à Jean de Romanis, de préférer le grand appareil, inventé par Marian de Santis.

M. Bromseild est sûr de ne point couper l'intestin rectum, qui est la chose la plus importante; en voici la raison. Lorsqu'il a ouvert l'uretre, il introduit son gorgeret dans la vessie, & il ôte la sonde. Ce gorgeret est celui de Cheselden auquel il a ajouté seulement les deux rainures dont j'ai parlé ci-dessus, & changé le bec. (*Voyez la planche xxxi, fig. 9 dans le second volume de chirurgie d'Heister.*) La face convexe étant dans la situation que nous avons marquée, c'est-à-dire oblique, suivant la direction de l'incision externe de tégumens, tient étendu le col de la vessie dans la direction naturelle, sans causer aucune lacération: elle couvre en même tems la partie droite de la prostate, le verum montanum, & ce petit espace qui est entre lui & la partie gauche de ladite prostate, & comprime

l'intestin rectum, de sorte que quand on introduit l'autre gorgeret qui porte la lame tranchante, il ne peut couper que la partie gauche & inférieure de la prostate, comme nous l'avons marqué. Toutes les fois que j'ai opéré, j'ai disséqué toutes ces parties pour bien observer les effets de ce double gorgeret. J'ai toujours remarqué que j'avois coupé nettement & entièrement la prostate dans des corps maigres, & que dans ceux qui ont la prostate grande, j'en avois coupé plus des trois quart sans entamer les vésicules spermatiques, ni leur conduit excréteur : je n'ai pas eu occasion de l'éprouver sur les enfans. Je n'en parlerai donc pas. Tels sont les avantages que le double gorgeret a sur les instrumens, dont se servoit Cheselden. En voici un autre que M. Bromfeild n'a pas marqué dans son mémoire. Le col de la vessie approche beaucoup de la figure d'un cône, & sa partie supérieure est attachée étroitement dans son principe à l'arcade de l'os pubis. Lorsque Cheselden appuie son lithotome vers la partie gauche de la prostate, & la comprime, pour faire son incision, les fibres qui sont attachées à l'arcade de l'os pubis doivent souffrir une extension outre la douleur de l'incision. Le double gorgeret qui a la même figure que le col de la vessie, se tient étendu suffisamment dans tous les points de sa circonférence, de

façon que l'incision est unie, égale dans toute sa longueur, & la demi-circonférence du col de la vessie ne souffre pas d'extension, par conséquent l'incision est moins douloureuse, que celle de Cheselden.

Après d'avoir démontrés les avantages du double gorgeret, il convient d'exposer les inconvéniens qui peuvent en résulter, s'il n'est pas manié, comme nous l'avons prescrit.

Si le gorgeret n'est pas placé dans la situation que nous avons indiquée ci-dessus, il arrivera, en introduisant celui qui porte la lame tranchante; qu'il heurtera à l'arcade de l'os pubis, coupera la prostate dans sa partie supérieure, ou pour mieux dire dans le milieu de son corps, & produira une grande suppuration; & la carie dudit os, la cicatrice se fera très-difficilement: néanmoins cet inconvénient est moins dangereux que celui de couper l'intestin rectum, d'entamer les vésicules séminales, avec son conduit excréteur, & d'aller entre le rectum & l'os sacrum, couper les branches des vaisseaux que nous avons indiqués ci-devant. Mais la manœuvre de ce double gorgeret est si aisée, que je suis persuadé que le chirurgien le plus médiocre pourroit en faire usage, sans craindre aucun des inconvéniens dont je viens de parler.

Il peut naître quelque difficulté sur l'introduction du gorgeret, qui porte la lame

tranchante. On demandera, par exemple, s'il faut toujours l'introduire jusqu'à son union, avec l'autre partie ? Je réponds que je l'ai toujours pratiqué ainsi dans les adultes, & que je n'ai point eu peur de blesser le corps de la vessie; comme son corps est plus large que son col & la lame tranchante, plus étroite dans son commencement, & dans son milieu, que vers sa base, il n'y a rien à craindre. Mais on peut introduire auparavant le doigt index de la main droite, & s'assurer par-là de la longueur & de l'épaisseur de la prostate, & alors se régler à sa fantaisie. Il y a une autre difficulté à éclaircir sur l'introduction du gorgeret, qui porte la lame tranchante. N'arrivera-t-il point, dira quelqu'un, que la protubérance qui est vers la partie supérieure, où la lame s'attache par une petite vis, frotte les parties molles, en entrant, & produise des contusions ? Je réponds que comme on l'introduit obliquement, la partie convexe qui est unie & polie, éloignera les parties molles, de sorte que le gorgeret passera librement sans que la protubérance touche les parties molles. Voilà ce que j'avois à dire sur l'utilité de ce double gorgeret ; je suis persuadé que tous ceux qui réfléchiront comme moi sur ses avantages, s'appercevront que la méthode de M. Bromseild est la même que celle de Cheselden, mais

qu'elle est beaucoup plus sûre avec ses instrumens, comme je l'ai démontré.

La tenette a quatre branches. (*Voyez la fig. 1.*) G. est une tenette ordinaire qui se trouve gravée à la Planche xxxi du second volume de M. Heister, fig. 12. M. Bromfeild n'a fait qu'ajouter deux autres branches plus minces, avec des ressorts beaucoup plus aisés que ceux qui sont gravés dans l'ouvrage d'Albucasis, de Parée, d'André de la Croix, & de Fabrice d'Aquapendente. L'usage de cette tenette est abandonné de presque tous les lithotomistes. M. Bromfeild a jugé à propos d'en faire usage, lorsque les pierres sont raboteuses, afin qu'elles ne déchirent pas la plaie. Il nous reste à exprimer si la manœuvre de cet instrument est plus longue que celle du lithotome caché. Ceux qui font usage du lithotome caché, introduisent la sonde, font la même incision que nous, & ouvrent l'uretère pour introduire le lithotome caché; nous introduisons à la place du lithotome caché le gorgéret. Ils vont chercher la pierre pour s'assurer de sa grandeur, qu'il est difficile de reconnoître : ensuite ils tournent le manche suivant le plus ou le moins d'étendue qu'ils veulent donner à l'incision ; nous introduisons simplement le doigt index, pour voir si nous avons bien placé le gorgéret : ensuite ils tirent le lithotome caché de de-



dans en dehors pour faire l'incision ; & nous pareillement, nous introduisons l'autre gorgéret qui porte la lame tranchante , fans aucune crainte ; par conséquent nous ne perdons pas tant de tems à chercher la pierre : notre manoeuvre est donc moins laborieuse & moins fatigante.

---

## L E T T R E

*De M. LOUIS , chirurgien-major de l'hôpital de la Charité , & conseiller royal ,  
à M. \*\*\* , sur le Sarcocèle.*

Il est difficile , monsieur , de porter un jugement précis sur la nature du mal dont vous m'avez envoyé la description ; la différence d'avis des personnes que vous avez consultées , n'est gueres propre à diminuer l'incertitude où vous êtes , sur le choix de la meilleure méthode curative.

Vous convenez qu'aucune cause externe n'a donné lieu à l'engorgement du testicule ; que cette partie n'a souffert ni coup , ni chute , ni contusion , ni froissement , ni la moindre compression. Il faut donc chercher , parmi les causes internes , quelles sont celles qui auront pu produire l'épaississement de la lymphe nourriciere. La rétention de la matière prolifique peut-elle être soupçonnée ? N'y a-t-il aucun indice de virus , soit vénérien , soit cancéreux , ou

scrophuleux? L'effet de ces différentes causes est quelquefois très prompt, & forme une maladie aiguë inflammatoire, à laquelle on oppose le régime sévère, l'usage des délayans, des saignées répétées & l'application des cataplasmes anodins & résolutifs; mais il s'agit ici d'un engorgement invétéré & permanent. Votre première question est de sçavoir si c'est bien véritablement un farcocele, & comment on peut le discerner des autres especes de tumeurs des testicules avec lesquelles on pourroit le confondre. Vous sçavez, monsieur, que la farcocele est une tumeur du testicule, accompagnée d'une legere rénitence sans douleur, du moins dans son commencement; & que c'est ordinairement le corps même du testicule, augmenté de volume par l'accroissance de sa substance & l'engorgement de ses vaisseaux. On distinguera facilement cette tumeur de la hernie intestinale, & de l'épiploïque, puisque dans le farcocele le pli de l'aine est libre, à moins qu'il n'y ait complication de deux maladies; ce qu'on reconnoitra par les signes particuliers qui les caractérisent. C'est principalement l'hydrocele qui pourroit faire illusion. De très-grands praticiens y ont été trompés. Instruit par leur expérience, vous devez être sur vos gardes pour ne pas tomber dans la même erreur. *Forestus* rapporte l'exemple d'un homme qui avoit une tumeur

dure du testicule, semblable à un squirrhe qui distendoit le scrotum. Elle fit des progrès pendant cinq ans : tout le monde jugeoit que c'étoit un sarcocele. La tumeur devint molle, par l'application des émolliens & des maturatifs ; elle se rompit enfin : l'évacuation d'une grande quantité d'eau procura l'affaîssement du scrotum & du testicule ; & le malade guérit radicalement. C'étoit donc une hydrocele qu'on avoit méconnue, & à laquelle on auroit pu porter remède bien plutôt, sans cette méprise. Le chirurgien trouve sans cesse à faire usage de son jugement dans l'exercice de son art ; & celui qui ne mérite des éloges que par l'habileté de la main, ne possède assurément pas la meilleure part.

Toute la substance du testicule n'est pas toujours comprise dans la tumeur ; c'est ce qu'il importe que vous examiniez avec attention. Le sarcocele ne paroît quelquefois, que comme un excroissance charnue, qui s'élève sur le corps même du testicule : c'est au tact à bien faire connoître l'état précis des choses ; & il ne les apperçoit que quand on est éclairé, par la lumière de l'esprit, de tout ce qui peut se présenter au toucher.

Vous aurez plus ou moins à craindre ou à espérer, suivant les causes qui ont produit la tumeur, suivant son volume & les progrès plus ou moins rapides qu'elle a

faits , & suivant les dispositions qu'elle a à ne pas changer de caractère , ou à supprimer , si le sarcocèle devient phlegmoneux ; ou à dégénérer en cancer , s'il est d'une espece squirrheuse.

On espere ordinairement très-peu des médicamens pour la guerison du sarcocèle. Les remèdes généraux qui sont les saignées , les purgatifs & les bains , préparent au bon effet des fondans appétitifs , & des emplâtres discussifs & résolutifs , tels que ceux de savon , de ciguë , &c. Rulandus recommande comme un très bon remède , le baume de soufre dont on oint la tumeur matin & soir. D'autres estiment beaucoup un emplâtre fait avec la gomme ammoniac , le bdellium , le sagapenum , dissous dans le vinaigre , avec l'addition de quelques graisses & huiles émollientes & résolutives. Les frictions mercurielles locales , & l'emplâtre de vigo , sont convenables contre le sarcocèle vénérien : elles peuvent aussi avoir un bon effet , s'il est scrophuleux. Fabrice d'Aquapendente dit , d'après Marhiolo , que la poudre de racine d'arrête-bœuf (*ononis*) prise intérieurement , pendant quelques mois , a la vertu de guerir le sarcocèle. Scultet assure s'en être servi plusieurs fois , avec succès. Si , malgré ces remèdes , la tumeur fait des progrès , il faut absolument en venir à l'opération , qui doit être pratiquée différemment suivant , les différens cas.

Si la tumeur est squirrheuse, & que les douleurs commencent à s'y manifester, c'est un signe qu'elle dégénere en cancer; le caractère spécial de la douleur servira à en juger avec assurance : elle sera lancinante. Dans ce cas, il ne faut pas différer l'extirpation du testicule. C'est même le parti le plus assuré pour la guérison des sarcoceles invétérés, & sur-tout lorsqu'ils sont d'un volume considérable. Municks a vu emporter un testicule qui pesoit plus de vingt onces ; le malade a guéri. Fabrice d'Aquapendente a fait la même opération pour un testicule carcinomateux, gros comme son chapeau ; le malade fut guéri au bout de vingt jours. J'ai vu feu M. Fournier, chirurgien à Bicêtre, faire dans une même opération l'extirpation de deux testicules cancéreux, dont les cordons spermatiques étoient très-engorgés fort au-dessus des anneaux ; le malade a très-bien guéri. Le vice étoit vénérien, & les frictions mercurielles avoient préparé utilement le succès de cette double amputation. J'ai emporté par la castration des testicules tumefiés qui paroissoient fort sains au-dehors, mais qui étoient tout pourris au-dedans. Le motif qui m'a porté à opérer dans ces cas, étoit la résistance des tumeurs invétérées à l'action des remèdes : l'ouverture a justifié la nécessité de ces opérations.

Il n'est pas toujours nécessaire d'en venir

à la castration. Les auteurs proposent deux autres méthodes d'opérer, qui ont pour objet la conservation du testicule. Dans le cas où cette partie n'est pas tuméfiée dans toute sa substance, & que le sarcocèle est une tumeur particulière qui s'élève sur sa surface, quelques-uns conseillent de faire une incision à la peau du scrotum, tout le long de la tumeur, afin de l'extirper, sans toucher au testicule; on fera suppurer la base, par le moyen des onguens digestifs: d'autres prescrivent l'application d'une traînée de pierre à cauter, pour parvenir au même but. Après la chute de l'escarre, ils poursuivent l'éradication totale de la tumeur, par des remèdes cathérétiques. C'est un procédé qui peut avoir du succès en quelques cas; mais il est bien douloureux, & sujet à l'inconvénient de faire suppurer complètement, ou de faire tomber en pourriture gangreneuse la partie qu'on se propose de conserver. L'incision paroît préférable. On a varié sur la manière de la faire. Tout le monde n'approuve pas celle qui decouvre la tumeur dans toute sa longueur. Muhscks & quelques autres praticiens étrangers recommandent une très-petite ouverture à la partie supérieure du scrotum, dans laquelle on introduira, au moyen d'une tente, des remèdes suppuratifs pour mettre la masse charnue en suppuration. A chaque pansement,

pansement, on aura soin, disent-ils, de nettoyer la plaie, sans en exprimer tout le pus, afin qu'il serve à consumer la tumeur. Voilà la raison du choix de la partie supérieure de la tumeur pour le lieu de l'incision. Mais je trouve que cette manière de procéder à la guérison du sarcocele est tronquée, & copiée de Fabrice d'Aquapendente qui la propose pour la cure de l'hydro-sarcocele. Voici comment il décrit ce moyen de curation. « On fera une ouverture médiocre au scrotum en sa partie, » non pas trop déclive, ou tout-à-fait inférieure, mais à la partie moyenne. Par » cette petite incision, on donnera issue à » l'eau renfermée dans la tumeur : on y » introduira ensuite une tente fort longue, » enduite d'un bon onguent suppuratif, » tel qu'est le mélange de térébenthine » avec de l'encens, le jaune d'œufs & le » beurre. On appliquera par-dessus un emplâtre émollient & suppuratif, comme diachylon gommé avec l'axonge. On observera, continue notre sçavant praticien, » que quoi qu'on ait des signes que le » scrotum est plein de pus, il ne faut pour- » tant pas le laisser sortir, mais le retenir » exprès, avec grand soin, pour qu'il serve » peu-à-peu à la putréfaction de la tumeur. » Il faut toujours persévérer dans l'usage » des remèdes maturatifs, jusqu'à ce que

» la suppuration ait consommé entièrement  
» le mal ; ce qui ne s'obtient qu'à la lon-  
» gue. » Cette , méthode dit l'auteur , est  
très-assurée , & réussit toujours bien pour  
détruire les hernies charnues , quelqu'en soit  
le volume On peut s'en rapporter à la  
décision d'un aussi grand maître : ce moyen  
est préférable à la castration , dans tous les  
cas où elle ne sera pas indispensable ; mais  
il est bien démontré qu'on ne conserve pas  
le testicule par ce procédé.

J'ai vu des accidens mortels de l'ouver-  
ture prématurée des sarcocèles suppurés ;  
l'accès de l'air empêchoit la suppuration par-  
faite ; le testicule , au lieu de tomber en dis-  
solution purulente , restoit dans un état de  
putréfaction blanche , ou de mortification ,  
dont les effets étoient funestes. Ce n'est pas  
sans raison , que Fabrice dit expressément qu'il  
ne faut pas changer de remèdes , mais s'en  
tenir aux seuls maturatifs , pendant que la  
suppuration se fait. On voit combien la des-  
cription de cette méthode avoit été altérée  
défavorablement par les copistes qui l'ont  
fait passer dans leurs ouvrages ; ce qui prouve  
la nécessité de remonter aux sources , & l'uti-  
lité du travail , par lequel on cherche à  
apprécier chaque chose , & à la mettre à sa  
juste valeur.

Je souhaiterois , Monsieur , avoir satisfait , par les détails où je suis entré , à ce  
que vous desiriez de moi , & que l'exposé



des différentes méthodes de procéder à la guérison du sarcocèle, pût vous servir à choisir celle qui fera le plus utile à votre malade.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LE T T R E

*De M. MARTEAU, médecin à Aumale ;  
à M. VANDERMONDE, &c.*

MONSIEUR,

Absent depuis quelque tems de chez moi, j'ignorois qu'à l'occasion des maux de gorge gangréneux qui regnent à Guise, on eût fait mention de moi dans l'Almanach de Picardie. L'amour du bien public a sans doute déterminé l'auteur à m'afficher. Je ne puis qu'en être surpris & mortifié. Je n'ai point de secret pour cette maladie, & n'en aurai jamais pour aucune. Il y a long tems que j'ai publié ce que l'expérience m'avoit appris sur cette matiere. Le précis de mon traité des maux de gorge est inféré dans l'un de vos Journaux de 1759. L'ouvrage entier seroit public, si des raisons particulieres n'y mettoient obstacle. Je vous prie, Monsieur, de publier cette lettre dans votre prochain Journal, & d'indiquer celui dans lequel se trouve mon mémoire sur l'esquinancie gan-

180 LETTRE DE M. MARTEAU,  
gréneuse. Je n'ai rien à y ajouter, sinon que  
j'ai substitué avec succès aux vésicatoires, le  
savon volatil de Pringle. Une trentaine de  
malades ont guéri par l'usage de ce remède.  
J'attendois qu'un plus grand nombre d'ex-  
périences m'eût confirmé son efficacité, &  
je me proposois d'en faire aussi-tôt note dans  
votre Journal. Je le fais aujourd'hui, sans  
oser répondre que cette méthode aura par-  
tout ailleurs les mêmes succès qu'à Aumale  
& à Amiens, où elle a guéri le fils d'un  
notaire, d'une pourriture affreuse de toutes  
les parties de la gorge. Je souhaite qu'elle  
puisse arrêter les progrès de l'épidémie de  
Guse. Je me féliciterai en ce cas, que le  
ridicule que me donne l'Almanach de Pi-  
cardie, ait pu tourner au profit de l'humanité.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit sur  
l'abus de la saignée. Je ne répéterai pas ce  
que j'ai dit des remèdes internes. Ils peuvent  
s'appliquer avec le savon volatil, & s'en-  
tre-aider mutuellement. J'observerai que  
dans cette nouvelle méthode, on touche  
moins souvent la gorge. On gargarise alter-  
nativement, avec quelqu'un des gargaris-  
mes anti-septiques, & la décoction de figues,  
ou de jeunes pousses d'orme, dans le lait.

On étend sur la laine une cuillerée de  
savon volatil, & on l'applique sous la gorge :  
on renouvelle toutes les six heures ; on a  
soin de tenir la tête couverte d'une serviette,  
qui déborde de quatre doigts : ordinaire-

ment le poulx s'éleve, se dilate, & le corps se couvre de moiteur : au cinquième ou fixième jour, les aphtes sont effacées ; mais quelquefois la miliaire succede ; ce qui confirme la conjecture de Van-Swieten, que les aphtes gangréneux sont une miliaire avortée. Voilà, Monsieur, les seuls changemens qu'ait éprouvé ma méthode de traiter la gangrene de la gorge ; & c'est avec une véritable satisfaction que je les publie, dans l'espoir qu'elles pourront être de quelque utilité.

Je profite de cette occasion, pour vous annoncer que la femme de Ficheux de Bonafle, dont il a été question dans vos Journaux, à l'occasion d'une amputation extraordinaire, est accouchée ces jours passés. Il ne sera plus besoin d'avoir recours à l'ouverture de son cadavre, pour sçavoir si vraiment on lui a emporté la matrice. C'étoit un monstrueux polype, & rien de plus, que j'ai fait extirper. L'événement le justifie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Nota.* Le Mémoire de M. Marteau, sur les maux de gorge gangréneux, se trouve dans le Journal du mois d'Août 1759, pag. 145.

## BAINS CHAUDS ET FROIDS,

*Établis sur la riviere, dans un grand bateau.*

De tout tems on a fait beaucoup de cas

des bains, pour la propreté du corps & pour la santé. Ce remède qui est devenu presque indispensable pour la conservation de la santé, pour la préparation & la guérison de la plupart des maladies chroniques, n'est pas aujourd'hui aussi accrédité, que les circonstances paroissent l'exiger, tant parce qu'il occasionne quelquefois aux malades des soins trop dispendieux, que parce qu'il ne semble pas qu'on l'ait rendu jusqu'à présent aussi utile & aussi avantageux qu'il auroit pu l'être. Le peu de facilité que les baigneurs trouvent à se procurer une grande quantité d'eau coulante; la crainte dans laquelle sont les personnes qui se baignent, d'avoir de l'eau altérée ou mal-propre; enfin les dépenses considérables qu'exige un remède aussi long, & dont les effets sont aussi peu sensibles, sont des obstacles qui empêchent tous les jours les médecins de prescrire les bains, & les malades d'en faire usage. Le nouveau projet du sieur *Poittevin* dissipe toutes les difficultés. Ses bains qui sont placés dans un grand bateau sur la rivière, le mettent à portée de fournir, à chaque instant, par le moyen d'une pompe, dans toutes ses baignoires, de l'eau dont on ne peut pas raisonnablement soupçonner la salubrité; les différens tuyaux qui communiquent du réservoir aux bains, sont pratiqués, de façon que dans le tems même où

la Seine fera trouble & fangeuse , ils ne pourront donner que de l'eau claire & dépouillée de toutes ses impuretés qui se déposeront au fond du réservoir. L'eau qui sortira des baignoires , tant des hommes que des femmes , sera portée dans une gouttière extérieure à l'édifice , d'où elle sera conduite dans le courant de la rivière , à l'extrémité opposée du bateau ; ce qui doit anéantir toute crainte & toute prévention où l'on pourroit être , d'avoir , pour se baigner , de l'eau qui auroit pu servir à quelques-uns de ceux qui auroient pris les bains. L'eau chaude , le feu des poëles , la distribution des chambres , l'ordre , la décence , tout y paroît ménagé avec beaucoup d'intelligence ; ce qui acheve de donner à ces bains la supériorité sur ceux que l'on prend communément chez les baigneurs , c'est qu'en réunissant tous ces avantages , & étant plus commodes que ceux qui ont paru jusqu'à présent , ils sont aussi moins chers , & ne peuvent par-là que concourir davantage à l'agrément , à la sûreté & à l'utilité du public.

Nous ajoûterons que le sieur *Poittevin* a présenté son projet à la faculté , qui lui a donné son approbation.



---

 LIVRES NOUVEAUX.

Essai sur les affections vaporeuses des deux sexes, contenant une nouvelle méthode de traiter ces maladies, fondée sur des observations, par M. *Pomme*, le fils, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, résident à Arles, avec cette Epigraphe :

*Medicus si suffecerit ad cognoscendum, sufficiet ad sanandum.*

Hipp. de arte, sect. XX.

brochure in-12 de 179 pages. A Paris, chez *Desaint & Saillant*, Libraires, rue Saint Jean de Beauvais. Prix relié 1 liv. 10 sols.

Traité de la Peripneumonie, traduit du latin des aphorismes de Boërhaave, commenté par M. le baron de *Van-Swieten*, premier médecin de leurs majestés Impériales, avec un Discours préliminaire, & une Dédicace à M. *Imbert*, chancelier de l'université de Montpellier, par M. *Paul*, correspondant de la société royale des sciences de Montpellier. On trouve à la fin de ce volume, une Traduction de la matière médicale de Boërhaave, pour la Peripneumonie. A Paris, chez *Desaint & Saillant*, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, 1 vol. in-12 de 350 pag. Prix relié 2 liv. 10 sols.



## OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

DECEMBRE 1760.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- nes.	par- ties.		
1	6	8	7	28	4	0	N-E. au S-O. méd.	Couvert.
2	7	8	8				O. méd.	<i>Idem.</i>
3	7	9 $\frac{1}{2}$	9			0	S. fort.	B. de nuag. pet. pl. le f.
4	7	8 $\frac{1}{2}$	7				O. impét.	B. de nuag.
5	5	4 $\frac{1}{2}$	3	27	3		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. parintervall tout le jour.
6	2	4	1	28	2		O. au N- O. fort.	<i>Id.</i> Petite neige le mat. & le soir.
7	2	5	4 $\frac{1}{2}$	27	1	1	<i>Id.</i> méd.	B. de nuag. pl. méd. le f.
8	5 $\frac{1}{2}$	6	6	28	1		<i>Idem.</i>	Couv. br. tout le jour.
9	6	8	8			3	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
10	8	7	5			1	<i>Idem.</i>	B. de nuag. pl. médiocr. & grêle.
11	4	3	3			4 $\frac{1}{2}$	N - O. médioc.	B. de nua- ges.
12	0	2	1 $\frac{1}{2}$	2	0		N. méd.	<i>Idem.</i>

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	1	2 $\frac{1}{2}$	3	27	11	0	N. méd.	Couvert, bruine tout le jour.
14	3	3	3	28	1		Idem.	B. de nuag. pet. pl. le i.
15	1 $\frac{1}{2}$	2	2	4	$\frac{1}{2}$		Idem.	Brouillard épais.
16	1	3	4				O. méd.	B. de nuag.
17	5	6	3	3	0		Idem.	Idem.
18	4	5	6				Idem.	Idem.
19	6	8	8				Idem.	Id. Bruine le soir.
20	8	7	5	2			Idem.	Couv. pet. pluie le mat.
21	6	8	7				Idem.	Id. Bruine par intervall. tout le jour.
22	7	7 $\frac{1}{2}$	7	3			Idem.	Idem.
23	5 $\frac{1}{2}$	7	3	5			O. au N. O. méd.	Peu de nua- ges.
24	0	2 $\frac{1}{2}$	4	4			N. méd.	Brouill. ép.
25	5	6	6	5			O. méd.	Couvert.
26	5 $\frac{1}{2}$	6	5 $\frac{1}{2}$		$\frac{1}{2}$		Idem.	Idem.
27	5	5 $\frac{1}{2}$	4	2	0		Idem.	Id. Bruine tout le jour.
28	4	5	5	1			Idem.	Couvert.
29	5	7	6	0			Idem.	Id. Pluie fine le soir.
30	6	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	1			O. au N. E. méd.	Couvert.
31	6	7	5	27	9		S-S-O. impét.	Id. Pet. pl. par interv. tout le jour.



## MÉTÉOROLOGIQUES. 187

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de  $9\frac{1}{2}$  dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été au point 0. de la congélation de l'eau : la différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de  $14\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé

5 fois du N.
2 fois du N-E.
1 fois du S.
2 fois du S-O.
22 fois O.
7 fois du N-O.

Il y a eu 14 jours de nuages.

15 jours de couvert.
2 jours de brouillard.
8 jours de pluie.
6 jours de bruine.
1 jour de grêle.
1 jour de neige.
2 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité pendant tout ce mois.



---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1760, par M. VANDERMONDE.*

La température de l'air qui a été assez modérée pendant ce mois, a produit peu de maladies aiguës, à l'exception de quelques petites véroles & de quelques fièvres catarrhales, qui n'ont point été fâcheuses. Nous avons observé des dispositions inflammatoires à la poitrine, accompagnées de difficultés de respirer, assez considérables; quoique ces maladies n'eussent pas tous les caractères d'une véritable peripneumonie, elles n'en exigeoient pas moins les saignées, & à-peu près le même traitement, que dans toutes les autres inflammations de poitrine. Plusieurs malades se sont plaints de douleurs cuisantes aux lombes: chez les uns, c'étoit une douleur rhumatifante; chez les autres, c'étoit l'effet d'une bile âcre, dont les premières voies, & sur-tout le colon, se trouvoient chargés. Dans les premiers, les adoucissans, les lavemens, les émolliens, les frictions, & sur la fin, quelques tisanes diaphoniques ou sudorifiques, achevoient le traitement; dans les derniers, on a eu recours aux saignées, aux lavemens, aux eaux minérales, fondantes & purgatives, & aux minoratifs doux répétés, qui ont assez bien réussi.

*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Novembre 1760, par  
M. TOUCHER, médecin.*

Le mercure dans le barometre, depuis le 2 jusqu'au 14, a resté constamment au-dessous du terme de 28 pouces, si ce n'est le 5 : il a descendu à 27 pouces 3 lignes, le 10 & le 11 ; & du 17 au 30, inclusivement, il s'est presque toujours trouvé au-dessus du terme de 28 pouces ; néanmoins la premiere moitié du mois a été presque exempte de pluie, & peu de jours ont été sans pluie, depuis le 16.

L'air a été, tout le mois, à un état de température moyenne ; cependant la liqueur du thermometre a été observée, dans quelques matinées, à sçavoir le premier, le 5 & le 16, au terme de la congelation, ou très-près de ce terme.

Les vents, jusqu'au 12, ont presque toujours été *Sud* ; & de-là, jusqu'à la fin du mois, ils ont été le plus souvent *Nord* & *Ouest*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congelation, & la

190 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

moindre chaleur a été marquée par ce terme même.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre , a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé

- 6 fois du Nord vers l'E.
- 1 fois de l'Est.
- 2 fois du Sud-Est.
- 8 fois du Sud.
- 4 fois du Sud vers l'O.
- 6 fois de l'Ouest.
- 9 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

1 jour de grêle.

1 jour de neige.

7 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué un état moyen entre l'humide & le sec , les premiers jours du mois , & une humidité moyenne , tout le reste du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Novembre 1760 , par M. BOUCHER.*

Il y a eu ce mois des fièvres continues remittentes , du genre des doubles-tierces.

continues, avec des marques de putridité. Leur caractère dominant, quant à la violence, plus ou moins marquée des accès alternatifs, a été, en général, assez constant dans tout le cours de la maladie; mais il s'est rencontré dans les divers malades, des circonstances accessoire très-différentes: dans les uns, la fièvre a commencé avec des signes d'engorgement ou de phlogose, dans la tête ou la poitrine; & dans les autres, les symptômes dominans ont été ceux qui annoncent de la putridité ou de la saburre dans les premières voies; ainsi la saignée & les émétiques ont été, respectivement à ces deux états, les premiers mobiles de la cure, dans l'invasion de la maladie; & à la suite, le quinquina a été placé à propos dans l'un & dans l'autre cas, lorsque l'opiniâtreté de la fièvre ou la violence des accès en ont indiqué l'usage.

Ces fièvres n'ont pas été fort répandues; elles ont été presque bornées à des personnes qui ont voyagé dans la Flandre maritime, où elles régnoient; mais les gros rhumes, les fluxions catarrhales de la gorge & de la tête, les rhumatismes, les fluxions de poitrine & les fausses pleurésies ont été générales à la ville & à la campagne. Il en a été de même des fièvres tierces, qui, étant négligées parmi le petit peuple & la garnison, ont été suivies d'enflure & d'obstructions dans les viscères du bas-ventre.

La petite vérole a aussi repris vigueur ; attaquant les adultes , ainsi que les enfans ; mais elle a été généralement de l'espece discrète ; & il n'en est mort presque personne , que ceux qui ont été la victime de l'ignorance & de l'empyrisme. Il a régné encore ce mois , ainsi que le précédent , des especes de coliques , tant de l'estomac , que des intestins , le plus souvent avec de la fièvre , causées par des stases , dans les viscères du bas-ventre.

## A V I S.

Il s'est glissé dans notre Journal du mois de Janvier , pag. 10<sup>e</sup> , lig. 15 , 16 & 17 , une erreur qu'il faut corriger ainsi : *M. Cadet ayant extrait la partie colorante de l'émail , par l'intermede de l'alun , en a fait la réduction avec le flux noir , aidé du sel de tartre & du borax ; moyen assez connu ; si cependant , &c.*

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Février.

A Paris , ce 26 Janvier 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemple montrante viam. . . . .  
*Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.*

---

M A R S 1761.

---

TOME XIV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire ,  
rue S. Severin , qu'il faut s'adresser pour se  
procurer ce Journal. Le prix de la Souscrip-  
tion pour toute l'année, est de *neuf livres  
douze sols*. Quand on voudra le faire venir  
par la Poste , il n'en coûtera que *quatre sols*  
par mois dans chaque Ville du royaume. On  
avertit que les Lettres qui ne seront pas affran-  
chies , seront au rebut.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

MARS 1761.

---

ESSAI

*Sur les affections vaporeuses des deux sexes, contenant une nouvelle méthode de traiter ces maladies, fondée sur des observations, par M. POMME, le fils, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, résident à Arles, avec cette épigraphe :*

*Medicus si suffecerit ad cognoscendum, sufficiet ad sanandum.*

Hipp. de arte, §. XX.

*A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, 1760, in-12 de 180 pag.*

**D**E toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'y en a point dont la cause soit moins connue, & le procédé curatif,

moins assuré, que celle qu'on appelle affection vaporeuse, ou simplement vapeurs. Cette maladie qui affecte aujourd'hui les hommes, comme les femmes, est produite par des causes si différentes, & se présente avec des symptômes si bizarres & si multipliés, que les praticiens les plus consommés ont souvent beaucoup de peine à en saisir la nature. De-là vient sans doute, que les remèdes les plus vantés se trouvent souvent sans effet. On ne sçauroit donc trop exhorter les praticiens de travailler à fixer ce protée, ni trop encourager les efforts qu'ils font pour en découvrir la cause & le remède. C'est à ce titre que nous applaudissons au travail de M. Pomme, fils, dont nous allons tâcher de donner une idée.

On trouve à la tête de son ouvrage une Epître dédicatoire à M. Chaptat, docteur en médecine, & ancien professeur d'anatomie en l'université de Montpellier; c'est un monument de sa reconnoissance envers ce célèbre professeur. La Préface qui la suit, expose les raisons qui ont déterminé l'auteur à prendre la plume, & donne d'avance une idée de son travail. Il la termine, en demandant grace pour son style.

L'Essai qu'on trouve ensuite, est divisé en trois sections. Dans la première, l'auteur expose les symptômes de la maladie dont il s'agit. Il recherche, dans la seconde, les

causes qui la produisent ; dans la troisieme enfin , il indique les remedes que son experience lui a appris être les plus efficaces pour la combattre. Pour démontrer les avantages de sa methode , il a ajoûté dix-huit observations , c'est-à-dire , l'histoire de dix-huit maladies , dans lesquelles il l'a employée avec succès ; enfin il termine son ouvrage , par le régime qu'il croit le plus convenable aux personnes qui sont d'un temperament vaporeux.

Nous ne nous arrêterons pas aux symptomes de cette maladie : on les trouve décrits dans tous les auteurs. Nous nous contenterons de rapporter la définition que l'auteur donne des affections vaporeuses. « J'appelle » affection vaporeuse , dit-il , cette affection » générale ou particuliere du genre nerveux , » qui en produit l'irritabilité & le racornissement. » Cette définition paroît d'abord obscure au premier coup d'œil ; mais elle devient claire , lorsqu'on connoît la cause immédiate à laquelle l'auteur attribue cette maladie : cette cause immédiate est , selon lui , l'éretisme ou le racornissement des nerfs , qu'il explique de la maniere suivante. Après avoir rapporté les causes éloignées , telles que la vie oisive , les passions de l'ame , l'abus des boissons chaudes , &c. il ajoûte : » Il me suffira donc d'avoir rapporté , en » général , les causes éloignées des vapeurs,

» Qu'on examine après cela leur action ; &  
» on verra qu'il en résultera le racornisse-  
» ment général du genre nerveux , par l'é-  
» vaporation du fluide qui sert à le lubrifier ,  
» le rendre souple , & propre à exécuter les  
» fonctions vitales , avec ordre & sans trou-  
» ble ; » c'est-à-dire , que le dessèchement  
des nerfs , auquel M. Pomme croit pouvoir  
attribuer l'augmentation de leur sensibilité ,  
est la cause la plus immédiate des affections  
vaporeuses ; quant aux obstructions des vis-  
ceres , qu'on avoit jusqu'ici regardées comme  
une des causes , elle n'est , selon lui , qu'un  
effet de la cause que nous venons d'assigner :  
» Car, ajoute-t-il , le sang & les autres humeurs  
» ne ressentiront-elles pas aussi l'effet d'une  
» telle constitution ? Leur épaisissement en  
» fera les suites , les sécrétions souffriront ,  
» & la circulation en sera dérangée ; l'em-  
» barras des visceres , leur obstruction , l'o-  
» blitération des vaisseaux , le défaut de nu-  
» trition , seront donc l'effet du racornif-  
» sement.

» Ayant trouvé la véritable cause des  
» affections vaporeuses , dit-il un peu plus  
» bas , on la détruira sûrement , en s'écár-  
» tant avec soin de la route ordinaire : loin  
» de tendre le système nerveux par des  
» remèdes forts & violens , nous ferons  
» nos efforts pour le relâcher , en employant  
» les contraires. » Il rejette en effet tous les

remedes qu'on avoit employés jusqu'ici, sous le titre d'anti-spasmodiques ou d'anti-hystériques, pour n'employer que les délayans & les humectans, tels que les bains domestiques simples, composés, tièdes, froids, les bains des pieds, les lavemens rafraîchissans, ceux d'eau commune froide, & même à la glace, suivant le cas & la saison; les fomentations avec les herbes émollientes, les tisanes rafraîchissantes, l'eau de poulet, le petit lait clarifié ou distillé, les bouillons de poulet, de tortue, d'agneau, de mou de veau, & ceux de grenouille; les potions huileuses, adoucissantes & mucilagineuses, enfin les eaux minérales acides.

Pour mieux remplir ses vues, M. Pomme donne en entier son procédé curatif. Il distingue à cet effet l'affection hypocondriaque de l'affection hystérique; celle-ci est, selon lui, sujette à des paroxysmes qu'on n'observe point dans la première: ces paroxysmes se montrent ordinairement avant le tems periodique des règles, ou dans le tems même du période; ce qu'il attribue à l'épaississement du sang, & au racornissement de ses vaisseaux, bien capables d'augmenter la tension spasmodique des nerfs. Dans ce cas, notre auteur fait donner à la malade plusieurs lavemens froids d'eau commune; &, suivant les cas & la saison, il

préfère l'eau à la glace. Il prétend que ce remède ne manque jamais son effet : selon lui, le feu excessif des entrailles, suite ordinaire de l'engorgement & des irritations, s'appaise & s'éteint ; la roideur diminue, & le spasme cede. Si c'est une suffocation violente qu'il faille appaiser, & que le flux menstruel soit entièrement arrêté, il fait tremper les pieds dans l'eau froide, jusqu'aux genoux ; & il assure que ce remède suspend ces sortes de suffocations, comme par enchantement ; si cela n'est pas suffisant, ajoute-t-il, le bain tiède, & le plus souvent froid, emportera le mal sans retour. Si le paroxysme reyient au premier reflux des mois, il fait une saignée au pied, mais jamais deux, parce que ce remède dessèche de plus en plus les nerfs, en les privant du fluide qui les arrose ; ensuite il a recours aux lavemens d'eau froide, aux bains, aux demi-bains, &c. & met son malade à l'usage de l'eau de poulet, d'orge ou de riz ; & pour tout aliment, il ne lui donne que quelques soupes au lait, ayant observé, dit-il, que le bouillon irritoit le velouté de l'estomac.

Il tient ses malades à ce régime, jusqu'à la période suivant. Il les fait rester dans le bain, jusqu'à ce que le paroxysme soit entièrement cessé, & continue à leur en faire faire usage pendant tout l'intervalle du

période , les y tenant trois ou quatre heures par jour , quelquefois six , & même davantage , suivant le degré de racornissement qu'il attaque. Il remarque à ce sujet , que , parmi les signes qui caractérisent le dernier degré de racornissement , il en est un auquel on ne peut pas se méprendre : « C'est , dit-il , » que les malades surnagent dans l'eau » du bain , jusqu'à ce que le relâchement » soit survenu , auquel tems , le corps devenu » plus pesant , parce que la chaleur interne » étant diminuée , l'air sera moins raréfié , » il se précipite dans le fond du bain.

Nous ne suivrons pas notre auteur dans les traitemens qu'il propose pour les différens symptômes de l'affection hystérique. Nous ne parlerons pas non plus de la cure de l'affection hypocondriaque , nous nous contenterons d'avertir qu'elle est parfaitement analogue à celle que nous venons de tracer. Il parcourt , en terminant cette dernière section , les différentes maladies auxquelles les affections vaporeuses peuvent être compliquées , & indique , d'après ses principes , le traitement qui leur convient. » Par tout , dit notre auteur , où le spasme » sera compliqué avec d'autres maladies , » par-tout il se fera respecter , & les humectans seront les seuls remèdes qu'on pourra » lui opposer.

Les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire , ne nous permettent pas

d'entrer dans aucun détail , au sujet des observations que l'auteur rapporte pour confirmer sa doctrine. Ces observations qui occupent la plus grande partie du volume , sont presque toutes caractérisées par quelque chose de singulier & d'extraordinaire. Nous allons terminer notre Extrait , en rapportant le régime que M. Pomme conseille aux personnes sujettes à ces sortes d'affections.

Après avoir décrit le tempérament de ces sortes de personnes , qu'il appelle tempérament mélancholique , il leur conseille d'introduire dans leur sang assez de liquide , pour qu'il en puisse pénétrer les parties trop rapprochées , pour qu'il puisse se mêler intimement avec elles , d'éviter tous les alimens de difficile digestion , tels que les farineux non fermentés , les légumes à gouffes , &c. ceux qui tendent à la pourriture ; le pain bien fermenté , les viandes les plus simples , tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes , les jeunes volailles doivent faire le fond de leur nourriture ; les herbes potageres en feront l'assaisonnement. Il leur interdit l'usage du vin & de toutes les liqueurs spiritueuses , leur conseillant de s'en tenir à l'eau pure ; mais ce régime , quelque exact qu'il puisse être , ne produiroit aucun des bons effets qu'on semble en attendre , s'il n'est soutenu par un exercice modéré , plus nécessaire aux gens de ce tempérament , qu'à tous les autres.



## HISTOIRE

*D'une Fièvre continue qui dégénéra en intermittente anormale, par M. GODART, docteur en médecine à Vervier.*

Une demoiselle, de vingt-deux ans, née avec une poitrine délicate, par conséquent fort sujette aux catarrhes, fut atteinte d'une fièvre très-violente, qui, outre les atteintes qu'elle portoit à la poitrine, se trouvoit aussi accompagnée d'un grand mal de gorge, de douleurs de tête insupportables, & d'une soif inextinguible.

Comme cette fièvre lui prit justement dans le tems de ses règles, qui effectivement couloient, je n'osai pratiquer d'abord les saignées que son caractère sembloit exiger, & je crus pouvoir y suppléer, en maintenant cette évacuation par des lavemens, & en tempérant l'inflammation générale par des juleps rafraîchissans, & par des boissons de même vertu.

Néanmoins les ordinaires se supprimèrent tout-à-coup au troisieme jour, & cette suppression produisit un redoublement de tous les symptomes, mais qui ne fut pas de durée; car ayant aussi-tôt fait saigner la malade au

pied , & ayant appliqué des cataplasmes légèrement attractifs aux gras des jambes , la tempête se modéra ; & les ménstrues qui reparurent le lendemain , dissipèrent l'inflammation de la gorge , & diminuèrent le mal de tête.

A bon compte , la fièvre persévéra , malgré les lavemens journaliers & autres remèdes rafraîchissans que j'employois ; & ce ne fut qu'au neuvième jour qu'elle commença à baisser , par une sueur générale , qui survint dans la nuit , & qui continua modérément pendant tout le jour.

Le dix , la fièvre , quoique notamment diminuée , subsistoit encore , d'où j'inférai que la crise n'avoit pas été parfaite : un dépôt très-abondant que formerent la nuit suivante les urines , qui jusques-là avoient toujours été enflammées , & ensuite duquel la malade se trouva sans fièvre , parut l'avoir complétée ; & la malade étoit si bien , que je n'hésitai point de faire prendre , le lendemain ( douzième jour de l'incommodité , ) une potion de manne , dans l'idée qu'elle tiendrait lieu de la médecine qu'on ordonne après les fièvres ; mais , à ma grande surprise , ce purgatif qui dans tout autre tems auroit assez bien évacué la malade , ne lui procura qu'une seule selle ; cependant la journée fut bonne : elle eut seulement à se

plaindre d'un mauvais goût à la bouche & d'une amertume & puanteur dans les phlegmes qu'elle expectoroit.

Les sueurs revinrent dès la nuit, les urines se trouverent derechef avec un sédiment blanc; & je remarquai, dans les crachats, du sang en partie caillé, en partie fluide, mais qui, selon toute apparence, provenoit des sinus frontaux, puisque la malade n'en donnoit qu'après avoir reniflé: je la rassurai donc sur l'inquiétude qu'elle avoit de ce symptome, & passai à l'ordonnance d'une médecine pour le lendemain, laquelle devoit suppléer à l'inaction de la manne prise la veille.

La nuit suivante, qui étoit celle du treize au quatorze, il lui survint une forte horripilation avec froid, qui dura une heure entiere, & fut suivie de chaleur & de sueurs: les urines se montrerent enflammées, sans sédiment; & la médecine qu'on avoit avalée avant mon arrivée, n'opéra que peu, & seulement l'après-midi.

Je fus un peu inquiet sur la cause de ce froid, & commençai à douter si je ne me ferois pas trompé sur celle du crachement de sang: le sujet que j'avois à traiter, étoit hypothéqué de la poitrine; il y avoit ressenti plusieurs points douloureux, depuis son dernier catarrhe jusqu'à cette fièvre; ainsi le soupçon de suppuration au poumon étoit fondé; un nouvel accès qui revint la nuit

suivante, des urines grasses, couvertes d'une pellicule, le fortifioient beaucoup : remarquant en outre plus d'oppression de poitrine qu'auparavant, & la malade ayant encore quelque peu refroidi la nuit suivante, puis étant entrée tout-à-coup dans une forte chaleur, je fus porté à croire que la suppuration faisoit du progrès, en répandant l'inflammation dans tout le voisinage de la vomique ; c'est pourquoi je me résolus à lui faire faire une saignée ce jour, qui étoit le seize de la maladie : la fièvre, avec altération, & des urines enflammées, n'en continua pas moins tout le jour ; mais la nuit fut bonne, & la fièvre se trouva le lendemain considérablement diminuée, de sorte que la malade ne se plaignoit plus que de son mauvais goût à la bouche.

Ce mieux continua jusqu'au lendemain l'après-midi, qu'elle ressentit encore quelques frissons suivis de chaleur & sueur ; & ce fut à celui-ci, que me rappelant leurs retours, à-peu-près réglés ; & un, sur-tout, que la poitrine se retrouvoit en bon état, & que le pouls ne donnoit aucun indice de fièvre lente : ce fut, dis-je, à ces marques, que je reconnus que ces froids étoient plutôt l'effet d'une fièvre intermittente, que celui de la suppuration : la pâleur du visage, qui ci-devant avoit été d'un rouge vermeil, & une certaine blancheur de lait, accompa-

gnée de sécheresse dans le blanc des yeux , qu'on remarque ordinairement dans ces fortes de fièvre , me confirmèrent assez dans cette pensée , pour me déterminer à lui ordonner le tartre vitriolé en poudre ; mais les sueurs qui en devinrent plus abondantes , & qui continuerent sans la moindre interruption , pendant deux jours & deux nuits , me firent comprendre que ce remede ne convenoit pas ici ; & je reconnus , à cette occasion , la vérité de ce que dit M. le baron de Van-Swieten , dans son Commentaire sur l'aphorisme 758 de Boerhaave , sçavoir que , « quoiqu'il paroisse que l'indication d'inciser & d'atténuer , soit quasi générale dans les fièvres intermittentes , » il est cependant des cas où il faut plutôt se servir de remedes qui épaississent , qui resserrent & qui fortifient ; en effet , ( ajoûte-t-il , ) les demoiselles délicates , & les hommes d'un foible tempérament ont quelquefois les humeurs tellement dissoutes par les fièvres intermittentes , qu'ils suent avec profusion , non seulement sur la fin des paroxysmes , mais aussi dans tout autre tems , sur-tout pourtant de la nuit , en dormant. » J'ai trouvé , poursuit ce bon observateur , » que les Anglois sont extrêmement sujets à ces fortes de sueurs , & il est clair qu'en pareil cas , les atténuans & les fondans seroient nuisibles , & qu'au

» contraire l'écorce de tamarisc, de capré ;  
» du Pérou, infusée avec des aromates dans  
» du gros vin rouge, font un remede très-  
» convenable ; car on parvient rarement à  
» la guérison des fièvres intermittentes dans  
» de tels sujets, si on ne remédie, première-  
» ment à la trop grande dissolution des liqui-  
» des, à la foiblesse des solides, par l'écorce  
» du Pérou, ou sans qu'on en obtienne du  
» moins un état de calme, qui permette au  
» corps de reprendre un peu ses forces.

Conduit par le conseil d'un si grand homme, j'ordonnai trois dragmes de quinquina, réduit en conserve par le syrop de capillaire ; mais la malade en avoit à peine pris les deux tiers, qu'elle commença au soir à fortement trembler par accès ; & cette convulsion de tout le corps augmenta tellement, que plusieurs personnes ne purent empêcher qu'elle ne fit des bonds sur son lit.

Cet événement effraya beaucoup les parens, & fit que l'on vint m'appeller en grande hâte. Je trouvai la malade toute trempée de sueur, se plaignant de différentes douleurs poignantes dans la poitrine, & d'une altération extrême : son pouls étoit plein, roide, & très-agité ; du reste, elle conservoit une entière présence d'esprit au milieu de ces accès. Comme j'attribuois cette catastrophe à l'action du quinquina, contre la cause pré-disposante de la fièvre,

je n'en fus pas effrayé ; j'avois déjà remarqué en plusieurs occasions , que le jour que l'on avoit pris ce remede , l'attaque étoit plus violente , mais qu'ensuite il n'en revenoit plus , ou que le peu qu'il en paroïsoit après , n'étoit pas de conséquence ; néanmoins je ne crus pas devoir laisser continuer un symptome aussi hétéroclite , & qui , par le progrès qu'on remarquoit qu'il faisoit d'un accès à l'autre , pouvoit amener quelque chose encore de plus fâcheux : c'est pourquoi je fis prendre un grain de laudanum , & une heure après , n'appercevant aucune diminution dans la violence des reprises , j'en prescrivis un second : cela n'empêcha pas qu'elle n'en eût encore quelques-unes assez violentes ; mais enfin pourtant elles cessèrent vers minuit , & la malade s'endormit jusqu'aux cinq heures du matin , toujours en suant : je la trouvai même encore toute mouillée , à la visite que je lui rendis , vers les sept heures du matin.

Je lui ordonnai de ne plus se couvrir du tout , & malgré la foiblesse où ces sueurs & ces violentes attaques l'avoient réduite : je la fis mettre sur son séant , dans un fauteuil.

Le jour se passa assez bien , mais les sueurs lui reprirent de la nuit. Comme j'avois à craindre le retour de son tremblement convulsif , je lui fis faire usage d'une forte décoction de plantain , dont elle devoit pren-

dre une tasse toutes les deux heures, & cela ; en la place du quinquina que la malade avoit en averfion ; & qui d'ailleurs ayant été reconnu, n'étoit plus de faifon.

Le foir de ce jour, l'accès voulut lui reprendre ; mais il s'en tint à une fimple menace, qui ramena encore les fueurs pendant la nuit : je recourus, pour les arrêter, à un remede fort vanté par M. Van-Swieten, qui est l'infufion de fauge dans le vin de Malaga. On avoit affurément befoin ici d'un remede qui portât coup, vu l'état où l'on étoit réduit, & vu que la difpofition à fuer étoit fi grande, que pour peu qu'on fe remuât au lit, on le faisoit abondamment, & qu'un bras, laiffé quelque tems couvert, par inadvertance, fe trouvoit-là même tout mouillé.

Elle prit donc de ce vin quatre fois par jour, une once & demie chaque fois, & acheva dans les entre-deux de ce premier jour le refte de fa décoction de plantain ; dont le bon effet fut annoncé par un fentiment intérieur, que la malade comparoit à celui qu'elle avoit autrefois reffenti, lorsque s'étant bleffé un doigt, elle en avoit appliqué les feuilles par-deffus ; c'étoit, difoit-elle, une efpece de tiraillement dans le creux de fon eftomac & dans le bas-ventre, qui ne manquoit pas d'arriver à chaque tasse qu'elle en prenoit, mais fur-tout aux



dernieres qui se trouverent chargées de marc.

Effectivement, il n'y eut à la suite plus d'accès ; la malade eut seulement à se plaindre d'un mal d'estomac ; qui lui reprit deux ou trois jours , à la même heure , de sa grande disposition à suer , & d'un reste de fièvre : comme je jugeai que ces symptomes provenoient de foiblesse , j'ordonnai l'extrait de quinquina avec la décoction de plantain.

Le mal d'estomac fut dissipé ; mais les sueurs continuerent encore quelques jours d'être abondantes , pendant lesquelles tous les cheveux de la malade tomberent ; elles ont ensuite diminué peu-à-peu : les forces & l'appétit sont revenus , & la malade s'est trouvée parfaitement guérie de cette fâcheuse maladie , au bout du troisieme mois de sa durée.

## OBSERVATION

*Sur la Fièvre protéiforme , par M. P L A N -  
C H O N , médecin à Perawelz , en  
Hainaut.*

Je fus appelé au mois de Novembre  
1759 , pour voir une femme hystérique ,  
âgée de quarante-cinq ans environ , d'un

tempérament sanguin & bilieux ; chez qui le cours périodique de la nature s'étoit éclipsé depuis six mois. Elle souffroit depuis un jour , d'un point de côté très-violent à la région du foie : elle avoit fort peu de fièvre ; elle touffoit beaucoup , & rendoit , avec peine , des crachats visqueux , teints de sang ; elle étoit dans un accablement extrême ; son pouls étoit petit , la respiration gênée : elle me dit pourtant que ce n'étoit que l'ombre de ce qu'elle avoit souffert depuis le commencement , qui étoit cinq heures du soir du jour précédent , jusqu'à minuit ; que depuis lors elle étoit un peu mieux : elle se plaignoit d'une chaleur à la région du mal , & dans tout le bas-ventre.

Je regardai cet accident comme un léger engorgement inflammatoire du foie. Sans entrer en détail des indications que j'avois à remplir , je débutai par une saignée au bras ; & pour évacuer la saburre des premières voies dont il y avoit des signes manifestes , avec constipation , je lui prescrivis une potion laxative , des lavemens qu'elle refusa : je lui fis faire usage abondamment des délayans & des béchiques émolliens , &c.

Je fis répéter la saignée le même jour le soir , avec soulagement ; son minoratif n'agissoit que lentement , en ayant vomi une partie : elle passa assez paisiblement la nuit suivante ; le matin , il ne lui restoit que

cette chaleur mentionnée , & une legere oppression de poitrine , sans aucuns vestiges de fièvre ; cependant , vu le long espace de tems que ses régles n'avoient reparu , pour les rappeler & emporter cette chaleur , dont la suppression des menstrues , selon moi , étoit la cause , j'en suis venu à la saignée au pied : j'insistai sur les lavemens que son caprice ne voulut point admettre ; il lui restoit cependant une constipation : le ventre étoit tendu & gonflé.

Ce jour-là , à cinq heures du soir , troisieme de sa maladie , tous les symptomes reparurent plus violemment que jamais. Je ne sçavois à quoi attribuer ce changement , l'ayant vue sensiblement mieux le matin. Je ne voulus pas la resaigner , ses forces étoient trop abbatues. Je lui prescrivis un emplâtre , composé : *R. Empl. de melilot. quod fit cum camph. scrup. ij. Sperm. cœt. dragm. sem. Oliban. mastich. succin. flav. myrrh. aa. dragm. j. f. f. a. emplastr. laterale.*

Vers minuit , le calme reparut ; il fut suivi d'une legere sueur ; elle cracha plus aisément , & se trouva mieux : il ne lui restoit qu'une paresse de ventre.

Flatée d'une convalescence prochaine , elle me remercia : elle fut obligée de me rappeler ; car le lendemain , à la même heure , un troisieme accès reparut ; avec plus de

violence encore : elle étoit dans un état à désespérer, sans presque de connoissance ; une suffocation des plus fortes l'avoit réduite à l'extrémité : la voix lui manquoit, l'expectoration étoit tarie ; elle avoit le pouls presque imperceptible, joint aux autres symptômes mentionnés, mais principalement avec un gonflement & une tension du bas-ventre extrêmes. Elle venoit de recevoir ses sacremens : je m'informai des circonstances essentielles de la maladie, & j'appris qu'il lui arrivoit encore, quoiqu'en assez bon sens pour l'ordinaire, d'avoir l'esprit un peu égaré : je ne doutai plus que la passion hystérique ne jouât ici son personnage ; étonné cependant de voir reparoître cet accident pour la troisième fois, à la même heure, je pensai à la fièvre intermittente tierce ; j'en fus bientôt persuadé, tant parce que ces accès commençoient par des frissons irréguliers, que parce que la fièvre intermittente étoit ici endémique : je connus bientôt cette métamorphose, & ne craignis plus tant pour la vie de la malade, flaté, que vers minuit, je la verrois mieux.

L'accès étoit cependant trop cruel, pour le laisser au soin de la nature, & sa suffocation exigeoit du soulagement : ainsi, calmer l'ataxie des esprits, leur procurer un libre cours, & donner par-là plus de jeu à la res-

piration ; avoir égard à la constipation , relâcher le tissu du bas-ventre , & tâcher de rappeler l'expectoration , étoient les seules indications que j'avois à remplir.

Je prescrivis donc les anti-hystériques , les anodins unis aux béchiques : *R. Aquar. hyssop. brioni. comp. aa. unc. ij. Sperm. cat. vitell. ov. solut. dragm. ij. Tinct. castor. gutt. xv. Syrup. de mæcon. unc. j. Misce, sumat cochleatim.*

J'employai les lavemens émolliens , les fomentations du bas-ventre , de même nature , & les délayans , &c. Ce remède fit un effet merveilleux : le matin , tout étoit calme , & se trouva comme auparavant : les lavemens n'avoient encore agi que légèrement : je les fis continuer , & les rendis purgatifs ; ils opérèrent comme je le desirois.

Je profitai de ce calme , pour m'opposer à un nouvel accès , qui infailliblement fût revenu avec plus de force , & sans doute eût pu perdre cette femme sans ressource , si on n'eût détruit le foyer de cette fièvre. Quel remède plus spécifique pour remplir un tel dessein , que le *quinquina* ! cette écorce divine , aussi précieuse à l'homme , que l'or que le Pérou nous produit : j'y joignis la rhubarbe , comme le dit le célèbre *Mead* (a) , d'autant plus qu'elle étoit

» (a) Longa autem me docuit experientia

indiquée : j'y ajoutai de plus la gomme ammoniac , pour aider l'expectoration , en atténuant la viscosité de ses crachats , *seq. modo* :

*R̄. Cort. Peruv. in alcohol. redact. dragm. vj. Rhei elect. pulv. scrup. iv. Gumm. amm. pulv. sal. ammon. depurat. aa. dragm. j. Mell. albiss. q. s. F. elect. usui*, à prendre toutes les heures & demie , à la dose d'une demi-dragme environ ; de sorte qu'elle a tout pris pendant l'intervalle ordinaire : elle con-

» exiguam portionem rhabarbari remedio huic  
 » ( cortici Peruv. ) admiscere , eâ , scilicet , ra-  
 » tione , ut alvus bis saltem quotidie deficiat ,  
 » neque unquam virtutem illius hoc modo frac-  
 » tam , sed feliciter potius auctam fuisse animad-  
 » verti : » *Et plus bas* : « Consilium cepi corti-  
 » cem hunc febribus accommodatissimum , sic  
 » exhibendi , postquam annis abhinc viginti ,  
 » febres intermittentes , quæ tunc per populum  
 » solito sæviùs grassabantur , in malum corporis  
 » habitum , imò & hydropem frequenter definere  
 » percepi , cui malo occurrere posse credebam  
 » istiusmodi curatione. Nec me mea spes fefellit ,  
 » quòd , ut statim comperi , quotiescumque hu-  
 » moribus crassioribus , gravatum corpus offen-  
 » derem , eandem tenui medendi viam : at cau-  
 » tio tamen erat , ne ultrà modum , purgare per-  
 » gerem ; idcirco , cum jam dragma una aut altera  
 » rhei assumpta fuerit , ab exinanitione desistere  
 » soleo , & celebris hujus antidoti usus per se  
 » insistere. » *Mead. Monita & præcepta medica* ,  
 cap. I , sect. viij , pag. 29 & 30.

tinua l'usage des béchiques incrassans & légèrement atténuans, qui étoient *la guimauve, la mauve, les fleurs de pavots rouges, de tussilage, de violettes, la racine d'althæa, de gramen & de reglisse*, & le remède suivant :

*R℞. Aq. flor. rhead. unc. iv. Ol. Proven-*  
*cial. unc. j. Mell. comm. unc. j. Vitell. ov.*  
*n° j. Syrup. capill. vener. unc. j. sem. Misce.*

A proportion qu'elle usoit de ces remèdes, les symptômes disparoissoient ; elle expectora beaucoup & sans peine, jusqu'au moment d'un nouvel accès, qui revint une heure plus tard, & ne dura que cinq quarts d'heures ; le reste de la nuit fut calme.

Je vis pour la première fois, les urines briquetées, ce jour-là. Les parens avoient négligé de me les montrer, malgré que je les eusse exigées ; assurément j'eusse connu plutôt le germe de cette maladie, si je les eusse vues plutôt.

Je lui fis continuer son électuaire & son régime : l'accès suivant ne fut qu'un accablement avec quelques frissons ; elle ne cessa pas de prendre son remède jusqu'à la dose de *unc. ij. cort. Peruv.*

Notez que le cinquième jour de sa maladie, ses règles reparurent, qui la soulagerent considérablement ; & le septième, elle sua abondamment deux évacuations que je regardai comme critiques.

A proportion que cette fièvre s'éclipsait, l'expectoration diminuoit, sans que la poitrine en souffrît. Sa convalescence a donné des marques évidentes, que tous les accidens de la poitrine n'étoient que symptomatiques ; de sorte que cette femme s'est rétablie insensiblement, ( ayant eu soin de la purger dans sa convalescence, ) d'une maladie qui l'eût livrée dans les bras de la mort, sans le quinquina. Telle fut la métamorphose de la fièvre tierce : tout médecin eût cru, au commencement, ce que j'ai avancé. Un troisième accès me fit réfléchir : j'évitai le coup qui alloit perdre infailliblement cette femme ; & je la guéris parfaitement, malgré la complication de sa maladie ; car la suppression de ses règles & la passion hystérique demandoient des attentions. Pour la cause de cette fièvre, c'étoit vraiment une saburre des premières voies : la fièvre intermittente ici endémique, alors étoit bilieuse, putride & vermineuse,

---

## OBSERVATION

*Sur une Fièvre hectique, par M. LORENT, docteur en médecine au Neuf-Brisac,*

M. de N. capitaine au bataillon de milice de Villeneuve, âgé de cinquante-cinq



ans , d'un tempérament robuste , tenant du phlegmatique & du sanguin , prit au mois de Décembre 1758 , pour une fièvre continue , une dose de poudre d'Aillaud , qui lui occasionna une superpurgation , avec des vomissemens de sang. La fièvre cesse au bout de quelques jours ; mais la convalescence est laborieuse , & bientôt suivie d'une rechute , avec des maux de tête & d'estomac , avec toux , soif , insomnies & des vomissemens continuels. L'on emploie des saignées , des minoratifs , des délayans , des apozèmes adoucissans , de toute espèce , des calmans somnifères , des anti-émétiques , &c. La fièvre s'étend au-delà de vingt jours ; l'on insiste aux indications qui sont évidentes : l'on recourt aux fébrifuges , avec précaution ; le quinquina est marié aux pectoraux , aux édulcorans , aux rafraîchissans , mais le tout en vain : rien ne maîtrise cette fièvre rebelle , qui mine peu-à-peu le malade , & devient *hectique confirmée*.

Je fus appelé vers la fin de Janvier 1759 : l'état du malade me parut désespéré au premier coup d'œil : *Febris hectica marasmodis* étoit à son second degré ; un pouls toujours accéléré , dans un corps totalement desséché , des saignemens de nez fréquens , des sueurs nocturnes , des chaleurs passagères , âcres & brûlantes , étoient autant de marques d'un sang appauvri , approchant de la

diffolution putride : par la toux, les crachats, la respiration, je ne reconus d'abord rien d'ulcéré aux poumons; mais l'organe le plus pitoyablement affecté, fut le ventricule, dont l'extrême irritabilité ne soutenoit ni alimens, ni remedes, sans exciter des catastrophes, comme des douleurs, des diarrhées, des vomissemens, des quintes de toux, des redoublemens de fièvre, &c.

Dans des symptomes aussi multipliés, ma premiere indication fut de combattre ce dérangement de l'estomac, comme le mal le plus urgent, de rendre les remedes & les alimens supportables, en émoussant l'irritabilité de ce viscere, par une espece de vernis, que l'on jetteroit sur les fibrilles gastriques, afin de suppléer à la tunique veloutée, que le purgatif drastique pouvoit avoir détruite. Les autres indications générales, & puisées dans la nature de la maladie, étoient de donner du mucilage aux fluides, de calmer l'érétisme des fibres, de rendre méables les tuyaux capillaires, desséchés & racornis, de désobstruer les glandes mésentériques & intestinales, de rouvrir les filtres, rétablir les secrétions, rectifier les fonctions des organes digestifs, &c.

Après avoir essayé des stomachiques doux, des toniques incrassans, comme sont quelques conserves, des gelées, des crèmes

de riz ou d'avoine , aromatisées , &c. je proposai au malade le lait , comme unique ressource. Il me dit que jamais il n'avoit pu en prendre , sans être incommodé ; cela ne me rebuta point contre un remede si évidemment indiqué ; & pour y disposer l'estomac , je fis précéder l'usage des bouillons de poulet , d'écrevisses , de plantes chicoracées & d'amandes ; ensuite je tentai le petit lait , où je fis bouillir les feuilles de menthe , & d'autres toniques les plus appropriés ; malgré ces précautions , la premiere dose que le malade eut prit , fut suivie d'aigreur , de colique , de diarrhée : je ne l'abandonnai point pour cela ; & au lieu de le donner pur , je le fis couper avec des infusions aromatico-stomachiques , y joignant les opîats absorbans ; mais rien ne me réussit : ce petit lait s'aigrit encore , je fus forcé d'y renoncer , & de venir aux bouillons de grenouilles , d'escargots , d'écrevisses , altérés avec les herbes convenables , aux différentes fortes de gelées , aux crèmes & aux consommés.

Tous ces remedes qui devoient au moins pallier le mal , n'ont pas le moindre succès pendant l'espace de deux mois : rien n'arrête la fièvre lente , le marasme , le dépérissement journalier ; les vomissemens seuls s'appaisent , mais l'estomac ne s'en trouve pas mieux : toujours également irritable , s'il

ne vomit plus, c'est faute de forces qui seroient nécessaires pour vomir. Quel parti prendre dans une situation aussi fâcheuse ? Les indications prises ne changent point : je ne perds pas de vue le lait ; je propose celui d'ânesse. Pendant que l'on a soin de faire venir une ânesse choisie & bien conditionnée, le malade essaie de prendre une cuillerée de lait de vache écrémé, & chargé d'un peu de poudre d'yeux d'écrevisses & de sucre blanc. A peine l'a-t-il avalé, qu'une pesanteur d'estomac, des anxiétés, des quintes de toux le mettent aux abois. Dès ce moment, je renonçai à toute espèce de lait, & je revins aux bouillons d'escargots, aux gelées, aux crèmes, &c.

Le malade soutint encore ces remèdes alimentaires pendant quelques semaines ; mais l'état de son estomac toujours empirant, il ne put plus supporter que la gelée suivante :

*P. La moitié d'un vieux coq,*

*Un poulet farci de creffon de fontaine,*

*Rapure de corne de cerf, six onces.*

*Herbes de verveine, de sanicle, de véronique,*

*Sommités de mille-pertuis, de chacune une demi-poignée,*

*Santal rouge,*

*Cannelle concassée, de chaque, un gros.*

Faites cuire le tout, selon l'art, dans trois pintes d'eau, jusqu'à environ une pinte :

passez-le avec expression : ajoutez-y le suc d'une orange amere , &c.

Au bout de quelque tems , l'estomac refusa aussi cette gelée , qui lui pesa comme une glu indissoluble ; & il n'y eut plus moyen de faire passer autre chose , qu'un bouillon fait avec une demi-douzaine d'écrevisses , & un poulet rempli de cresson de fontaine ; pendant que le malade prenoit , matin & soir , une cuillerée de suc du même cresson , & de menthe de jardin , récemment exprimé , dépuré & cuit , avec du sucre en consistance de syrop.

Six mois se passent sans le moindre changement en mieux. Je résolus de secourir l'estomac , par la diette sèche : le malade s'y soumit cinq jours de suite , ne prenant autre chose , que d'heure en heure , une cuillerée de consommé , & rinçant la bouche avec de l'eau fraîche , pour tromper la soif : cette abstinence de liquides ne parut pas être contraire ; mais il fut impossible au malade de la continuer plus long-tems.

J'eus enfin recours aux eaux de Plombières , si propres , par leur nature balsamique , à rétablir le ton des organes. On en fit venir quelques bouteilles ; mais la première cuillerée que l'on en donna au malade , produisit un si mauvais effet , que l'on n'osa pas en risquer une seconde.

Plus la maladie fut avancée , plus les

indications devinrent embarrassantes : l'interstie du suc gastrique, la foiblesse de la tunique musculieuse de l'estomac, exigeoient des toniques, des roborans, des cordiaux, pendant que l'érétisme du même viscere ne souffroit rien d'échauffant, rien de stimulant. Les adoucissans, les émolliens, les mucilagineux convenoient au corps, en général; & ces mêmes remedes étoient contraires aux obstructions qui se formoient peu-à-peu dans tous les viscères, & qui indiquoient des incisifs, des apéritifs, des legers fondans; mais en voulant ainsi lever ces obstructions, & atténuer cette lymphe sèche & épaisse, qui faisoit des stases partout, l'on courroit risque d'agacer les fibres, & de pousser à son comble cet excès de sensibilité de l'estomac, qui faisoit le symptôme le plus funeste de la maladie : des indications aussi opposées ne peuvent se remplir à la fois, que par un juste milieu, par des remedes doux, modifiés les uns par les autres, & administrés avec toute la prudence possible.

La boisson du malade fut, dans les commencemens, une décoction mucilagineuse, incrassante, ensuite une infusion d'herbes vulnéraires : vers la fin, elle fut faite avec la racine de farcepareille, le saffras, & un nouet de safran de mars apéritif.

Pour rendre les fibres souples & ductiles,  
pour

pour étendre les petits vaisseaux desséchés, racornis & flétris, rien n'étoit plus indiqué que les bains ou les demi-bains tièdes. Je voulus m'en servir les premiers mois; mais l'extrême foiblesse du malade, & les préjugés populaires dont il est difficile de secouer le joug, m'en empêcherent. Il me vint dans l'idée d'envelopper mon malade dans des linges arrosés avec une décoction émoulliente; mais cela me parut si incommode, que je me contentai de fomentier le bas-ventre, qui ressembloit à une planche, avec trois vessies de porc, remplies de lait tiède.

Vers les derniers mois de la maladie, qu'il ne fut plus permis de relâcher, je fis froter l'épigastre avec des huiles aromatiques; je me servis de cataplasmes confortatifs, de l'écuillon stomachique suivant :

*R. Empl. de crust. pan. 3. vj.*

*De Tacamahac. 3. iij.*

*Malax. cum bals. Peruv. q. s.*

*Irroretur ol. distill. Citr.*

*Cinnamom., aa.*

*gutt. vj.*

*F. Scutum stomachale.*

Quant aux bols, aux électuaires, aux poudres, aux drogues composées quelconques, il n'en fut plus question; l'estomac n'en souffroit absolument plus.

Tout ce que l'on a pu obtenir par la continuation de tant de remèdes, c'étoit un faux calme; car pendant le 5<sup>e</sup>, le 6<sup>e</sup> & le 7<sup>e</sup> mois, le malade n'eut ni soif, ni douleur, ni inquiétude, ni vomissement, ni diarrhée, ni sueur; du moins ces maux ne furent alors que rares & accidentels: le sommeil étoit naturel, la respiration assez aisée, les crachats sans purulence, glaireux, écumeux, ayant, comme dit le malade, le goût de ce qui se trouvoit dans l'estomac: ce bien-être apperçu, n'empêcha pas le fond de la maladie d'empirer; car la fièvre destructive alloit toujours son train; elle consumoit le corps de plus en plus, & enfin la nutrition étant totalement abolie, les veines épuisées & affaîsées, les viscères desséchés & corrompus, il étoit nécessaire que le patient s'éteignît peu-à-peu, & mourût le huitième mois de sa maladie, dans un marasme hideux.

Nous trouvâmes, dans l'ouverture du cadavre, les cartilages des côtes ossifiés;

Les os, en général, extraordinairement secs & cassans; la substance des muscles, que la consommation avoit presque réduite à rien, pâle, livide & mollassé;

Le poumon adhérent à la plèvre dans toute sa circonférence, & gangrené; le lobe droit, sphacélé antérieurement, & ren-



fermant un abcès considérable dans sa partie postérieure ;

Le péricarde, en partie cartilagineux, si intimement uni au cœur, que la substance de l'un & de l'autre paroïssoit confondue ;

Un polype notable à l'embouchure de l'artere pulmonaire, qui sortoit d'un cœur sec, pâle, flétri & vuide, de même que ses oreillettes ;

L'estomac plein de vents, situé dans l'hypocondre gauche, sur le centre de la rate, laquelle étoit plus ronde & plus noire qu'à l'ordinaire ;

L'épiderme de l'estomac, ou la membrane veloutée, ne tapissant qu'une petite étendue du côté du cardia, pendant que le reste paroïssoit lisse & poli, & comme raclé ;

L'épiploon sphacélé, de même que le foie, qui étoit d'un petit volume & d'une substance sèche, grenue, presque friable ;

Les intestins très-rétrécis, & rangés circulairement autour des vertebres lombaires, auxquelles le nombril & l'épiploon étoient immédiatement collés ;

Les reins si affaîlés & mollâsses, que l'on ne pouvoit presque rien distinguer dans leur intérieur.

Le mésentere, le pancréas & la vésicule du fiel, nous parurent dans un état assez naturel. Nous ne vîmes qu'un peu de sang

noir dans la veine cave supérieure & dans les veines hépatiques, les autres gros vaisseaux étant vuides.

*R É F L E X I O N S.*

L'histoire de la maladie & l'ouverture du cadavre nous prouvent que le velouté de l'estomac a été déchiré par l'action trop vive des poudres d'Aillaud, que cette tunique a été détruite peu-à-peu par la continuation des vomissemens, & la longueur de la maladie; que ce dérangement d'estomac a été l'origine de la fièvre lente & de ses suites.

Mais pourquoi cette fièvre lente est elle devenue incurable dans un sujet des mieux constitués? C'est qu'elle étoit fomentée par un virus vénérien, que l'opiniâtreté des symptômes & l'inutilité de tous les remèdes imaginables me permettoient de soupçonner dans les commencemens, mais dont l'existence ne m'a été confirmée que six semaines avant la mort du malade, lorsqu'il me dit avoir eu, peu avant de s'aliter, des chancres, qu'un chirurgien inepte lui avoit séchés par des topiques, sans faire d'autres remèdes. Cette déclaration n'étoit malheureusement plus de saison; tous les symptômes contre-indiquoient déjà le mercure; mais que né peut-on hazarder dans un mal

fans reffource ? Je fis froter le malade , de deux jours l'un , avec un quart de gros d'onguent : sept à huit frictions ne firent rien ; je n'en voulus pas davantage : la peau qui refsembloit à du parchemin ridé , étoit impénétrable au mercure. Connoiffant le virus dans les commencemens que je vis le malade , aurois-je été à tems de le combattre ? J'en doute fort , puisqu'alors la fièvre hectique étoit déjà confirmée : les plus funeftes fymptomes étoient à leur comble ; & d'ailleurs le lait , qui eût été fi néceffaire pour modifier l'action du mercure , étoit incompatible avec l'idio-fynchrafie du malade : il ne pouvoit donc foutenir le mercure avec fécûrité , que dans le tems de fes chancres ; & il eft certain que , guéri dès-lors par les grands remedes , il n'auroit pas manqué d'échapper aux effets de la poudre d'Ail-laud ; & jamais cette poudre n'eût eu des fuites auffi fâcheufes , fi elle n'avoit rencontré des vifceres viciés de la vérole , & une lymphe épaiffie & féchée par le même virus.



## OBSERVATION

*Sur une Fièvre putride-vermineuse, accompagné de délire phrénétique, où l'on a fait usage du vin avec succès, par M. DELAMAZIERE, conseiller-médecin du Roi, docteur-régent de la faculté de médecine de l'université de Poitiers.*

Quoique les observations d'Edinbourg fassent mention de l'usage du vin intérieurement dans les fièvres nerveuses, qui sont des especes de fièvres putrides, les médecins ne sont pas encore enhardis par un nombre suffisant d'observations, pour en faire usage dans ces cas, soit qu'ils craignent de s'écarter des règles de l'art, (en cela ils devroient faire attention à cet axiome : *Ars est aliquando ab arte recedere*,) soit qu'ils craignent de s'attirer la critique du public, si le succès ne répond pas à leur attente ; je me serois moi-même opposé à en faire faire usage au malade qui fait le sujet de cette observation, si son opiniâtreté ne m'y eût contraint.

Je fus appelé, l'année dernière, pour voir un charpentier, d'une constitution assez robuste, âgé d'environ quarante-cinq ans, adonné un peu au vin. Il y avoit quatre

jours qu'il étoit malade , lorsque je le vis pour la première fois. La fièvre , me dit-on , le prit en froid , auquel succéda une chaleur considérable , mal de tête , lassitude par tout le corps , ayant la bouche pâteuse , amère , avec envie de vomir , les urines rougeâtres , symptômes qui caractérisent assez bien la fièvre putride.

Le premier jour , on resta dans l'inaction ; pour voir quelles seroient les suites ; mais la maladie continuant avec plus de violence , on appella un chirurgien qui saigna le malade deux fois : le lendemain , pour subvenir aux nausées , il lui fit prendre du kermès minéral , ce qui l'évacua assez bien ; malgré ces secours , le délire survint la nuit , ce qui engagea le chirurgien à me faire appeler.

Etant auprès du malade , je voulus m'informer de ce dont il pouvoit se plaindre ; mais , que tirer d'un phrénétique & d'un furieux ? Je ne balançai pas à lui faire tirer sur le champ du sang au pied , avec d'autant plus de raison , que le pouls étoit plein , dur , sans beaucoup de fréquence. Je retournai , quelques heures après , pour voir le succès de la saignée : je trouvai le pouls petit , assez mol ; je pensai pour lors qu'il pourroit survenir une crise salutaire par les sueurs , la peau se trouvant moite , mais point du tout : je retournai le lendemain matin , je trouvai mon malade aussi furieux qu'a-

vant la saignée, le pouls petit, les membres froids; d'un côté, la saignée paroissoit indiquée; de l'autre, les forces ne le permettoient pas.

Tout ce qu'on offroit au malade, soit bouillon, soit tisane, étoit rejeté avec violence de sa part, au milieu de sa chambre, examinant d'abord s'il ne trouveroit pas occasion de fraper quelqu'un des assistans: voyant donc ses forces extrêmement diminuées, je lui prescrivis une potion cordiale, à laquelle je fis ajouter huit grains de kermès minéral: on lui en fit prendre une cuillerée, d'heure en heure, ce qui l'évacua assez abondamment pendant la journée: on trouva, dans ce qu'il avoit rendu, plusieurs vers; le lendemain, se trouvant plus faible, le délire persistant toujours, j'eus recours à une potion cordiale, plus active que la précédente; cela n'empêcha pas le malade de tomber dans une espece d'affection soporeuse, avec délire obscur; son pouls étoit pour lors petit & fréquent; je craignois fort pour ses jours: je me déterminai, dans cette circonstance, à lui faire appliquer les vésicatoires aux jambes, qui mordirent fort bien: le malade revint de son assoupissement, & retomba dans le délire phrénétique, comme auparavant.

Dans le commencement que je le vis, il me sollicitoit beaucoup à lui accorder du vin; mais comme il faisoit usage de cordiaux

assez actifs, je m'y opposai. Après l'action des vésicatoires, (qui suppurerent fort bien pendant huit jours, ) le pouls se ranima ; même répugnance qu'auparavant, pour les bouillons & la tisane qu'on lui présentait, demandant, à toute instance, du vin : voyant donc qu'il n'avoit rien pris depuis quatre jours ; que les cordiaux que je lui avois prescrits, n'avoient pas laissé de l'échauffer, & qu'il étoit inutile de lui présenter des boissons convenables à son état, je consentis qu'on lui donnât du vin, me ressouvenant des paroles d'Hippocrate : *Consueti longo tempore etiamsi deteriora sint insuetis minis molesta esse consueverunt ;* & de celles de Celse : *Consuetudo alia est natura ;* voici de la manière dont je me comportai, pour qu'il ne reçût que du soulagement de cette liqueur : je prenois les trois quarts d'un gobelet de tisane rafraîchissante, & je le remplissois de vin ; par ce moyen, je parvins à faire boire le malade (a) : j'essayai la même chose sur le bouillon, & je réussis : je lui faisois mettre aussi dans la bouche, de tems en tems, un peu

(a) Cette boisson est rafraîchissante, comme nous l'enseigne M. Van-Swieten, dans ses Commentaires sur Boerhaave, tom. II, pag. 111 ; ce qui devrait engager les médecins à ne pas tant s'élever contre l'usage du vin, dans les fièvres aiguës, puisqu'une des indications est de modérer l'impétuosité du sang.

d'orange. Il buvoit, par ce moyen, copieusement (a) : comme il avoit une répugnance invincible pour tout ce qui n'avoit pas goût de vin, qu'il y avoit indication urgente pour purger; qu'il étoit dangereux de retarder plus long-tems : j'étois en peine de trouver un remède facile à prendre, & qui pût agir avec efficacité : je m'imaginai que de l'émétique, en petite dose, agiroit comme purgatif; le succès couronna mon attente : je lui fis prendre, dans un peu de tisane & de vin, deux grains d'émétique, le matin, ce qui lui fit faire quelques selles mêlées de vers; quatre heures après, je lui en donnai une même dose : je continuai cette méthode, à quatre fois différentes, toujours avec beaucoup de succès, laissant un jour d'intervalle; par ce moyen, le ventre météorisé, sans cependant qu'il y eût d'inflammation, devint mollet, & dans l'état naturel : j'avois soin, les jours vuides de purgation, de lui faire prendre un lavement rafraîchissant & émollient; pendant l'usage de ces remèdes, il me fut impossible de lui faire prendre des narcotiques, de quelque façon que je les prescrivisse; car pour peu qu'il trouvât de dégoût dans ce qu'il buvoit, il le rejettoit.

(a) Il but par jour, pendant tout le tems de son délire, une pinte de vin, mêlée avec une quantité proportionnées d'eau.



A la suite de ces purgatifs, la fièvre cesse ; mais le délire persiste avec la même violence, & continue pendant deux jours : je craignois fort qu'il ne restât long-tems dans cet état ; il survint heureusement une hémorragie par le nez, assez copieuse, qui le dégagea un peu. Il dormit même deux heures, ce qui ne lui avoit pas arrivé depuis qu'il étoit malade : il se plaignit, après son réveil, de nausées considérables ; comme il étoit tard, que son ventre n'avoit pas coulé depuis vingt-quatre heures, je lui prescrivis un lavement commun, qui dégagea le bas-ventre : je prescrivis, le lendemain matin, cinq grains d'émétique, qui lui firent rejeter une quantité considérable de matieres bilieuses, aussi jaunes que du safran ; à la suite de ce vomitif, il revint entièrement à lui ; après treize à quatorze jours de délire : ce fut pour lors que je le soignai méthodiquement : je mis en usage les émulsions, auxquelles on ajoûtoit le syrop de nymphæa, & les purgatifs avec les tamarins ; & au bout d'un mois & demi, il fut en état de se promener, sans cependant être en état de vaquer à ses occupations.

Je ne me suis déterminé à donner cette observation, que pour faire voir qu'il meurt plusieurs malades par le trop grand scrupule ; qu'on a observé les principes généraux, principalement dans les hôpitaux.

## OBSERVATION

*Sur le danger qu'il y a de manger de la chair des animaux morts de maladie , par M. ODOLANT DESNOS, docteur en médecine , demeurant à Alençon.*

Le mercredi, 9 de Juillet dernier, je fus appelé, sur les neuf heures du soir, pour donner mes soins à deux familles de pauvres gens : je trouvai dans chaque maison, trois malades qui faisoient beaucoup d'efforts pour vomir ; mais ils ne rendoient plus que des eaux gluantes & un peu jaunâtres, sans aucun vestige d'aliment ; ces malades éprouvoient des tranchées vives, se présentoient à tout moment sur le bassin, & rendoient une eau jaune ; le ventre étoit tendu & météorisé, la respiration courte & gênée ; le pouls languissant, la langue sèche : ils se plaignoient de soif.

Je m'informai aussi-tôt si ces malades n'auroient rien mangé qui pût occasionner ces accidens. J'appris que la nommée la Noë, l'une des malades, avoit acheté, le dimanche, un poumon & un cœur de bœuf ou de vache, pour le prix de quatre sols ; qu'elle en avoit fait une espece de ragoût, avec de l'oignon & du persil : je me fis

apporter la marmite dont on s'étoit servi, de l'oignon & du persil qu'on avoit employé : je trouvai la marmite de fer , propre ; & je ne reconnus rien de suspect dans l'affaisonnement. On me dit que la viande, dont ces gens avoient mangé, étoit d'un animal mort de maladie ; qu'un boucher l'avoit acheté à vil prix, & ensuite l'avoit vendu en détail. J'ai fait inutilement des recherches, pour découvrir le genre de la maladie, même chez celui qui avoit vendu au boucher : je me suis assuré qu'un assez grand nombre de personnes qui avoient mangé de la chair de cet animal, n'en ont point été incommodées.

La famille de la Noë, qui en mangea le soir, ne s'aperçut de rien pendant la nuit ; mais le lendemain, le père, un enfant & la mère, furent pris successivement de frissonnement, d'oppression & des accidens ci-dessus décrits : la femme, qui étoit la moins malade des trois, ne s'imagina point que leur maladie pût avoir pour cause la viande, dont ils avoient mangé le soir : elle en fit part, le mardi, à la famille des nommés Piron & Abrouin ; trois personnes en mangerent, mais peu, parce qu'ils ne trouvoient pas bon goût à la viande : la nommée Piron, environ quatre heures après en avoir mangé, se plaignit d'être assoupie ; & hors d'état de continuer son travail ; sur les

fix heures, le nommé Abrouin, son petit-fils ; se trouva mal ; la mere en sentit autant : les accidens se succéderent rapidement. Ils éprouverent bientôt tous ceux dont j'ai fait l'énumération.

Dès que je vis ces malades, dont les uns étoient pris du lundi, & les autres du mardi, je jugeai qu'ils rendoient, avec beaucoup d'efforts, soit par haut, soit par bas ; que l'estomac & les intestins étoient déchargés de la partie la plus grossiere des matieres qui caufoient les symptomes dont j'étois témoin : je pensai qu'il n'étoit par conséquent plus tems de placer des émétiques, qui ne feroient qu'augmenter les accidens. Quoique je n'en connusse pas la cause immédiate, je tâchai de la découvrir par le raisonnement : les symptomes que je voyois, reconnoissoient une cause particulière ; cette cause ne produisoit ni les effets des poisons stupéfians, ni ceux des poisons amers, mais une partie de ceux qui arrivent, après avoir pris un poison corrosif : ce fut de ce point de vue, que je tirai mes indications curatives : j'ordonnai aussitôt aux malades, qu'on me dit avoir pris un peu d'orviétan, des potions huileuses, de l'huile pure, des tisanes avec la graine de lin & la guimauve, des lavemens avec le lait, où on fit fondre du suif de chandelle ; j'ordonnai des bouillons un peu

gras : je prescrivis , pour l'heure de minuit , à trois de ces malades un gros de thériaque chacun ; c'étoient ceux dont le poulx étoit très-petit & très-languissant : le lendemain matin , j'allai voir mes six malades : je trouvai le plus jeune expirant , & les cinq autres éprouvoient les accidens de la veille , mais dans un beaucoup moindre degré : le soir , à mon retour de campagne , j'appris que la tante de celui que j'avois laissé expirant le matin , étoit venue m'avertir que l'inhumation étoit fixée à six heures , & que je pouvois faire ouvrir le cadavre , si je le jugeois à propos : je m'y rendis sur le champ , & fis prier M. de Saint-Denis , l'un de mes confreres , qui avoit vu , avant moi , l'une des familles , de se trouver à l'ouverture. Le chirurgien commençoit de tracer son incision sur les tégumens ; & nous nous disposions à chercher les yeux nuds , & avec l'aide de la loupe , la cause prochaine de la maladie dans l'estomac & dans les intestins , lorsqu'on vint nous défendre *de la part de la justice* , de passer outre : nous nous retirâmes sur le champ.

Je continuai de donner mes soins aux malades , qui la plûpart ne vouloient point de tisane : j'y substituai une boisson copieuse d'eau , avec le syrop de limon ou de Berberis : mes malades allerent de mieux en

mieux, par le secours des remèdes huileux & gras, dont je faisois continuer l'usage, tant par la bouche, qu'en lavemens : le dévoiement, la tension du ventre & les tranchées diminuerent beaucoup ; les efforts de vomir étoient bien moins violens : je tâchai de les faire cesser totalement, avec des potions d'eau distillée de menthe, le sel d'absynthe, les gouttes anodines, & le syrop de limon, dont je fis donner à trois des malades qui vomissoient plus que les autres, & qui avoient rendu quelques vers par haut : dès le samedi, je trouvai trois de mes malades levés & marchant ; un quatrième étoit très-bien : ils furent en état d'être purgés le dimanche, avec les tamarins, le sel de tartre & la manne : quelques jours après, je les purgeai plus fortement ; & tous, au bout de quelques jours, reprirent leurs travaux ordinaires, à l'exception de la Piron, femme très-âgée, qui a demeuré quelque tems languissante, mais qui, après une troisième purgation, a recouvré toute sa santé. La nommée la Noë vint me trouver, environ quinze jours après, pour me consulter sur un gonflement de ventre ; il l'étoit effectivement, mais cet accident céda à une purgation.

Cependant j'avois appris par un grand nombre de spectateurs ce qui s'étoit passé, lors du transport de la justice, pour faire  
ouverture

ouverture du cadavre. M. Dumelanger, lieutenant criminel, assisté d'un médecin royal, & d'un chirurgien, prétendit que la connoissance de cette affaire lui appartenoit : le lieutenant de police qui s'y étoit également rendu, en réclamoit, avec justice, la compétence : le lieutenant criminel l'emporta, & dressa son procès-verbal, où il crut devoir s'élever contre la témérité du médecin ordinaire des malades, *pour avoir, sans juge, sans ordre de sa part, sans réquisition, osé fouiller dans un cadavre, pour tâcher d'en tirer des lumieres propres à le guider dans la cure d'une maladie singuliere, & par-là d'avoir cherché à se rendre utile au genre humain : le médecin royal dressa son procès-verbal, avec une exactitude singuliere ; les termes en sont trop intéressans, pour ne les pas rapporter.....* *Avons trouvé, dit-il, les intestins de couleur blanchâtre, ainsi que les membranes de l'estomac, ayant dégénéré de leur couleur naturelle, & les membranes graisseuses, ainsi que l'épiploon, dépouillés de leur graisse naturelle ; & ayant fait l'ouverture de l'estomac, avons trouvé seulement deux vers encore vivans, sans aucune liqueur ni aliment, contenus dans ledit estomac, ainsi que dans tous les intestins, qui étoient absolument vuides ; & ayant examiné le foie, avons trouvé sa substance altérée, & la vésicule du fiel gonflée ;*

*& l'ayant ouverte , il en est sorti une liqueur jaune & verdâtre , en partie ; & ayant fait l'ouverture de la poitrine , avons trouvé le poumon flétri & altéré ; & dans les ventricules du cœur , avons trouvé un peu de sang coagulé , ce qui nous fait dire & juger que ledit Abrouin ayant pris des alimens de mauvaise qualité , qui ayant été susceptibles de mauvaise digestion , ont causé une forte irritation dans l'estomac ou intestins , ou ils ont dû causer de grands vomissemens & un dévoiement considérable , par leur âcreté , & consommer la substance des parties internes ; & occasionner la mort dudit Abrouin.*

La nature de ce Journal ne me permet pas de faire des réflexions sur chaque phrase de ce procès-verbal , & sur-tout , sur la conclusion. J'aurois peut-être porté un peu plus loin mes vues , si j'avois assisté à l'ouverture. Je n'examinai point non plus si on auroit dû procéder , sans y appeller le médecin qui avoit traité le malade. De quelle autre façon pouvoit-on se mettre au fait de ce qui avoit précédé la mort ? Mais ni mes confreres , ni moi , ne devons jamais nous y trouver. Le médecin royal qui a fait ce procès-verbal , se croit fort au-dessus de ses confreres. Il prétend qu'ils lui sont assujettis par les provisions de sa charge ; qu'ils sont tenus , avant de s'établir dans le pays , de lui présenter leurs lettres , nonobstant leur



enrégistrement au greffe ; qu'il a seul, exclusivement à tous ses confreres, droit de visiter les blessés & les cadavres. A la vérité, nous préférons notre repos aux questions. Le droit de tous les médecins reçus docteurs dans une université quelconque, n'en est pas moins certain. Les prétentions des médecins & chirurgiens du châtelet de Paris, dont les médecins royaux des provinces ne sont que les représentans, ayant été créés, à leur *inslar*, par un édit de 1692, moyennant finance, ont été regardés comme chimériques à cet égard. Ils prétendoient avoir seuls le droit de dresser les procès-verbaux, & disputèrent ce droit à M<sup>e</sup> Louis de Santeuil, docteur en médecine de la faculté de Paris. Il perdit au châtelet, le 22 Juillet 1722. Appel au parlement, qui cassa la sentence du lieutenant criminel du châtelet, par son arrêt du 20 Mars 1728, & maintint tout docteur en médecine & tout chirurgien juré, dans le droit & la possession de faire, à la requisiion des parties, les visites & rapports des personnes blessées ou décédées, & à plus forte raison, de faire faire l'ouverture des cadavres de ceux qui leur ont été confiés.

Puisque la justice ne m'a pas permis d'examiner l'état du corps du nommé Abrouin, je me bornerai à assurer que le siége de la maladie étoit dans le poumon ou dans

le cœur, & peut-être dans toute l'étendue de la poitrine. Quoique ces parties parussent vermeilles, & sans aucune mauvaise odeur, on observa seulement que ces viandes écumerent plus qu'elles n'ont coutume. Quant au genre de la maladie, je l'ignore; mais les accidens me font conjecturer qu'elle étoit de la nature des poisons corrosifs.

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur un Enfant monstrueux, par M. JUVET, médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne-les-bains, en Champagne, associé au collège royal des médecins de Nancy, de l'académie des sciences de Dijon.*

M. Simon, chirurgien de l'hôpital, accoucha au mois d'Octobre dernier, la femme du nommé Café, cordonnier à Bourbonne, d'un second enfant, ayant eu de sa première grossesse une fausse couche; cette femme est jeune, forte & vigoureuse; sa grossesse fut heureuse, & l'accouchement y répondit.

L'arrière-faix arriva pêle-mêle avec l'enfant, qui n'avoit que la moitié, ou environ de la grosseur d'un enfant de neuf mois, quoiqu'à compter du tems où la mere

s'estimoit grosse , il devoit les avoir.

Cet enfant petit & délicat , n'avoit rien par-là de fort extraordinaire ; mais quel fut l'étonnement du chirurgien de le trouver sans bras , &c ? Il craignit d'abord que dans quelques manœuvres qu'il avoit pratiquées , parmi lesquelles cependant il n'y en avoit eu aucune de violente , vu la délicatesse de l'enfant , ce bras ne se fût séparé du corps : il le chercha en vain ; l'examen de l'enfant dissipa cette crainte précipitée.

Non seulement le bras , avec toute l'épaule , lui manquoit , mais encore toutes les parties contenant de la poitrine & du bas-ventre , tant antérieurement que postérieurement , du côté droit , de façon que , si , par la section la plus régulière , qui auroit coupé le sternum , depuis son premier os , & la ligne blanche par le milieu , on eût séparé ces parties , à commencer depuis la clavicule & les muscles du col , en finissant à la partie inférieure des lombes & du bas-ventre , on n'eût pas mieux réussi.

L'épine du dos étoit entière ; & du reste tout étoit bien conformé , excepté la partie supérieure de la tête , qui présentait un autre phénomène.

La tête étoit bien faite , les traits du visage bien marqués ; toutes les parties osseuses qui auroient dû former le sommet de la tête , étoient remplacées par une bordure cuta-

née, membraneuse, charnue, très-vasculaire, qui s'implantoit circulairement dans le centre du placenta, de façon que cet enfant y étoit attaché ou suspendu par cette bande circulaire, qui établissoit entre le placenta, & le fœtus qui n'avoit point de cordon ombilical, cette communication qu'il fournit ordinairement.

*Remarques.*

1<sup>o</sup> Le médiastin manquoit, d'où l'on sent que tous les viscères, excepté le cerveau, étoient flottans dans l'eau gelatineuse qui environne le fœtus dans la matrice; aussi étoient-ils à leur surface, livides & comme macérés, flétris, quoiqu'ils eussent conservé dans leur intérieur leur couleur naturelle.

2<sup>o</sup> Tous les viscères avoient leur configuration naturelle, & leur ordonnance intérieure. Les capsules atrabillaires, les reins, le thymus, le foie, comme de coutume, étoient très-gros : les circonvolutions des intestins, par le relâchement du mésentère, étoient éparpillées; le méconium remplissoit l'extrémité des gros.

3<sup>o</sup> Si le cordon ombilical manquoit, toutes ses dépendances manquoient aussi; le trou botal existoit, & le canal artériel.

4<sup>o</sup> Il n'étoit pas possible que l'enfant vécût quelque tems après sa naissance; outre qu'il

étoit foible, mal nourri, il devoit périr en traversant le détroit des parties génitales; les viscères à nud ne pouvoient qu'y être mal-traités & mis dans le plus grand désordre; aussi ne donna-t-il que quelques signes de vie passagers: d'ailleurs les poumons comprimés de tout côté par l'atmosphère, n'auroient pu se prêter à la respiration.

5° Si l'enfant étoit maigre & mal nourri, le placenta cependant étoit gros, bien conditionné, tel que celui d'un enfant de neuf mois, d'où il paroît que la disproportion qui se trouvoit entre l'un & l'autre, provenoit des loix de la circulation, blessées dans ce dernier, & dirigées contre l'ordre naturel, ou plutôt de la nudité des viscères, de l'inaction trop grande du fœtus dans la matrice, ses attaches l'y tenant comme fixé, ne lui permettant pas pour ses mouvemens tout le jeu d'un fœtus libre; car il y a des observations qui font voir que le cordon n'est pas absolument nécessaire: on ne l'a pas trouvé dans des fœtus qui se portoient parfaitement bien, & qui, comme celui-ci, non seulement n'avoient point de cordon, mais même d'attaches au placenta.

6° Cette réflexion me fit examiner très-sérieusement la tête de l'enfant, par ses attaches: je suivis, autant que je le pus, cette bande circulaire qui les formoit, que je regardai comme une construction singu-

liere, qui ser voit de cordon ; il fallut pour cela détacher sa tête de la bande ; cela fut exécuté avec circonspection, parce que j'ignorois encore s'il n'y avoit pas quelque adhérence entre la dure-mere, le cerveau & le placenta ; la dure-mere étoit saine, entiere, ainsi que le cerveau, appliquée par un simple contact au placenta, sans aucune adhérence ; la bande en avoit par-tout, étoit épaisse de deux lignes : elle se confondoit avec lui ; ses vaisseaux presque tous capillaires, n'étoient qu'une continuation du placenta, & *vice versa*.

Les ramifications des arteres & des veines cervicales & vertébrales des jugulaires externes, fournissoient le fond de cette contruction ; les ramifications artérielles tenoient lieu sans doute des arteres ombilicales, comme les ramifications veineuses, celui de la veine.

Il me semble qu'elle favorise l'opinion de ceux qui pensent que le placenta n'est qu'une espece de glande, destinée à l'élaboration d'une liqueur laiteuse, qui se transmet au fœtus, pour subir dans ses organes les mêmes changemens que dans les enfans qui vivent de lait. Je laisse aux sçavans à apprécier ma conjecture.



## OBSERVATION

*Sur un serrement ou brédissure de la mâchoire , à la suite d'un traitement vénérien , par M. HAZON , docteur en médecine de la faculté de Paris.*

Je fus appelé , l'hiver dernier , pour voir une jeune femme qui avoit été atteinte de la maladie vénérienne , communiquée par son mari. Après les préparations ordinaires , elle avoit reçu quelques frictions , après lesquelles elle avoit eu une salivation abondante , qui duroit environ depuis un mois. Selon toutes les apparences , on n'avoit pas eu un soin exact de sa bouche : elle étoit fermée depuis plus de quinze jours , au point que la malade étoit réduite aux alimens liquides : on auroit eu de la peine à introduire entre les dents l'épaisseur de deux écus de six livres. Celui qui traitoit la malade , prétendoit que cet accident n'étoit rien , & qu'il se dissiperoit sans secours : d'ailleurs la maladie vénérienne étoit assez bien guérie , & ses accidens entièrement dissipés ; cependant la malade étoit fort ennuyée de ne pouvoir ni parler ni manger , & de ce qu'on ne lui ordonnoit rien pour guérir cet accident ; c'est ce qui

l'obligea de m'envoyer chercher. J'examinai d'abord la bouche, par le peu d'ouverture qu'il y avoit, & je découvris que la langue étoit fort épaissie, pleine de chancres dans toute l'étendue de ses bords, & que la langue & toute la bouche étoient enduites d'un limon fort épais : je soupçonnai que les muscles massefer, releveurs & constricteurs de la mâchoire inférieure, étoient enflammés dans sa partie intérieure, du côté de la bouche, & rongés de chancres profonds : je ne me trompai point ; c'étoit la cause immédiate du resserrement ou de la brédisure de la mâchoire : j'examinai ces muscles par le dehors, & je les trouvai fort durs, sans douleur ; on les auroit pris pour des ligamens : toutes mes vues se portèrent à les amollir, à les détendre & à les relâcher ; c'est ce que j'exécutai par des décoctions émollientes de mauve, guimauve & poirée, coupées avec partie égale de lait, dont je faisois fomentier & doucher la partie malade, plusieurs fois dans la journée : je fis appliquer sur le corps de ces muscles l'onguent de la mere, sans litharge, à une certaine épaisseur, & le cataplasme de mie de pain & de lait par dessus : cette manœuvre amollit les muscles, les relâcha & donna facilité d'ouvrir peu-à-peu la mâchoire : la bouche, la langue & les muscles massefer,



à la partie interne, étoient farcis de chancres : je les détergeai avec les gargarismes déterfifs, composés avec le syrop de meures & l'esprit de vitriol, étendus dans l'eau : je fis toucher & nettoyer les chancres avec un bâton de réglisse effilé par le bout, armé de linge fin, trempé dans un liniment, composé avec à-peu-près partie égale d'esprit de vitriol dulcifié, & de miel rosat : on adoucit l'esprit de vitriol, avec plus ou moins de miel rosat, autant que le malade put le supporter ; on commença toujours par une dose moins forte : comme la malade sentoit une pesanteur d'estomac considérable, quoiqu'elle fût à la diète depuis long-tems, je soupçonnai son estomac rempli d'une portion de ces matieres glaireuses, qui avoient été portées à la bouche par le mercure dans la salivation, & dont une partie étoit tombée dans l'estomac par la déglutition : je lui fis prendre un émétique en quatre prises, qui lui en fit rejeter une quantité considérable, & qui la soulagea beaucoup : je réitérai ce vomitif le surlendemain, avec succès : je purgeai ensuite plusieurs fois avec la manne, le sel de seignette & le syrop de noirprun, & la malade fut guérie.



## OBSERVATION

*De M. SUREAU DE LA BONNANNÉE ,  
docteur en médecine de Montpellier , à  
Saint-Jean-d'Angely , sur des Sarcomes  
squirrheux , survenus en divers tems ,  
dans le dos , entre & au-dessous des deux  
omoplates , & dans la région épigast-  
rique.*

1<sup>o</sup> Un jeune homme , laboureur à bras ,  
âgé de vingt-quatre ans ou environ , au mois  
d'Avril 1760 , se trouvant incommodé , de-  
puis fix semaines , d'un sarcome squirrheux ,  
formé dans la région épigastrique , me fit  
appeller pour aller le visiter. Je me fis trans-  
porter chez lui , & lui témoignai tout le zèle  
& l'empressement à lui procurer mes soins ,  
pour faire dissiper cette tumeur. Je l'interro-  
geai & lui demandai d'où pouvoit provenir  
la cause d'une semblable excrescence , l'igno-  
rant entièrement ; il ne sçut que me répor-  
dre. Après avoir examiné de près , quel  
étoit le principe & la cause du sarcome , je  
l'attribuai aux efforts que le jeune homme  
avoit ressentis , en s'occupant trop aux tra-  
vaux pénibles de la terre , & aux soins de la  
campagne. Ce qui suit , confirmera davan-  
tage la vérité du fait.

2<sup>o</sup> Soupçonnant la saburre dans les intestins, & le mauvais levain de l'estomac, je fis précéder les remèdes-généraux, c'est-à-dire, un bon genre de vie, les purgatifs catartico-émétiques pris intérieurement, de même que les tisanes apéritives : je fis appliquer, sur la tumeur, des fomentations émollientes, de même que les emplâtres & onguens résolutifs ; mais mes soins devinrent inutiles : le sarcome squirrheux de la région épigastrique, au lieu de diminuer, ne fit que s'accroître de jour en jour. Ce phénomène me parut si surprenant, que je n'ai pas voulu laisser échapper l'occasion, sans en instruire notre bonne mere l'université de médecine de Montpellier, à qui je suis redevable de mon éducation.

3<sup>o</sup> Ce qui m'a paru plus singulier, c'est que la tumeur dorsale, ou le sarcome qui participe du squirrhe, dont le jeune homme est attaqué depuis cinq ans, a varié chaque année, & est devenu plus considérable : on a employé inutilement les onctions, & les onguens appropriés pour résoudre cette tumeur. Le jeune homme qui se portoit bien de ce tems-là, ne ressent point à présent de douleur dans le lieu affecté. Ce qui lui fait plus de peine, c'est la seule incommodité d'une cuirasse, qu'il porte par derriere & par devant.

4<sup>o</sup> Le sarcome squirrheux, tant de l'une

que de l'autre partie affligée, est une ex-croissance de chair, qui vient de l'aliment propre de la partie où elle naît, sans fluxion, ni décharge des humeurs des autres parties, formé par la collection de la matiere nutritive propre de la partie, qui s'est faite lentement dans le lieu affecté : cette tumeur, selon les loix physico-médicinales, reconnoît pour cause, le relâchement & l'inaction de la partie solide, qui ne peut surmonter l'obstacle, ni chasser la matiere propre qui nourrit trop la partie, ni même dissiper la matiere nutritive, déjà formée dans un autre tems, dans la partie maintenant affectée.

5° Le souverain Arbitre de toutes choses a voulu qu'il y eût un équilibre parfait dans les fluides & les solides, par leur action & réaction réciproque, & que les parties s'accrussent également, en se développant peu-à-peu, étant exposées à une pression égale ; par ce moyen, les liquides sont poussés par une force égale, dans toutes les parties du corps ; ainsi il arrive que la résistance étant par-tout la même, & la pression interne, égale, l'air pressant également toutes les parties du corps, les parties doivent nécessairement se développer également, en raison composée de leur masse & de leur volume ; de sorte que la force proportionnée de l'aorte, fait croître également toutes les parties ; & comme les petites parties du

corps , & même toutes les plus petites , sont creuses , elles renferment aussi un liquide qui les nourrit ; l'action & la réaction des parties fluides & solides n'étant plus la même dans toutes les parties du corps , leur équilibre étant ôté par le relâchement , dans le lieu affecté , la matiere nutritive propre de la partie , étant fournie en trop grande abondance , forme de pareils sarcomes squirrheux.

6° Voyant que mes soins étoient devenus inutiles pour ce qui concerne le traitement des deux sarcomes squirrheux , je prescrivis au jeune homme de mener un fort bon genre de vie & je lui défendis étroitement de ne point travailler à la terre , & lui fis observer de s'abstenir des exercices violens.

7° Le jeune homme ayant négligé mes conseils , reprit son même travail , en s'adonnant aux soins de la campagne & aux exercices trop rudes , & essuya misérablement un effort qui lui causa une entérocele formée par la relaxation ou extension de la partie inférieure du péritoine , dans lequel sont contenus les intestins. J'examinai de près la hernie ; & j'observai que dans la hernie intestinale la tumeur étoit dure , tantôt croissoit , tantôt diminuoit , & par intervalle de tems , s'évanouissoit tout-à-fait , selon qu'il y descend plus ou moins de l'intestin , ou qu'il est plein ou vuide ; car lorsque

la tumeur est comprimée, ou le malade couché sur le dos, les fesses hautes, les intestins se remettent dans l'abdomen, pour lors le malade ne ressent point de douleur : au contraire, lorsque la matiere se desseche dans l'intestin, de sorte qu'il ne peut être repoussé dedans, pour lors le malade ressent une douleur véhémente ; ces signes propres à la hernie intestinale, m'ont rassuré sur cette découverte ; la hernie étant de nature dure, par les matieres fécales retenues dans l'intestin, j'ai fait appliquer sur les parties affligées, des fomentations & des cataplasmes émolliens, composés avec racines d'althæa, de lys, feuilles de mauve, pariétaire, semence, ou farine de lin & de scœnu-grec, beurre frais sans sel, graisse de volaille, huiles de lys, d'olive & d'amandes douces, & j'ai fait prendre au malade, pendant trois ou quatre heures, un demi-bain d'huile tiede : on est venu à bout de faire la réduction de la hernie intestinale, en la pressant doucement avec la main. Le malade aujourd'hui porte un brayer, sans aucune autre incommodité.

8° Les sarcomes squirrhieux, situés dans le dos & dans la région épigastrique, sont devenus prodigieux depuis la descente qui lui est arrivée, pour avoir négligé mes avis ; & c'étoit avec raison que je soupçonnois que la cause d'un phénomène aussi surprenant,

nant; ne pouvoit provenir que d'un effort, qui a tellement dérangé les fluides & les solides du lieu affecté, que l'équilibre ne régnoit plus entr'eux; de sorte que s'étant adonné aux exercices trop violens de la campagne, par le besoin qu'il avoit de gagner sa vie, n'ayant pas de secours, & dépourvu de biens, les mêmes exercices lui ont causé l'entérocele, de même que l'accroissement des sarcomes squirreux, parce que les parties se trouvant plus nourries par la collection de la matiere nutritive propre de la partie, portée en plus grande abondance dans le lieu affecté, causé, comme il est mentionné ci-dessus, par le relâchement des solides.

---

## L E T T R E

*A M. \*\*\* , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , par M. L E C A T , chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Rouen , & secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de cette ville.*

M O N S I E U R ,

M. de Montulé m'a assuré que la cure de mademoiselle d'Hautot, vous avoit causé quelque surprise, & que vous desiriez d'en

avoir l'histoire, afin de la rendre publique. C'est sur sa parole, Monsieur, & par le cas que je fais de votre jugement, que je me détermine à m'y soumettre.

*Cancer ulcéré fongueux, avec glandes sous l'aisselle, & altération d'une côte, extirpé & guéri.*

Mademoiselle d'Hautot, âgée de soixante-cinq ans, rue Saint-Patrice, à Rouen, avoit, depuis plusieurs années, une tumeur au sein gauche, qu'elle attribuoit à quelque contusion. Elle fit usage des fondans & autres remèdes de toutes les espèces. Dans les derniers tems, elle se livra à un prétendu guérisseur de cancers, qui les traite par des escarrotiques. La tumeur s'ouvrit profondément, & produisit des excroissances, que l'entrepreneur s'efforça de consumer; mais, comme l'hydre de la fable, elles renaissoient sans cesse. A la fin, il avoua son impuissance & sa témérité. L'alarme se mit dans la famille & chez les amis. Je fus consulté; je voulus voir: je trouvai un assez vaste chouxfleur fongueux, entouré, par toute sa base, d'un rebord d'ulcère renversé, calleux, avec de vives douleurs lancinantes: cette tumeur ne paroissoit pas adhérente, & il n'y avoit que quelques grappes de petites glandes sous l'aisselle: je pensai que tout n'étoit pas encore perdu,



que l'opération étoit praticable , que son succès n'étoit pas hors de vraisemblance , qu'au moins c'étoit la seule ressource que je voyois à l'état où se trouvoit mademoiselle d'Hautot. Comme on ne lui avoit plus laissé entrevoir d'espérance , ma consultation lui fut très-agréable , & elle me pressa très-fort de lui faire promptement l'opération.

Je la fis en effet , le 29 Juillet 1760 , en commençant par les glandes de l'aisselle , que je sçavois bien qui me donneroient plus de travail que tout le reste. Je me servis d'une double errhine , assez grande & très-affilée , que je plongeai dans les tégumens de l'aisselle , sur les plus éloignées de ces glandes : l'incision de ces tégumens fit un angle , dont le sommet étoit au haut de l'aisselle , & l'ouverture vers le sein : j'enlevai cet angle , avec les glandes correspondantes , & tout , en les extirpant du fond de l'aisselle , je les laissois attachées aux graisses & aux tégumens , en sorte que quand toutes ces grappes furent enlevées , elles faisoient masse avec ce lambeau qui tenoit à la mammielle par sa principale largeur ; alors je prolongeai mes premières incisions autour de la tumeur principale , & même un peu plus haut , autour d'une excoriation de la peau , qui me paroissoit fort suspecte : je n'épargnai pas les fibres musculaires , qui me parurent entichées de virus : l'extirpation de la mammielle fut

beaucoup plus prompte que celle des glandes de l'aisselle : toute l'opération dura deux minutes & demie.

Il n'y eut rien de remarquable dans la suite, jusqu'au vingt-septieme jour, que la suppuration étant bien établie, nous aperçûmes que le bras, du côté malade, étoit enflé. J'en fus d'abord alarmé ; mais ayant vu que la plaie de l'aisselle étoit très-belle, je soupçonnai que le bras, mis trop près du corps, avoit été comprimé par l'appareil, & que cette compression, en gênant la circulation, avoit produit l'œdeme : je fis mettre le bras plus loin du tronc, sur un oreiller, & il désenfla.

Le dix-septieme jour, je découvris, au milieu de la plaie, une tache blanche, que je couvris de précipité rouge.

Le vingt-un, cette tache tomba ; c'étoit une escarre assez large, qui mit au jour environ un pouce de la côte fort noire, & par conséquent affectée du virus, par quelque filet qui avoit fusé de la mamelle, vers cette partie dure : cette découverte m'affligea, mais ne me découragea point. Sans donner aucun indice de mes alarmes à la malade, je la préparai à me laisser attaquer ce virus dans ce nouveau siège, persuadé que je pourrois encore le dompter, si c'étoit-là ses derniers retranchemens.

Le vingt-quatrieme jour, mardi 19 Août,

j'attaquai cette carie de la côte; j'enlevai la table extérieure noire, & je ruginai la substance osseuse, jusqu'à ce que je l'aye trouvé blanche, ferme, en un mot, saine; je l'ai pansé avec un plumaceau, imbu d'un mélange d'huile de gayac, de teinture de myrrhe & d'aloës: j'ai rendu le lendemain ce mélange plus liquide encore, avec l'eau spiritueuse de lavande.

Le 28, il y avoit déjà quelque apparence de chairs sur la côte ruginée.

Le quarante-unième jour, elle fut tout-à-fait couverte & remplie de bonnes chairs, & la plaie de l'aisselle étoit cicatrisée.

Je vous épargnerai, Monsieur, toutes les petites alternatives des chairs moins belles, plus belles, des usages que j'ai fait des remèdes indiqués en pareils cas. Je ne vous parlerai pas non plus du régime, des purgations, des tisanes, des opiats, du cantere que j'ai appliqué au bras opposé, le cinquantième jour, &c. tous ces détails sont trop connus. Je me borne à vous apprendre que la cicatrisation de la plaie s'est faite vers le quatre-vingtième jour, & qu'un dérangement dans la santé de mademoiselle d'Hautot, ayant occasionné une assez grande excoriation à cette cicatrice toute nouvelle faite, nous avons été environ un mois à réparer ce petit désordre, mais qu'à la fin les cicatrices & la santé de mademoiselle d'Hautot,

ont été ramenées dans le meilleur état, & s'y soutiennent parfaitement. J'ajouterais même, qu'elles n'ont pas été ébranlées par une chute très-dangereuse, qu'elle a faite depuis peu dans un escalier fort difficile, & dans laquelle une extension involontaire du bras du côté malade avoit fait une petite rupture de la cicatrice de l'aisselle, qui a laissé échaper quelques gouttes de sang. Une saignée & les remèdes usités en pareil cas, ont fait disparaître les contusions, les blessures & toutes les suites de cet accident.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*P. S.* Vous serez peut-être bien aise d'apprendre, Monsieur, que j'ai fait, ce printemps, l'extraction totale d'une portion cariée de l'humerus, de trois pouces dix lignes de long, contre son articulation supérieure, & qu'en moins de six mois, cette portion de l'humerus s'est régénérée au point, que le sujet qui est François Romain, invalide à Dieppe, se sert de son bras pour tous ses usages ordinaires. Vous ne douterez pas, Monsieur, qu'un hôpital de 400 malades, dont 100 sont des maladies chirurgicales, ne me fournissent de nombreuses occasions d'observer, qu'assurément je ne laisse point perdre, quoi qu'il ne m'arrive guères de les publier; mais j'espère qu'elles paroîtront quelque jour dans les ouvrages dont je suis redevable au public.

## DEUX OBSERVATIONS

*Sur trois circonstances qui ont accompagné deux opérations de la Taille latérale, par M. DUMONT, fils, chirurgien à Bruxelles,*

Au printemps de l'an 1758, mon pere fit à l'hôpital, Saint-Jean, l'opération de la taille, à un jeune homme d'environ vingt ans, avec le lithotome caché, mais corrigé, d'après les instructions de l'académie royale de chirurgie, moyennant lequel le col de la vessie fut assez débridé, pour permettre assez librement l'entrée & la sortie du gorgere & des tenettes : le sujet étoit situé presque horizontalement. Après avoir cherché exactement la pierre, tant par toutes sortes de tenettes, que par ses doigts, bou tons, sondes à femmes, &c. il n'en put point trouver ; cependant, certain ici, si jamais on peut l'être, de l'existence d'une pierre dans la vessie, qu'il avoit encore touché du bout de sa sonde, avant de faire l'opération, il résolut de remettre son extraction, à quelques jours de-là, plutôt que de sacrifier son malade au cruel honneur de tâcher de trouver la pierre dans le premier moment de l'opération, par

toutes tentatives possibles , qui n'auroient certainement pas manqué d'attirer des suites funestes. On dégagea le malade , pour être mis dans son lit. Aussitôt un élève mit son doigt dans la plaie , & s'écria qu'il avoit senti la pierre. Alors mon pere introduisant dans le même moment son doigt dans la plaie , sentit qu'en effet une pierre s'offrit au col entamé de la vessie ; aussi il ne différa pas un moment de profiter de cette heureuse circonstance ; car ayant conduit une tenette sur son doigt qui lui servit de conducteur , il la saisit , & en délivra heureusement le malade , qu'on avoit laissé délié , & fait tenir de façon , que son tronc fit angle aigu à la table , & que ses cuisses presque pendantes , fussent écartées , sans que ses jambes fussent pliées. La pierre avoit la grosseur d'un demi-œuf de poule , & étoit toute hérissée de pointes ; ce qui avoit mis la vessie dans un si mauvais état , qu'en conséquence de l'abondance de la matiere purulente qu'elle fournissoit , & afin de la nettoyer par ce lavage & d'entraîner en même tems les matieres mal-faisantes , elle fut injectée , deux fois par jour , d'un mélange d'eau d'orge & du miel rosat , moyennant la sonde à femme qui servit d'aqueduc à l'injection , laquelle sonde fut ternie d'une telle noirceur , qu'elle n'en put être ôtée , qu'après qu'elle fut

bien écurée. Les injections répondirent parfaitement à nos attentes : quatre à cinq petites pierres sortirent encore pendant ces pansemens , ainsi que plusieurs lambeaux membraneux , de la grandeur d'un petit écu , lesquels étoient tous parsemés de graviers. Enfin , par les soins extrêmes qu'on en eût , il guérit parfaitement , au bout de deux mois.

### SECONDE OBSERVATION.

Au commencement du mois de Mars de l'année 1760 , mon pere fut mandé chez le sieur Dujon , peintre , pour voir son fils âgé de quinze ans , lequel , ayant eu depuis son tendre âge tous les signes équivoques d'une pierre dans la vessie , fut trouvé par la sonde en avoir réellement une , & cela , non équivoquement ; en conséquence il fut taillé par mon pere , le 12 du même mois , à l'appareil latéral , avec un lithotome de notre invention , mais qui ressemble fort à celui de M. *Lecat*. La prostate & le bourrelet étant nettement entamés , il introduisit très-facilement son gorgéret , & ses tenettes. Mais après bien avoir cherché la pierre , avec tous les instrumens ordinairement employés en pareil cas , il ne put rien trouver du tout. Instruit que j'étois par l'observation précédente , que le dénouement des liens & le dégagement du malade avoient favo-

risé la présentation de la pierre (cachée auparavant,) je lui en fis ressouvenir, & aussi-tôt le malade fut délié & dégagé; & afin de mieux encore faire sortir la pierre que nous pensâmes d'abord être logée dans quelque cellule ou repli de la vessie, je le fis promener, & faire quelques mouvemens. Le sujet étant encore une fois repris, mais situé dans la même position, dans laquelle on trouva la pierre à celui de l'observation précédente, l'on fit encore de nouvelles recherches; mais encore une fois, l'on ne trouva rien, excepté qu'il lui sembloit avoir touché à travers une membrane lisse, un corps étranger; mais comme c'étoit aussi loin qu'il pût atteindre avec son doigt, c'étoit assez faiblement. Nous remîmes le sujet à quelques jours de-là, lequel excès de prudence & d'humanité fut malignement interprété par des gens mal-intentionnés, à qui l'envie fit répandre des discours aussi faux que honteux pour eux. Mais bientôt, trois à quatre jours furent à peine passés, que le malade se plaignit de ses mêmes douleurs: nous pensâmes d'abord que la pierre s'étoit délogée, & étoit venue se présenter à l'orifice de la vessie; & en effet, nous ne fûmes point trompés: car mon pere introduisant la sonde à femme dans la vessie, il heurtoit de son bout contre la pierre; en conséquence, il délivra le



malade, le cinquième jour, après le premier tems de l'opération, de deux assez grosses pierres, dans un peu plus d'une minute, en présence de ceux qui avoient été au premier tems de l'opération. A présent, le dix-huitième du mois d'Avril, le malade est compté parfaitement guéri.

Voici deux observations qui sont remarquables par trois endroits. 1<sup>o</sup> Dans la première observation, l'on n'a pu trouver de pierre, (tous les moyens ordinaires étant employés inutilement,) qu'après que le sujet a été délié & dégagé, & tenu dans une situation plus perpendiculaire & moins gênante que la première. La raison de cet événement qui paroît d'abord bizarre, & que je ne prétends donner que comme une conjecture vraisemblable, me paroît celle-ci. Pendant une si pénible & douloureuse exécution, le sujet criant toujours de toutes ses forces, toute sa machine n'en peut qu'être extrêmement agitée; & faisant pour cet effet de violentes expirations, il met en jeu, tout à la fois, & le diaphragme & les muscles épigastriques, lesquels, entrant en action, chassent, avec une force presque incroyable, tous les viscères flottans du bas-ventre vers le petit bassin où est logée la vessie, laquelle étant vuide d'urine, & ayant ses parois relâchées, est comprimée par ces viscères tumultueux.

tueusement agités , de façon à être obligée de prendre telle figure que lui permettent les viscères qui la serrent étroitement. En conséquence , elle peut être divisée , ou en cellules ou en poches , ou être repliée ou avoir quelqu'autre figure toujours capable de cacher la pierre dans le moment de l'opération , & de la rendre inaccessible aux instrumens du lithotomiste le plus industrieux. Mais ce malade , une fois dégagé de ses liens incommodes , & étant pour un moment dans le repos , il respire tranquillement , donne le calme à ses agitations ; alors , par une suite nécessaire , les viscères du bas-ventre n'étant plus si violemment agités par le diaphragme & les muscles épigastriques , ils cessent de comprimer la vessie qui se met à son aise , & dans son état naturel ; la pierre n'ayant alors plus de recoin qui la loge , & le malade étant situé plus perpendiculairement , elle tombe , par son propre poids , vers l'orifice de la vessie , où l'opérateur n'a qu'à la saisir , s'il ne dérange point fort le malade : l'événement heureux , d'après une telle conduite , semble confirmer ce raisonnement.

2<sup>o</sup> Il est à remarquer que de la vessie du même sujet , il soit sorti , pendant les pansements , quelques pierres , & plusieurs lambeaux membraneux , qui tous étoient parsemés de graviers ; les pierres hérissées de

pointes, ne peuvent que fort incommoder la surface interne de la vessie, d'autant plus que le malade les portoit depuis long-tems, & qu'il mène une vie peu sédentaire. L'on ne manque point d'exemples, où des parties, & même toute la membrane veloutée de quelques intestins, se soit rendue par l'anus, sans cependant que la vie du malade en ait périclité; mais pour des exemples d'une pareille possibilité, à l'égard de la vessie, l'on n'en trouve pas, que je sçache, comme si les auteurs n'eussent jamais eu lieu d'observer ceci, laquelle chose, s'il est permis de raisonner par analogie, peut avoir lieu, vis-à-vis la membrane veloutée de la vessie, comme vis-à-vis celle des intestins; notre observation ne le prouve d'ailleurs que trop, pour y insister davantage. Les injections doucement détersives aident beaucoup le mécanisme de cette séparation, qui n'est autre chose qu'une suppuration établie entre cette membrane affectée, & les autres qui sont saines. Ainsi l'on ne pourroit trop les recommander, en pareils cas; car il est à penser, que c'est de ces restes de membranes à demi-détachées, & qui ensuite s'unissent & s'accroissent à quelque autre endroit ulcéré de la vessie, ou de cicatrices malfaites, que naissent plusieurs de ces figures bizarres de vessies.

3<sup>o</sup> Il est bon de faire attention dans la 2<sup>e</sup> observation, que l'on n'a pu trouver de pierre dans le premier moment de l'opération ; quoiqu'on eût employé tous les moyens , même ceux qui , dans l'observation précédente , réussirent à faire trouver la pierre. Mais il est à remarquer ici , que l'opérateur avoit senti , à travers une membrane lisse , un corps étranger , ( quoique foiblement. ) Cette observation étant tout-à-fait semblable, dans tous ses points , à celle que rapporte M. *Verdier* de M. *Bordenave* , je ne puis m'empêcher de penser qu'elle soit entièrement dans le même cas. En effet , il y est dit , tom. 4 ; Mém. de l'acad. de chirurg. recher. sur les hern. de la vessie ;  
 » que le cadavre d'un soldat invalide étant  
 » destiné à des épreuves chirurgiques , on  
 » s'étoit proposé de faire sur lui l'opération  
 » de la lithotomie ; l'on avoit incisé le corps  
 » de la vessie au-dessus du pubis , pour y  
 » mettre une pierre comme il est d'usage  
 » en pareil cas ; après avoir fait au périné  
 » l'incision ordinaire pour le grand appareil ,  
 » & portant par la plaie des tenettes dans  
 » la vessie , pour saisir la pierre : on fut d'au-  
 » tant plus surpris de ne la point trouver ,  
 » qu'on l'y avoit touché un moment aupara-  
 » vant avec la sonde ; par des recherches  
 » que l'on fit , on découvrit qu'elle étoit pas-

» sée dans cette poche extraordinaire, qui  
 » se trouvoit comme collée à la partie pos-  
 » térieure de la vessie; & l'on jugea que  
 » la pierre, vraisemblablement située vis-à-  
 » vis l'ouverture de la cloison, avoit été  
 » poussée de la vessie dans cette poche,  
 » par l'extrémité du gorgeret, dont on s'é-  
 » toit servi pour l'introduction de la te-  
 » nette. » Ces conformations extraordinaires  
 de la vessie ne sont point si absolument  
 rares qu'on le pense bien. Velsch. exercit.  
 & observat. anatom. *Bauhinus*. théatr.  
 anatom. *Blasius* observ. med. rarior. *Ver-*  
*dier*. recherch. sur les hern. de la vessie,  
 tom. 4, acad. chirurg. & *Riolan*, dans son  
 antropologie, rapportent des exemples de  
 vessies partagées en deux par une cloison  
 membraneuse, qui, étant percée, permet  
 une communication entr'elles; de sorte que  
 ces pierres étant une fois dans l'autre por-  
 tion que celle où l'opérateur peut entrer,  
 il est impossible de la charger, tandis qu'elle  
 reste-là, quoique, pour me servir des ter-  
 mes du célèbre *Tulpius*, Esculape même  
 fût chargé de l'exécution. C'est en par-  
 lant de cette vessie double de l'illustre  
*Casaubonus* qui fut taillé, & auquel l'on  
 ne put trouver de pierre, qu'il dit, qu'a-  
 près sa mort, il vit : *Quod lapis latitabat*  
*sam perplexo errore contortæ huic vesicæ*

*implicitus, ut ne ipſus quidem Æſculapius eum inde exemiſſet ſine manifefto vitæ discrimine.* Tulp. Obſervat. med. lib. iij, cap. 5. Dans notre obſervation, il eſt à ſuppoſer, avec vraifemblance, que la pierre étoit au-delà de la cloiſon membraneuſe, & par conſéquent inacceſſible aux recherches du lithotomiſte, dans le premier tems de l'opération, & que deux ou trois jours après, elle étoit délogée de la chambre poſtérieure, pour ſe mettre dans l'antérieure, où elle a été faiſie.

De tout ce que nous venons de rapporter, réſultent trois réflexions à faire, qui ne peuvent qu'avoir leur utilité dans la chirurgie vulnérable. 1<sup>o</sup> Que dans le cas de l'opération de la taille, lorsqu'après avoir mis en œuvre tous les moyens ordinairement employés en pareils cas, l'on n'aura pu trouver de pierre, le malade reſtant toujours dans ſa première ſituation, qu'il faut le délier, le dégager, lui permettre un peu de repos, & le faire un peu promener, & enſuite le remettre dans une ſituation plus perpendiculaire & moins gênante que la première, en lui faiſant écarter les cuiffes, ſans les beaucoup plier. 2<sup>o</sup> Que dans les veſſies malades & endommagées par les pointes des pierres hériffées d'aſpérités, il ne faut point du tout

tout négliger les injections doucement dé-  
 terfives, mais fort y insister ; c'est par ce  
 lavage qu'on nettoie la vessie, & qu'on  
 entraîne en même tems toutes les matieres  
 mal-faisantes, en entretenant une douce  
 suppuration, qui redonne à la vessie une  
 nouvelle existence. 3<sup>o</sup> Que dans ce cas,  
 ou après être aussi certain qu'il se puisse,  
 de l'existence d'une pierre dans la vessie,  
 par le moyen de la sonde, l'on ne trouve  
 rien dans le moment même de l'opération,  
 après avoir mis en œuvre tout ce que  
 nous avons prescrit dans la premiere de  
 nos trois réflexions, qu'il est de la pru-  
 dence d'un lithotomiste, & plus à pro-  
 pos, pour me servir des termes de ce sin-  
 cere & grand praticien, *Ledran*, « de laisser  
 » la pierre, dans ce cas, que de fatiguer  
 » la vessie, par bien des tentatives inu-  
 » tiles, quoiqu'il n'y ait que l'extraction  
 » de la pierre qui satisfasse le malade, &  
 » qui rende quelquefois l'opération parfaite ;  
 » car, au bout de cinq ou six jours, on  
 » pourra facilement l'ôter, parce qu'elle  
 » se présentera au col de la vessie, étant  
 » entraînée par l'urine, ou par une espece  
 » de bave qui suinte des parois internes  
 » de la vessie. Tout ce que je viens de  
 » rapporter, poursuit-il, est autant pour  
 » ménager la vessie, que pour prendre la

» pierre , & en faire l'extraction. Une fois  
 » fatiguée jusqu'à un certain point , elle  
 » s'enflamme aisément , & son inflammation  
 » feroit probablement perir le malade ,  
 » qui ne se fait tailler que pour guérir. S'il  
 » est de l'honneur du chirurgien , d'ôter  
 » la pierre , son honneur est encore plus  
 » attaché à la guérison du malade. Que  
 » pourroit-on penser , s'écrie-t-il , en finis-  
 » sant , « d'un lithotomiste , qui ne man-  
 » queroit jamais d'ôter la pierre , mais  
 » dont tous les malades périroient par l'in-  
 » flammation , dans les premiers jours de  
 » l'opération ? » Les vrais , ainsi que les  
 grands lithotomistes , ne connoissent que  
 trop le prix de ces préceptes qui , dans  
 notre seconde observation , ont été suivis ,  
 & dont l'événement heureux en a constaté  
 la bonté.





## OBSERVATION

## INTÉRESSANTE

*Sur un vice de conformation singulier, par  
M. DESSAIX, un des nobles conseillers  
de Thonon, dans le Chablais, visiteur  
des apothicaires de la province, & chirurgien  
de l'université de Turin.*

Le phénomène dont je vais faire le détail, mérite d'autant plus l'attention des connoisseurs, qu'il est extraordinaire; que l'enfant qui en fait le sujet, étoit exposé à être difforme le reste de ses jours, & dans l'impossibilité de faire aucun usage de ses mains, & que j'ai eu le bonheur de réussir dans une opération qui ne s'est peut-être jamais pratiquée de cette manière. Voici le fait. Un enfant de cette ville vint au monde, dans le mois de Juin de l'année dernière, avec un vice de conformation aux mains, qui me parut extraordinaire.

Ces deux mains ne présentoient que deux masses charnues : le vulgaire leur donnoit la forme d'une tête d'oie, parce que la mere a assisté au jeu de l'oie à qui l'on a emporté la tête : on en sçait la cérémonie. Quelle

pitie ! Si ce discours venoit des personnes susceptibles d'une saine doctrine, je les renverrois au livre de l'Espece humaine de M. Vandermonde; mais ce qu'il y a de plus capable de détruire ce préjugé, c'est que le jeu se fait en carnaval, & que l'enfant est né au milieu de Juin : cette oie a donc bien du pouvoir. Il faut que l'impression ait été bien vive, pour agir aussi promptement.

Les deux mains qui par hazard pouvoient avoir quelque ressemblance avec une tête d'oie, comme avec beaucoup d'autres choses, étoient d'une longueur égale à leur extrémité, qui étoit bordée d'un ongle assez difforme, qui régnoit d'un bout à l'autre. La résistance des mains qui étoit par-tout égale, m'a fait connoître qu'elles étoient affermies, par un plan osseux dans tous les points de leur surface. J'examinai si cette substance osseuse étoit continue jusqu'au bout, sans aucune articulation : je m'apperçus alors d'un léger mouvement, dans l'endroit où doit être l'articulation des premières phalanges avec les os du métacarpe ; ce qui m'a fait juger qu'il y avoit une articulation organique dans cet endroit-là, & le défaut de mouvement entre les phalanges, c'est-à-dire, entre la première & la seconde, la seconde & la troisième, m'a fait croire qu'il n'y avoit-là aucune articu-

lation, & par conséquent, qu'un seul os, d'une seule & même pièce, tenoit lieu de toutes les phalanges, étant articulé au haut, comme je l'ai dit, seulement avec les os métacarpiens,

Il s'agissoit de chercher dans l'art des moyens pour suppléer aux défauts de la nature. Mes vues furent de séparer, avec le bistouri, cette masse, en petites portions, pour en faire des doigts; & ayant pris mes dimensions, j'ai vu que la matière ne seroit pas suffisante pour nous donner cinq doigts, qui auroient été foibles, avortons, & comme atrophiés. J'ai mieux aimé n'en faire que quatre, dont il pût se servir.

Cette masse étoit un peu courbe en dehors, & convexe en dedans; & un peu plus haut, dans l'endroit où doit être positivement la paume de la main, j'ai remarqué un enfoncement en cet endroit; c'est même où je sentis la seule articulation dont j'ai parlé. Pour parvenir à faire un pouce, étant le plus nécessaire à la main, j'ai plongé un bistouri droit en dehors; & l'ayant enfoncé presque au milieu de cet enfoncement de la main, j'ai incisé jusqu'à l'extrémité qui étoit toute offi-  
fiée: j'en ai fait deux autres, à distance convenable, de sorte que ce qui étoit

en place de l'index , a été divisé en deux parties ; l'une , pour améliorer le pouce ; & l'autre , le medius , n'y ayant pas assez de matiere , comme je l'ai déjà dit , pour les cinq doigts. Le bistouri a bien fendu l'os & l'ongle , mais avec assez de résistance , quoique l'os parût assez tendre : le tout a été fait , dans l'espace de deux minutes , tout au plus. Pour le premier appareil ; je n'ai mis que de la charpie sèche , entré mes incisions , des compresses , pour me garantir de l'hémorragie qui n'a pas été considérable , enfin le bandage convenable ; l'opération achevée , l'enfant , après quelques cris , s'est mis à tetter , & ensuite à dormir : le troisième jour , j'ai enlevé mon appareil fort aisément : pour pansement , je me suis servi d'un onguent fait avec la ceruse , la litharge , & un peu d'alun calciné , de l'huile & de la cire , & cela , afin de vite dessécher , sans une grande suppuration , à la fin , de la charpie sèche , pour cicatriser. Il est guéri maintenant : au bout d'un mois , le pansement a été fini ; & tous les quatre doigts , qui paroissoient si longs & difformes , même douze jours après l'opération , me semblent , à l'heure que je les examine , être racourcis de la moitié , pour y gagner en largeur ; ce qui est venu très-à propos :

ces doigts ne font point horreur, quoiqu'un peu crochus en dehors, ce que l'on vient à bout, petit-à-petit de réformer : il les élargit & les ferrè fortement ensemble ; ils ont leur libre articulation à la racine, c'est-à-dire, vers les os du métacarpe : tous ces doigts, qui sont de la même longueur, ont leur ongle, quoique mal-fait ; & la masse de la chair, qui étoit aux extrémités, s'est dissipée, par le peu de suppuration qui s'est établie. Il pourra écrire, coudre, & il s'en servira avec industrie, & pourra par ce moyen, devenir utile à la société.

## L E T T R E

*De M. BAUMÉ, apothicaire à Paris, à l'auteur du Journal.*

MONSIEUR,

Vous sçavez que le chymiste est obligé d'attendre le succès & les résultats de ses expériences, avant que de pouvoir en expliquer la théorie ; c'est ce qui m'oblige de différer de vous remettre le second Mémoire que je vous ai promis, sur le tartre émétique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

S. iv

---

## LIVRES NOUVEAUX.

L'art des Accouchemens, démontré par des principes de physique & de mécanique, pour servir d'introduction & de base à des leçons particulières, par M. *Levet*, accoucheur de Madame la Dauphine : seconde édition, corrigée & considérablement augmentée, tant dans le corps de l'ouvrage, que dans le Supplément, avec addition de deux nouvelles Planches, & d'un Abrégé du sentiment de l'auteur, sur les Aphorismes de *Mauriceau*, grand in-8°, avec fig. A Paris, chez *Le Prieur*, Libraire, rue S. Jacques. Prix relié 6 livres.

Remarques & Observations pratiques sur les maladies vénériennes, avec une seconde édition des maladies de Puerre, & la composition spécifique, pour guérir les embarras de ce conduit, & autres formules nouvelles & très-utiles pour le traitement des maladies vénériennes, par M. *Goulard*, chirurgien-major de l'hôpital royal & militaire de Montpellier, &c. &c. &c. 1 vol. in-12. A Pezenas, chez *Fuzier*; & à Montpellier, chez la veuve *Gautier* & *Faure*; à Paris, sans nom de Libraire.



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	6	8	7	27	10	0	O. fort.	B. de nuag.
2	7	6	4 $\frac{1}{2}$		2		N. N-O.	Idem.
							idem.	
3	5 $\frac{1}{2}$	7	8	28	4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Bruine tout le jour.
4	7 $\frac{1}{2}$	8	7		7	0	Idem.	Idem.
5	6	6	4 $\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$	N-E. id.	Couvert.
6	3	4	2				Idem.	Id. Bruine le soir.
7	2 $\frac{1}{2}$	4	4			0	Idem.	Id. Bruine tout le jour.
8	3	5	3			$\frac{1}{2}$	Idem.	Peu de nuag.
9	0	4 $\frac{1}{2}$	1		8	0	Idem.	Idem.
10	O. I.	2	0 $\frac{1}{2}$				Idem.	Serein.
11	0 $\frac{1}{2}$	2	2		7		Idem.	Couvert, bruine le f.
12	1 $\frac{1}{2}$	3	0		9		Id. au N. méd.	Idem.
13	02	0	$\frac{1}{2}$		10		N. méd.	Serein.
14	4	5	2		7		Idem.	Couvert,
15	$\frac{1}{2}$	3	2		9		Id. au S. O.	bruine. Serein le m. conv. le f.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
16	3	5	6	28	1		S.-O. mé- diocre.	Couvert , bruine.
17	1	4	2		6		N.O. mé- diocre.	Serein le mat. couv. & petite pl. le soir.
18	0	1	0		7		N. mé- diocre.	Serein.
19	0	$\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$		9		N.-E. mé- diocre.	Couvert.
20	0	1	0		7		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Bruine le soir.
21	03	03	04		4		<i>Idem.</i>	Serein le mat. couv. le soir.
22	03	0	02		5		<i>Idem.</i>	Brouillard épais, petite neige la nuit.
23	03	0	01		7	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Brouillard épais.
24	03	0	02			0	N. mé- diocre.	<i>Idem.</i>
25	03 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	01				N.-E. mé- diocré.	Serein.
26	03	1	01		6		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
27	03	1 $\frac{1}{2}$	0				<i>Idem.</i>	Peu de nua- ges.
28	02	2	02				<i>Idem.</i>	Serein.
29	04	1	02				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
30	04 $\frac{1}{2}$	1	01 $\frac{1}{2}$		7		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
31	04	1	02		8		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>



## MÉTÉOROLOGIQUES. 283

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre , pendant ce mois , a été de 8 dég. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de  $4\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce même point : la différence entre ces deux termes est de  $12\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 10 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.  
 20 fois du N-E.  
 2 fois du S-O.  
 1 fois O.  
 4 fois du N-O.

Il y a eu 9 jours de tems serein.

7 jours de nuages.  
 11 jours de couvert.  
 2 jours de brouillard.  
 8 jours de bruine.  
 1 jour de pluie.  
 1 jour de neige.  
 19 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne pendant tout ce mois.



---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1761, par M. VANDERMONDE.*

L'atmosphère, qui a été assez tempérée, a fait naître plus d'incommodités, que de véritables maladies; des éblouissemens, des vertiges, des maux de tête, des difficultés de respirer, des diarrhées, des malaises universels, des douleurs spontanées dans tous les membres. La saignée étoit ordinairement plus contraire à l'état des malades, que salutaire: les tisanes apéritives, légèrement cordiales, réussissoient beaucoup mieux: l'exercice, la dissipation, le régime favorisoient la guérison. On a observé aussi des échauboulures spontanées, des fièvres scarlatines, des démangeaisons considérables, qui ont cédé au petit lait, aux bouillons rafraîchissans, aux lavemens. Il y a eu aussi des attaques de rhumatismes & de goutte, qui ont été fort opiniâtres; le lait coupé, avec la véronique, nous a réussi. Les maladies aiguës étoient de fausses angines, des fausses pleurésies qui étoient catarrhales, & qui ont dû être traitées, comme des maladies symptomatiques, par des saignées, des lavemens, l'émétique, comme fondant, les tisanes qui portent aux urines & à la transpiration, & les doux purgatifs étoient la base du traitement.

---

*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Décembre 1760, par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le mois de Décembre a été comme ceux d'Octobre & de Novembre , pluvieux , venteux , nuageux , & sans gelée. Le thermometre ne s'est trouvé qu'un seul jour au terme précis de la glace : il a été observé néanmoins très-près de ce terme , le 12 , le 13 , le 27 & le 30.

Peu de jours se sont passés sans pluie : trois jours seuls en ont été exempts , depuis le premier jusqu'au 23. Après avoir défilé quatre jours , la pluie a repris le 28 , & a été abondante les quatre derniers jours du mois ; le barometre cependant a été observé , pendant plus des deux tiers du mois , au-dessus du terme de 28 pouces.

Les vents ont été les trois quarts du mois entre le Sud & l'Ouest.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation , & la moindre chaleur a été marquée par ce terme même.

La plus grande hauteur du mercure dans

286 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

le barometre , a été de 28 pouces 4 lignes ;  
& son plus grand abaissement a été de 27  
pouces 2 lignes : la différence entre ces deux  
termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Sud-Est.

7 fois du Sud.

16 fois du Sud vers l'O.

6 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nua-  
geux.

24 jours de pluie.

2 jours de neige.

1 jour de grêle.

7 jours de brouillards.

2 jours de tempête.

Les hygrometres ont marqué de l'humidi-  
té tout le mois , mais plus grande à la fin  
qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois  
de Décembre 1760 , par M. BOUCHER.*

Nous avons été à portée , ce mois , de  
reconnoître la vérité des aphorismes d'Hip-  
pocrate ; relatifs aux maladies dépendantes  
de la constitution d'une atmosphere hu-  
mide , & de l'impression des vents du  
Sud (a). Les maladies dominantes ont été

(a) *Morbi in pluviarum multitudine magnâ ex*

du genre de celles qui ont leur source dans le relâchement des solides, & dans les stases lymphatiques ou l'amas excédent des matieres pituiteuses : c'étoit des fluxions catarrhales de toute espece ; des rhumes de tête & de poitrine, accompagnés le plus souvent d'angine féreufe, ou de mal de gorge, dans lequel la luette étoit traînante & relâchée ; des rhumatismes dont le siège varioit dans les différens sujets ; des retours communs de goutte ; des fièvres intermittentes, tierces & doubles-tierces, avec saburre dans les premieres voies, des migraines, & des affections vertigineuses ; enfin des atteintes d'apoplexie & de paralysie, & même des apoplexies fortes : la saignée a dû être ménagée dans ces diverses maladies ; elle a dû même l'être dans la derniere espece, les saignées fortes, & brusquement répétées, ayant fait tomber des malades dans une atonie mortelle. La raison n'en est pas difficile à concevoir : le sang tiré des veines

*parte fiunt, febres longæ, alvi profluvia, putredines, morbi comitiales, & apoplexiæ, & angina.... aphor. 15, sect 3.*

*Austrinæ (constitutiones) diffundunt corpora & humectant, auditum obtundunt, capita aggravant, & vertigines faciunt ; oculis atque corporibus difficilem motum præstant & alvos humectant, aphor. 17, sect. 3.*

n'a paru presque dans aucun cas , ferme ou véritablement coéneux : les purgatifs réitérés , conformément à la nature & au tems de la maladie ; les absorbans , les remèdes diaphorétiques & diurétiques ont été , en général , les moyens de curation , employés avec fruit : les saignées réitérées ou copieuses ont entraîné l'enflure , l'hydropisie , la fièvre hectique , &c.

Il y a eu cependant des rhumatismes vraiment inflammatoires , qui ont exigé des saignées répétées , mais avec ménagement.

La petite vérole a persisté ce mois , & elle a été de la bonne espèce , comme dans les mois précédens : il y a eu aussi des efflorescences de la peau , causées par l'acrimonie de la pituite surabondante.

Plusieurs femmes enceintes ont avorté , ou sont accouchées , avec perte de sang , vers leur terme.

#### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Mars.

A Paris , ce 22 Février 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES:

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .  
*Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.*

---

AVRIL 1761.

---

TOME XIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

AVRIL 1761.

---

TRAITÉS

*Des Dépôts dans le sinus maxillaire, des fractures & des caries de l'une & l'autre mâchoire, suivis de réflexions & d'observations sur toutes les opérations de l'art du dentiste, par M. JOURDAIN, dentiste, reçu à S. Côme; dédiés à S. A. S. Mgr le Comte de la Marche, Prince du Sang. A Paris, chez d'Houry, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie, 1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 sols.*

COMME cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première renferme trois Traités, l'un a pour objet les dépôts

des sinus maxillaires. L'auteur donne un précis anatomique de ces parties, suffisant pour opérer avec sûreté. Il passe de-là aux différentes especes de ces maladies, aux signes qui les caractérisent le plus parfaitement, aux causes qui les produisent, & aux effets de chaque cause en particulier. Après avoir ainsi donné les connoissances préliminaires, M. Jourdain passe au traitement curatif de ces maladies, conformément aux causes & aux accidens. Il confirme le succès de ses moyens de guérir, par des observations, dont une a pour objet, un dépôt formé dans le sinus maxillaire par une premiere petite molaire supérieure droite, à trois racines; ce dépôt ayant suivi dans ses accidens les différens degrés de grosseur dans lesquelles la personne s'est trouvée, a donné lieu à M. Jourdain de faire des réflexions utiles & judicieuses sur toutes les especes de lésions, auxquelles ces sortes de parties sont ou peuvent être sujettes. Cet article est très-intéressant, & mérite qu'on y fasse attention.

Tout ce qui peut concerner les fractures de l'une & l'autre mâchoire, par l'extraction des dents, se trouve rempli dans le second Traité. Les causes, au nombre desquelles M. Jourdain range le peu de connoissance des parties de la bouche, qu'ont certains dentistes, & le manque d'instructions sur

les différens genres de leviers, que renferment les instrumens qui servent à l'extraction des dents, sont les objets de reproches que leur fait M. Jourdain. L'auteur confirme l'utilité de ce qu'il exige, par plusieurs observations qui terminent ce second Traité.

La troisieme section contient tout ce qui peut regarder les caries de l'une & de l'autre mâchoire de cette espece, & produites par quelque cause que ce soit. Après avoir expliqué ce que c'est que la carie, l'auteur passe à sa division. Il nomme simple, celle qui n'attaque que la superficie de l'os ; complete, celle qui s'étend jusqu'au tissu cellulaire ; & compliquée, celle qui non seulement pénètre toute la substance de l'os, mais même est accompagnée de quelques vices internes particuliers.

Dans le traitement des maladies que l'auteur donne, il établit pour premier principe, qu'on ne peut presque pas tirer de lumieres de la suppuration, parce que la salive venant à se mêler avec cette suppuration, elle la change souvent de nature. M. Jourdain veut, au contraire, que l'on ait égard à l'état des gencives, à la qualité des ulceres, des fistules, en un mot, à la situation de l'os, des dents, des racines, &c. Quand la carie est voisine du sinus maxillaire, l'auteur ne manque pas d'avertir des précautions que l'on doit prendre dans l'usage du

cautere actuel, de crainte que le cautere ne touche les parties molles qui tapissent le sinus. Les mêmes précautions sont recommandées, lorsque la carie gagne le tissu spongieux ; la crainte de la destruction du cordon dentaire, par l'inflammation, & par conséquent de la perte des dents, sont des objets que M. Jourdain ne perd point de vue. Il propose, en conséquence, des moyens dont il confirme le succès, par trois observations. La première a pour objet une carie de la mâchoire inférieure, avec ulcère au menton, à la joue, & ouverture du conduit salivaire maxillaire. L'auteur donne le détail général de cette cure. La seconde observation fait mention d'une carie de la mâchoire inférieure, avec épanchement dans le tissu spongieux, à la suite de deux dépôts aux parties latérales du col, entre les angles de la mâchoire : on voit ici les effets de la suppuration sur les dents. La troisième & dernière observation est sur une carie de la mâchoire supérieure, à la partie supérieure d'une canine ; cette cure a été faite sans la perte de la dent, que plusieurs personnes regardoient comme inévitable. Enfin on trouve, dans l'étendue de ces trois Traités, différentes Planches qui représentent des instrumens que l'auteur a trouvé plus convenables que les autres, pour les opérations qu'il pratique.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Jourdain contient une multitude d'observations sur toutes les opérations du dentiste : il les passe toutes en revue , il les approfondit ; il en retranche ce qu'il y a de nuisible ou de dangereux , & substitue des moyens dont il confirme le succès par des observations. L'extraction des dents , comme la plus commune des opérations du dentiste , est le premier objet que M. Jourdain embrasse. Il fait sentir , en peu de mots , l'utilité de bien connoître les différens genres de leviers , qui composent les instrumens qui servent à l'extraction des dents. C'est sur ces principes & sur la structure anatomique , que notre auteur rejette une branche de pelican , proposée dans les recherches & observations sur l'art du dentiste , pour tirer deux dents à la fois. M. Jourdain passe ensuite à l'extraction des molaires & des dents de sagesse de la mâchoire inférieure. Il indique les moyens de connoître si les racines de ces sortes de dents sont droites ou courbes , & si leur courbure gagne l'apophyse coronôide ; ces détails sont utiles , puisqu'ils éclaircissent un point , qui a toujours été l'écueil des dentistes. M. Jourdain termine ce chapitre , par l'examen de l'extraction des autres dents , & par des observations dans les chapitres suivans. Notre auteur s'étend sur la façon de plomber les dents , sur le soin que

l'on doit avoir de sa bouche , sur l'usage des racines de guimauve , de luzerne , &c. sur les qualités que doivent avoir les poudres , opiat , &c. pour n'être point nuisibles à la bouche. Il fait aussi plusieurs remarques sur la façon de racourcir les dents ; il désapprouve l'usage de la pince tranchante dans cette opération , sur-tout pour les dents chancelantes , quoique l'auteur des recherches & observations , les conseille dans ce cas. A la page 187 , l'auteur embrasse tout ce qui peut regarder les excroissances : il n'admet point du tout d'excroissances osseuses aux gencives , mais regarde cette tumeur comme une exostose de l'os maxillaire. Il s'appuie pour cela , du sentiment de plusieurs bons auteurs , entr'autres , de celui de M. Petit. Pour sentir que ma conjecture est juste , dit M. Jourdain , il n'y a qu'à examiner l'état des gencives dans ce cas ; 1<sup>o</sup> elles ne sont distendues que suivant la forme de la production osseuse ; 2<sup>o</sup> en frottant ces sortes de gencives avec le doigt , elles semblent abandonner l'excroissance. L'auteur fait ensuite la différence du gonflement des gencives dans tous ses degrés , que quelques auteurs ont encore confondu avec les excroissances : le reste de ce chapitre fait voir un détail des causes , des différences & des cures des deux maladies dont nous venons de parler. La destruction du

nerf dentaire est le sujet du chapitre septieme. L'auteur des recherches & observations sur l'art du dentiste, a proposé, dans son ouvrage, d'attraper le nerf avec un équarrissoir, de l'écraser, l'arracher & le tortiller. M. Jourdain rappelle, en peu de mots, pour réfuter cette opération, les douleurs que l'on ressent, lorsqu'en soudant une dent cariée, on touche le nerf. Il donne encore pour exemple de cette méthode systématique le séjour & l'impression du froid, du chaud, &c. sur ces sortes de dents; enfin, bien loin de souffrir plusieurs fois l'opération, comme le dit l'auteur qui la propose, M. Jourdain croit qu'on ne pourra pas la supporter une seule fois.

Dans les Elémens d'Odontalgie, que M. Jourdain publia, il y a quelques années, il y donna la description d'un porte-équarrissoir, pour trépaner les dents qui se trouvent attaquées dans leur intérieur, d'un abcès qui produit une carie interne. L'auteur des Recherches rejette cet instrument, par deux raisons; la premiere, parce que sa force dépend, en partie, du malade qui doit appuyer dessus: or le malade sentant de la douleur, cessera d'appuyer. M. Jourdain convient de ce fait, & propose les moyens d'y remédier; la seconde raison, c'est qu'on ne trépane que les dents usées. Après plusieurs raisonnemens, je suis surpris,

dit M. Jourdain, « qu'un dentiste qui paroît  
 » avoir composé un ample ouvrage sur tou-  
 » tes les parties de son art, semble ignorer,  
 » qu'aux personnes attaquées, les unes du  
 » scorbut, les autres du vice vénérien, &  
 » à celles chez qui la cacochymie ou la plé-  
 » thore domine, il survient quelquefois des  
 » abcès à la membrane qui tapisse la grande  
 » cavité de la dent; en un mot, que chez  
 » les pléthoriques, s'il se fait un déchire-  
 » ment de quelques vaisseaux, qui portent  
 » la nourriture à la dent, & qu'alors l'hu-  
 » meur qui roule dans la masse du sang,  
 » trouve moins de résistance dans cette  
 » partie, elle y déterminera son cours prin-  
 » cipal; ce qui occasionnera un épanche-  
 » ment dans la grande cavité de la dent,  
 » d'où s'ensuivra l'inflammation de la mem-  
 » brane interne, enfin, abcès & carie inté-  
 » rieurement; de-là les douleurs pulsatives,  
 » sans que la dent soit gâtée extérieurement;  
 » dans ce cas, la dent perd sa blancheur,  
 » les gencives sont enflammées; &, si l'on  
 » n'y apporte un prompt remède, la dent  
 » périra. Enfin, la preuve que la maladie &  
 » l'opération que je décris, sont différentes,  
 » c'est que dans la proposition de l'auteur  
 » des Recherches, le mal est détruit par  
 » l'effet de la mastication, & que dans la  
 » mienné, il subsiste & n'est altéré que dans  
 » la couleur. L'auteur termine cette discus-



» sion , par des observations analogues au  
 » sujet qu'il éclaircit. » Le reste de l'ouvrage  
 de M. Jourdain renferme nombre de réflexions sur différens sujets , relatifs à son art ; tels que les fluxions , la transplantation des dents de Savoyards , la sortie des dents des enfans , la dent œillère , les dents artificielles , & bien d'autres qu'il faut voir dans l'ouvrage , ainsi que plusieurs Planches représentant différens instrumens & machines concernant le dentiste. Cet ouvrage est aussi utile qu'estimable.



L E T T R E

*A M. VANDERMONDE, sur l'usage  
 de l'alcali volatil dans la rage , par  
 M. D A R L U C , docteur en médecine à  
 Caillan.*

M O N S I E U R ,

L'Extrait des Mémoires de M. le Camus , que vous avez inséré dans le Journal du mois d'Août , où vous faites mention d'une espece de conformité , que cet auteur ingénieux & sçavant établit entre le virus de la rage & celui de la vipere , & la pensée où il est qu'on pourroit avoir recours à l'alcali volatil , pour détruire le virus ; idée

heureuse dont vous n'êtes pas tout-à-fait éloigné, m'engage à vous faire part d'une observation que je fis, il y a trois ans, en suivant cette idée. J'attendois que l'occasion me présentât quelque nouveau cas, pour mieux constater ma première épreuve; elle est cependant assez décisive, pour engager les médecins à la réitérer; vous en allez juger vous-même.

Le nommé Gibelin, natif de Bargemon, âgé d'environ dix à douze ans, fut mordu cruellement, dans l'été de 1757, à la joue gauche; la plaie passoit d'outre en outre, & endommageoit l'intérieur de la bouche: l'animal mis en fuite, mordit quantité de personnes, à travers leurs habits, déchira des bestiaux, & un habitant du pays, au visage, qui mourut hydrophobe dans les quarante jours.

L'on mena cet enfant à la mer; il s'y baigna long-tems, sans aucun espoir marqué pour sa guérison. Au vingtième jour de sa blessure, il devint triste, rêveur, passant des nuits orageuses, avec des cris & des élancemens involontaires, hors du lit: son pere qui l'observoit, alarmé de ces accidens, se disposoit à le conduire chez lui, lorsque M. de Suffret, subdélégué de M. l'intendant, à Fréjus, à qui il fit part de ses craintes, l'engagea à me l'amener, sans retardement; ce qu'il fit aussi-tôt. L'ardeur des jours caniculaires augmenta encore plus les

symptômes : je trouvai cet enfant, avec un regard farouche. Il avoit l'air morne, la voix rauque, le pouls un peu tendu & inégal : son haleine étoit chaude & brûlante ; l'intérieur de la bouche ne montrait cependant rien d'affecté, excepté une légère empreinte de sécheresse à la racine de la langue, & au fond de la gorge ; mais, en revanche, la plaie du visage, qui étoit déjà cicatrisée, présentait une espèce de callosité douloureuse, que l'impression du tact augmentoit vivement ; une aversion décidée pour les alimens, se joignoit à ces symptômes ; & lorsqu'il avaloit quelque boisson, une douleur sourde correspondante au côté de la plaie, se faisoit sentir aussi-tôt au fond de la gorge ; ce qui l'empêchoit de continuer, sans aucune horreur pourtant des liquides, ainsi que je l'éprouvai.

Je n'eus pas de peine à croire alors, que l'hydrophobie se manifesterait incessamment dans cet enfant. Tous ceux que j'ai vu mourir de la rage, ont ressenti les préludes de cette funeste maladie, par une douleur à la gorge, que la seule déglutition des liquides a manifesté ; la rage portée à son comble, en amenant l'état convulsif qui l'accompagne, a causé successivement l'horreur invincible de l'eau ; plusieurs même n'ont eu cette horreur, qu'aux derniers momens : les enfans, les femmes voyaient

l'eau , sans émotion, sans frémissement , sans ce trouble spontané , qui décele l'hydrophobie dans plusieurs tempéramens. Ils la portoient à leur bouche ; ils la touchoient avec leurs doigts , sans cette fureur involontaire , que la vue seule cause bien souvent (a). Cauvi qui fait le sujet d'une observation insérée dans votre Journal , but presque toujours dans la rage , & s'étonnoit de ce que l'eau qu'il avoit quelque répugnance à boire , lui causât si peu de sensibilité & de douleur à l'estomac , une fois qu'il l'avoit avalée. Les médecins qui ont vu mourir beaucoup d'hydrophobes , peuvent avoir observé ces variétés , toujours relatives à leurs tempéramens : le mal étoit donc connu ici ; le danger paroissoit imminent , mais il n'étoit pas facile de lui appliquer le remède.

Les frictions mercurielles administrées dans la rage déclarée , m'avoient manqué deux fois. Je sçavois bien qu'on nous (b) les vantoit, comme efficaces dans l'Inde ; mais j'aurois été plus tenté d'en courir encore le risque , si quelque médecin sage & éclairé , m'eût fait une pareille assertion ; aussi ne me tournai-je point de ce côté-là. Les anti-spasmodiques , dont M. Bath , médecin Anglois , à Nugent , s'étoit servi heu-

(a) Journal de Médecine , tom. IV , pag. 353.

(b) Voyez le Livre du frere Choiseul , jésuite , apothicaire à Pondichery.

reusement , se présentoient à mon esprit ; mais comme la rage n'étoit point encore ici dans les momens urgens , dans ces spasmes violens , qui les exigeassent , je résolus d'essayer si l'idée que j'avois , depuis quelque tems , de la combattre par les alcalis volatils , sur l'analogie que j'imaginois entre le virus & celui de la vipere , seroit convenable à la nature du mal , & pourroit s'étayer de l'expérience , sauf à marier les alcalis avec les anti-spasmodiques , à donner la préférence à ceux-ci , si les convulsions & l'horreur de l'eau venoient à se déclarer. L'eau de Luce , dont j'étois muni , par hasard , me parut remplir entièrement l'objet que je me proposois , outre que c'est un puissant alcali volatil , l'huile de succin , avec lequel cet alcali est intimement mêlé par un intermede convenable , lui donne une vertu calmante & sédative , sans émousser l'activité du premier , bien propre à amener , selon moi , l'effet que j'en attendois : l'eau de Luce avoit réussi tout récemment à guérir plusieurs personnes mordues de la vipere ; en falloit-il davantage pour m'y attacher ?

Je fis prendre quelques gouttes de cette eau , dans du vin , à cet enfant ; ce que je réitérai , deux heures après : la nuit venue , je le fis mettre au lit , en taisant prudemment la cause de son mal , de peur que la crainte ne rendît cruels ceux qui lui don-

noient du secours, & qu'on ne l'obligeât à sortir du lieu incessamment. Avant de le quitter, je lui fis froter la partie douloureuse de la plaie, & celle du col, qui correspondoit à la douleur interne de la gorge, avec un liniment que je composai, à la hâte, de quelques grains d'opium & de camphre dissous dans l'huile d'olive (au défaut de toute autre huile animale, que j'aurois employée plus volontiers) & suffisamment animée de l'alcali volatil : je recommandai à son pere de réitérer souvent ce liniment dans la nuit, ainsi que la dose de l'eau de Luce : tout fut ponctuellement exécuté ; l'enfant s'endormit, sua beaucoup, & parut, le lendemain, avoir moins de répugnance pour les alimens, & moins de douleur, en buvant : le liniment fut continué pendant toute la journée ; & quelques autres prises de l'eau de Luce, dans des distances plus éloignées, amenèrent de nouvelles sueurs dans la nuit, firent taire la douleur, & renaître l'appétit : je ne me tins pas cependant assuré d'une entière guérison ; & par précaution, je retins encore cet enfant un jour entier, en observant la même manœuvre.

De tous les symptomes, avant-coureurs d'une hydrophobie presque toujours incurable, il ne restoit plus au troisieme jour, que la callosité dont j'ai fait mention, sous

la cicatrice de la plaie ; de peur qu'une partie du virus , amortie pour le présent, n'existât encore dans ce foyer & n'amenât les mêmes troubles à l'avenir , je fis scarifier cette partie , & j'ordonnai de lui appliquer quelques frictions mercurielles , en accompagnant le tout des bols anti-spasmodiques , où le camphre & le musc dominoient , avec ordre de m'amener cet enfant au moindre symptôme de rage , n'étant qu'à une demi-journée d'ici : tout fut suivi exactement par le chirurgien du lieu ; & le pere me le montra , quinze ou vingt jours après , parfaitement guéri : nulle douleur se faisoit sentir sous la plaie ; plus de callosité : les chairs en étoient aussi molles & flexibles , que dans l'état naturel : je le renvoyai , après l'avoir purgé , & depuis , il s'est toujours bien porté.

Est-ce l'alcali volatil ? font-ce les anti-spasmodiques , ou bien le mercure , qui ont préservé cet enfant de la rage commençante ? L'effet prompt de ces remèdes paroît être dû principalement à l'alcali volatil : les anti-spasmodiques ne furent d'abord appliqués qu'extérieurement ; les frictions mercurielles peuvent bien avoir détruit le reste du virus existant dans la plaie ; mais il ne faut pas douter que les sueurs subséquentes à l'administration de l'alcali volatil , la cessation du spasme douloureux des nerfs de la gorge , & la suite des autres

symptomes, ne soit un effet de ce remède.

Il n'est pas rare de voir la rage se développer successivement dans quelques sujets, avoir des accès périodiques, s'amortir pour un tems, & reparoître ensuite avec plus de violence & de fureur. Sans citer les auteurs qui ont vu des rages périodiques, j'ai été consulté moi-même par un homme qui, ayant été léché sur la bouche, par un petit chien enragé, deux jours auparavant qu'il lui échappât, sentoît presque tous les mois, des pointes de feu, des suffocations, des contractions à la gorge, une aversion marquée pour les liquides, qui lui duroient des journées entières, & qui revenoient, suivant que son imagination affectée lui représentoit le danger de la rage dont il étoit menacé : les bains & le mercure camphré, en frictions, le guérèrent radicalement.

Je pense pourtant comme vous, Monsieur, que l'administration des alcalis volatils doit avoir un tems, sçavoir, celui de la rage antérieure à l'état convulsif des hydrophobes ; mais ne pourroit-on pas les associer avec les anti-spasmodiques, avec quelque huile animale camphrée, telle que celle de Dipellius, avec l'opium ? D'ailleurs ce remède si vif, si pénétrant, qui se distribue dans un instant jusqu'aux vaisseaux les plus déliés du corps humain, qui calme, avec



une promptitude singulière, les effets dangereux du poison de la vipere, pourroit bien agir comme anti-spasmodique, en relâchant les nerfs contractés, en dissipant leur agitation convulsive, en ranimant l'oscillation languissante des vaisseaux étranglés par le spasme du système nerveux, qui ranime les principaux organes de la vie, en procurant une détente favorable aux humeurs en stagnation, & en leur facilitant une issue par les tuyaux excrétoires de la peau; les alcalis volatils pourroient bien mériter, suivant cette idée, qu'on les donnât, avec moins de réserve, dans l'hydrophobie, étayés sur-tout des correctifs mentionnés, en émoussant leur trop grande activité, par les calmans & les sédatifs.

Il y a tant de rapports entre les effets occasionnés par le poison de la vipere, & celui de la rage, que l'esprit conçoit aisément cette espece de conformité; l'action prompte, & pour ainsi dire, momentanée de celui-là n'est pas incompatible avec la marche lente & tardive de l'autre. Le premier, en se distribuant promptement dans tout le corps, en attaquant tout le système nerveux, éteint bientôt le principe vital, & arrête la circulation; le second, concentré, pour ainsi dire, dans le fond de la plaie, excite d'abord des spasmes légers, insensibles dans les filamens de la membrane

celluleuse de la partie mordue (a); ces spasmes continuent, avancent, s'accroissent de fibre en fibre, de nerf en nerf, jusqu'à ce qu'ils produisent des étranglemens dans les vaisseaux, des contractions dans les membranes, d'où les inflammations & la gangrene s'engendrent si promptement.

Le poison de la vipere a été reconnu par le docteur Mead, malgré les expériences de l'académie de Florence, de Rédi, de Charras, &c. âcre & inflammable; une seule goutte répandue sur la langue, la fait tuméfier & (b) enfler toute la bouche. Personne, que je sçache, n'a été assez hardi pour faire une pareille épreuve sur la bave d'un chien enragé. Si les observations font foi que son haleine seule infectée de cette bave virulente, est capable de communiquer la rage, quel danger n'y auroit-il pas de pousser la tentative jusqu'à ce point-là? La témérité de l'observateur seroit punie du même sort, qu'essuya la couturiere, dont parle Cælius Aurelianus (c). L'on sçait

(a) Voyez l'Essai sur l'hydrophobie, par M. Nugent, & le sçavant Extrait qu'en donna feu M. Lavirôte, dans le Journal des Sçavans de l'année 1755, pag. 1404.

(b) Journal de Médecine, tom. VII, p. 413.

(c) Cælius Aurel. de hydrophobia, cap. IX, pag. 195. *Satrix etiam quædam cum chlamidem*

pourtant, sur le rapport de ceux qui ont été mordus par des pareils animaux, qui ont lutté long-tems avec eux, que leur haleine est brûlante, que leur bave cause une impression de feu & de causticité sur la plaie : cela m'a été confirmé par plusieurs personnes ; & les plaies présentent, le jour même, une espèce d'escarre, une corrugation de leurs bords, qui ne peut être l'effet de la dilacération des chairs ; elles suppurent très-difficilement, se ferment vite, & conservent long-tems une sensibilité douloureuse, & une dureté remarquable : l'analogie entre ces deux poisons, étoit donc connue ; il n'y avoit qu'à leur appliquer le même remède.

Plusieurs auteurs de marque, condamnent fortement les bains dans l'hydrophobie. L'expérience & le vrai caractère de la maladie semble le confirmer. En effet, à quels frémissemens involontaires, à quelles angoisses n'expose-t-on pas les hydrophobes, lorsqu'on leur rappelle seulement l'idée de l'eau ! Quels mouvemens défordonnés, quels troubles, quelles agitations convulsives ne produit-on pas dans tout le corps, lorsqu'on les force à boire ? Rien n'est plus touchant que la description que fait Lister de cet hydrophobe qui, malgré la bonne

*scissam rabidis morsibus sarcinendam sumeret, atque ore flamina componeret . . . . tertiâ die in rabiem venisse memoratur.*

envie qu'il avoit, de dévorer la boisson ; & toutes les situations qu'il prenoit pour y parvenir, s'exposoit à perdre la vie, & à être suffoqué par des convulsions horribles, lorsque ses lèvres sentoient seulement le contact du liquide. S'il faut regarder cette aversion invincible, cette horreur, pour un avertissement secret de la nature, pour une tendance spontanée, qui cherche à éviter ce qui tend à sa ruine, on se gardera bien de prescrire les bains pour remède curatif ; cependant l'on voit, d'autre part, quantité d'auteurs, non moins célèbres, les approuver fortement, ainsi que vous le rapportez de M. Le Camus. L'on sçait de quelle façon s'exprimoit Celse, de son tems. Tous les partisans des bains font valoir cette maxime, d'après lui (a). Vanhelmont nous atteste la guérison d'un vieillard hydrophobe, par l'immersion ainsi forcée dans l'eau (b). L'histoire de l'Académie des sciences fait mention de plusieurs hydrophobes, à qui l'on avoit ôté l'horreur de l'eau, en les accablant d'une grande quantité

(a) *Unicum remedium est nec opinantem in piscinam non ante ei provisam projicere ; & si natandi scientiam non habeat, modòmersum bibere pati, modò attollere ; si habet interdum deprimere ut invitatus quoque aquâsatiatur, sic enim simul & sitis & aquæmetus tollitur.* Cels. lib. 6, c. 27.

(b) Vanhelm. §. 47, pag. 227.

d'eau versée impétueusement sur eux (a). Elle atteste la guérison d'une fille enragée, que l'on obtint, en la plongeant, à diverses reprises, dans un bain d'eau, & en la tourmentant de la sorte, jusqu'à l'entière cessation des symptômes de l'hydrophobie.

L'eau ne seroit-elle pas ici stimulante ? N'auroit-elle pas la vertu d'exciter des spasmes d'une nature opposée à ceux qu'amène le virus hydrophobique ? C'est quelquefois une indication à remplir dans les maladies spasmodiques, que de supprimer ou d'arrêter les agitations des fibres nerveuses, en les stimulant, en excitant des nouveaux spasmes, qui, sans être moins dangereux que les premiers, sont souvent plus forts qu'eux, & deviennent par-là capables de les détruire ; aussi les bains pour lesquels tous les hydrophobes montrent tant de répugnance, ne leur sont devenus salutaires, que lorsqu'on a eu la constance de les continuer long-tems, de les forcer à y rester malgré eux, & qu'ils ont été d'une constitution assez forte, pour ne pas y succomber, tandis que les essais infructueux qu'on en a fait sur plusieurs autres, leur sont devenus funestes, & n'ont servi, la plupart du tems, qu'à leur accélérer la mort ; ce qui sembleroit devoir concilier les vues de ceux

(a) Histoire de l'Académie des sciences, année 1699, pag. 58, de l'édit. de Hollande.

qui, fondés également sur l'expérience, les approuvent ou les condamnent.

Permettez-moi, Monsieur, encore une réflexion sur la cure prophylactique de la rage. Vous avez raison d'avancer que les frictions mercurielles sont d'une très-grande efficacité dans les premiers tems. Je puis vous assurer, avec toute la sincérité dont je fais profession, que, depuis mes dernières observations, insérées dans votre Journal, plusieurs personnes se sont adressées à moi pour ces sortes de cas, & que j'ai préservé de la rage tous ceux que j'ai soigné par moi-même. Je sçais que cette méthode n'a pas réussi généralement. Le Mercure de France du mois de Septembre de l'année 1758, à ce que je crois, fait mention de deux enfans mordus par un loup, dans plusieurs parties de la tête & du corps, dont le premier mourut hydrophobe, dix jours après, & presque paralytique dans l'action du remède; & le second mourut également, trois mois après, paralytique, sans être hydrophobe. L'on prétend que c'est pour avoir trop pris du mercure, & que, lorsque le virus a pénétré par tant d'endroits, il en faut une si grande quantité pour le combattre, qu'il est impossible que les malades n'y succombent pas. J'avouerai qu'il est bien difficile alors de rendre ce remède salutaire, qui a toujours besoin d'un certain

tems pour agir sur les humeurs , & qu'on ne peut introduire dans le sang , qu'à petites doses. Le virus est si prompt à se développer , qu'on a vu périr nombre de ces gens-là , au troisieme jour de leur morsure , sur-tout , lorsqu'ils ont malheureusement avalé de la bave virulente , dans les plaies reçues à la bouche ou au visage ; mais il en est de ces accidens , comme de bien d'autres , qui , portés tous les jours à un certain degré , deviennent incurables , & qu'on voit éluder les meilleurs remedes , sans qu'on puisse s'incrimer en faux , & réclamer contre leur efficacité , lorsqu'on a pu les placer dans des circonstances plus favorables. La méthode qui m'a le mieux réussi dans ces sortes d'occasions , sans avoir besoin d'une si grande quantité de mercure , pour préserver de la rage , a été de tenir les plaies long-tems ouvertes , d'en réprimer les chairs qui pouffent trop vite , de les panser , avec parties égales , d'un digestif & d'onguent napolitain , & de pousser les frictions jusqu'à une legere salivation , que l'on entretient tout cet espace de tems : ces enfans ne saliverent point , & voilà peut-être une des causes qui retint le mercure dans le sang , amena la paralysie , sans expulser le virus.

Je pourrois citer encore d'autres faits qui

me font également connus , tels que la mort survenue à une vieille femme , il y a deux ans , à Mons , malgré plusieurs frictions mercurielles , qu'un chirurgien appliqua infructueusement sur la main offensée par l'animal enragé , tandis que deux compagnons de son infortune , mordus également sur des parties nues , & que je soignai de la sorte , vivent encore ; mais ces cas ne doivent point faire règle. Il y a des exceptions en pratique , que tout le monde connoît , des circonstances particulieres qui font varier l'application du remede ; & souvent même celui qui l'administre , est en défaut. Il suffit que les frictions mercurielles aient été profitables au plus grand nombre , pour qu'on doive les employer avec assurance , jusqu'à ce qu'on connoisse des remedes plus certains. Si l'alcali volatil devient le spécifique de la rage , comme il s'est acquis cette célébrité contre le poison de la vipere , la cure en sera d'autant moins onéreuse , qu'elle sera plus prompte & plus facile à opérer ; c'est ce que les medecins , jaloux du progrès de leur art , & attachés au bien de l'humanité , doivent tenter à la première occasion qu'ils en auront , afin d'acquérir , sur un objet aussi intéressant , la certitude qu'on a droit d'en attendre.

J'ai l'honneur d'être , &c.



## OBSERVATION

*Sur une Hydrophobie spontanée , par  
M. BRIEU , fils , médecin de l'hôpital ,  
à Draguignan.*

L'inspection anatomique du cerveau est , sans contredit , la plus digne de l'attention des médecins ; elle est néanmoins la plus négligée. L'esprit le plus vif ne sçauroit bien pénétrer dans sa boîte osseuse , pour y démêler les diverses maladies qui l'affectent , ni la cause de celles qui en dérivent. Il faut l'ouvrir dans l'occasion , mais l'exécution en est très-pénible ; le crâne enlevé , le scalpel se perd sous la main de l'anatomiste , & détruit d'avance ce qu'il cherche , s'il n'est des plus habiles & des mieux exercés : ce sont-là les raisons principales qui retiennent dans l'inaction les médecins & les chirurgiens ; de-là le manque de dissection & d'observation. Pour moi ayant eu l'occasion d'observer une hydrophobie précédée & dépendante de quelques affections morbifiques du cerveau de l'hydrophobe , j'ai été contraint d'en faire la dissection , ( je le suis aussi d'avouer ingénument , que c'étoit-là l'ouvrage des plus habiles gens , ) pour y démêler les causes

de ces affections , que je vais exposer.

Au commencement du mois de Novembre de l'année 1758 , un soldat de la milice de Clermont , surnommé Belle-humeur , ayant l'habitude du corps assez grêle , se présenta à l'hôpital de Draguignan : depuis fix mois , des douleurs de tête habituelles & très-cruelles l'affectoient , & lui avoient mérité un surnom opposé. Quelques jours après son arrivée à l'hôpital , étant sur son séant , il tomba à la renverse , agité des mouvemens convulsifs les plus horribles , avec écume à la bouche , qui caractérisoient vraiment un accès épileptique des plus violens , duquel revenu , il me dit qu'il ne recevroit du soulagement pour ce terrible mal , que par la fréquente saignée au pied , qu'on lui avoit déjà pratiquée à Fréjus , avec succès. Je la lui prescrivis , *juxta vires* , & deux jours après , une potion cathartico-émétique , avec un heureux effet & succès ; mais , quelques jours écoulés , il essuya dans son lit divers mouvemens convulsifs , toujours sa douleur de tête : je le mis à l'usage des apozèmes incisifs , anti-épileptiques , rendus légèrement purgatifs , qui éloignerent & diminuèrent sensiblement les accès , le menant trois à quatre fois à la selle ; ce malade prenoit très-peu de nourriture , quoique sans fièvre , du moins habituelle & considérable. Dégoûté des remèdes , il passa huit jours , livré

à lui-même , pendant lesquels les convulsions le tourmentoient par intervalles ; & ses vives douleurs continuellement , m'indiquant toujours le vertex pour siège de la tragédie , je le repurgeai avec l'émetique , & lui redonnai les apozèmes qui procurent quelque soulagement ; & sur sa plainte d'un sentiment de ponction , par intervalles , à cette région , je tournai mes vues du côté du trépan ; mais le sentiment n'étant pas fixé à un seul point , & le malade délirant par intervalles , j'abandonnai cette idée ; le délire devint habituel , & les mouvemens convulsifs , moindres & plus rares.

L'on resserra , pour raison de repos , le malade dans un appartement privé , & on l'y assujettit dans le lit. Quelques jours écoulés , il pria son infirmier de ne pas l'exhorter de manger , encore moins de boire ; celui-ci lui présenta une soupe un peu claire ; & le pressant de l'avalier , il le repoussa avec fureur , & ajouta qu'on lui apportât quelques cuillerées de soupe fort épaisse , qu'il vit avec plaisir , & avala pourtant en tremblotant & rapidement. On lit dans Lister un pareil exemple (a). Il continua de même , de loin en loin , pendant trois jours ; alors refusant une soupe , je lui présentai

(a) *Lege in Exercit. medic. Lister, de hydrophob. exempl. 4.*

un morceau de pain trempé dans du vin ; comme cordial alimentaire , qu'il avala , sans presque mâcher. Voyant des signes presque concluans d'hydrophobie , je demandai qu'on m'apportât une cruche pleine d'eau , laquelle appercevant de loin , il en détourna brusquement la vue , poussant des soupirs entremêlés de tremblemens , si long-tems continués , qu'ils étonnoient le cœur & l'esprit , & qui m'empêcherent d'oser répandre de l'eau sur son corps ; la cruche présentée diverses fois , il continua de même : depuis il refusa tout aliment.

Madame la supérieure des religieuses qui exercent leur charité dans l'hôpital , attendrie du sort de ce malheureux , voulut lui présenter de la soupe. Il ramassa le reste de ses forces & mouvemens possibles , pour tâcher de l'atteindre & de la mordre ; étant revenue à la charge plus d'une fois , il lui dit toujours : Madame , si vous approchez , je ne sçaurois m'empêcher de vous mordre. Il mourut enfin d'inanition , *le vingtième jour* du mois de Décembre.

*Ouverture du cadavre.*

Le lendemain , nous procédâmes , conjointement avec M. Anglade , & ses élèves , à l'ouverture du cadavre , en présence de M. l'aumônier de l'hôpital , de l'un des MM. les vicaires de la paroisse , & de madame

la supérieure. Cet anatomiste toujours plus zélé, se donna la peine de scier & enlever le crâne, qui se trouva très-peu adhérent à la dure-mere qui se présenta très-distendue & reluisante, garnie de sept excroissances squirrho-calculeuses, dont deux étoient de la grosseur d'un pois, distantes de deux lignes du sinus longitudinal supérieur, & autant de la suture coronale; deux autres, un peu moindres, portoient dessus la suture coronale, à même distance que les mentionnées du sinus longitudinal; enfin les trois dernières, encore moindres, répondoient aux enfoncemens de l'os frontal: nous examinâmes le crâne, & nous y aperçûmes des petites cavités proportionnées, qui s'y étoient creusées; les excroissances dans la diastole répétée du cerveau, lesquelles voulant disséquer & analyser, non seulement je les trouvai très-aigres sous la pointe du scalpel; mais elles en éludèrent diverses fois l'action: j'ouvris après, ledit sinus dans toute sa longueur, que je vuidai d'un sang abondant, épais & noirâtre, & j'achevai d'inciser dans cette longueur, les meninges; il rejaillit à l'instant, près de deux setiers d'une sérosité très-limpide, qui submergeoit la faux: je pénétrai, sans ordre, dans les deux ventricules supérieurs; il sortit d'un chacun, environ un setier de même sérosité, & ne pouffai pas plus

loin mes recherches , sur ce que M. le vicaire m'affura avoir déjà excédé le tems de rendre au cadavre les derniers devoirs.

### *R É F L E X I O N S.*

Les douleurs de tête , vives & continues , qu'éprouvoit le malade , étoient évidemment produites par les divulsions cruelles que subissoient les filets nerveux de la dure-mere , par le heurtement rude des excroissances contre le crâne , dans la diastole du cerveau , laquelle étant affoiblie par les saignées , le malade en recevoit quelque trêve.

Les mouvemens convulsifs étoient causés par l'influx inégal du fluide animal dans diverses parties , causé par la compression inégale que faisoit la colonne d'eau de l'origine des nerfs , laquelle , dans les différentes altérations du sang , repompée en partie , par l'effet des évacuans , les accès en étoient affoiblis & même éloignés. La cause du délire mélancolique se déduit de la diminution des esprits & du relâchement d'une partie des fibres du cerveau , trop abreuvées des sérosités.

La rage & l'hydrophobie survinrent par la continuité des douleurs vives & cruelles énoncées , qui donnerent aux humeurs un souverain degré d'acrimonie , mais sur-tout à la bile , par-là-même trop abondante , laquelle

laquelle irritoit vivement les solides desséchés & trop tendus; le mal fut alors sans ressource : pour la cause immédiate de l'hydrophobie, j'adopte le sentiment de M. Pinchanier, célèbre médecin de Montelimart, dans son Observation, curieuse & très-bien détaillée, sur une hydrophobie spontanée, la mieux caractérisée, où l'on trouve démontré, que les parties acides & sulfureuses du vin émuoussent & engainent les pointes du levain hydrophobique (a).

*Nota.* Cette affection épileptique qui a précédé l'hydrophobie, dans l'Observation de M. Brieu, démontre invinciblement la nature de la rage, & prouve que c'est une maladie véritablement convulsive, sur-tout, lorsqu'elle est caractérisée par l'horreur de l'eau, & que le spasme, occasionné par l'affection du cerveau, attaque principalement l'œsophage & les muscles qui servent à la déglutition. C'est dans ce cas, qu'il semble que les frictions mercurielles sont inutiles, inefficaces, & qu'elles ne peuvent que donner un secours trop lent, & que quelquefois elles peuvent augmenter la maladie, en augmentant le spasme; l'opium, l'æther nîtreux ou vitriolique, les gouttes d'Hoffmann, sont les seuls

(a) Voyez le Journal des Sçavans du mois de Décembre de l'année 1757.

remedes indiqués dans ces circonstances, ainsi que la poudre de Cobb, dont M. Nugent s'est servi, avec tant de succès, dans une observation semblable à celle de M. Brieu.

On voit, par cette observation, que le virus hydrophobique n'est pas seulement approprié aux animaux, que si la rage est spontanée dans le chien, le loup, &c. elle peut l'être également dans l'homme, dont les ressorts agissent à-peu-près de même, & qu'il y a apparence que, puisque la cause immédiate est l'altération spasmodique du système nerveux, on parviendra à la combattre, par les anti-spasmodiques & les narcotiques, & que c'est le seul moyen de donner du secours dans le dernier période de la maladie, en attendant qu'on ait découvert d'autres remedes.

## OBSERVATION

*Sur les bons effets de la Ciguë, par M. DES-MILLEVILLE, médecin à Lille en Flandre.*

On ne peut mieux honorer M. Storck, & le remercier du présent qu'il a fait à l'art, pour le bien de l'humanité, qu'en rendant public les succès de l'extrait de ciguë, dont il a fait usage pour des maladies qui, jusqu'à présent, ont presque toujours été



incurables. Madame de R \* \* \* portoit, depuis près de deux ans, une tumeur sur la paupière supérieure, qui, dans les premiers tems, étoit de la grosseur d'une lentille; elle grossit ensuite, & l'incommodoit au point de lui faire chercher du remède: on employa tous les emplâtres fondans, & même des maturatifs, pour dissiper cette grosseur qui augmentoit de plus en plus, & prenoit une couleur violette brune; pour comble d'inquiétude, la vue paroissoit de tems en tems se troubler, & l'œil malade se trouvoit fatigué de tiraillemens, par les douleurs lancinantes & brûlantes, qu'elle ressentoit à la tumeur. Ayant donc épuisé, comme bien d'autres, tous les secours de l'art connus jusqu'alors, l'heureuse découverte de M. Storck parut dans le Journal de Médecine, en Juillet 1760, & me fit espérer d'obtenir la guérison de cet accident, qui prenoit un caractère très-mauvais. Comme on fut ici, comme par tout ailleurs, très-empressé de tenter ce remède, & que je reconnus la tranquillité avec laquelle nos malades en faisoient usage, je commençai, les premiers jours de Juillet, cette cure, par quelques grains de l'extrait de ciguë, & j'augmentai *gradatim*, jusqu'à vingt grains par jour, qui fut la dose ordinaire, pendant le traitement qui dura deux mois. Je fis appliquer sur la tumeur l'extrait même de

ciguë ; tout ceci ensemble , procura le bien suivant.

Dans les premiers quinze jours , la vue de cet oeil fut rétablie ; à la fin du mois , les douleurs étoient calmées , & la tumeur parut diminuée de la moitié ; enfin , dans le courant du second mois , il se forma une suppuration à ce qui restoit ; je voulus alors substituer l'onguent de la mere à l'extrait de ciguë sur la plaie ; mais je fus bientôt obligé d'y revenir , par les souffrances que la dame éprouvoit , & la ciguë eut tout l'honneur : car , à la fin d'Août , la plaie étoit fermée , & il n'étoit plus question de rien.

*Nota* que cette dame n'éprouva aucun effet particulier de ce remede , & ne se dérangea aucunement de son régime accoutumé. Voilà un fait assez frappant du succès de ce remede : Nous espérons en observer d'autres dans l'usage que nous en faisons pour des cancers ouverts , qui sont venus en belle & louable suppuration , & exempts de la causticité & de l'infection qui accompagnent cette sorte de tumeur , qui faisoit la peine des malheureux qui en sont attaqués , & à qui on a entendu dire cent fois , que la mort leur paroissoit moins à craindre que la vie à laquelle ils étoient condamnés.

Que ne doit-on pas à M. Storck , d'avoir donné une forme sûre pour user de ce poison

sans danger , & d'en avoir affermi les bons effets ! Plusieurs anciens avoient déjà tenté l'usage intérieur de ce remède ; & sans rien diminuer de la reconnaissance que nous lui devons , il y a douze à quinze ans , que M. Wion , médecin de l'hôpital général de cette ville , que la mort emporta trop tôt pour le bien des citoyens , & l'honneur de la médecine , employoit dans cet hôpital l'emplâtre de ciguë ( qui n'est que l'extrait de cette plante , uni avec les gommess ) à l'intérieur , pour fondre & résoudre les glandes scrophuleuses : les personnes guéries existent encore.

---

## SECOND MEMOIRE

*Sur le Tartre émétique , contenant une réponse aux objections de M. ROUX , par M. BAUMÉ , maître apothicaire de Paris.*

Les discussions qui surviennent entre les personnes qui s'appliquent aux sciences , ont presque toujours l'avantage de répandre de nouvelles lumières sur les matieres qui en sont le sujet : on en a une preuve toute récente , dans la question agitée entre M. Roux & moi , sur les sels. Il seroit à souhaiter qu'on gardât toujours , dans ces

fortés de contestations, la modération qui est si naturelle aux personnes qui ne cherchent que la vérité. Je ne crois pas qu'on puisse faire, à cet égard, le moindre reproche à mon premier Mémoire ; mais la réponse vive que M. Roux m'a faite, m'a obligé, contre mon inclination, de prendre, à-peu-près, le même ton que lui, dans mon second Mémoire sur la crySTALLISATION des sels. J'y renonce volontiers dans celui-ci, me flatant que M. Roux suivra, avec plaisir, cet exemple ; & je m'attache uniquement à l'exposition des faits & des expériences, n'ayant absolument d'autre but que d'éclaircir la vérité. Je n'en puis donner une meilleure preuve, que l'avou sincère que je fais d'une méprise où je suis tombé, en parlant du tartre émétique. J'ai dit, dans mon premier Mémoire, que ce sel étoit déliquescant, & n'étoit point susceptible de crySTALLISER. J'ai reconnu depuis, que cela vient de ce que j'avois fait cette combinaison dans des marmites de fer, comme je l'avois toujours vu faire à M. Rouelle, au jardin du Roi, & de ce que j'avois employé de trop petites doses de verre d'antimoine, sur celles de crème de tartre ; alors la première levée des crySTaux que l'on obtient, n'est, pour ainsi dire, que de la crème de tartre ; la combinaison vraiment émétique reste, dans la liqueur, parce

qu'elle se tient en dissolution dans une bien moindre quantité d'eau, que la crème de tartre ; lorsque l'on fait évaporer cette liqueur dans des vaisseaux de fer, pour obtenir de nouveaux cristaux, le tartre émétique se décompose, la partie réguline se précipite, à mesure que le tartre agit sur le fer ; & le sel qui résulte après cette évaporation, est déliquescent, comme je l'ai remarqué ; mais ce n'est plus du tartre émétique, c'est le sel neutre déliquescent, formé du fer de la marmite & du tartre : ces expériences avoient été faites, il y a long-tems, & c'étoit d'après elles que j'avois rédigé mon Mémoire ; mais les objections de M. Roux m'ayant fait soupçonner que les vaisseaux dans lesquels on fait le tartre émétique, étoient capables d'apporter les différences considérables dont je viens de parler, j'ai pris le parti de faire sur cette matière un nouveau travail, en ne me servant que de vaisseaux d'argent ; & je rapporterai des expériences capitales que l'on auroit dû employer dans les objections qui m'ont été faites, pour détruire ce que j'avois avancé ; mais probablement ces expériences n'étoient pas connues de M. Roux.

J'ai cru d'abord devoir répéter le procédé de M. Rouelle, dans des vaisseaux d'argent, au lieu de ceux de fer, que j'avois employés dans mes anciennes expériences ; ce que

j'ai fait, à la dose de deux livres de crème de tartre, & de verre d'antimoine broyé en poudre impalpable sur le porphyre, au lieu de le réduire seulement en poudre & passer au tamis, comme le recommande M. Roux, sans spécifier si c'est au travers d'un tamis de soie très-fin, ou si c'est au travers d'un tamis de crin ordinaire : j'ai remarqué, qu'à ébullition égale d'un instant, comme il le recommande, il se dissolvoit une moindre quantité de verre d'antimoine, lorsqu'il étoit en poudre, passé au tamis de crin ordinaire ; que lorsque ce même verre d'antimoine a été auparavant réduit en poudre impalpable sur le porphyre, & cette différence a été environ d'un 5<sup>e</sup>, sur deux livres de chacune des matieres de verre d'antimoine & de crème de tartre ; mais ayant fait bouillir, pendant une heure, le mélange dans lequel j'avois employé le verre d'antimoine passé au tamis de crin, il s'est dissous la même quantité de verre d'antimoine, que dans le premier cas. Quoi qu'il en soit, on ne court aucun risque de faire bouillir cette combinaison long-tems, afin d'être sûr que toute la crème de tartre soit parfaitement saturée, comme je le démontrerai dans un instant.

Revenons à notre combinaison : j'ai retiré, en trois cristallisations successives, deux livres douze onces de cristaux, qui étoient de véritable tartre émétique crys-

tallisé, bien saturés de la partie réguline de l'antimoine : ces cristaux avoient différentes figures ; mais lorsque la cristallisation est régulière, ils sont toujours en pyramides triangulaires : ces cristaux sont assez généralement d'une couleur jaune, à cause d'une portion de soufre qui s'y trouve interposée, à l'exception cependant des premiers qu'on obtient, qui n'ont quelquefois aucune couleur étrangère, & sont parfaitement nets & transparens ; ces différences m'ont paru venir du plus ou moins de tems qu'on emploie à l'ébullition.

Chaque fois que je faisois évaporer la liqueur de laquelle j'avois séparé les cristaux de tartre émétique, il restoit sur les filtres une petite quantité de terre très-divisée, & dans un état mucilagineux ; cette terre est verdie par l'eau-mère : il y a tout lieu de penser qu'elle vient de la crème de tartre, de laquelle elle s'est séparée pendant les évaporations de la liqueur ; cette terre bien lavée & séchée avoit une demi-transparence ; elle s'est mal dissoute dans l'acide vitriolique ; exposée au grand feu, elle a fondue, elle a formé un verre transparent, de couleur verdâtre. Je crois que c'est à cette terre très-divisée, & dans l'état mucilagineux, qu'on doit attribuer l'origine des cristaux en houppes, puisque ces crys-

taux laissent, après leur dissolution dans l'eau, environ un quart de leur poids de terre sur les filtres, qui ne différent en rien de la précédente.

C'est encore à cette substance terreuse & mucilagineuse, qu'est dûe vraisemblablement la propriété que la liqueur du tartre émétique a de moisir, à sa surface, dans l'espace d'environ quinze jours; lorsqu'on la laisse évaporer à l'air libre; cette moisissure n'a aucune odeur de putréfaction; lorsqu'elle est dans cet état, elle forme un magma mucilagineux jaune, & la couleur verte de la liqueur disparoît entièrement sous ce mucilage: on trouve le tartre émétique en de très-petits cristaux, qui se détachent en plaquettes, & qui sont peu adhérens aux terrines; ces cristaux sont beaucoup plus jaunes que ceux qu'on obtient d'une évaporation ordinaire, & ils sont aussi en beaucoup plus grande quantité, puisque d'un semblable mélange j'ai obtenu, à quelques gros de moins, le même poids en tartre émétique, que de crème de tartre & de verre d'antimoine que j'avois employé; ce mucilage délayé dans l'eau, & lavé, a laissé sur le filtre toute la terre qui ne différoit en rien de celle que j'avois séparée, en faisant évaporer la liqueur du tartre émétique; ainsi cette terre se sépare



du tartre émétique, par une évaporation spontanée, comme pendant l'ébullition de la liqueur; tous phénomènes bien dignes de remarques, & dont il est surprenant que M. Roux ne dise pas un mot.

J'ai aussi mis en cristallisation, à l'air libre, de la dissolution de tartre émétique très-pur, & qui ne contient rien de cette espèce de terre. Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle moisisse, comme la liqueur de tartre émétique, qui est verte.

Il m'est resté sur la fin des cristallisations, fix à sept onces d'eau-mère, d'une couleur verte très-foncée; toute la quantité de verre d'antimoine, que l'on emploie dans ce procédé, ne se combine point avec la crème de tartre, comme l'a fait observer M. Roux; ainsi j'ai eu tort de dire que la crème de tartre dissolvoit son poids égal de verre d'antimoine, le surplus reste sur le filtre, avec la portion de soufre, qui se sépare du verre d'antimoine, & qui n'est que peu ou point du tout attaqué par la crème de tartre; il n'y en a seulement qu'une petite quantité qui passe à travers les filtres, à raison de sa grande division, & qui communique cette couleur jaune, qu'on remarque aux cristaux de tartre émétique; la plus grande quantité reste sur les filtres, comme je l'ai fait observer dans mon premier Mémoire. M. Roux prétend que Glauber l'avoit

remarqué avant moi (a) : cela peut être ; mais il auroit dû indiquer dans quel endroit des ouvrages de ce chymiste, on trouve cette observation. M. Roux a remarqué que deux livres de crème de tartre dissolvoient *vingt-trois onces & demie de verre d'antimoine*, & que des deux livres qu'il avoit employé, il en avoit séparé deux onces & demie de soufre doré (b). En répétant cette expérience, j'ai remarqué que les deux livres de crème de tartre que j'ai employé, en avoient dissous vingt-trois onces six gros, ce qui fait deux gros de différence ; ces différences viennent vraisemblablement de ce que j'ai employé le verre d'antimoine en poudre impalpable, au lieu que M. Roux ne s'est servi que de verre d'antimoine pulvérisé, & seulement passé au tamis.

M. Roux n'entre dans aucun détail sur la manipulation qu'il a employé, pour avoir séparément le verre d'antimoine, qui n'a point été dissous par la crème de tartre, d'avec le soufre doré, qui s'est séparé du verre d'antimoine, pendant la combinaison du tartre émétique. Pour suppléer à cette inexactitude, je vais rapporter ma méthode, afin que ceux qui voudroient répéter de semblables expériences, à dessein d'observer les

(a) Journal de Médecine, T. XIII, pag. 532.

(b) *Ibidem*, pag. 533.

différentes proportions de soufre, qui sont contenues dans les verres d'antimoine, puissent le faire commodément.

J'ai mêlé une livre du même verre d'antimoine, que j'avois employé dans le procédé précédent, broyé sur le porphyre, avec deux livres de crème de tartre; je l'ai fait bouillir dans une bassine d'argent, avec douze pintes d'eau distillée, pendant une heure: j'ai filtré la liqueur; elle étoit citrine, au lieu d'être verte, comme elle l'est, lorsqu'on met partie égale des deux substances, ou plutôt, lorsqu'il se trouve assez de verre d'antimoine, pour saturer la crème de tartre: phénomènes, dont je suis surpris que M. Roux n'ait pas fait mention: j'ai fait bouillir le marc dans six autres pintes d'eau distillée, avec une livre de nouvelle crème de tartre, dans l'intention de dissoudre le peu de verre d'antimoine qui pouvoit être resté: j'ai filtré la liqueur; j'ai lavé ce qui est resté sur le filtre, avec beaucoup d'eau distillée & bouillante; cette dernière liqueur, en refroidissant, laissoit déposer une très-legere quantité de soufre jaune, qui passoit à travers le filtre, à la faveur de l'eau bouillante: j'ai trouvé que le soufre doré, lavé & séché, pesoit douze gros; ce qui fait par conséquent trois onces de soufre doré, que contenoient les deux livres de verre d'antimoine, que j'avois employé dans le procédé.

J'ai essayé de faire du tartre émétique avec différens verres d'antimoine : je n'ai remarqué aucune variation dans les quantités qu'il s'en est dissous, lorsque je l'employois avec son poids égal de crème de tartre ; mais j'en ai remarqué dans celles du soufre doré. En général, on peut présumer que c'est lui qui donne la couleur rouge d'hyacinthe, qu'on remarque au verre d'antimoine, & que ce verre en contient une plus grande quantité, à proportion qu'il est coloré davantage ; du moins, c'est ce que j'ai reconnu par les expériences que j'ai faites avec ces différens verres d'antimoine. Il y a tout lieu de conjecturer encore, que c'est ce soufre qui donne cette couleur verte à la liqueur, lorsqu'on fait le tartre émétique : j'ai remarqué que plus le verre d'antimoine étoit coloré, plus il fournissoit une liqueur verte, lorsque je l'employois avec son poids égal de crème de tartre, & qu'au contraire l'antimoine diaphorétique qui ne contient point de soufre, se dissout assez bien par la crème de tartre, comme l'a remarqué M. Lechandelier (a), & qu'il fournit une dissolution claire & un peu citrine, ainsi que celles des fleurs blanches de régule d'antimoine, qui fournissent une dissolution sans couleur : je n'ai pu dissou-

(a) Même Journal, pag. 424.

dre ces fleurs en entier par la crème de tartre, quoique j'aye passé à plusieurs reprises, de nouvelles quantités de crème de tartre, sur les mêmes fleurs de régule d'antimoine. Au reste, je me suis assuré que la couleur verte ne vient point du cuivre qui peut être contenu dans l'argenterie de vaisselle, en répétant la même dissolution dans un vaisseau de verre, où j'ai toujours eu la même couleur : j'ai aussi mêlé de l'une & de l'autre liqueur avec de l'alcali volatil ; elles sont devenues, à-peu-près, de couleur de dissolution d'or, & n'ont point pris de couleur bleue, comme cela arrive, lorsqu'on mêle avec ce même alcali volatil des liqueurs qui contiennent une petite quantité de cuivre.

Après avoir examiné les phénomènes qui se passent pendant la combinaison du verre d'antimoine, avec la crème de tartre, nous allons reconnoître les propriétés des produits qu'on en retire, & je commence par les crytaux.

Ce sel crySTALLISÉ est parfaitement neutre. Quatre onces d'eau bouillante dissolvent deux onces de ce tartre émétique ; la dissolution est claire, limpide, sans couleur, lorsque ce sel a été lavé auparavant, & bien égoutté sur du papier gris, suivant la méthode que j'ai indiquée ; au lieu que la même quantité d'eau bouillante ne peut

dissoudre qu'un gros & demi de crème de tartre.

M. Roux (a) prétend, d'après Zimmerman, qu'il faut vingt-quatre parties d'eau, pour en dissoudre une de ce tartre émétique, sans spécifier si c'est de l'eau froide, ou si c'est de l'eau bouillante. Il y a toute apparence que M. Roux n'a point répété cette expérience, qui cependant étoit capitale pour lui.

Cette dissolution rend la teinture de tournefol, d'une très-legere couleur purpurine, sans la rougir, comme fait la dissolution de crème de tartre; elle ne change en aucune maniere la couleur du syrop violat.

Les acides vitrioliques, nîtreux & marins, y occasionnent sur le champ un précipité blanc, sans effervescence; ces précipités se dissolvent presque entièrement dans l'eau froide, & assez facilement. M. Roux prétend que les acides s'emparent de la partie réguline, & que c'est la crème de tartre qui se précipite seule, sous sa forme naturelle (b); je crois cependant que ces précipités mériteroient la peine d'être examinés plus amplement, que M. Roux ne l'a fait; il pourroit bien être autre chose, que de la crème de tartre seule.

(a) Même Journal, pag. 535.

(b) Même Journal, pag. 536.

J'ai mêlé également les trois acides minéraux , avec de la dissolution de crème de tartre , qui n'ont occasionné aucuns précipités.

Les alcalis fixes & volatils , mêlés avec de la dissolution des crystaux de tartre émétique , ne font aucune effervescence à froid : ils n'occasionnent d'abord aucuns précipités ; mais peu de tems après , il se forme dans l'une & l'autre liqueur un précipité blanc qui s'attache aux parois du verre , & qui y est de la plus grande adhérence.

J'ai mêlé une once de ce tartre émétique , avec autant de sel alcali , & demi-once de poix résine ; ce mélange poussé à la fonte dans un creuset , m'a fourni deux gros quarante-huit grains de très-beau régule d'antimoine , quantité qui est beaucoup plus grande que celle que M. Geoffroy a retiré des plus forts émétiques qu'il a éprouvés. J'ai traité de la même manière les crystaux de tartre émétique , qui provenoient des différentes crySTALLIFICATIONS , & je n'ai remarqué aucune différence dans les quantités de régule que j'obtenois.

Enfin j'ai tenté inutilement de combiner de ce tartre émétique , avec une nouvelle quantité de verre d'antimoine : j'avois mêlé pour cela quatre onces de tartre émétique , & deux onces de tartre émétique broyé sur le porphyre : j'ai fait bouillir ce mélange

dans suffisante quantité d'eau , pendant demi-heure : j'ai filtré la liqueur , elle a passé claire, sans couleurs : j'ai lavé le verre d'antimoine , qui a resté sur le filtre , & l'ai mis secher : il n'avoit rien perdu de son poids , par conséquent ce tartre émétique étoit parfaitement saturé de verre d'antimoine , puisqu'il n'a pu en dissoudre davantage , & que d'ailleurs il n'a communiqué aucune couleur à la liqueur.

J'ai indiqué précédemment les moyens de séparer le soufre doré, d'avec le verre d'antimoine.

Ce soufre doré est rougeâtre , à-peu-près comme le kermès minéral : il fume sur les charbons ardens , répand une légère flamme bleue , & il exhale une odeur de soufre brûlant ; l'eau régale en dissout la partie réguline en grande partie ; & ce qui reste , est le soufre , mais mêlé encore d'une portion de régule à demi-calciné , qui n'est plus attaquant par l'eau régale : j'ai exposé de cette matière sulfureuse , sous la moufle d'un fourneau de coupelle ; elle a répandu d'abord une flamme vraiment sulfureuse ; & ayant poussé le feu plus fort , elle s'est presque toute convertie en fleurs blanches : ce qui a resté , contenoit quelques grenailles de régule d'antimoine ressuscité.

J'ai mêlé une once de ce soufre doré , avec autant de sel alcali , & un gros de



nître : j'ai poussé ce mélange à la fonte , j'en ai obtenu un gros de régule d'antimoine , qui m'a paru ne différer en rien du régule d'antimoine ordinaire.

Parcourons présentement quelques propositions de MM. Roux & Rouelle , qui ne s'accordent point avec l'expérience.

MM. Roux & Rouelle paroissent avoir adopté entièrement le sentiment d'Hoffmann , sur la décomposition du tartre émétique , par une trop longue ébullition , puisque M. Roux dit positivement , que *toutes ces ébullitions ne tendent qu'à décomposer une partie de ce sel , à mesure qu'il se forme , & ailleurs , que toute ébullition ultérieure à la combinaison , ne serviroit qu'à décomposer le sel qui s'est formé* (a).

L'erreur du maître & du disciple part du même principe que la mienne ; leur proposition est vraie , lorsqu'on opère dans des vaisseaux de fer , parce qu'ils ont la propriété de décomposer le tartre émétique ; fait dont mes adversaires auroient dû s'apercevoir , & c'est ce qui est cause que j'avois avancé que ce sel étoit déliquescent ; mais les choses se passent tout autrement , lorsqu'on opère dans des vaisseaux d'argent , de grès ou de verre , comme on va le voir par l'expérience suivante.

(a) Même Journal , pag. 531 & 537.

J'ai mis dans une bassine d'argent quatre pintes d'eau distillée, deux livres de verre d'antimoine broyé sur le porphyre, & deux livres de crème de tartre : j'ai fait bouillir ce mélange pendant douze heures ; j'avois soin de remplacer par de l'eau distillée celle qui s'évaporoit de la bassine : j'ai filtré la liqueur ; après ce tems d'ébullition, elle étoit sensiblement un peu plus verte, que lorsqu'on ne fait bouillir le mélange qu'un instant, parce que pendant cette longue ébullition, il s'étoit dissous vraisemblablement une plus grande quantité de soufre : j'ai retiré de ce procédé exactement les mêmes quantités de crystaux, de soufre, de verre d'antimoine non dissous, enfin la même quantité d'eau-mere, que dans le procédé dont j'ai parlé précédemment ; seulement cette eau-mere étoit un peu plus verte que celle du premier procédé, parce qu'elle contenoit vraisemblablement un peu plus de soufre. C'est probablement par la même raison, que les crystaux de cet émétique étoient plus jaunes : ces crystaux ajoûtés, comme je l'ai dit plus haut, & ensuite dissous dans l'eau, lui ont donné une très-legere couleur verte ; cette dissolution déposoit, par le repos, une très-petite quantité de matiere, que je crois être le soufre qui étoit interposé entre les crystaux de ce sel ; d'ailleurs, la liqueur,

du jour au lendemain, avoit perdu presque entièrement sa couleur.

J'ai poussé à la fonte de cet émétique, qui m'a fourni la même quantité de régule, que celui du premier procédé; d'où il résulte que la combinaison du tartre émétique ne se décompose pas plus pendant l'ébullition, que la plupart des autres sels, lorsqu'on fait cette combinaison dans des vaisseaux de verre, de grès ou d'argent; en un mot, dans tous les vaisseaux qui ne peuvent être attaqués, ni par la crème de tartre, ni par le verre d'antimoine; & en général, tous les vaisseaux sur lesquels la crème de tartre a plus d'action, que sur le verre d'antimoine, ne peuvent servir à faire le tartre émétique, comme on va le voir par l'expérience suivante, dans laquelle j'ai décomposé entièrement, par l'intermède du fer, une quantité donnée de tartre émétique cristallisé.

J'ai mis dans un matras, une once de cristaux de tartre émétique très-purs, demi-once de fil de fer, & six onces d'eau distillée: j'ai placé le matras sur un bain de sable; j'ai entretenu une chaleur de digestion, pendant huit jours, le fer s'est dissous peu-à-peu, & a fait précipiter le régule d'antimoine, sous la forme d'une poudre grise, semblable à du régule d'antimoine qui seroit prodigieusement divisé; le régule

d'antimoine, examiné à la loupe, avoit le brillant métallique : la dissolution du fer étoit d'une couleur verte très-foncée ; elle avoit d'ailleurs toutes les propriétés chimiques de la teinture de mars, d'où il résulte que le fer a plus d'affinité avec la crème de tartre, que n'en a le régule d'antimoine : il seroit très-intéressant de déterminer, par la même méthode, les affinités des autres métaux avec la crème de tartre.

J'ai répété la même expérience aux mêmes doses, avec du fil de cuivre rouge ; mais elle ne réussit pas avec la même facilité, soit que le cuivre soit moins dissoluble par la crème de tartre, soit qu'il ait avec elle une affinité à-peu-près égale à celle du régule d'antimoine : la liqueur n'a commencé à devenir verte, qu'au bout de quarante-huit heures, mais sans précipitation de régule d'antimoine, pas même au bout de huit jours ; cette liqueur mêlée avec l'alcali volatil, est devenue d'une couleur bleue, comme toutes les dissolutions de cuivre. Ce qui prouve que la crème de tartre, quoique saturée de régule d'antimoine, a cependant dissous une certaine quantité de cuivre ; mais, sans laisser précipiter le régule, j'ai pris des fils de fer & de cuivre, que j'avois bien découpés auparavant à la lime, par préférence à des limailles de

ces mêmes métaux , afin de mieux observer les phénomènes que présenteroient ces décompositions.

Il résulte de ces expériences , que ceux qui font leur tartre émétique dans des vaisseaux de fer , le décomposent , à mesure que l'on fait évaporer les liqueurs , & que ceux qui le font dans des vaisseaux de cuivre , font très-mal ; puisque le tartre émétique tout fait agit sur le cuivre , à plus forte raison , la crème de tartre , lorsqu'elle n'est pas encore combinée avec le verre d'antimoine , y doit-elle agir avec plus de facilité.

J'ai essayé plusieurs émétiques que j'ai envoyé chercher chez différens droguistes , & desquels , par la fusion , j'ai retiré des régules qui contenoient , depuis un dixieme jusqu'à un quinzieme de cuivre , par chaque quantité de régule que j'obtenois ; je ne sçais quels effets peuvent produire de semblables émétiques pris intérieurement ; ils doivent certainement occasionner bien des accidens , au moment que le médecin s'y attend le moins , & dont il lui est difficile de deviner la cause , parce qu'il ne s'en méfie pas.

Le verre d'antimoine est , comme on le sçait , l'antimoine crud , calciné & réduit en verre par la fusion ; mais la calcination préliminaire à la vitrification plus ou moins forte , & la plus ou moins grande quantité

de soufre & de phlogistique, qui restent dans le verre d'antimoine, après qu'il est fait, apportent peut-être quelques variations au degré de force du tartre émétique qu'on fait avec le verre d'antimoine. Il seroit à souhaiter qu'on eût une méthode sûre pour le préparer, & qui n'apportât jamais de variation. Pendant que la chaux grise d'antimoine entre en fusion pour s'y convertir en verre, il y en a une plus ou moins grande quantité qui se réduit en fleurs; une partie se dissipe, tandis qu'une autre portion reste & fait partie du verre d'antimoine; cette substance dans le verre d'antimoine n'est pas aussi dissoluble par la crème de tartre, que le reste du verre d'antimoine.

En examinant différens verres d'antimoine, avec la crème de tartre, j'ai trouvé qu'ils contenoient une plus ou moins grande quantité de ces especes de fleurs: j'ai obtenu cette matiere, en dissolvant du verre d'antimoine entièrement par la crème de tartre, en lavant ensuite le marc avec beaucoup d'eau; & en décantant l'eau, tandis qu'elle étoit trouble, il m'est resté, par ce moyen, au fond du vaisseau la matiere en question, qui est plus pesante que le soufre; cette matiere ressemble à du sable blanc ordinaire; elle est indissoluble par l'eau, par la crème de tartre & par l'eau régale: elle se réduit presque toute en vapeurs blanches par

l'action du feu , & forme des fleurs semblables à celles du régule d'antimoine.

Cette matiere poussée à la fonte , avec du flux noir & de la poix-réfine , a formé du régule d'antimoine.

Examinons présentement quelques autres préparations d'antimoine , qui ne se dissolvent pas avec la même facilité , par la crème de tartre , & particulièrement le régule d'antimoine en substance.

J'ai mis dans un matras une once de crème de tartre , & deux gros de régule d'antimoine réduit en poudre impalpable sur le porphyre : j'ai fait bouillir ce mélange , pendant une heure , dans suffisante quantité d'eau ; j'ai filtré la liqueur qui n'avoit aucune couleur étrangere ; j'ai passé beaucoup d'eau bouillante sur le filtre , afin d'emporter toute la crème de tartre qui auroit pu rester avec le régule d'antimoine ; j'ai fait sécher le filtre ; j'ai trouvé que le régule d'antimoine n'avoit diminué que de vingt-un grains : il s'en falloit de beaucoup que toute la crème de tartre en fût saturée , par conséquent le régule n'est pas suffisamment dissoluble , pour qu'on en puisse faire un tartre émétique , aussi commodément qu'avec le verre ; peut-être parviendroit-on à saturer une quantité donnée de crème de tartre , en employant trois ou quatre cent parties de régule d'antimoine , sur une de crème de tartre.

Il seroit encore très-intéressant d'examiner si la partie réguline séparée du tartre émétique par le fer, ne seroit pas plus dissoluble que le régule d'antimoine ordinaire, qu'on ne peut jamais amener au même degré de ténuité, par les moyens mécaniques. Je réserve ces expériences pour un supplément à ce Mémoire.

La chaux grise d'antimoine que M. Roux dit être très-dissoluble par la crème de tartre, ne l'est cependant pas autant que le régule d'antimoine, lorsqu'elle a été calcinée assez long-tems pour consommer tout le soufre, comme on va le voir par l'expérience suivante.

J'ai mêlé un gros de cette chaux grise d'antimoine, réduite en poudre impalpable, avec une once de crème de tartre : j'ai fait bouillir ce mélange dans de l'eau distillée ; & j'ai procédé pour le reste, comme dans l'expérience précédente : je n'ai trouvé exactement aucune diminution de poids, d'où je conclus que si la chaux grise d'antimoine est dissoluble par la crème de tartre, comme M. Roux l'annonce, c'est peut-être lorsqu'elle est moins calcinée.

Les fleurs blanches de régule d'antimoine ne se dissolvent pas dans toutes leurs substances par la crème de tartre ; il n'y en a qu'environ la moitié : l'autre portion est restée absolument indissoluble, malgré que



je l'aye fait bouillir, à plusieurs reprises, sur de nouvelles crèmes de tartre ; néanmoins cette matiere indissoluble est réductible au régule, par l'addition de matiere phlogistique, comme je l'ai éprouvé.

Le foie d'antimoine est une préparation qui n'a aucune transparence, qui contient une plus grande quantité de phlogistique que le verre d'antimoine, & infiniment moins que le régule pur : le foie d'antimoine est aussi plus dissoluble que le régule, & infiniment moins que le verre.

J'ai mêlé une once de crème de tartre, & deux gros & demi de foie d'antimoine : j'ai fait bouillir, à l'ordinaire, dans suffisante quantité d'eau, pendant demi-heure ; j'ai procédé pour le reste, comme dans les expériences précédentes, & j'ai remarqué qu'il ne s'étoit dissous qu'un demi-gros de foie d'antimoine ; mais il y a tout lieu de présumer que si l'on en employoit une très-grande quantité, sur une petite quantité de crème de tartre, on parviendroit à la saturer entièrement, & à former par conséquent un aussi bon tartre émétique, que le verre d'antimoine.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, 1<sup>o</sup> que le tartre émétique est un sel neutre crySTALLISABLE, qui n'est point déliquescent, comme je l'avois pensé, & qu'il ne se décompose pas plus que les autres sels, par

de longues ébullitions, lorsqu'on le prépare dans des vaisseaux convenables.

2<sup>o</sup> Que le sentiment d'Hoffmann, sur la décomposition de ce même sel, par de longues ébullitions, & que M. Rouelle avoit adopté, est fondé sur le même principe qui m'avoit induit en erreur, c'est-à-dire, que le tartre émétique, en bouillant dans des vaisseaux de fer, est décomposé, non pas par l'ébullition, comme l'avoit pensé M. Rouelle, mais par l'intermede du fer seulement, comme je l'ai démontré; ainsi l'erreur de M. Rouelle & la mienne venoient de la même cause. Il a pris pour une décomposition, par le mouvement de l'ébullition, celle qui arrive par l'intermede du vaisseau de fer: j'ai pris le résultat de cette décomposition, pour un tartre émétique déliquescent, au lieu que ce n'étoit qu'une teinture de mars, mêlée d'émétique; mais au reste, l'erreur de M. Rouelle & la mienne nê portoient que sur la théorie de l'émétique, & nullement sur la bonté & sur la sûreté de cet important médicament.

3<sup>o</sup> Que cette matiere qui a fait, depuis long-tems, l'*objet des travaux* de M. Rouelle, comme le dit M. Roux (a), avoit besoin d'être remaniée & d'être discutée.

(a) Même Journal, pag. 539.

J'espère que M. Roux n'attribuera pas à M. Rouelle la plupart des expériences neuves que je rapporte dans ce Mémoire, & qu'il auroit dû faire, ce me semble, pour mieux défendre la cause de M. Rouelle.

Enfin, je finirai cette réponse, en faisant observer à M. Roux, qu'il a tort de penser que j'aye copié dans le Dictionnaire encyclopédique, publié en 1756, le procédé de l'æther, pour l'insérer dans mon Mémoire lu à l'académie en 1755 (a); ce procédé vient originairement de M. Hellot, comme je l'ai dit dans ma Dissertation sur l'æther, pag. 15. M. Hellot qui est naturellement libéral sur tout ce qui peut accélérer l'avancement des connoissances, donna, environ en 1745, ce procédé à plusieurs personnes de l'académie; ainsi il n'est pas surprenant que M. Roux l'ait vu répéter à M. Rouelle en 1754. C'est donc mal-à-propos que *M. Rouelle réclame ce procédé, non comme une de ses inventions, mais comme une des manipulations perdues dans les livres, où peu de gens vont les chercher* (b). Le procédé & la manipulation ont été donnés par M. Hellot; mais M. Roux auroit bien dû indiquer quels sont ces livres que M. Rouelle dit avoir lus. J'avois pris

(a) Même Journal, pag. 539.

(b) Même Journal, pag. 540.

le parti de faire un parallèle de ce procédé perfectionné par M. Rouelle, & inséré dans le Dictionnaire encyclopédique, avec celui que j'ai publié dans mon Mémoire de 1755, & le même que j'ai augmenté considérablement dans ma Dissertation sur l'æther ; mais j'ai été prévenu dans le Journal qu'on nomme Œconomique pour le mois de Novembre 1760. J'ignore entièrement à qui j'ai cette obligation ; ces sortes de choses faites par des personnes qui n'ont aucun intérêt dans la cause, ne peuvent jamais être soupçonnées de partialité : ainsi je renvoie à ce Journal, pour cet article.

---

## OBSERVATION

*Sur quelques effets du Rapuntium urens  
Solonienne, par M. BONTÉ, médecin  
à Coutances.*

Le hazard seul a presque toujours découvert les médicamens & les poisons. La médecine, aidée de la chymie, a étendu les vertus des premiers, & corrigé souvent les seconds, au point de les rendre utiles. J'ignore si on a quelquefois fait usage du *Rapuntium urens* : son goût âcre & caustique ne parloit pas en sa faveur. L'automne dernière, les fièvres intermittentes n'ont pas laissé d'être communes dans quelques paroisses voisines de

la mer. Quelques pauvres payfans se sont servis de cette plante, à titre de remedes, soit par méprise, en la confondant avec la petite centauree, avec laquelle elle a quelque rapport, & croissant à-peu-près dans les mêmes lieux, soit par le besoin qui enhardit souvent à des épreuves dangereuses. La plupart ont employé les tiges & les feuilles infusées dans le cidre ; cette infusion a procuré à tous des vomissemens, & beaucoup d'évacuations par les felles, qui, à la vérité, ont emporté la fièvre ; mais un grand nombre a payé cher l'usage téméraire de ce médicament, en éprouvant des douleurs cruelles de colique, des superpurgations, des anxiétés, des spasmes, & même des convulsions. Le lait, les huileux, les lavemens mucilagineux & anodins, la thériaque, ont calmé ces accidens. Les pernicioeux effets dont nous venons de faire mention, doivent-ils donc proscrire entièrement cette plante de l'usage médicinal ? Ne seroit-il pas possible de les réprimer, soit en diminuant sa dose, soit en corrigeant son acrimonie, ou par divers mélanges, ou par des infusions faites dans des liqueurs plus appropriées ? Des expériences faites, avec circonspection, pourroient conduire à la découverte d'un remede purgatif & fébrifuge, qui auroit des avantages réels, & pourroit devenir dans la suite utile à la société.

## OBSERVATION

*Sur une phthisie rénale, & sur deux ulcères carcinomateux assez grands, dans le corps de la vessie, provenus à la suite d'un pissement de sang, par M. LANDEUTTE, médecin du Roi, en son hôpital militaire de Bitche, membre du collège royal des médecins de Nancy.*

Le nommé Montfort, soldat de la compagnie de Guemar, au régiment des gardes Lorraines ( pour lors en garnison ici, ) âgé d'environ vingt-quatre ans, d'une très-bonne constitution & d'une humeur fort enjouée, ( étant en 1754, du détachement qui se faisoit de son régiment, pour la garde de Sa Majesté le Roi de Pologne, à Luneville, ) fit un si grand effort, en luttant avec ses camarades, qu'il en ressentit, sur le champ, une douleur très-vive au côté gauche, qui fut promptement suivie d'un pissement de sang à plein canal, lequel se soutint assez long-tems, mais qui, étant diminué, le détermina à avaler une grande dose d'esprit de térébenthine, pour l'arrêter entièrement. Il ne tarda pas à sortir de son erreur populaire, pour rentrer de nouveau dans les alarmes; car ce qui devoit  
faire

faire, suivant lui, son salut, fut décidé-  
ment une des causes premières & éloignées  
de sa mort : l'hémorragie reprit de plus  
belle, & le conduisit insensiblement aux  
ulceres, qui fournirent, pendant plusieurs  
mois consécutifs, une suppuration si abon-  
dante, qu'elle épuisa bientôt le malade,  
& l'obligea, étant de retour en cette ville,  
de venir à notre hôpital.

Ce fut dans cet état, qu'il me tomba  
entre les mains, le premier Février de  
l'année suivante : je l'examinai soigneuse-  
ment, & lui fis les questions nécessaires ;  
elles me fournirent d'abord l'histoire que  
je viens de donner : je m'assurai en outre,  
en tâtant le bas-ventre, depuis les régions  
lombaires jusqu'au bas de l'hypogastrique,  
qui pouvoient être pour lors affectées :  
j'eus tout lieu de croire que le rein gauche  
& la vessie formoient les principaux siè-  
ges de la maladie ; les douleurs que j'y  
occasionnai par un léger pressement, outre  
celles que le malade y ressentoit habituel-  
lement, sur-tout dans le tems de la distri-  
bution & du séjour des urines, ne me laisse-  
rent aucun doute : je partis donc de-là, pour  
attaquer la maladie, qui, par son ancienneté  
& l'épuisement du malade, sembloit avoir  
déjà pris un caractère rebelle : pour tâcher  
d'obtenir quelques avantages, je le mis  
aussi-tôt au régime lacteux ; & pour remèdes,

j'employai les balsamiques, les boissons adoucissantes émulsionnées, les doux vulnéraires, même en injections.

Par cette méthode, je vis s'éclipser tout-à-coup, au bout de dix à douze jours, le pus abondant que rendoit le malade, tous les matins, en urinant : je tâchai, mais en vain, d'en rétablir l'écoulement par une saignée que je fis faire, par plusieurs lavemens & par de doux diurétiques : la fièvre lente ne tarda pas aussi à changer de caractère ; elle prit celui d'inflammatoire : j'essayai de lui faire face, en faisant répéter les saignées, redoubler les clystères, en recourant aux potions huileuses & calmantes ; les fomentations émollientes ne furent pas oubliées, d'autant plus que la région du foie étoit devenue douloureuse & tendue ; ce qui, avec les autres symptômes de l'inflammation de ce viscère, ne me permit pas d'en douter : cet état diminua un peu, mais ce ne fut pas pour long-tems ; car la fièvre augmenta de nouveau, & parut prendre le type d'une fièvre de pourriture, étant accompagnée de maux de tête, de redoublemens, d'amertume de bouche, enfin de grandes envies de vomir, que je secondai par une légère prise de tartre stibié, donné en lavage, qui dégagea les premières voies de beaucoup de bile, & de cinq ou six grands vers, qui sortirent par le haut, pendant



L'opération du vomitif; le malade rendit encore plusieurs de ces insectes par le bas, au moyen de légers laxatifs vermituges, que je lui fis prendre; moyennant ces remèdes, la fièvre déclina, & l'état du bas-ventre parut se changer: je ne vis cependant pas reparoître le pus que les urines charrioient auparavant en si grande quantité; j'en perdis alors toute espérance.

Cette métastase n'empêcha pas que les voies urinaires ne restassent toujours fort douloureuses: j'augurai de-là, que la matière repompée travailloit secrètement dans le voisinage de sa source, & qu'elle ne manqueroit pas de s'annoncer incessamment par quelque événement funeste; en effet, mes soupçons ne mirent pas long-tems à se vérifier: je fus bientôt assuré de l'existence d'une suppuration gangerneuse fort étendue, accompagnée d'un épanchement intérieur: l'entière cessation des douleurs, la sécheresse des parties supérieures, la soif pressante, l'enflure considérable des extrémités inférieures, en outre, le prompt gonflement ascitique, caractériserent indubitablement l'état des choses.

Les foiblesses continuelles, jointes aux symptômes ci-dessus, me firent entrevoir une mort trop prochaine, pour oser tenter l'opération de la paracenthèse. En effet, le malade mourut le surlendemain, 23 Mars:

j'en fis faire l'ouverture , en présence de M. Joubé , chirurgien-major du régiment : elle me fournit les observations suivantes.

L'incision des différentes enveloppes du bas-ventre étant faite ; j'y trouvai un très-grand amas de sérosités roussâtres , qui s'échapperent tout de suite ; elles devinrent peu-à-peu purulentes , & enfin je ne découvris plus qu'un pus infect , qui , par sa quantité , cachoit les viscères : évacué , il me laissa pour lors voir les intestins fort boursofflés , & d'un rouge noir gangreneux.

Le côté droit , tant de l'abdomen que de la poitrine , ne formoit qu'un réservoir plein de pus , qui , par son débordement , avoit inondé & infecté les autres parties du bas-ventre : le diaphragme paroissoit de ce côté-là , avoir été fondu par la suppuration où détruit par son acrimonie ; le grand lobe du foie étoit entièrement suppuré , & le petit , tout squirrheux ; le rein du même côté étoit d'une dureté à-peu-près semblable : pour le gauche , qui a été le premier & principal siège de la maladie , il s'étoit converti en une poche ulcérée , remplie d'un pus fort épais , devenu grumeleux , depuis la suppression de son écoulement.

La rate fut trouvée d'un volume ordinaire , mais pas saine.

L'estomac , quoique d'un diamètre visiblement rétréci , ne laissoit pas que d'être d'une couleur assez naturelle ; la partie la

plus inférieure de l'abdomen, qu'on nomme le bassin, étoit pleine d'un pus cotonneux, intimement attaché à tout ce qui s'y rencontre : quant à la vessie, qui en occupe la partie antérieure hors du péritoine, elle avoit beaucoup perdu de sa capacité; elle renfermoit dans son fond, l'un près de l'autre, deux ulcères carcinomateux, d'un bon pouce de diamètre chacun : ils devoient sans doute leur naissance au séjour répété du pus corrosif qui étoit descendu du rein affecté.

Je fis finalement procéder à l'ouverture entière de la poitrine, dont le côté droit contribuoit à former ce grand réceptacle de pus, dont j'ai parlé ci-dessus. La plèvre, qui le tapissoit, étoit presque entièrement détachée des côtes, de plus, ulcérée & chargée d'un pus filandreux qui y adhéroit fortement; le lobe du poulmon qui y est contenu, étoit, comme il est aisé de l'imaginer, tombé en suppuration.

Quant à l'autre cavité du thorax, je veux dire la gauche, elle n'avoit pas eu, à beaucoup près, tant de part au délabrement général : la partie du poulmon qu'elle renferme, étoit pourtant très-pâle, chargée de taches noires d'une certaine étendue.

Pour le cœur, quoique sain, il se trouvoit, en partie, baigné d'une assez grande quantité d'eau épanchée dans le péricarde.

## OBSERVATIONS

*Faites sur le cadavre d'un homme mort  
subitement, par M. TITEUX, chirurgien  
à Anguien-lez-Paris.*

En ouvrant le cadavre d'un homme, âgé d'environ soixante-quatre ans, gras, sanguin, bien portant, connu pour imbécille, pensionnaire chez MM. les Mathurins de cette ville, depuis quelques années, mort subitement, la nuit du 23 au 24 Octobre 1760, la veille ayant très-bien soupé, & après avoir ensuite rejeté les nourritures & les boissons qu'il avoit pris immodérément, & qui vraisemblablement, ou par indisposition, lui avoient occasionné une indigestion compliquée de nausées, vomissemens, coliques, foibleesses, &c. pour lesquels cas n'ayant pas été secouru, il mourut. Je fus appelé le 24 dudit mois, le matin, & aussi-tôt qu'on s'en fut apperçu, pour faire l'ouverture du cadavre; je trouvai le sujet, encore partie chaud, point changé ni défiguré, étendu, roide, à moitié habillé, partie sur son lit, partie dedans, la tête penchée & tournée du côté de la ruelle, ayant les parties postérieures du col & du tronc livides, parsemées de taches noires, plus

étendues, plus éminentes en certains endroits du dos.

Il avoit le ventre haut, large & très-distendu; la plus grande partie des intestins, que je trouvai dans les régions gauches du bas-ventre, étoient rouges, enflammés, tendus, boursoufflés, d'un volume & d'une tension extraordinaire, lesquels, aussi contrainsts, qu'ils se trouvoient dans l'abdomen, en sortirent & s'élancerent avec force, dès le moment que j'eus ouvert le côté gauche.

La portion inférieure du colon se replia au même tems, & fit dans la région lombaire & hors de la capacité, l'arc; d'ailleurs, cet intestin étoit, dans l'étendue de plus d'un pied & demi, rouge, enflammée, & d'un diamètre sensiblement contraire au naturel.

Dans les régions épigastriques & hypochondres gauches, la portion d'épiploon, qui s'y voyoit, étoit très-courte, épaisse, gonflée, d'un rouge pourpré, fortement adhérente à la superficie du colon.

Ce volume d'intestins, hors du bas-ventre, auroit dû en diminuer l'éminence, la rotondité, la tension & la dureté, qui demeurèrent néanmoins les mêmes; jusqu'à ce qu'ayant ouvert & séparé en entier les parties contenant, communes & propres de cette capacité, j'aperçus une surface

élevée, membraneuse, très-étendue, flexible, ondulante, garnie de graisse, qui occupoit & remplissoit toutes les régions droites & antérieures de l'abdomen, & qui postérieurement se trouvoit attachée & adhérente, dans un petit espace, à la membrane adipeuse du rein droit, à une portion du mésentère, à l'opposite du cœcum, de l'uretere & des vaisseaux émulgens; c'étoit une espèce de masse grasseuse, confondue avec des portions membraneuses, très-compactes, dans l'épaisseur desquelles se voyoit l'orifice de plusieurs vaisseaux, du calibre d'un petit tuyau de plume à écrire, qui s'ouvroient dans le fond de cette poche, & se continuoient dans un autre corps, partie membraneux, grasseux, cartilagineux, qui formoit dans l'intérieur d'icelle une cloison ou séparation très-forte & inégale.

Les vaisseaux que je viens de citer, alloient s'y rendre, & vraisemblablement servoient à sa nourriture & accroissement.

Excepté le peu d'attache & d'adhérence que j'ai dit que cette poche avoit à sa partie postérieure, par où elle tiroit sa nourriture, plutôt, à ce que j'ai pu remarquer, de la part des vaisseaux lymphatiques, que des sanguins, n'en ayant vu ni distributions, ni ramifications sensibles en toutes ses surfaces.

Presque toute cette poche membraneuse

étoit libre, s'étendant & s'élevant plus ou moins sur la superficie des intestins qui en étoient non seulement recouverts, mais pressés & contraints de s'étendre & se jeter du côté opposé, attendu le grand espace qu'occupoit cette poche, comme aussi le poids qu'elle devoit y faire : elle avoit la forme & le diametre d'un gros ballon, étant d'une texture serrée, épaisse, sa superficie remplie d'appendices graisseuses, & l'intérieure, lisse, blanche & polie ; excepté nombre de rides, de duplicités, de colonnes membraneuses, transverses, obliques, longitudinales, qui la partageoient ; environ à son milieu, en deux chambres, en chacune desquelles ils formoient encore des especes de poches, de culs-de-sac, plus ou moins grands, plus ou moins profonds.

Dans la partie la plus étendue & la plus compacte de cette cloison, que j'ai dit exister, environ le milieu de la poche, s'est trouvé pratiqué dans son épaisseur un conduit plus ou moins long, pénétrant ladite cloison, à travers un kiste qui renfermoit le plus considérable & le plus solide des corps étrangers, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, qui faisoit l'office de pont, lequel conduit avoit une entrée & une sortie dilatée & ressemblante à un sphynxer, qui faisoit la communication

d'une poche à l'autre ; ce que j'ai fait observer , au moment de l'ouverture , à nombre de personnes présentes , ( j'entends parler des deux principales poches : ) par ce conduit , distilloit & s'épanchoit de l'une dans l'autre desdites poches une eau limpide , jaunâtre , sans mauvaise odeur , qui pour lors s'est trouvée contenue , à la quantité de trois ou quatre pintes , grande mesure , & laquelle liqueur , comme je l'ai remarqué & fait remarquer , avant que de la vuidier , s'épanchoit & se transmettoit de l'une dans l'autre desdites principales poches , en admettant , pour moyens & pour raison de cette transvasion , le plus ou le moins de pression qu'elles pouvoient en particulier recevoir des parties qui les avoisinoient , comme aussi de la part des différentes attitudes & mouvemens , que prenoit ou faisoit le sujet , lorsqu'il existoit , qui devoit constamment en recevoir bien de la gêne , aussi alloit-il ployé de côté.

Dans la continuité de ce repli ou cloison , formé de diverses parties devenues solides , & aux environs de ce conduit , formé dans l'épaisseur qui y faisoit un certain trajet , il y avoit des endroits si compacts & si durs , que je les pris pour des carcinomes : curieux d'en voir le centre & la nature , je l'ouvris , & fus bien



étonné d'y trouver des corps durs , noirs ,  
luisans & piquans ; la base en étoit irrégu-  
lièrement ronde , aplatie , & la circonfé-  
rence radiée , remplie de prolongemens  
aigus : deux semblables corps , à-peu-près  
de même grosseur , figure & couleur , exis-  
toient , à peu de distance l'un de l'autre ,  
séparément & au centre de la cloison , dans  
laquelle ils étoient incrustés.

Dans leur voisinage , s'est trouvée une  
élévation qui ne cédoit à aucune pression :  
je l'ouvris , & je trouvai une loge pra-  
tiquée dans l'épaisseur de la cloison , qui  
renfermoit très-exactement un corps noi-  
râtre , oblong , très-dur & solide , ressem-  
blant , quant à la forme , à un œuf de pi-  
geon , ayant d'une extrémité à l'autre  
quinze à seize lignes.

Quant aux corps étrangers précédens ,  
en les retirant de leur kiste , ils paroissoient  
être d'une substance ferme , dure ; dans la  
suite , en se séchant , ils sont devenus por-  
reux , se sont brisés & mis en parcelles , au  
moyen de quoi j'ai vu que l'extérieur étoit  
fait d'une simple couche ou écaille noire ,  
mince , moulée & appliquée sur d'autres cou-  
ches grisâtres , qui formoient une base ou  
noyau rempli d'inégalités de pointes , qui  
n'avoient pas plus de fermeté & de solidité ,  
s'étant brisées & écrasées , comme le reste.

Le dernier & le plus considérable de ces

corps étrangers, trouvé en suite des autres, est d'une composition & d'un assemblage plus ferré, plus dur, approchant d'une pierre, & dont le poids s'est trouvé de 126 grains, y compris les deux portions qui s'en sont séparées, & qui paroissent formées de différentes couches ou amas de matieres veinées, blanchâtres, &c.

Eu égard à la nature, couleur, consistance de ces différens corps étrangers, il est à présumer qu'ils ont été formés de parties de lymphe, successivement sorties de quelques vaisseaux divisés & rompus.

Que s'étant trouvés rassemblés en certaine quantité, dans des parties membraneuses, cellulaires, étroites; ces parties de lymphe faisant corps ensemble, s'y sont durcies, pétrifiées & moulées différemment, & conformément à l'étroitesse des parties où ils se trouvoient renfermés & ferrés, lesquelles parties, soit membraneuses, cellulaires, vasculaires, sont devenues à leur tour solides, épaisses, carcinomateuses, par rapport à la pression & à la dureté des corps compacts qu'ils renfermoient.

Le sujet dans lequel ces productions étrangères se sont trouvées, étoit bien sain & constitué, n'ayant trouvé en lui de contraire, & qui pouvoit être une des principales causes de sa mort subite, qu'une extrême plénitude d'un sang noir & épais

dans les poumons, les ventricules du cœur, & dans les gros vaisseaux qui en étoient gorgés, & duquel le cours paroissoit avoir été suspendu & arrêté par la grande & forte pression qu'avoient souffert dans le bas-ventre le tronc & les distributions de l'aorte & de la veine-cave, de la part des intestins, aussi gonflés & distendus qu'ils étoient, comme aussi de celle de cette vaste & forte poche, contenant une aussi grande quantité d'eau, qui, de nécessité, devoit avoir fait un poids considérable sur les susdits vaisseaux, & pareillement sur leurs divisions & distributions, & par la même raison en avoit fait regorger le sang sur les parties supérieures.

---

## OBSERVATION

*Sur une Hernie ventrale énorme, compliquée avec la grosse, par M. THIBAUT, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, à Noyon.*

Le 5 Septembre 1752, j'accouchai de deux enfans la femme du nommé la Chaussée, piqueur des grands chemins, demeurant au village de Chivy, près Noyon, qui étoit affligée de la hernie la plus énorme, que j'aye jamais vue à une

femme ; les anneaux s'étoient tellement dilatés , qu'il sembloit que la plus grande partie des intestins fussent tombés dans cette descente : ce qu'il y avoit d'avantageux dans une sortie si ample , c'est que la rentrée se trouvoit très-facile ; en sorte que quand cette femme étoit debout , toutes les parties tomboient , & aussi-tôt qu'elle étoit couchée , elles les faisoit rentrer de même , particulièrement quand elle n'étoit pas grosse ; mais quand elle étoit grosse , la chose étoit fort différente , parce qu'à mesure que la matrice grossissoit , elle empêchoit le retour des parties , sans former d'obstacle à leur issue , ce qui rendoit cette maladie très à charge à cette femme , mais beaucoup plus pendant sa grossesse & ses accouchemens , plus difficiles par l'énorme grosseur qui se trouvoit occuper non seulement l'aine , mais aussi l'espace qui est entre les cuisses ; en sorte que l'on ne sçavoit comment s'y prendre pour faciliter la sortie de l'enfant. Ce fut cet accident qui engagea cette pauvre femme à me prier de lui accorder mon secours , quand elle en auroit besoin. Comme je revenois un jour de voir un malade , à une lieue de l'endroit , je passai , par hazard , chez cette femme , qui fait le sujet de cette observation : je fus très-surpris de la trouver entre les bras de son mari , & la sage-femme par der-

rière, pour l'accoucher : cette femme qui souffroit des douleurs fortes, quoiqu'encore éloignées, & qui avoit autant de soumission pour obéir à ce que je lui disois, que de courage pour soutenir son travail, consentit à tout. Je commençai à la faire coucher sur le dos, en s'inclinant un peu sur le côté gauche, qui étoit opposé à celui de la descente, le siège un peu plus élevé que le reste du corps ; & incessamment, après que la douleur fut passée, je réduisis peu-à-peu, & non sans beaucoup de peine, sa descente, après quoi, je fis bien chauffer un linge double en quatre, que j'appliquai dessus l'endroit, & que je fis tenir par la sage-femme, avec sa main aplatie, en sorte que l'intestin, ou plutôt les intestins ne purent pas sortir au tems des douleurs ; ensuite je lui fis un peu élever la poitrine & la tête, mais je laissai les reins comme ils étoient ; pendant la réduction des parties : les douleurs de la malade augmentèrent considérablement ; & bientôt après, je trouvai son enfant bien situé, les eaux percerent, & l'enfant sortit : comme j'allois pour délivrer la mere, je fus étonné de rencontrer les pieds d'un second ; cependant je l'accouchai, sans rien dire, & l'arrière-faix vint avec l'enfant : il n'y avoit qu'un délivre pour les deux enfans : je la fis coucher dans son lit, & je lui recommandai d'avoir

très-grand soin de bien retenir sa descente ; s'il étoit possible , ou du moins de la réduire aussi-tôt. Comme le conseil que je lui donnois , étoit facile à exécuter , elle le fit ponctuellement , jusqu'à ce qu'elle fût relevée , après quoi je lui fis faire un bandage propre à retenir sa descente , qui l'empêchât de retomber , & au moyen duquel elle jouit dans la suite d'une vie plus douce , qu'elle n'avoit fait depuis long-tems.

La hernie de cette femme étoit si extraordinairement grosse , que c'étoit quelque chose de surprenant ; & je suis persuadé , qu'outre l'intestin ilion , qui est pour l'ordinaire le seul intestin qui forme la descente , le cœcum , & quelque portion du colon devoient se trouver intéressés dans celle-ci , tant elle étoit grosse : je fus même surpris que cette petite portion du péritoine , & les tégumens , sans se rompre , souffrissent l'extension extrême qu'il falloit pour contenir un si gros volume d'intestins , conjointement avec la grosseur , ce qui fait bien voir jusqu'à quelexcès les parties membraneuses se peuvent dilater , lorsque cela se fait peu-à-peu , & combien elles sont disposées à reprendre ensuite , sinon entièrement , au moins à-peu-près leur ressort , leurs formes & leurs figures ordinaires , dès que la cause , qui donnoit lieu à cette extension , cesse d'agir.

OBSERV.

## OBSERVATION

*Sur l'Extirpation d'une loupe, située au-dessus de la mammelle droite, par M. GUYARD, chirurgien-juré à Plassac en Saintonge.*

Je fus mandé le 29 Novembre 1738 ; pour voir la nommée Poupelin, femme de Michel Vrigneau, batelier sur la riviere de Mortaigne, à Bordeaux, demeurant en la paroisse de Saint-Dizant Duga en Saintonge : je lui trouvai une tumeur glanduleuse, située au-dessus de la mammelle droite, de la grosseur de la tête d'un enfant naissant : elle me dit qu'il y avoit quinze ans qu'elle portoit cette tumeur, & qu'elle étoit d'abord de la grosseur d'une fève de haricot, située sur la clavicule droite, & qu'elle étoit peu-à-peu descendue du côté de la mammelle, comme je la voyois alors ; & que pendant dix à douze ans, elle n'avoit pas fait un grand progrès, mais qu'à la suite elle s'étoit accrue jusqu'à la grosseur dont je la voyois. Cette tumeur glanduleuse étoit composée de plusieurs petites glandes conglobées, en partie graisseuses ; elle étoit plus étroite à sa base, que dans sa partie extérieure & convexe. Enfin, le jour pris pour en faire l'extirpation, & ayant préparé la malade par une saignée & une purgation seulement, je fis l'opération le 4 de Décembre 1738,

en cette maniere : mon appareil & bandage tout prêts , & après avoir situé la malade sur un siège commode , je commençai à lier ladite tumeur , en sa base , tout autour , avec une forte ligature , afin que la peau de dessus la tumeur fût plus tendue & convexe ; j'ai , avec un bistouri droit , incisé les tégumens , par une incision longitudinale & perpendiculaire , sur la partie la plus convexe ; ensuite voulant chercher le kiste pour l'extirper , conjointement avec le reste de la tumeur ; mais n'en ayant point trouvé , attendu qu'il étoit confondu , tant avec la tumeur , qu'avec les tégumens & la peau , j'ai détaché la tumeur jusqu'en son fond , & ayant conservé toute la peau & les tégumens , j'ai enlevé ladite tumeur en entier , sans en rien laisser : il s'est répandu fort peu de sang , quoiqu'il y ait en cet endroit plusieurs vaisseaux , les ayant évités le plus qu'il m'a été possible : ayant rempli les plaies de bourdonnets trempés d'abord dans une décoction vulnéraire , & fait l'appareil & bandage ordinaire , les jours suivans , la plaie a été pansée avec les digestifs animés , & les autres remèdes convenables en pareils cas. La malade a eu la fièvre , la première nuit , qui a cessé vers le tems de la suppuration ( déclarée vers le quatrième jour , ) en même tems les évacuations périodiques sont survenues , & tout a été de mieux en mieux ; & la malade a été guérie radicalement aux



fêtes de Noël, alors prochaines, & est à présent encore en bonne santé. L'opération a été faite en quatre minutes : la tumeur pesoit deux livres & demie ; & l'ayant ouverte & partagée en deux, j'ai trouvé que c'étoit une tumeur charnue, glanduleuse & graisseuse, composée de petites glandes semblables à du raisin dont les grains seroient bien serrés ensemble : il y avoit au milieu une matiere dure, & comme pétrifiée, de la grosseur d'une grosse noix, située au milieu, comme un noyau de pêche.

---

## L E T T R E

*De M. le Curé de Leroux, dans la Limagne d'Auvergne, sur une maladie extraordinaire.*

MONSIEUR,

Les phénomènes, en matiere de maladie, ne méritent pas moins l'attention & les recherches des naturalistes, que de ceux qui sont dans l'ordre purement physique. Le salut de la société s'y trouve trop intéressé, pour les fixer légèrement. Il est important de reconnoître les causes qui peuvent les produire, pour en prévenir les effets, toujours dangereux dans leur suite ; c'est ce qui m'a engagé à suivre de près, & avec une attention particuliere, la maladie singuliere, dont je vais vous faire un

rapport fidele & circonftancié ; qui vous paroîtra peut-être , au premier coup d'œil , un paradoxe en genre de maladie , mais dont la vérité eft foutenue par le témoignage de plus de trente perfonnes , qui fe font trouvées préfentes aux différens accidens de cette maladie.

Jeanne Charle , femme d'un habitant de Leroux , petite ville dans le baffin de la Limagne d'Auvergne , âgée de vingt-fix ans , avoit éprouvé , dans fa premiere jeunefle , des fluxions continuelles fur les yeux , qui ne difparurent que vers les tems des premieres révolutions de la nature ; à ces fluxions fuccéderent des maux de tête violens , & par intervalles , des convulfions hyftériques , que l'on foupçonnoit être épileptiques. Le 20 Juillet dernier 1760 , les maux de tête redoublerent , & furent accompagnés de tiraillemens , de battemens & tremouffemens fi violens des arteres & nerfs dans cette partie , que l'on craignit , dans le moment , pour la malade : j'ai reconnu moi-même la violence de ces agitations , en pofant la main fur la temple gauche de la malade.

Mais l'étonnement fut bien plus grand ; lorsqu'on entendit partir de la capacité de la tête , des coups secs & des éclats réitérés , tels que les formeroit le choc de deux cailloux , avec une force & un bruit à fe faire

entendre à la distance de plus de vingt pas ; l'ordre des coups étoit dans les mesures & intervalles que peuvent représenter les notes qui suivent : o . . . . . o . . . . . o . . . . . oooo  
 ooo . . . . . o . . . . . o . . . . . ooooooo . . . .  
 o . . . . . o . Ce premier accident mit la malade dans un état qui lui fit perdre , pour quelques heures , la sensation de l'ouïe & de la vue , & la laissa dans un assoupissement qui fut suivi d'un sommeil ordinaire : quelques jours après , son mal de tête revint , & s'en trouvant excédée , elle eut recours à un certain charlatan , payfan en réputation dans le pays , qui , sur l'inspection des urines de cette femme , lui dit que ses maux de tête étoient causés par une humeur graveleuse , & qu'il falloit qu'elle fit usage , en forme de tabac , d'une poudre qu'il lui donneroit. Il lui ajoûta d'observer , lorsqu'elle se mouchoiroit , si elle ne trouveroit pas du gravier dans sa pituite : la malade prit , le lendemain , à son lever , deux prises de cette poudre , qui , peu de tems après , mirent le désordre dans son cerveau , & produisirent les mêmes battemens & tremoussemens des arteres & nerfs , & les mêmes chocs que ci-dessus , avec des efforts violens de sternutation.

Enfin le prodige s'opéra ; la malade expulsa par la narine gauche , sept pierres , de la grosseur d'un pois , dont les unes étoient

*de talc & les autres (a) de granit* : le lendemain, la malade éprouva les mêmes agitations dans son cerveau, & expulsa par la même narine quatre autres pierres, de la grosseur d'une petite aveline & d'une figure fort irrégulière, paroissant être les fragmens d'un petit caillou chargé d'aspérités. Observez que la malade, dans le tems de ces violentes opérations, perdit connoissance & tomba en syncope : après l'éruption de ces dernières pierres, je remarquai une grosseur & une élévation considérable à la racine du nez, au-dessus de la narine gauche, vers le coin de l'œil : je palpai & reconnus une autre pierre forcée dans le passage ; par sa position

(a) Il n'en faut pas davantage pour déceler la mauvaise foi du charlatan, la manœuvre criminelle de la malade, & pour autoriser la crédulité du personnage respectable qui rapporte cette histoire. Les fastes de la médecine sont remplis de pareilles supercheries ; & nous n'avons publié cette Lettre, que pour apprendre à tout le monde à se mettre en garde contre ces sortes de prestiges. La prétendue prophétie de ce sorcier de paysan, la nature des pierres que la malade dit avoir rendues, qui sont de véritables fossiles ; le bruit que l'on croit qui s'est fait dans sa tête ; l'impossibilité physique de la formation & de l'expulsion de ces pierres mystérieuses ; tout fait voir, de la part de l'empyrique, une duplicité punissable, de la part de la malade un esprit égaré, ou le dessein téméraire d'exciter par ce manège honteux la pitié & la compassion de son curé.

en ligne transversale : on présenta au nez de la malade une nouvelle prise de la poudre ci-dessus, qui occasionna un violent éternement, & l'éjection de la pierre.

Après cette dernière opération, la malade reprit ses sens, & nous dit qu'elle se trouvoit soulagée, & sa tête déchargée : le lendemain, il lui survint un nouvel ébranlement dans le cerveau, qui fut suivi d'une éjection de sang congelé, à la quantité de trois poëlettes, dans lequel il se trouva trois autres pierres, de la même grosseur des premières, paroissant toujours être les fragmens d'un petit roc ; il sortit par la narine droite, à la suite du sang, une vessie ou sac déchiré, d'un volume à contenir un petit œuf.

Le 27, nouveaux accidens qui furent suivis de la sortie de deux vessies qui éclaterent avec un bruit sourd, mais assez fort pour être entendu ; les vessies étoient du même volume que la première : elles jetterent une assez grande quantité d'eau claire.

Depuis ces éjections, la malade est assez tranquille, ayant cependant toujours la tête pesante, & les organes si affoiblis & si débilités, qu'elle éprouve, de tems en tems, des éblouissemens, & ressent un froid sensible au cerveau, dès qu'elle respire au grand air.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LACHENAL.

A a iv

## LIVRES NOUVEAUX.

*Antonii Storck, medici Viennensis, &c. Tractatus quo demonstratur cicutam non solum usu interno tutissimè exhiberi, &c. Vindobonæ, & vœneunt Parisiis, apud Didot juniorem, ad ripam Augustinianorum.* C'est une nouvelle édition de la Dissertation de M. Storck, qui vient d'être imprimée. A Paris, chez Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins, in-12. Prix relié 1 livre 10 sols. On trouve aussi chez le même Libraire, l'édition françoise, qui se vendoit ci-devant chez Valleyre.

Traité des bandages & des appareils, avec une Description abrégée des brayers ou bandages, & de plusieurs machines propres à différentes maladies; par M. Sue, de l'académie de chirurgie, censeur royal, &c. seconde édition. A Paris, chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques, & chez l'Auteur, rue des Fossés S. Germain l'Auxerrois, 1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 sols.

Observations sur les vertus des différentes especes de *Solanum*, avec des Remarques sur l'usage de la falfepareille, du mercure & de ses préparations, par M. Bromfeild, premier chirurgien de S. A. R. la princesse douairiere de Galles, &c. ouvrage traduit de l'anglois, par M. Bromfeild, fils, docteur en médecine, &c. A Paris, chez Le Prieur, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques. Prix relié 1 livre 4 sols. On y combat, par des Observations, les effets nouveaux & heureux de la bella-dona & l'usage du sublimé corrosif dans les maladies vénériennes. Cet ouvrage paroît avoir été fait, dans le dessein de décréditer ces remèdes, en publiant des observations contraires,



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

FEVRIER 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	États du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
1	01 $\frac{1}{2}$	0	3	28	7	0	N-E. mé- diocre.	Couv. pl. fine tout le s.
2	2	5	4		8		O. méd.	Id. Pet. pl. le matin.
3	4	6 $\frac{1}{2}$	4		7		Idem.	Couvert.
4	3	5	2		8		Idem & N-O.	B. de nuag.
5	0	4	1		9		N. méd.	Peu denua.
6	0.1.	4	1		7		N - O. médioc.	B. de nuag. bruine le s.
7	5	7	6		5	0	O. méd.	Couvert, bruine tout le jour.
8	6	7	5		4		Idem.	Idem.
9	0	6	4		3		Idem.	B. de nuag. pl. méd. par interv. tout le jour.
10	3	5	5 $\frac{1}{2}$		0		Idem.	Idem.
11	4	5	0	27	11		Idem.	Couv. pet. pluie le mat.
12	0.2.	2	1	28	3		Idem & fort.	Serein le m. couv. le soir.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	5	8	5	27	10		<i>Idem.</i>	pet. neige. B. de nuag.
14	5	8	7½		11		S-O. méd. & fort par interv.	pet. pl. le f. Couv. pet. pl. par in- terv. tout le jour.
15	8	9	8	28	0		<i>Idem.</i>	B. de nuag.
16	7	8	6		2		<i>Idem.</i>	Couv. pet- pluie par in- terv. tout le jour, grêle méd. le soir.
17	5	6	4½		3	½	<i>Idem.</i>	Couvert, petite pluie par intervall. tout le jour.
18	2	4	3		4	0	N. méd.	Couvert, brouill. ép.
19	3	7	5		1	½	S-S-O. méd.	B. de nuag. pet. pl. le f.
20	5	7	7½		1	0	S-O. mé- diocre & fort.	Couv. pet. pluie tout le jour.
21	9	11	10		3		<i>Idem.</i>	Couvert, quelq. goutt. de pl. le soir.
22	9	11	8				<i>Idem.</i>	B. de nuag.
23	8	5	3½			½	<i>Idem.</i>	Couv. pet. pluie tout le jour.
24	2	5	4		8	0	O, méd.	B. de nuag. pl. méd. par



Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
25	3	8	5	28	8		<i>Idem.</i>	interv. tout le jour.
26	6	8	6		6		<i>Idem.</i>	Peu de nuag.
27	6	10	7				<i>Idem.</i>	B. de nuag.
28	6	8	7		3		<i>Idem.</i>	Couvert.
								<i>Idem.</i>

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 11 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 2 dégrés au-dessous de ce même point : la différence entre ces deux termes est de 13 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 9 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.  
1 fois du N-E.  
9 fois du S-O.  
15 fois O.  
2 fois du N-O.

Il y a eu 13 jours de nuages.  
15 jours de couvert.  
1 jour de brouillard.  
3 jours de bruine.  
14 jours de pluie.  
1 jour de neige.  
1 jour de grêle.  
5 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne pendant tout ce mois.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1761, par M. VANDERMONDE.*

On a observé, pendant ce mois, des fièvres continues, avec redoublemens, transport au cerveau, & des douleurs de tête considérables : les malades étoient extrêmement agités & inquiets; ils éprouvoient, dans les premiers jours, des sueurs copieuses & fétides. Les saignées au pied produisoient un soulagement très-prompt, mais, quelques heures après, le mal redoubloit. Il y avoit de plus, une constipation constante, qui ne cédoit ni aux lavemens, ni aux émétiques, ni aux purgatifs, précédés des fondans antimoniaux : ceux qui en ont rechappé, ont été guéris par les saignées & les boissons, par une très-grande quantité d'urine bourbeuse, & par des sueurs abondantes. Il survenoit à quelques-uns, dans la convalescence, une diarrhée bilieuse, qui duroit pendant cinq à six jours, & qui étoit le sceau de la guérison. On a aussi observé que ceux qui n'avoient pas eu d'évacuations par les selles, avoient une convalescence très-longue, avoient besoin de faire usage des apéritifs & purgatifs.

Vers la fin du mois, on a vu naître des fluxions sur les yeux, sur les oreilles, des douleurs passagères de colique, des petites diarrhées, qui n'ont exigé aucun traitement extraordinaire.

Les petites véroles ont été assez heureuses ; quoiqu'il y en ait eu un assez grand nombre de confluentes, avec une affection assez constante au cerveau ; les malades en ont été fort marqués, & leur visage a été plus long-tems rouge, qu'à l'ordinaire.

*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Janvier 1761, par  
M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons pas eu , pour ainsi dire , de gelée , les deux premiers tiers du mois. Le thermometre , jusqu'au 18 , ne s'est trouvé que quatre fois au terme de la glace , ou un peu en-dessous : ce dernier jour , il a été observé un degré & demi au-dessous de ce terme ; mais , les trois jours suivans , il est resté constamment au-dessus du même terme : la gelée n'a été remarquable , que depuis le 22 , jusqu'au 31 , inclusivement : les six derniers jours du mois , la liqueur du thermometre s'est toujours trouvée , les matins , entre trois & quatre degrés , sous le terme de la congélation.

Il a plu , par intervalles , depuis le premier jusqu'au 18 ; la pluie néanmoins n'a été considérable que deux à trois jours : le vent , jusqu'au 8 , a été Sud-Ouest ; il s'est ensuite jetté au Nord , & y est resté jusqu'au 14 , qu'il est retourné au Sud-Ouest pour trois jours : depuis le 17 jusqu'au dernier du mois , il a été le plus souvent Nord-Est.

382 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Le mercure dans le baromètre, a été observé tout le mois, au-dessus du terme de 28 pouces, si ce n'est le premier. Il s'est trouvé sept jours, au terme de 28 pouces 8 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $8\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 4 degrés sous ce terme : la différence entre ces deux termes est de  $12\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 8 lignes ; & la moindre a été de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

13 fois du Nord vers l'E.

5 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

5 fois du Sud-Ouest.

3 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

2 jours de tempête.

16 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus grande au commencement qu'à la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois  
de Janvier 1761, par M. BOUCHER.*

Les rhumes de toute espece ont persisté ce mois, & ont été opiniâtres : ceux qui portoient à la poitrine, étoient souvent accompagnés de quinte toux fatigante. Il y a eu ce mois, ainsi que le précédent, quelques fièvres continues rémittentes, ou doubles-tierces continues, avec un caractere de putridité : plusieurs malades ont été molestés d'aphtes, dans le progrès de la maladie. Un émétique placé après quelques saignées modérées, a fait souvent un bon effet, lors même que la poitrine paroissoit oppressée : l'usage du quinquina n'a pas paru aussi favorable, qu'il l'est souvent dans ce genre de fièvre ; employé vers le quatorzieme jour, à l'égard d'une jeune personne qui a la poitrine attaquée, il n'a fait qu'aigrir les symptomes : il a été plus sûr d'attendre que la nature, soutenue par une diète absorbante & légèrement anti-septique, se ménageât quelque crise, qui, dans la malade dont nous venons de parler, a eu lieu le vingt-troisième jour, par les urines & par les selles. La gelée & les vents du Nord, succédant à ceux du Sud, qui étoient restés constamment tels

pendant un mois, ont amené des pleurésies & pleuropneumonies, avec crachement de sang, toux importune, &c. qui n'ont rien exigé de particulier pour le traitement, si ce n'est qu'il s'est présenté souvent des indications d'évacuer doucement les premières voies, après les saignées convenables. Il y a eu aussi des pleurésies fausses, dans lesquelles les purgatifs, les diaphorétiques & les topiques résolutifs ont mieux fait que les saignées répétées.

La plupart des couches ont été fâcheuses; plusieurs accouchées ayant succombé à des embarras inflammatoires du bas-ventre, ou à la fièvre continue, avec suppression des lochies.

Il y a eu encore des apoplexies, & de la petite vérole de l'espèce discrète.

#### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril.

A Paris, ce 21 Mars 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

---

M A I 1761.

---

TOME XIV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

M A I 1761.

---

L'ART DES ACCOUCHEMENS,

*Démontré par des principes de physique & de mécanique, pour servir d'introduction & de base à des leçons particulières, par M. ANDRÉ LEVRET, accoucheur de Madame la Dauphine, &c. seconde édition, corrigée & considérablement augmentée, tant dans le corps de l'ouvrage, que dans le Supplément, avec addition de deux nouvelles Planches, & d'un Abrégé du sentiment de l'auteur, sur les aphorismes de MAURICEAU. A Paris, chez Leprieur, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, 1 vol. in-8°. Prix relié 6 livres.*

L'AUTEUR divise ce Traité en quatre parties. Dans la première, il traite du bassin, & des parties qui servent à la génération dans les femmes; dans la seconde,

il y expose le mécanisme de la grossesse ; il s'agit dans la troisieme, de l'accouchement, & des suites de couches ; la quatrieme contient un détail des fausses grossesses, des maladies des femmes enceintes & de celles des petits enfans. Chacune de ces parties est divisée en chapitres, & subdivisée en divers articles, selon l'ordre que la matiere prescrit naturellement.

Comme presque tous ceux qui se destinent aux accouchemens, doivent être instruits de la position anatomique des parties de la génération, & que d'ailleurs la plupart des auteurs qui ont traité de cette branche de la chirurgie, n'ont pas négligé d'entrer, à ce sujet, dans un très-grand détail & dans un examen très-circonstancié, M. Levret n'a pas cru devoir s'arrêter à décrire scrupuleusement tout ce que l'on remarque de particulier dans ces différentes parties. Il n'a insisté que sur ce qui a principalement trait à la pratique des accouchemens ; l'auteur cependant n'a pas négligé d'y insérer divers préceptes que lui ont suggéré la pratique, l'étude & ses réflexions. On trouve dans le sixieme chapitre la description d'une figure, servant à démontrer les principes généraux & fondamentaux de l'accouchement, eu égard au vuide du bassin. Cet article est démontré par une opération géométrique, & a besoin, par cette raison, d'être étudié, & suivi dans l'ouvrage

même. Il est certain que rien n'est plus propre à faciliter les connoissances du sujet, & à ouvrir l'intelligence de ceux qui s'attachent à le connoître, que ces sortes de phantômes mécaniques qui imitent la nature, & rendent, en quelque façon, évidente & sensible une opération aussi ténébreuse, que celle de l'accouchement. On trouve, dans le reste de cette division, un tableau fidèle & précis de tout ce que les meilleurs anatomistes ont publié sur la situation, la connexion & l'usage des différentes parties de la femme, qui servent à la génération.

L'exposition du mécanisme de la grossesse fait l'objet de la seconde partie. M. Levret y traite, avec la plus grande exactitude, de tous les états dans lesquels la femme peut se trouver, quand elle est enceinte; du placenta, du cordon ombilical, des membranes, des vraies & fausses eaux, & de plusieurs autres circonstances relatives à la grossesse, & dont les auteurs qui ont écrit sur les accouchemens, ont déjà fait mention: dans la section quatrième du chapitre second, l'auteur propose les signes diagnostics & prognostics des grossesses. Il prétend que les signes de la vraie grossesse sont toujours infidèles, jusqu'à ce que l'enfant ait remué; ce qui n'arrive guères que vers le troisième ou le quatrième

mois : le toucher , quoique le plus sûr de tous les moyens connus pour parvenir à discerner la nature d'une grossesse , ne met pas toujours à l'abri d'un jugement incertain. On doit , selon M. Levret , être très-circonspect à décider sur l'état d'une femme grosse , & encore plus sur celui d'une fille qui seroit soupçonnée de l'être. Les mouvemens de l'enfant sont les seuls signes sensibles que l'on ne puisse pas contester. A l'égard du pronostic , il doit être fâcheux , quand l'enfant a pris naissance dans l'ovaire , les trompes de Fallope ou dans le ventre ; la matrice est le lieu seul que la nature lui destine pour sa formation. On trouve dans cet article les signes qui établissent en particulier la connoissance exacte de la position & de la situation de l'enfant. Dans le chapitre de la génération , M. Levret examine la validité des différens systèmes établis sur cette opération naturelle , & fait voir leur insuffisance , pour expliquer ce mécanisme admirable. Immédiatement après , il donne des remarques intéressantes sur les suites de la grossesse : elles consistent dans le changement qu'éprouvent les différentes parties qui servent à l'accouchement : l'enfant , son cordon , ses membranes croissent conjointement & uniformément , depuis le commencement de la grossesse , jusqu'à la fin , & le progrès de leur accroisse-

ment est également considérable dans tous les termes; le placenta, au contraire, & les eaux de l'amnios sont dans un état rétrograde à celui du fœtus, du cordon & de ses membranes; & le demi-terme de la grossesse est le tems où les côtes sont moins sensibles, à tous égards: les ovaires n'éprouvent d'autres changemens manifestes, pendant la grossesse, que leur déplacement: il est relatif à celui qui arrive aux ligamens larges qui les soutiennent. M. Levret passe ensuite au détail de quelques accidens peu connus de la conception. Si le chorium devient vasculaire, comme le placenta; si le placenta a des anévrysmes vrais ou des varices considérables, ou si le cordon a une vésicule, dès sa naissance sur le placenta, le produit de la conception doit nécessairement être détruit. L'art ne peut, en pareille occurrence, prévenir l'avortement, ni par le diagnostic qu'il est impossible de saisir & de déterminer, ni par la curation qui est presque toujours infructueuse ou funeste; ces cas d'avortement inopiné, dit M. Levret, sont cependant des plus communs, & c'est presque toujours dans le troisième mois de la grossesse, que la nature se détermine à se débarrasser de ces conceptions défectueuses. L'auteur prétend, avec la plupart des accoucheurs, que l'enfant porte ordinairement

sa tête vers l'endroit qu'occupoit auparavant son derriere qu'il l'y conduit, en se penchant en devant, soit qu'il le fasse peu-à-peu, soit qu'il le fasse tout-à-coup. De-là on voit que M. Levret admet la nécessité où est l'enfant, dans certains cas, de faire la culbute. Cette seconde partie finit par l'examen du toucher. L'auteur conseille à cet effet, de coucher la femme sur le dos, le derriere & la tête un peu élevés, les pieds approchés des fesses, & les genoux écartés. Il adopte la maniere de toucher, que M. Puzos publioit dans ses leçons, & qui se trouve dans son ouvrage sur les accouchemens. En effet, elle nous paroît moins sujette à erreur, que les autres. Cette méthode consiste à introduire d'abord le doigt indicateur, graissé, par la partie inférieure de la vulve & du vagin, jusqu'auprès du coccyx, où le noyau de la matrice est ordinairement situé : on doit en même tems placer l'autre main sur la région hypogastrique, afin de pousser insensiblement la matrice vers le doigt qui est dans le vagin, pendant que celui-ci repousse légèrement le col de l'uterus, vers la main qui est placée sur le ventre ; par cette alternative de mouvement, on peut juger plus distinctement du volume, de la solidité & du poids même la matrice. M. Levret recommande de doucher la femme, le moins qu'il est possi-

ble , dans les premiers mois de sa grossesse , pour ménager la réputation de l'accoucheur. Il faut , selon l'auteur , toucher fort rarement , dans le commencement d'un vrai travail , très-modérément dans son progrès , & peu ou point du tout sur la fin , quand il n'y a pas d'accident.

Il s'agit , comme nous l'avons déjà dit dans la troisième partie de l'accouchement , de la connoissance mécanique de l'enfantement ; étude nécessaire , & même indispensable à tous ceux qui se destinent à cet art secourable. L'auteur , après avoir établi les différens signes qui caractérisent les différens degrés de proximité du travail de la femme , pose les principes fondamentaux & généraux du mécanisme naturel de l'accouchement , & de ses suites. Selon M. Levret , l'orifice & le col de la matrice sont ensemble , pendant tout le tems de la grossesse , les antagonistes du fond & du corps de cet organe ; le contraire arrive dans le travail de l'enfantement , sans quoi , l'enfant ne sortiroit jamais par un mouvement spontané. Aussi-tôt que l'enfant est sorti , le col & l'orifice de la matrice deviennent les maîtres du fond & du corps de cet organe ; mais peu de tems après , les antagonistes l'emportent , pour expulser l'arrière-faix ; dès que le placenta & ses dépendances ont été poussés hors de la matrice ,

son fond , son corps , son col & son orifice travaillent à force égale , pour expulser les liqueurs qui les engorgent. Ces idées qui sont vraies , & fondées sur la connoissance parfaite de l'usage des parties qui servent à l'enfantement , sont très-bien développées dans l'ouvrage de M. Levret. Il y a des circonstances accidentelles qui peuvent considérablement abbréger le travail naturel , & précipiter l'accouchement. Si la femme est sujette aux fleurs blanches , si l'enfant est d'un volume médiocre , que sa tête se présente bien , que les douleurs de l'enfantement se soient déclarées subitement , le travail sera court , & l'accouchement précipité. M. Levret ne regarde pas ces sortes de travaux , comme les plus heureux ; l'état contraire de celui que nous venons de décrire , rend l'accouchement souvent laborieux & funeste. M. Levret , en traitant du déchirement de la matrice , donne d'excellens préceptes sur ce point , relatifs à l'accouchement. M. Crantz , médecin à Vienne en Autriche , a publié une Dissertation très-sçavante , sur cet article , dans laquelle il rend à M. Levret , le tribut de louange qu'il mérite. M. Levret lui en témoigne publiquement ici sa reconnoissance ; mais il proteste contre les deux derniers paragraphes de la Dissertation de M. Crantz , qui ne nous paroissent pas mériter , à beau-



coup près , le traitement qu'on leur fait ; & la cruauté qu'on leur reproche , est autorisée par plusieurs exemples d'ulceres à la matrice , qui pénétroient dans sa cavité , qui ont cependant été traités avec le plus grand succès (a). D'ailleurs , il est bon d'observer que , dans une maladie regardée comme mortelle , on ne doit jamais proscrire un nouveau moyen curatif , sur-tout , lorsqu'il est éclairé & conduit par des observations analogues , qui ont été heureuses. Le sphacele à la partie supérieure de la cuisse , la carie voisine de la tête du fémur , étoient regardés comme des maladies incurables ; cependant aujourd'hui on admet la possibilité de l'amputation de la cuisse à l'article ; & ce Mémoire a été couronné d'après de simples expériences faites sur des animaux qui n'étoient pas épuisés par une maladie longue , dont les humeurs n'étoient pas cachectiques , qui n'avoient pas perdu leurs forces , & dont les parties étoient , par le volume & la nature des vaisseaux qu'elles contiennent bien au-dessous de celles de l'homme , & par conséquent moins contraires à la réussite. D'ailleurs , dira-t-on que cette opération n'est pas cruelle , que les suites n'en sont pas effrayantes ; & quel est

(a) Voyez Roussel , *De partu Casar. Tract. sect. 4, cap. III, histor. 1, 2, 3 & 4; & ibid. cap. IV, hist. 26.*

le chirurgien, s'il avoit à la faire, qui oseroit d'avance se promettre le succès? Ainsi, loin de combattre la méthode curative du déchirement de la matrice, proposé par M. Crantz, on doit l'encourager à perfectionner ses premières idées, à lever les difficultés qui se présentent à l'exécution de cette opération; & on ne doit pas regarder comme impossible & absurde ce qui n'est établi que d'après la connoissance exacte de la maladie, & de ses suites malheureuses. M. Levret donne quelques signes propres à s'assurer du déchirement de la matrice, & propose l'opération Césarienne, par laquelle il croit qu'il seroit possible de sauver la mere & l'enfant. L'auteur examine ensuite l'utilité des instrumens, du forceps, dont on peut faire usage dans une femme bien conformée, lorsque la base du crâne de l'enfant est encore placée au dessus du détroit supérieur des os du bassin, pendant que le casque osseux est dans le vagin, & que le museau de la matrice est comme effacé, à force d'être dilaté. M. Levret propose aussi de se servir de son forceps, dans le cas d'hémorragies menaçantes, de convulsions violentes, dans la cessation des douleurs, dans l'épuisement de la femme, quand le cordon ombilical est trop court, quand le col de l'enfant est comprimé par celui de la matrice, dans le cas d'une violente

rétention d'urine. Cet instrument est encore ,  
 selon l'auteur , très-utile pour déclaver les  
 épaules de l'enfant , lorsqu'elles sont situées ,  
 de façon qu'une d'elles appuie près de  
 la symphise du pubis , & l'autre , sur une  
 des symphises sacro-iliaques. M. Levret  
 développe également les usages des cro-  
 chets : il explique les déviations de la ma-  
 trice , & les cas où le col de ce viscere peut  
 former une hernie. Il traite ensuite de l'o-  
 pération Césarienne , pratiquée à l'occasion  
 de l'empêchement absolu de l'accouche-  
 ment. Dans le chapitre second , il s'agit  
 des accouchemens pénibles ou laborieux ,  
 qui peuvent se terminer par la main seule.  
 L'auteur y expose les situations différentes  
 qu'il convient de faire prendre aux femmes  
 en travail , la méthode qu'il faut suivre , pour  
 recevoir l'enfant , quand il se présente par  
 les pieds , &c. Le troisieme chapitre ex-  
 pose les suites des couches. L'auteur les  
 divise en naturelles , qui sont la sortie de  
 l'arriere-faix & de quelques caillots , les  
 tranchées utérines , la constipation , les  
 lochies , la fièvre de lait & les suites de  
 couches , accompagnées d'accidens ; telles  
 sont les pertes de sang , l'inflammation &  
 la suffocation de la matrice , l'apoplexie  
 laiteuse , l'inflammation de la poitrine ,  
 les éruptions laiteuses , les diarrhées des  
 femmes nouvellement accouchées , les

engorgemens laiteux dans le bassin & aux extrémités inférieures, les engorgemens & les apostêmes laiteux des mamelles, les dépôts laiteux consécutifs, la suppuration de la matrice par le vagin, les affections des voies urinaires, les escarres gangreneuses de la vessie & du rectum, les hémorroïdes. Nous ne nous arrêterons pas aux différens détails qui sont dans ces différens articles. On y trouve un précis exact de tout ce que les auteurs ont écrit sur les accouchemens; cette partie curative consiste presque toute à combattre la pléthore ou l'inflammation, à chasser au dehors l'humeur laiteuse, & à empêcher qu'elle ne cause, quand elle est retenue, des ravages considérables, selon les différentes parties qu'elle affecte. Il ne paroît pas qu'on ait proposé encore les vrais remèdes, & qu'on ait indiqué la vraie route pour se rendre maître de l'humeur laiteuse, la connoissance parfaite de la nature du lait, des différens changemens qu'il éprouve dans le corps, de la propriété qu'il a de communiquer sa dégénérescence à la lymphe, sont des choses que l'on n'a pas encore assez observées, & qui seules peuvent déterminer la base de la théorie & de la pratique que les médecins doivent suivre dans ces maladies, & le choix des remèdes qu'ils doivent faire. M. Levret, dans la quatrième partie, fait

mention des fausses grossesses, des maladies des femmes grosses & des petits enfans. Il établit d'abord un parallele judicieux entre les signes des vraies & ceux des fausses grossesses, en détermine les causes & les especes, & en prescrit la cure. Il traite ensuite des indispositions des femmes grosses. C'est ici un vrai Traité de médecine, puisé dans la plupart des auteurs qui ont écrit sur cette même matiere. Il en est de même des maladies des petits enfans, dans lequel, quoique bien fait, nous n'avons rien trouvé qui nous forçât à insister davantage sur cet objet. C'est ainsi que le Traité précédent, un Extrait de plusieurs ouvrages de médecine, qui est très-bien présenté, & qui fait l'abbregé de nos connoissances les plus positives sur les maladies des femmes grosses & des petits enfans. On trouve à la fin de cette section l'explication de quelques figures qui sont gravées, pour faciliter l'intelligence du mécanisme de la grossesse & de l'accouchement.

On trouve à la fin de cet ouvrage un Supplément qui est formé de l'Extrait des découvertes que M. Levret a faites, & dont il a fait part à l'académie de chirurgie, dans les séances publiques. Telle est la maniere de porter des ligatures dans des lieux profonds, & en particulier, pour lier les tumeurs polypeuses, par le moyen du *serra-*

*næud*, qui sert à porter l'anse de la ligature jusqu'au pied de la tumeur, & du *conducteur* de l'anse. Rien n'est si difficile que de fondre la lymphe épaissie & le lait grumelé. M. Levret en a découvert le dissolvant, après des expériences multipliées, & en a déterminé la vertu, après quelques succès. Ce remède a pour base le sel de tartre, & pour menstrue, l'eau de pluie; ce qui prouve que les médicamens les plus simples, sont ceux souvent qui operent les plus grandes merveilles. M. Levret prétend même que ce remède est une pierre de touche, pour s'assurer définitivement des tumeurs que l'on pourroit soupçonner de véroliques, parce que ce dissolvant augmente les accidens. Il rapporte des observations qui semblent confirmer cette propriété spécifique. L'auteur fait part d'une nouvelle méthode de traiter les inflammations de la conjonctive, avec la pierre infernale, par le moyen d'un papier huilé, qui garantit le globe de l'œil. Le Mémoire sur les infiltrations laiteuses, à la suite des couches, mérite d'être lu. Il nous a paru contenir de fort bonnes vues de théorie & de pratique. Il en est de même du suivant, qui a pour objet un point important; c'est de déterminer la cause la plus ordinaire des pertes de sang qui arrivent inopinément à quelques femmes, dans les derniers tems de

de leur grossesse. Cette cause vient de l'implantation du placenta sur l'orifice interne de la matrice. Le moyen le plus sûr pour y remédier, est de faire l'accouchement forcé. Ce Supplément est terminé par les aphorismes de Mauriceau, qui ont pour titre: Touchant la grossesse, l'accouchement, les maladies & autres indispositions des femmes. M. Leyret les examine, les approuve ou les rejette, les explique ou les justifie, & fait voir en cette partie, comme dans le reste de son ouvrage, qu'il est digne rival de son modèle, & qu'il mérite par ses talens le suffrage des connoisseurs & la confiance publique.

---

**MORT SUBITE**

*Causée par le trop d'embonpoint, par M. GODART, médecin à Vervier.*

L'asthme qui n'est point constant, mais qui reprend de tems à autre, reconnoît pour cause la sensibilité trop exquise des organes de la respiration, ou de quelqu'autre viscere, avec lequel ils sympathisent; un polype; l'anévrisme du cœur; quelque obstruction, abcès, adhérence dans le poulmon où dans les parties qui l'avoisi-

nent, trop légers pour y gêner la circulation du sang dans les tems de calme ; enfin le trop d'embonpoint du péricarde & du médiastin.

Les signes du polype, selon *Frédéric Hoffmann*, *Oper. in fol. tom. iij*, p. 280, sont des difficultés de respirer, qui prennent, sans cause manifeste ; de fréquentes palpitations de cœur, qui rendent le pouls inégal ; des défaillances, qui le rendent intermittent.

*M. Bargetave*, dans les *Acta physico-medica naturæ curiosorum*, fait consister les marques de l'anévrisme du cœur, en général, dans la difficulté de respirer, accompagnée de palpitations de cœur, suivies de crachats sanguinolens & suppurulens ; & pour le détail, il ajoute que, lorsque ce vice organique se rencontre dans les deux ventricules, on sent des mouvemens irréguliers dans la poitrine, comme si plusieurs cœurs s'y débattoient d'une façon déordonnée ; que si le seul ventricule droit est variqueux, on ne sent pas le battement du cœur du côté gauche, mais bien sous le sternum ; & du côté droit ; enfin, que le seul ventricule gauche étant anévrismatique, on sent le pouls très-irrégulier aux poignets ; *Commentarii de Rebus, &c. gestis, vol. iv*, page 684-685.



tences, &c. sont toujours accompagnés d'un certain embarras de respiration, & d'une tussicule continuelle, ou qui se réveille à la moindre occasion ; d'ailleurs l'anamnésie des différentes maladies qui ont précédé, fait assez connoître l'existence & la nature de ces mauvais restes.

L'absence des signes de chacune de ces maladies, en particulier ; dans un sujet gras, corpulent, vexé d'un asthme que le moindre mouvement procure, que le simple repos fait cesser entièrement, sans laisser après soi aucune indisposition, semble établir le diagnostic de l'asthme adipeux, dont voici un exemple.

Un homme de cinquante & quelques années, gras, replet, d'un tempérament sanguin, de grand appétit, ayant la poitrine large, & le col court, fut attaqué d'une grande difficulté de respirer, ensuite d'un mouvement violent qu'il s'étoit donné, mais qui se dissipa d'abord par le repos & la saignée ; de sorte qu'il continua à se bien porter, pendant plus de quinze ans, sans ressentir d'autres incommodités de poitrine, que la gêne dans la respiration, commune aux personnes de cette complexion, lorsqu'il agissoit beaucoup.

Au bout de ce tems, il s'aperçut que des efforts un peu notables l'excitoient à tousser, & que cette toux amenoit des cra-

Les obstructions, squirrhes, abcès, adhé-

chats sanguinolens ; mais, comme cet accident se dissipoit par le seul repos, & qu'il ne laissoit après soi, ni oppression, ni la moindre irritation de poitrine, ni aucun vice dans les battemens du poulx ; on ne le crut pas de conséquence.

Il y avoit un an que cette expectoration sanguinolente avoit lieu, à l'occasion citée, lorsque cet homme, revenant un peu vite d'un bourg voisin, fut tout-à-coup surpris, d'un asthme si violent, que l'on crut, pendant une demi-heure, qu'il en mourroit. Enfin pourtant, il sortit de cette grande angoisse, en crachotant beaucoup de viscosités teintes de sang : le poulx qui s'étoit éclipsé, reparut peu-à-peu, & les forces se ranimèrent à proportion.

La même chose lui est arrivée, par une pareille cause, environ un an après ; ensuite l'accès ne manquoit pas de se reproduire, dès qu'il faisoit un effort un peu violent. Les eaux de Spa parurent avoir arrêté le mal, pendant quelques mois ; mais comme il en revint un paroxysme, à l'occasion d'un exercice immodéré, & quelques semaines après celui-ci, quelques autres excités par le seul mouvement nécessaire pour se mettre au lit, ou par le simple effort d'aller à la selle, on trouva bon de m'associer un confrere, avec qui, toutes les circonstances mûrement pesées, nous conclûmes que

la cause de la maladie consistoit dans une altération des vaisseaux pulmonaires devenus en conséquence trop sensibles & trop irritables : c'est pourquoi nous prescrivîmes une mixture tonique , anti-spasmodique , pour prendre par cuillerée , hors l'accès , & la teinture de succin & castoreum , dans l'attaque.

Ces remèdes n'empêchèrent pas le paroxysme de revenir deux jours après , sans cause manifeste , avec égale force , & même durée qu'auparavant ; & il fut suivi , le lendemain , à même heure , également sans cause évidente , d'un autre précédé de quelques bâillemens , d'un léger embarras à l'orifice de l'estomac , de somnolence , d'urines crues , après lequel le malade en rendit de troubles , qui déposèrent un sédiment blanc.

Ces circonstances nous conduisirent à penser que l'affection spasmodique étoit réglée par un mouvement périodique , & qu'il convenoit de la combattre par le quinquina. Mais avant de donner ce remède , nous trouvâmes à propos de communiquer le cas à un ancien & bon praticien , qui , ayant examiné le malade lui-même , & sur le rapport que je lui fis , jugea , comme nous , que la cause étoit une altération du poulmon , avec trop de sensibilité , en me faisant observer que la régularité &

l'état naturel du poulx, écartoit tout soupçon de polype & d'anévrisme, de l'un ou l'autre ventricule du cœur. Que la lecture toute récente de l'extrait du Mémoire de M. *Burgrave*, m'avoit induit à lui proposer, & dont j'achevai ensuite de me départir, lorsque portant la main sur tous les endroits de la poitrine du malade, je n'y sentis nulle part le battement du cœur.

La conserve suivante fut ordonnée : *R. Cort. Peruv. ʒß. Rhei electi ʒ ij masti-  
ches ʒ j. Syrup. ʒ rad. aper. q. s. M. F.  
condit.*

Le malade en prit quatre fois le jour ; la grosseur d'une noix muscade ; ce qui lui parut fortifier sa poitrine ; néanmoins, au bout de huit jours, il sentit apparemment que son accès lui reprendroit à l'heure accoutumée, qui étoit celle de dix heures du soir, vu qu'à huit, il envoya prier celui qui accouroit à son secours, de ne pas le quitter. Effectivement, vers les dix heures, il en fut si violemment attaqué, qu'il y succomba en très-peu de tems.

Ayant fait faire l'ouverture de la poitrine de cet homme, vingt-quatre heures après le décès, on a trouvé le péricarde & le médiastin prodigieusement chargés de graisse, environ une chopine d'eau dans la cavité du premier, quelque peu dans celle du thorax ; le poulmon, le cœur, les troncs

des vaisseaux entièrement sains , tellement qu'il paroît que la graisse surabondante étoit l'unique cause de cette maladie ; que comprimant par son volume le poumon , les voies en étoient retrécies , & ne suffisoient pas au passage de toute la quantité de sang , qu'une circulation hâtée amenoit ; de sorte qu'une partie regorgeoit dans le ventricule droit du cœur , dans son oreillette , dans le sinus de la veine-cave , & excitoit ces parties à des redoublemens de systole , qui poussant le sang dans un viscere comprimé d'une part , par l'embonpoint excessif du médiaſtin & du péricarde , & de l'autre , relâché , soit par une constitution primordiale , soit par le suintement huileux , parvenoient à l'engager jusques dans les tuyaux excrétoires , qui se déchargent dans les vésicules aériennes.

L'on comprend aisément que pareille violence , plusieurs fois répétée , aura inmanquablement procuré la disposition aux affections spasmodiques , & que cet état augmenté à un certain degré , n'aura plus eu besoin d'une cause externe pour se mettre en jeu , mais que le seul mécanisme du mouvement des humeurs aura suffi pour amener des retours périodiques.

L'hydropisie du péricarde , effet de la stagnation du sang , & de la contrainte où le cœur se trouvoit à chaque paroxysme ,

aura contribué à rendre les accès plus fréquens, à déterminer leur retour sur le soir, & à augmenter leur violence, jusqu'au point de causer la mort.

Par conséquent, ce cas se rapporte à celui de la mort subite, causée par un excès de graisse qui comprimoit le poumon, dont fait mention, d'après le chirurgien Hacquinet, *Frédéric Hoffman*, in *notis ad caput LX*, *centur. iij*, *observ. & annot. Poterii*, & dont on trouve quelques autres exemples cités par le baron de *Haller*, *Elementa physiolog. tom. I*, *pag. 52*, notamment celui du comte de Saint-Albans; il fournit les deux réflexions suivantes.

I. L'anévrisme du cœur présupposant la débilité du tissu de ses fibres, avec quelque obstacle à surmonter, il me paroît que les symptômes du cas rapporté ne dérogent en rien au diagnostic de *M. Burgrave*. La collection de graisse décelant la foiblesse des viscères, vers lesquels elle se dépose, il n'y a nul doute que le cœur & le poumon de cet homme ne fussent d'une lâche texture; & il est évident que la graisse amassée en si grande quantité dans la membrane cellulaire du péricarde & du médiastin, s'opposoit, en comprimant le poumon, à l'évacuation du ventricule droit du cœur & de ses appendices, aux tems des grandes affluences du sang dans ces parties; de sorte

qu'elle ne pouvoit se faire que par des mouvemens de systole, redoublés, qui pouffoient le sang jusqu'aux extrémités des tuyaux excrétoires de quelque partie du poumon, moins gênée par la graisse.

Les deux conditions requises à la formation de l'anévrisme du cœur, existoient donc ici réellement; & si ce vice ne s'est pas trouvé à l'ouverture du cadavre, on ne peut presque pas douter qu'il ne se seroit formé par la suite, si le sujet eût continué à vivre, vexé de son mal; par conséquent la règle, *Ægri corde quocumque modo anevrismatico, ad quemcumque corporis motum mox difficiliorem, anhelationem & cor molestius palpitare experiuntur: sequuntur sputa sanguinea, suppurulenta, (ubi supra,)* doit s'entendre autant des dispositions prochaines à l'anévrisme, que de ce vice organique tout formé.

2. D'après l'idée que je me suis faite de cette maladie, je pense qu'on doit la combattre, dans ses commencemens, par tout ce qui peut émacier. Le défaut de nourriture amaigrissant tous les animaux, il est certain qu'une diète austère, secondée par l'usage des remèdes amers & acides, par celui des décoctions de gayac & autres dessicatifs, est un moyen infailible de prévenir la fâcheuse catastrophe dont on est menacé; & pour empêcher l'embonpoint de se régé-

néer, il faudroit se résoudre à un genre de vie laborieux, pénible, fatigant; ainsi le premier période du mal exige que l'on vive en anachorette, qu'on observe de point en point les préceptes de la mortification proposés dans l'évangile, qui, pour être destinés à rendre la vie céleste éternelle, n'en sont pas moins efficaces dans ce cas, pour proroger la terrestre.

Lorsque le mal a fait du progrès, c'est-à-dire, lorsque les vaisseaux, pour avoir été plusieurs fois forcés, sont affoiblis; les grands exercices, les austérités, loin d'être avantageux, seroient nuisibles; c'est aux toniques, aux douces frictions, à l'équitation, aux eaux de Spa, &c. que l'on doit alors avoir recours.

Finalement, lorsque le relâchement amène des affections spasmodiques, qui se reproduisent d'elles-mêmes, l'usage du quinquina est le seul, ou tout au moins le plus sûr moyen d'éluder la mort; mais je pense qu'il faudroit le donner, à la façon de M. *Boerhaave*, c'est-à-dire, à fortes doses & souvent réitérées, ayant observé que, donné en moindre quantité, il n'arrête souvent le mal, qu'après un dernier accès plus violent que les autres, & par conséquent fatal dans des cas de la nature de celui-ci.



## OBSERVATIONS

*Sur l'administration de la saignée & des émétiques, plusieurs fois répétées avec succès, dans les maladies aiguës des femmes enceintes, par M. DELAMAZIERE, médecin-conseiller du Roi, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Poitiers.*

Personne n'ignore que les femmes enceintes ne soient sujettes aux mêmes maladies, que celles qui ne le sont pas : tout le monde convient pareillement qu'elles sont dans un plus grand danger, lorsqu'elles se trouvent attaquées d'une maladie aiguë. Hippocrate nous a appris, il y a plusieurs siècles, ce que l'observation atteste chaque jour ; *Gravidam mulierem morbo acuto corripere periculosum*. Aph. 3 1, sect. 5. N'est-on pas obligé de leur administrer les remèdes propres à les soulager ? Oui ; sans doute. Quelles mesures prendre dans ces circonstances ? Vous avez pour juge un public qui examine, avec la dernière sévérité, votre manière d'agir ; un chacun décide & prononce avec hardiesse sur ce qu'il ignore le plus : plus attentif à observer les effets funestes, que ceux qui sont couronnés d'un heureux succès, il

blâme souvent ce qu'il devoit approuver ; préjugés que la plupart puisent dans le berceau , qui s'affermissent dans la jeunesse , & qu'il est impossible de détruire dans un âge avancé. Prouve-t-on clairement à ces personnes entêtées les raisons qui nous engagent à faire usage de certains remèdes ? Elles s'élèvent & se roidissent , avec opiniâtreté , contre un sentiment cimenté , pour ainsi dire , par des observations sans nombre , attribuant les bons succès au hazard , & ne regardant la médecine que comme un art purement conjectural. Voici le jugement de ces êtres à demi-pensant , que bien des gens sensés approuvent , sans réfléchir ; tant est grand le penchant qu'on a à invectiver la médecine , & ceux qui l'exercent. Voilà la récompense de nos travaux , & des veilles que nous employons continuellement , pour acquérir les lumières qui sont nécessaires à notre art. Il suffit , pour s'attirer la confiance de ces personnes , d'annoncer des spécifiques , & de les éblouir par des remèdes cachés & inconnus : nous ne manquons pas de ces trompeurs , qui deshonnorent la médecine , & enlèvent la vie à plusieurs citoyens , ou du moins les plongent dans un état déplorable ; qui , quoique victimes de leur crédulité , cherchent encore à excuser , & le remède , & celui qui l'a administré. ( Ce qu'il y a de plus fâcheux ,

c'est de voir des médecins se fier à ces sortes de charlatans, & d'avoir recours à leurs prétendus spécifiques ; ) témoins les poudres du sieur Aillaud, qui, malgré les mauvais effets qu'elles produisent chaque jour, ne laissent pas d'avoir des approbateurs, des panégyristes, & d'être employées comme un remède polychreste ; témoins ces coureurs de villes, qui promettent des merveilles, & qui ne laissent pour consolation à ceux qui se sont confiés à leurs soins, que le regret & le repentir. Voit-on renaître sur l'horison de ces imposteurs ? Les malades infortunés se laissent séduire de nouveau, sans qu'il soit possible de les dissuader. Ne puis-je donc pas leur adresser ces paroles : *Qui vult decipi, decipiatur* ? Je desirerois cependant qu'ils revinssent de leur erreur. Je leur conseille pour cela, de lire les *Réflexions critiques sur la médecine*, par M. Le-François, docteur-régent de la faculté de Paris. Ils trouveront dans ce livre, de quoi satisfaire leur curiosité, & guérir leur esprit prévenu. Revenons à notre sujet.

Propose-t-on les remèdes qui conviennent dans les maladies aiguës des femmes grosses, telle que la saignée répétée, dans une pleurésie, péripneumonie, &c. les émétiques, dans les fièvres putrides ? On s'élève contre ce procédé, sur-tout dans notre province. Un jeune médecin se trouve dans ce

cas, fort embarrassé, & sacrifie souvent sa conscience à sa réputation par sa trop grande timidité. Ce n'est que pour tâcher de détruire ces préjugés si contraires à l'humanité, que je vais rapporter les observations suivantes; non que je veuille les faire passer pour nouvelles, mais pour enhardir ceux qui, par état, sont obligés de vaquer au soulagement des malades, & désabuser le public sur sa façon de penser, afin que dans la suite, il ne fasse pas rejaillir sur ceux qui prescrivent les remèdes, les mauvais succès qui ne sont que l'effet de la maladie.

Je fus appelé le 19 Juin dernier, pour voir une femme enceinte de sept mois, attaquée d'une pleurésie vraie. Il y avoit cinq jours qu'elle étoit malade; le chirurgien qui l'avoit vue le premier, l'avoit saignée cinq fois, malgré le murmure des assistans; la malade étant d'un tempérament sanguin, il étoit nécessaire de réitérer la saignée, les symptômes persistant avec vigueur. Le chirurgien intimidé par la résistance qu'avoient portée les parens aux premières saignées; de plus, se voyant regardé d'un œil de mépris, & traité d'une manière outrageante, n'osa plus rien entreprendre. Il conseilla de m'envoyer chercher. J'arrivai donc sur les dix heures du matin, chez la malade, à qui je trouvai une fièvre considérable, le pouls dur, la respiration gênée, une toux

féche, violente, des crachats rouillés, un point de côté insupportable. Malgré la répugnance de la malade & des assistans pour la saignée, je lui fis tirer du sang au bras, environ dix onces : je fis répéter la même chose, le soir ; elle fut assez tranquille jusqu'au lendemain, après midi, tems où les symptomes augmentèrent : la respiration étoit si gênée, le point de côté si aigu, que la malade demanda elle-même d'être saignée : le chirurgien se rendit à ses sollicitations, ce qui contribua à diminuer de beaucoup la violence du mal. Le 21, je fus la voir ; comme je trouvai beaucoup de diminution dans les symptomes, la bouche étoit pâteuse & la langue chargée, je lui prescrivis deux onces de manne, dans une décoction de feuilles de boutrache ; la malade se sentit foulagée ; l'expectoration devint abondante & facile : quant au régime de vie, & l'administration des remèdes, ils furent tels qu'on les prescrit en pareils cas. La malade s'est parfaitement rétablie, a porté son fruit jusqu'à neuf mois, a accouché fort heureusement, se porte actuellement très-bien, ainsi que son enfant (a).

(a) M. Mauriceau, dans ses Observations sur les Maladies des femmes grosses, fait mention d'une femme enceinte qui fut saignée 48 fois, savoir, 45 fois au bras, deux au pied, une fois à la jugulaire : une seconde le fut 90 fois, dont 22,

La seconde observation a pour sujet une femme enceinte de six à sept mois, attaquée d'une fièvre synoque, pour laquelle on appella un chirurgien, dès le commencement de la maladie, qui ne trouvant pas les symptômes considérables, la purgea avec un paquet de sel de seignette, sans avoir fait précéder de saignée : on resta tranquille pendant trois ou quatre jours ; mais la maladie empirant, on eut recours au médecin. A ma première visite, (c'étoit le huitième jour de la maladie,) je trouvai la malade dans un accablement si grand, qu'à peine pouvoit-elle me parler ; son pouls étoit petit, intermittent, les extrémités froides : je ne pouvois porter qu'un

au bras, deux au pied, dans le huitième mois de sa grossesse ; cependant l'une & l'autre accouchèrent heureusement. Ces observations prouvent incontestablement que la saignée n'est pas si dangereuse dans les femmes enceintes, qu'on le prétend vulgairement. *Roder à Cast. amat. Lusit.* le prouvent dans leurs ouvrages. 2º L'exemple de bien des malheureuses fait voir que ce secours n'est pas assez puissant pour procurer assez constamment l'avortement. J'en ai vu qui s'étoient fait saigner plusieurs fois, tant au bras qu'au pied, pour se défaire de leur fruit, qui s'étoient servies des émétiques & des emménagogues les plus actifs, sans pouvoir réussir dans leur pernicieux dessein. Hoffmann confirme ces observations dans sa Dissertation *De laetionibus externis, abortivis, venenis ac phlitis.*

mauvais

mauvais prognostic ; comme le ventre étoit resserré , il falloit remplir toutes les indications : j'ordonnai en conséquence , une potion cordiale avec quelques grains de kermès , pour ranimer les forces , diviser le sang , lâcher le ventre ; le lendemain , les forces étoient rétablies , le pouls ranimé ; il n'y avoit plus d'intermittence : j'interrogeai pour lors la malade ; une lassitude extrême dans tous les membres , douleur aux lombes , nausées , douleur de tête furent les symptômes dont la malade étoit affectée : elle se plaignoit , sur-tout , d'envies de vomir ; son enfant s'agitoit violemment : le chirurgien m'avoua qu'il n'avoit osé administrer l'émétique , quoique les nausées se fussent déclarées dès le commencement , dans la crainte qu'il avoit de procurer l'avortement ; cependant , après avoir examiné les choses , & voyant qu'il y avoit du danger , si je n'agissois de façon à expulser les matières putrides , dont le foyer étoit dans l'estomac , j'ordonnai quatre grains d'émétique , en deux verres d'eau , que je fis prendre à demi-heure de distance l'un de l'autre , qui procurerent , par haut , l'évacuation de matières jaunes , verdâtres , d'une puanteur insupportable , & de deux vers vivans : ( j'aurois ordonné la racine du Brésil , dans la place du tartre émétique ,

comme le conseillent plusieurs praticiens ; mais outre qu'il y a plus de difficulté à le prendre, il n'a pas toujours le succès qu'on a droit d'en attendre : ) elle fut purgée, le lendemain, avec une purgation ordinaire, qui lui procura une évacuation considérable, mêlée de vers vivans, sans nombre, de la longueur d'une épingle ; la tête étoit d'une grosseur assez considérable, proportion gardée à celle du corps, qui à peine égaloit un cheveu ; elle fut mieux pendant deux jours ; pour lors les nausées recommencerent, & peu après, elle rejettoit tout ce qu'elle pouvoit prendre ; comme elle avoit rejeté des vers par la bouche, je soupçonnai la présence de quelques autres : je me déterminai à lui faire prendre encore quelques grains d'émétique, avec un paquet de sel de seignette, le remède produisit les effets qu'on desiroit, & soula-gea beaucoup ; comme il ne revint plus pour lors de symptomes extraordinaires, je soignai la malade, tel qu'il est accoutumé de le faire dans les fièvres putrides simples ; elle se rétablit, sans que son fruit en ait souffert.

Trois semaines après ou environ, il lui survint un vomissement si considérable, qu'à peine avoit-elle pris quelque chose, elle le rejettoit dans l'instant : on eut recours



une seconde fois au chirurgien, qui moins timide qu'à la première, donna l'émétique, sans examiner la cause du mal; malgré ce remède, le vomissement persistoit depuis huit jours, avec la même force. Ayant été appelé pour lors, j'examinai les matières rejetées; elles étoient vertes & très-acides: je mis en usage les remèdes usités en pareil cas, tels que les yeux d'écrevisses préparés, le corail, l'eau de menthe, le sel d'absynthe, le laudanum, qui arrêterent ou du moins calmerent beaucoup le mal, dès le premier jour; comme la malade ne dormoit point, je lui fis faire usage du laudanum avec la conserve de roses: par ce moyen, elle est parvenue à une guérison radicale, a porté son fruit jusqu'au terme ordinaire; & malgré tous les accidens qui lui sont survenus, joints à son tempérament foible, est accouchée heureusement; il faut cependant remarquer que l'enfant n'a vécu que peu de jours.

Fasse le ciel que ces observations puissent rendre le public plus indulgent, & nous épargner à l'avenir ses traits satyriques! Je pourrois en alléguer plusieurs autres analogues, mais celles-ci suffisent.



## E X T R A I T

*D'une Dissertation de M. STOCKARD, docteur en médecine, sur le Succin en général, & particulièrement sur une mine de Succin, trouvée aux environs de Wissholz en Suisse.*

I. Quelle que soit l'obscurité que répandent les anciens écrivains, en donnant le même nom à plusieurs substances, il est certain que le succin a été très-célébré dans les tems les plus reculés. Il est peu d'auteurs, Grecs ou Latins, poètes, naturalistes, ou même historiens, qui ne parlent du succin, & qui ne lui donnent différens noms. Les Arabes ont été les premiers à se tromper sur ce qu'on devoit prendre pour le succin. De nos jours, la plupart de nos écrivains, jusqu'à Hartmann, ont copié, les Arabes ou ceux qui avoient emprunté d'eux la description du bitume qui nous occupe.

II. On appelle bitumes, en général, les corps qui résultent de la combinaison de l'acide vitriolique avec le phlogistique; & on en établit autant d'espèces, qu'il se trouve d'hétérogénéités dans cette combinaison, ou qu'il y a d'espèces de matrices où elle se fait. La plupart des bitumes ont une odeur

désagréable ; quelques-uns en ont une précieuse : le succin est un bitume dur, compact & de bonne odeur ; rarement on le trouve en masses régulières ; on en tire de la vase, sur les côtes de la mer Baltique, où on le ramasse, quand les flots l'ont déposé sur le sable, ou enfin on le tire des entrailles de la terre : le succin est ordinairement diaphane ou opaque, pur ou impur, blanc ou jaune, de différentes nuances ; & ces couleurs ou la grosseur des morceaux en font ordinairement le prix ; sa consistance, plus ou moins friable, paroît dépendre de sa pureté ; sa pesanteur spécifique est à l'eau, comme 65 ou 87 à un. On prétend que le succin blanc a un saveur douce, légèrement salée ; mais de l'eau cohobée sur du succin, n'en a rien enlevé de savoureux : elle étoit seulement un peu odorante.

III. Quoique M. Geoffroy ait dit que l'eau chaude enlevoit du succin une saveur, & donnoit des cristaux, après l'évaporation, M. Pott n'a tiré qu'un gros de matière mucilagineuse, & un peu de sel commun, d'une livre de succin ; & l'expérience que M. Stockard en a faite, est conforme à ce que dit le chymiste de Berlin. Il se fait une sorte de dissolution incomplète du succin dans l'esprit de vin ; mais au bout de deux ou trois digestions, le succin qui reste en grande quantité, ne colore plus l'alcool. On rend

la teinture plus chargée, en réduisant, suivant le conseil de Boerhaave, le succin en poudre, & la broyant avec de l'huile de tartre, avant de procéder à la teinture. La teinture blanchit l'eau (a), quand on y en verse ; cette teinture distillée produit un esprit de vin sentant légèrement le succin, & il reste une petite quantité de matiere rouge tenace, qui ne donne aucune apparence de sel ; lors donc qu'on veut avoir de l'esprit de vin succiné, il suffit de distiller, sur du succin concassé, de l'esprit de vin, qui en enleve l'esprit recteur : on peut mettre, jusqu'à trois fois, de nouvel esprit sur le même succin, en prenant toujours garde à l'empireume ; cet esprit, ainsi succiné, est très-propre à préparer ensuite une teinture de succin plus efficace.

IV. Le sucre, le soufre &, le plomb fondu, n'aportent aucun changement au succin ; il s'amollit un peu dans la cire liquéfiée ; les acides du vinaigre, de nître & de sel, les alcalis fixes & volatils, ne l'attaquent pas, quoique M. Hoffmann ait avancé qu'il se dissolvoit tout entier dans une lessive bouillante de sel fixe & de chaux ; l'huile de vitriol le dissout complètement ; la dissolution est précipitée par tous les acides ; l'esprit de vin, les lessives alcalines, & le

(a) Cet effet n'a plus lieu, quand la teinture est faite avec l'intermede du sel alcali.

précipité a perdu l'odeur de succin, pour en prendre une de poix désagréable (a).

Les huiles & les baumes des végétaux dissolvent complètement le succin, & prennent avec lui des couleurs plus ou moins rouges; avec ces différences, 1<sup>o</sup> que les huiles exprimées, sont celles qui dissolvent le mieux le succin; 2<sup>o</sup> que les huiles essentielles sont trop volatiles, & se dissipent, avant d'en avoir pu rien dissoudre; 3<sup>o</sup> que l'huile de laurier, qui est naturellement solide, demeure fluide, lorsqu'elle a dissous le succin; 4<sup>o</sup> que l'huile de succin ne dissout rien de notre bitume: la dissolution, en général, en est lente, & exige que les huiles soient bouillantes; la dissolution finie, on obtient des vernis assez beaux & blancs, en les combinant avec quatre parties d'esprit de térébenthine; elle s'unit aussi facilement à l'huile de vitriol.

V. Trois parties de succin, jetées sur quatre parties de nître, dans un creuset rougi, convertissent le nître en alcali fixe. M. Bourdelin n'en demande que deux parties, & alors la lessive fournit des cristaux de nître pur. En torrifiant du succin d'une part, & calcinant de l'autre, de l'alun,

(a) Il nous semble que cette précipitation n'est pas fondée sur le plus d'analogie, mais sur la plus grande quantité de phlegme qui délaie la dissolution; c'est donc une précipitation mécanique.

on peut les mêler ensuite, & préparer un pyrophore semblable à celui de M. Homberg, excepté que sa couleur est jaune, & que la flamme qu'il répand, est d'un beau bleu.

VI. L'analyse du succin faite, en procédant dans une retorte de verre, au bain de sable, par un feu gradué jusqu'à rougir la capsule du bain, fournit pour douze onces de beau succin, deux onces trois gros trente-cinq grains de phlegme & d'esprit, sept onces sept gros quarante-deux grains d'huile, & quatre gros trois grains de sel volatil : le résidu pèse environ une once & un demi-gros ; en administrant le feu, comme il convient, on peut se passer de divers intermedes, que quelques auteurs conseillent de mêler au succin ; le moment où le sel volatil se sépare du succin, est celui qui précède le passage de l'huile jaune ; alors le succin se liquéfie, non pas que dans cet instant ce soit le succin en entier ; car il est absolument nécessaire qu'il soit privé de tout son phlegme, de son sel & d'une portion de son huile, & c'est une vraie colophone.

VII. Le phlegme & l'esprit blanchâtre qu'on retire du succin, ont une légère saveur acide, sans doute à cause des portions du succin occupant le fond de la cornue, qui sont les premières décomposées ; cet

esprit rougit le syrop violat , & fait effervescence avec les alcalis : le phlegme se mêle avec l'esprit de vin ; & le peu d'huile qui s'y trouve , passe avec l'esprit de vin par la distillation , & , chose singuliere , elle ne s'y mêle en aucune maniere.

VIII. Le premier qui paroisse avoir parlé du sel volatil de succin , est Agricola , dans son *Traité de la matiere des fossiles* ; & après lui , Libarius , & tous ceux qui depuis en ont traité , ont embrouillé les notions qu'on auroit pu avoir de sa nature , en s'efforçant de le ranger sous la classe de quelques sels connus.

Les uns donc , tels que Maurice Hoffmann , Glafer , & un anonyme , dans les volumes du *Commerce litteraire de Nuremberg* , ont prétendu qu'il étoit alcalin volatil ; & M. Macquer a essayé de prouver comment les insectes contenus dans le succin , pouvoient fournir un alcali volatil dans l'analyse. Barchusen & Bolduc ont démontré que le sel volatil étoit acide ; mais Neumann , Sendel & Hoffmann veulent qu'il soit de la nature de l'acide du vitriol , tandis que M. Bourdelin , de l'académie des sciences , veut que ce soit à l'acide marin qu'il doit appartenir. M. Pott est le seul qui ait bien connu ce sel. Pour le purifier , on le débarrasse de son huile ; on le dissout dans l'eau qu'on filtre & qu'on fait ensuite évaporer : les

crystaux se forment, & on les recueille. Boerhaave conseille de le combiner avec la craie, comme les alcalis volatils; on peut encore le mêler avec du sel commun, & le sublimer ensuite; il passe, sans rien enlever de ce sel; ses crystaux sont prismatiques, triangulaires, & ont leurs pointes tronquées obliquement, ils sont acides astringens; il faut 24 parties d'eau froide, tandis que deux d'eau bouillante suffisent pour en dissoudre une partie: il se dissout très-peu dans l'esprit de vin; il se fond à la chaleur supérieure à celle de l'eau bouillante, & se dissipe en vapeurs; il fait effervescence avec les alcalis, sur-tout avec les volatils; il rougit le syrop violat, quoique M. Pott n'ait pu y réussir, & qu'on voie dans le Commerce littéraire de Nuremberg, qu'au contraire il verdit ce syrop; l'huile de vitriol n'y fait aucune altération; jamais il ne se résoud en liqueur concentrée: son eau-mère, traitée avec les alcalis, donne ou un sel de succin fort beau, ou un sel ammoniacal; mais ni l'un ni l'autre, ni le sel volatil de succin lui-même ne convertit l'eau forte en eau régale, ni ne donne de preuve qu'il soit de la nature de l'esprit de sel.

IX. Il fait détonner le nître avec l'alcali fixe, & la poudre de charbons: il ne forme pas de soie de soufre; les acides le purifient,



c'est-à-dire , que si , après les avoir mêlés avec lui , on les distille , il passe beaucoup plus beau ; le tout , sans altération de part ni d'autre.

En mêlant du sel de succin avec des fleurs de sel ammoniac , les deux sels se subliment , en se rangeant l'un au-dessus de l'autre ; & si on les dissout dans l'eau , alors le sel ammoniac se décompose , & l'eau qui passe , entraîne une portion d'acide marin , tandis que le sel de succin se combine avec l'alcali volatil.

La craie s'unit avec le sel volatil de succin , & lui ôte sa volatilité ; aucun acide ne les peut dégager ; mais le sel ammoniac les sépare , parce qu'il se fait une double décomposition de l'acide du succin , d'une part , qui chasse l'acide marin de sa base dont il s'empare , & de cet acide marin , de l'autre , qui saisit la craie.

XI. Le sel de succin dissous dans l'eau , & cette dissolution digérée avec divers métaux , présente les phénomènes suivans : il dissout le cuivre qui en est précipité par les alcalis & par l'acide du vitriol ; il fait la même chose sur le fer , excepté qu'aucun acide ne les sépare ; la solution qu'il fait de l'étain , est incomplète ; ce métal se précipité sur le champ : à peine corrode-t-il le plomb ; il dissout le zinc : il faut une forte chaleur , pour qu'il attaque le bismuth ; il

ne touche point aux autres substances métalliques , il ne les précipite pas de leurs dissolutions dans l'eau-forte ; il précipite seulement le vinaigre de Saturne , mais ce précipité ne forme pas de plomb cornu.

XII. Le sel volatil de succin est donc certainement acide ; mais est-il de nature vitriolique ? Si ce qu'on suppose de l'origine du succin , la fixité de son acide , & quelques autres phénomènes semblent démontrer l'affirmative , il reste encore à sçavoir pourquoi il ne lui arrive , avec le phlogistique , aucun des phénomènes qui arrivent à l'acide du vitriol. Quant à l'acide du nître , qui que ce soit , ou du moins très-peu de personnes lui ont attribué la formation de notre sel.

XIII. Si M. Bourdelin n'avoit pas fait un Mémoire entier , dont M. Macquer parle avec éloge , pour prouver que le sel de succin est de la nature de l'acide marin , la chose seroit aussi facile à vérifier , que ce qui regarde l'acide nîtreux. Nous allons donc détailler quelques objections qui détruisent cette hypothèse (a). En supposant que les

(a) On nous permettra de n'entrer ici dans aucune discussion , & sur-tout de blâmer l'auteur des termes durs qui lui sont échappés , ( & que nous nous garderons bien de transcrire ici , ) contre un chymiste estimable & respectable , autant par ses lumières en chymie , que par les qualités de son cœur.

eaux de la mer eussent pénétré jusqu'aux lieux où se forme le succin fossile , comment imaginer que le sel marin contenu dans ces eaux , abandonnera sa base , pour s'unir aux huiles ; & pourquoi ne trouve-t-on aucun vestige de cette base ? D'ailleurs , M. Gaubius a démontré , qu'outre le sel marin , les eaux de la mer contenoient un acide vitriolique , puisqu'elles donnent un sel de Glauber , & une espece d'alun (a). Est-il bien certain encore , que l'acide marin pût se combiner sans altération avec les matieres qui forment le succin ? Nos expériences précédentes montrent ce qu'il faut penser de l'acide du succin fixé sur l'alcali du nître , après sa détonation ; enfin , en nous servant des objections que fait M. Bourdelin , pour prouver que le sel de succin n'est pas de nature vitriolique , & les appliquant à son assertion , le sel de succin ne précipite en aucune maniere , en forme de précipité blanc , le mercure dissous dans l'eau-forte : or c'est la propriété du sel marin & de son acide , de quelque maniere qu'ils soient combinés ensemble.

(a) Sans détruire ici le mérite de M. Gaubius , c'est un fait constaté par les masses cristallines qui s'attachent aux branches d'osier dans les maisons de gradation ; la confection du seul sel d'Épsom sur les côtes de Normandie , & ailleurs , démontre de reste , & depuis long-tems , cette vérité.

XIV. M. Pott a démontré plus d'analogie entre notre fel & l'acide végétal ; mais la ressemblance n'est pas encore complète : la nature du fel neutre qu'il produit par sa combinaison avec les alcalis , est différente du tartre soluble , du tartre tartarisé , &c. Si donc on fait attention à tout ce qui précède , on peut regarder le fel volatil de fuccin , comme un acide particulier qui tient le milieu entre l'acide végétal , d'une part , & les acides nîtreux & marins , de l'autre , sans qu'on puisse décider auquel de ces deux derniers il est plus analogue. Tout seroit sans doute éclairci , si l'on pouvoit , ou produire artificiellement un fel de fuccin , ou même faire du fuccin , d'après le récit de Glauber ; mais nous regardons l'une & l'autre possibilité , comme une spéculation d'alchymiste.

XV. L'huile qu'on retire du fuccin est plus ou moins épaisse , ou empyreumatique ; elle paroît appartenir , pour la nature , aux pétroles , sur lesquelles il nous semble qu'il faudroit une dissertation à part. On rectifie l'huile de fuccin , ou par elle-même , ou avec l'eau , ou avec l'esprit de vin ; ( car elle monte au degré de chaleur qui le fait bouillir , ) ou par l'intermède des absorbans , ou enfin par l'acide marin , suivant le conseil de Glauber. De tous ces moyens , la plupart , ou altèrent ou détruisent une

portion de l'huile. Il faut préférer la rectification répétée de l'huile par elle-même, & celle avec l'eau ; cette huile même rectifiée, ne se dissout pas dans l'esprit de vin, en quoi elle diffère des huiles végétales ; & son union avec cet esprit, n'a lieu même avec aucun intermede ; aussi les procédés divers d'eau de Luce, indiqués dans le Journal de Médecine, tome VI, p. 307 & suiv. n'ont-ils jamais pu réussir (a). L'huile de térébenthine s'unit fort bien à notre huile.

XVI. Le *caput mortuum* du succin est léger, contient une espèce de terre, très-étroitement unie avec le phlogistique ; & si cette terre donne quelque trace de sel marin, il faut l'attribuer à la surface des morceaux de succin, qui ont été arrosés d'eau de la mer (b) ; cette terre contient aussi un peu de fer, mais le *caput mortuum* lui-même n'a rien de comparable aux charbons des végétaux ; il approche davantage des terres mortes, des

(a) Nous ignorons à quoi il a tenu que l'auteur n'ait pas réussi. Nous savons, pour l'avoir vu & fait, que les procédés de M. Demachy & de M. Delarivière sont des moyens de dissoudre l'huile de succin, très-rectifiée dans l'esprit de vin, & que cette dissolution a lieu, & sert à faire de très-belle eau de Luce.

(b) Et à quoi attribuer cette base marine, quand on a distillé du succin fossile, qu'on sçait être celui qu'on emploie le plus communément ?

baumes & des térébenthines. Le fer qu'il contient, se dissout sensiblement dans l'acide nîtreux, même avant qu'on l'ait enlevé avec l'aimant du reste de la terre.

XVII. Les opinions sur l'origine du succin, sont toutes très-incertaines. Les uns veulent que ce soit l'urine ou les larmes du lynx, ou de quelques oiseaux, le sperme des éléphants, ou l'écume des baleines; les autres disent qu'il est formé des germes du peuplier, de l'aulne, ou de la moëlle de ces arbres; le plus grand nombre, depuis Agricola, démontre qu'il est un bitume; & l'analyse chymique, l'examen de ses produits, celui des lieux où on le trouve, appuient le système d'Agricola; & il nous semble que le succin se forme dans les entrailles de la terre, & que celui qu'on trouve sur la mer, y est apporté par des alluvions, mais ne s'y produit pas.

XVIII. Les voyageurs nous assurent qu'on trouve du succin dans l'Asie, dans l'Afrique & en Amérique, que les marchands vendent sous le nom de succin oriental ou d'Amérique, & quelquefois pour de la gomme copal. J'ai eu occasion, à Amsterdam, d'en analyser une espèce qui venoit d'Afrique, & qui m'a paru différer, en quelques points, du succin d'Europe. Pour ne parler donc ici, que de celui qu'on trouve dans cette partie du monde, la Prusse en fournit beaucoup :  
on

on en trouve sur la mer Baltique, en Danemarck, en Saxe, dans l'Electorat d'Hanovre, en Sicile & en France. Celui qu'on a trouvé dans le comté d'Oldenbourg, nous paroît n'être pas un véritable succin.

L'amour de ma patrie, dit M. Stockard, me porte à parler ici d'une découverte qu'on a faite aux environs de Schaphouse, dans un lieu nommé Wisholt, sur une colline autrefois couverte d'arbres, & qu'on a convertie en terres labourables, à très-peu de profondeur : en labourant, on a trouvé, par hazard un morceau considérable de succin, qu'on porta au magistrat du lieu. Depuis, on en a abondamment découvert, en arrachant les vieilles souches des arbres qu'on a anciennement abbatus, & autour des racines desquels se trouvent de très-beaux morceaux de succin, tels que du poids de trois onces, comme est le morceau que M. Gesner garde dans son cabinet. Une once de ce succin soumis à l'analyse, m'a produit vingt-cinq grains de phlegme, six gros & six grains d'huile, trente grains de sel, & quarante-deux grains de résidu. Je regarde donc le nouveau bitume de Wisholt, comme du succin, puisqu'il donne un sel volatil acide, que je crois être la propriété caractéristique, qui le distingue des autres bitumes. J'ajoute-

rai que le succin de Suisse est très-beau , peu profondément enfoui , qu'on n'a trouvé encore aux environs , ni bois fossile , ni aucune autre espece de bitume , & qu'on n'en a point rencontré de morceaux qui ne fussent purs & sans mélange. Un habitant du pays ( dit l'auteur ) m'a assuré , qu'en 1723 , il avoit observé de *pareilles pierres jaunes* , & *un suc de la même couleur* , ce sont ses termes , qui , approchées du feu , brûloient comme une chandelle allumée ; ce qui n'est pas étonnant , depuis que j'ai vu dans le cabinet de M. Gaubius un pareil morceau de succin mollassé , sur lequel on peut imprimer un cachet.

XIX. On tourne & on sculpte le succin , & on en fait des vernis. Pline dit qu'on le portoit , en forme d'amulettes , contre les difficultés d'uriner ; & les infiltrations. Dioscoride recommande d'en broyer & d'en boire , contre le flux de ventre & les indigestions. Les Arabes le mettent au nombre des remèdes contre la luxure. En pharmacie , on fait usage du succin non pulvérisé , de sa teinture , de son sel , comme antiseptique , & de son huile bien rectifiée. Il entre , en outre , dans beaucoup de préparations galéniques ou chymiques , dont on peut voir l'énumération dans Neumann.



## OBSERVATION

*Sur une Paracentèse qui a été pratiquée  
143 fois, dans l'espace de trois ans,  
par M. DUPONT HAUMONT, chirurgien-major de l'hôpital royal de l'isle de  
Bouin.*

De tous les tems, la paracentèse du bas-ventre a été regardée comme une opération critique par ses suites. Actuellement même, elle n'a que la réputation d'un secours douteux; & il semble que l'on n'en fasse usage, que parce qu'on ne peut s'en passer. D'où cela peut-il provenir? Ce n'est pas du danger de l'opération. On sait qu'elle marche à-peu-près de pair avec la saignée, & encore pourroit-elle avoir l'avantage d'être moins dangereuse que celle-ci, à plusieurs égards. C'est sans doute l'inutilité dont elle a coutume d'être, qui est nuisible à sa vogue. Est-ce la faute du retardement que l'on apporte à la faire?

On ne sera pas embarrassé de deviner, quand on se rappellera que ce n'est qu'à la dernière extrémité, que cette opération se pratique lorsque les viscères sont totalement squirrheux, ou presque putréfiés, lorsque la machine est délabrée par les grands

remedes que l'on n'a pas manqué de faire précéder, & lorsque les forces se sont éclipsées. On ne prétend pas vouloir insinuer que la paracenthèse soit un moyen curatif de l'hydropisie. On convient, avec toute la médecine, que ce n'est qu'un moyen palliatif; qu'on la pratique trop tard & trop peu, & qu'elle est, à quelques égards, préférable à tous les hydragogues qui sont trop généralement approuvés dans le traitement de l'hydropisie; & c'est pour étayer ces idées, qu'on propose l'observation suivante.

Une femme, nommée Marie Pontvizeau, âgée de quarante-trois, habitante de notre île, qui avoit toujours joui d'une assez bonne santé, mariée à l'âge de vingt-cinq ans, a eu neuf enfans, veuve de Noël Pouvreau, peu sujette à maladie, tomba dans une langueur, en 1757, à la suite d'une petite fièvre intermittente. Comme elle n'étoit pas dans une situation aisée, elle ne reçut des conseils d'abord, que de ceux qui ne portent avec eux, que l'intention de faire du bien; aussi ne fit-elle aucuns remedes; son état devenant pire, & le bas-ventre étant devenu le siège de la maladie, elle fut soupçonnée par ceux qui s'intéressent au corps, par d'autres raisons que les médecins, d'avoir coopéré à son état actuel: les soupçons furent poussés assez loin, & accompagnés de circonstances qui durent beau-

coup mortifier sa vertu. Après avoir été long-tems le sujet de la rumeur publique, elle fut confiée aux personnes de l'art, qui, après beaucoup d'examen, donnerent au but. Je dis beaucoup d'examen, car elle ne se plaignoit que d'un gonflement d'estomac; les jambes, les cuisses, les bras, le visage, ne parurent jamais oedémateux, dans quelque tems qu'on les examinât; les urines avoient toujours été libres, leur quantité ne fut jamais diminuée; les règles n'avoient éprouvé aucun dérangement; les fonctions du ventre s'étoient toujours soutenues; le ventre étoit à la vérité dur, mais on n'y sentoit point de fluctuation: ajoutez que le soupçon sur sa conduite, rendoit encore la certitude plus difficile; mais les choses étant montées au dernier période, le ventre tendu comme un ballon, la suffocation s'étant mise de la partie, la fluctuation s'étant fait sentir, on n'hésita plus à décider son état, & on fut assuré que c'étoit une hydropisie ascite: le peu de faculté de la malade, & peut-être l'état violent dans lequel elle se trouvoit alors, furent sans doute cause qu'on ne tenta aucun remède, & qu'on en vint tout d'un coup à la paracenthese. L'opération fut suivie du succès le plus heureux, je veux dire, que la quantité d'eau qui se tira, fut de trente-deux pintes; & un quart d'heure après, elle se

promena dans les rues , pour exciter la pitié de ses concitoyens , & tâcher d'obtenir quelque chose pour subsister : elle fut dans cet état , pendant quinze jours , après lesquels elle fut réduite dans la même situation , que ci-devant ; on pratiqua le même secours , & il en résulta le même succès : on tira une égale quantité d'eau qu'à la première fois ; elle ne fut pas plus indisposée , & se remit à son train de vie ordinaire.

Comme il seroit trop long d'entrer dans un détail circonstancié des tems , de la quantité d'eau , de circonstances qui ont accompagné , suivies ou précédé cette opération ; chose dont on a tenu un registre exact , il suffira de dire , que depuis la première ponction , qui fut faite le 11 Avril 1757 , il en a été pratiqué 143 fois. J'observerai seulement que l'intervalle entre chaque opération , est devenu plus court , à proportion qu'on s'est éloigné de la première ; qu'il est borné aujourd'hui (a) de huit à neuf jours. Il est encore digne de remarque , qu'à quatre opérations , il n'est sorti que du sang , ou du moins une eau rougie , au point que le seroient dix livres d'eau , dans lesquelles on auroit fait couler une livre & demie de sang.

On croiroit peut-être que cette femme

(a) [ Le 29 Août 1760. ]

est dans un épuisement, dans un marasme, qui menaceroient ses jours. Sera-t-on surpris d'apprendre qu'elle n'est pas plus fatiguée aujourd'hui, que dans le tems de la premiere opération; qu'un quart d'heure après être sortie des mains de l'opérateur, elle se leve & se promene par toute la ville; que son corps n'est ni plus épais, ni plus mince, qu'il ne l'étoit; que ses couleurs, qui ne furent jamais bien vives, ne sont point altérées; que l'écoulement des urines n'est point lésé; que les règles, qui avoient été suspendues dans le cours de cette maladie, viennent de reparoitre; que les jambes & les bras ne paroissent jamais œdémateux; que de tous les viscères affectés, il ne paroît que la rate, qui est d'un volume bien plus considérable, qu'elle n'étoit dans le principe de cette maladie; l'appétit se soutient toujours, le ventre fait bien ses fonctions, la soif n'est point déréglée.

D'une telle observation, oseroit-on inférer qu'il seroit très-avantageux de substituer la paracentese aux hydragogues que l'on emploie si aisément dans cette maladie? N'y auroit-il pas lieu de croire que la machine n'étant point altérée par aucuns remedes, seroit plus en état de recevoir les impressions avantageuses des apéritifs fins, des fondans & autres remedes propres à la cause de la maladie, & qu'enfin on a

beaucoup moins à craindre de cette opération, que de l'usage abondant des hydragogues. C'est ce que nous laissons à discuter à des lumières supérieures, aux nôtres, & à confirmer par des observations multipliées,

## HISTOIRE

*D'une femme qui a porté son enfant dans sa matrice, pendant vingt-neuf mois, par M. DE LA VERGNE, chirurgien aux rapports, à . . . . . (a).*

Au mois d'Avril 1758, une marchande de vin, de la ville de Quintin en Bretagne, enceinte d'environ sept mois & demi, effuya, après avoir mangé d'un mets à son goût, un vomissement considérable; & des douleurs de ventre la saisirent si fortement, qu'elle m'appella pour lui donner du secours. Je le fis. Dans mon absence, on chercha une sage-femme, qui ne balança pas un moment à mettre la malade en travail, pendant toute une nuit. Le lendemain, je la trouvai fort épuisée par le travail nocturne; & la visitant pour la première fois, je remarquai l'orifice interne de la matrice, bien fermé; comme, en

(a) On n'a pas pu lire le nom de la ville.

pareil cas, je lui dis de ne point s'inquiéter, & qu'elle n'accoucheroit qu'au terme prescrit par la nature, mais qu'elle ne devoit point hésiter à se faire tirer du sang, le mari, loin de s'en rapporter à mon avis, fit demander quelqu'un qui mit en usage le remède de la sage-femme, avec pareils succès, & qui épuisa les forces de la malade. On fit ce qu'il conseilla, qui produisit beaucoup de ravage; après quoi, la malade m'envoya chercher pour la troisième fois, & me pria de lui donner mes soins. Elle me dit qu'elle rendoit beaucoup d'eau par les voies naturelles. Je lui dis que cette eau qui couloit, venoit de la matrice, & que l'enfant, en changeant de situation, avoit crevé la membrane dans laquelle il étoit enveloppé. Elle m'assura pour lors qu'elle n'étoit pas enceinte, & qu'à la foiblesse près, elle croyoit en peu reprendre ses exercices; ce qui effectivement arriva, comme elle l'avoit dit; car, en huit jours, le ventre reprit sa situation naturelle, & elle ne s'occupa plus que de son commerce. Vingt-deux mois s'écoulerent ainsi, au bout duquel tems, elle fut obligée d'aller faire charger du vin, à trois lieues de la maison: à moitié chemin, le trot du cheval, fort rude, lui occasionna, dans le côté gauche hypogastrique, des douleurs si violentes, qu'elle crut qu'il se détachoit quelque chose de ce côté. De retour, elle me fit un rapport exact

de son voyage ; ce qui me fit lui répéter que c'étoit son enfant mort dans sa matrice ; que je ne m'étois nullement trompé sur sa grossesse, & qu'elle seroit forcée, par la fuite, à l'avouer elle-même ; ce qui ne tarda pas à arriver ; car, dès le lendemain, elle fut attaquée d'un écoulement de matiere si fétide, que personne n'en pouvoit supporter l'odeur : douze jours la délivrerent entièrement de cet écoulement, à l'exception d'une douleur à la région ombilicale, si violente, qu'elle ne pouvoit rien souffrir dessus, pas même sa chemise : elle resta, dans cet état de douleur, jusqu'à ce que la nature, en peu de jours, eût fait sur cette partie ombilicale une tumeur de la grosseur d'un pois, extrêmement enflammée, & qu'on ne pouvoit toucher, sans les plus cuisans élancemens : j'appliquai sur cette tumeur un emplâtre maturatif ; le lendemain, après l'avoir levé, j'aperçus un petit point noir ouvert : je pris ma sonde, pour voir si je trouverois quelque collection de matiere : je ne rencontrai que de la dureté ; je saisis ce corps étranger, avec des pincettes, & ne surpris pas peu cette dame, en lui montrant l'os d'un bras, & ceux de la main ; le soir, au second pansement, je tirai tous les os, tant du bras, que de l'avant-bras ; ce qui m'incommodoit davantage, c'étoit de ne pouvoir faire sortir, par une si petite ouverture, les os du crâne, qui se



présentoient ; ne pouvant obtenir de cette dame de faire aucune incision convenable , je fus obligé de faire des traînées , avec des pierres à cauter , un peu adoucies , qui me procurerent une ouverture assez grande , pour avoir les os du crâne , coupés avec les ciseaux ; & par cette ouverture , je tirai tous les os rongés & altérés par le pus.

Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que la nature a choisi cette ouverture , pour donner passage , par la suite , au sang menstruel , & que cette femme qui est réglée par cette nouvelle voie , jouit d'une parfaite santé. De pareils exemples sont très-rares , mais ils ne sont pas uniques. On en trouve un semblable , dans le Journal de Médecine , tome V , pag. 422.

---

## G U É R I S O N

*D'un Coup d'épée , traversant la poitrine ,  
par M. ALLARD , chirurgien à Saint-  
Tropez.*

Le nommé Jean-Baptiste Venin , dit La Violette , soldat du bataillon de Tarare , milices , compagnie de Duplessis , vint à l'hôpital , sans grande effusion de sang , blessé d'un coup d'épée , à la poitrine , du côté droit , dont l'entrée étoit entre la cinquième & la sixième des vraies côtes , à un pouce de distance du sternum , & la sortie ,

à un demi-pouce de l'épine, près de l'angle inférieur de l'omoplate; la plaie avoit par conséquent percé le poumon : le malade cracha du sang en abondance; & la respiration ne fut libre, qu'après cette expectoration & nombre de saignées : la plaie étoit si étroite, que la colonne d'air qui pouvoit entrer, étant de beaucoup inférieure à celle que recevoit le larynx, permit facilement au malade l'usage libre de la respiration; mais, au cinquième jour, abusant de ce bien-être, il s'affit sur le lit, parla trop avec sa mere & ses camarades, au point que le crachement de sang reparut, & la suffocation, qui furent calmés par de nouvelles saignées, en continuant une diète sévère.

Les environs de la plaie étoient très-peu emphysémateux : j'y mis seulement un simple plumasseau pour défensif, & le malade a guéri dans vingt-deux jours, sans se ressentir d'aucune incommodité, au moyen du lait & quelques gouttes de baume du Pérou, que je lui fis administrer sur la fin du traitement, pour déterger les poumons.

La partie des poumons blessée auroit-elle adhéré aux lèvres de la plaie extérieure, & empêché par-là l'extravasation du sang dans la capacité? Mais l'emphysème qui régnoit tout autour, ne sembleroit-il pas détruire cette induction? Il pourroit se faire que quelques petits rameaux bronchiques eussent été coupés, & en lâchant l'air, eussent fourni

la matiere du leger emphyseme ; ou plutôt l'air qui est contenu dans la capacité de la poitrine , s'étant fait jour par cette ouverture , le poumon n'étant pour lors plus pressé par cet air , se fera distendu avec plus de force , & adapté aux lèvres de la plaie extérieure , qui fut fermée presque aussitôt par les graisses.

L'existence de cet air intérieur , quoi qu'en disent de contraire les auteurs , paroît prouvée par les bulles d'air qui s'élèvent de l'eau , dans laquelle on a plongé un poumon qu'on gonfle d'air par le soufflé ; & si l'on expose à l'air un poumon gonflé de vent , la trachée-artère bien liée , ce poumon s'affaîssera peu-à-peu ; ce qui semble prouver que les poumons laissent échapper de l'air , & que cet air doit être distribué entre les poumons & la plèvre , pour contre-balancer l'action de l'air extérieur , qui dilateroit trop les poumons , & les garantir du froissement contre la plèvre.

Rien n'empêche que cet air dénuée ensuite d'élasticité , par son long séjour , ne s'incorpore avec les sérosités perspirantes de l'intérieur de la poitrine , & ne soit pompé par les vaisseaux absorbans ; mais j'abandonne aux connoisseurs un plus long détail. Mon but est de prouver qu'on peut guérir d'un coup d'épée , pénétrant la poitrine de part en part , sans le secours de l'empyeme , & sans que le blessé en reste incommodé.

## OBSERVATION

*Sur une Fracture compliquée de l'humerus ;  
près de l'articulation avec l'avant-bras ,  
par M. MUTEAU DE ROQUEMONT ,  
chirurgien-accoucheur à Mortagne , au  
Perche.*

La nommée de la Cour , de Mortagne ,  
au Perche , âgée de 70 ans , paralytique de-  
puis six années , d'un cancer ulcéré à la mam-  
melle gauche , depuis quatre années , pour  
lesquelles maladies , en particulier , elle avoit  
été traitée ; mais comme les remèdes , quoi-  
que très-efficaces , étoient d'une très-foible  
ressource , tant à cause de la passion du vin  
qui dominoit cette femme , que par rapport à  
son âge trop avancé , on se contenta seule-  
ment d'adoucir ses maux , sans vouloir pré-  
tendre à une cure radicale. La nécessité la  
contraignit de solliciter , au mois de Juin  
1760 , une place dans notre hôpital. Le 24  
Juillet de la même année , une des sœurs  
hospitalières l'ayant habillée , & voulant lui  
aider à s'asseoir dans sa chaise , la laissa tom-  
ber un peu vivement : dans l'effort que fit  
cette femme , pour se garantir , elle appuya son  
bras droit sur le dossier de sa chaise , ce qui lui  
occasionna une fracture compliquée de l'hu-  
merus , dans sa partie inférieure , près de son  
articulation avec l'avant-bras. Je fus appelé  
aussi-tôt : je trouvai cette femme presque ex-

pirante, tant à cause des douleurs qu'elle ressentoit dans cette partie, joint à son état de marasme & d'anéantissement, qu'à cause des autres accidens, dont j'ai fait mention ci-devant.

Après avoir examiné cette fracture, & l'avoir jugée très-délicate, je préparai un bandage à dix-huit chefs, craignant les accidens qui pouvoient survenir : j'en fis la réduction : j'appliquai mon appareil, du mieux qu'il me fut possible ; je fis coucher ma malade, lui mis le bras en situation commode, lui fis donner des fortifiants, pour lui ranimer le pouls qui étoit extrêmement foible. Je retournai le soir, pour examiner sa situation, que je trouvai encore plus critique : la fièvre survint, un gonflement considérable dans tout l'avant-bras & la main, qui ne pouvoit être occasionné que par les petites pointes d'os, qui, après avoir piqué les membranes & aponévroses de cette articulation, avoit causé un éréthisme, & une tension si considérable dans toute cette partie, que cela me laissoit appréhender une mortification subite : effectivement le pouls ne se faisoit presque plus sentir de ce côté, les phlyctènes & la couleur livide ne me faisoient que trop connoître ce que j'avois lieu de craindre. Sans avoir égard à la fracture, je levai mon appareil ; les os étoient bien de niveau, la tension étoit bornée, trois travers de doigt au-dessus

du coude ; l'aponévrose du biceps , qui enveloppe presque toute cette partie , faisoit une compression si forte , que cela interceptoit , pour ainsi dire , le cours des liqueurs : je ne voyois pour toute ressource , & pour éviter une dissolution totale de ce membre , que de faire des incisions , afin de débrider l'aponévrose , & de faciliter par ce moyen , le cours des liqueurs : d'un autre côté , je craignois que ma malade ne pérît dans cette opération , & d'être pris pour meurtrier dans l'esprit du public. La réflexion vint à mon secours , qu'en égard à sa paralysie & au cancer qui faisoient des complications de maux extrêmes , dont on connoît assez le genre , pour me dispenser d'entrer dans un plus long détail , me faisoient penser que , malgré mes soins , je ne pourrois jamais parvenir , non seulement à fournir à son sang appauvri , des sucs propres à former un cal solide , mais encore à une cure radicale : je me contentai donc seulement d'employer les anti-putrides & les stimulans , comme le styrax battu dans l'eau devie camphrée , & des compresses dessus , trempées dans la même liqueur : j'abandonnai le reste à ce qu'une nature affaissée pouvoit faire , en humectant & réitérant le même pansement : je continuai ma méthode , jusqu'au point que tous ces accidens fussent diminués , & pussent me mettre dans le

tas d'appliquer un appareil convenable : ce que je fis , le 9<sup>e</sup> jour de son accident. Je parvins à cette cure , le quarantieme jour de sa maladie , sans que le mouvement de l'articulation en soit gênée ; il n'en résultoit qu'un peu de foiblesse dans la partie.

---

## E L O G E

DE M. MARTIN,

*Lu dans l'assemblée publique de la société des sciences & belles-lettres d'Auxerre , le 27 Octobre 1760 , par M. LE PERE , secrétaire perpétuel (a).*

Jean-Baptiste Martin, maître apothicaire , naquit à Auxerre , le 27 Octobre 1729 , de feu Germain Martin , aussi maître apothicaire , & ancien juge-consul , & de Demoiselle Agathe Maujot , son épouse. Il fut baptisé à S. Regnobert , sa paroisse ;

(a) Quoique nous ne soyons pas dans l'usage de publier ces sortes d'éloges ; cependant , comme M. Martin , par ses écrits , a concouru , en quelque sorte , au bien de notre Journal , que d'ailleurs cet éloge est censé & bien écrit , & qu'il n'a point encore été imprimé , nous avons cru que la lecture en deviendroit utile , & que nous ne pouvions pas nous dispenser de le rendre public.

circonstance que nous n'observons ; que parce qu'elle lui est commune avec le célèbre abbé Lebeuf, dont nous venons de faire l'éloge, & que ce n'est pas le seul trait de conformité qui se trouve entre ces deux académiciens.

Le pere de M. Martin avoit beaucoup de réputation dans son art, & il la méritoit ; sa mere se distinguoit particulièrement par sa grande piété. Le fils a succédé à la réputation de son pere & l'a portée encore plus loin, & il a hérité de la piété de sa mere ; ainsi le mérite & la vertu, sont, comme l'on voit, héréditaires dans cette famille.

Avant l'âge de seize ans, M. Martin avoit fait toutes ses humanités au collège des Jésuites à Auxerre, & il s'y étoit acquis l'estime & l'amitié de ses maîtres, par sa modestie, sa douceur & son application au travail. Alors il embrassa la profession de son pere qui fut son premier maître dans la pharmacie, & qui méritoit d'avoir un pareil disciple. Au bout de trois ans, ( en 1750, ) il alla faire ses cours à Paris, sous le célèbre M. Rouelle, démonstrateur au jardin du roi. Après le cours particulier dans le laboratoire de ce grand maître, il obtint au mois de Juillet le tablier au jardin du roi : *Obtenir le tablier*, c'est être admis au laboratoire, pour y travailler sous le démonstrateur. Cette faveur ne s'ac-



corde pas aisément , & n'est destinée qu'à peu d'élèves choisis entre ceux qui se font le plus distingués. Il prit en même tems les leçons de M. Bourdelin, professeur royal de chymie, dont le nom, depuis soixante ans, est célèbre dans la médecine & dans l'académie royale des sciences.

L'étude de la chymie faisoit les délices de M. Martin, mais ne l'absorboit pas. Il étudioit en même tems la botanique, cette science si essentielle à un apothicaire, sous MM. Antoine & Bernard de Jussieu; car il étoit de sa destinée de n'avoir pour maîtres que les hommes les plus illustres; il en étoit aussi d'en être aimé & estimé: il le fut particulièrement de M. Bernard de Jussieu, & de M. Rouelle; récompense naturelle du mérite, & la plus flatteuse qu'il puisse obtenir, mais qu'il n'obtient pas toujours, à moins que, comme chez M. Martin, il ne soit doué des graces de la sagesse, & de la douceur du caractère.

Dans le tems qu'il savouroit le plus les charmes de l'étude & des plaisirs qui en accompagnent les progrès, son pere le rappella à Auxerre, pour l'aider dans sa profession, où le grand nombre de malades lui rendoit son secours nécessaire. Il partit aussitôt; car il ne méconnut jamais la voix du devoir; & il lui sacrifia toujours sa propre satisfaction.

Rendu à lui-même, quelque tems après, il revola à ses cheres études. Outre les cours publics que faisoit M. Rouelle, il obtint la permission d'en suivre un particulier, qui se faisoit pour des personnes de considération. Elles ne l'eurent pas plutôt connu, qu'elles l'associerent à leurs études & à leur amitié. M. le chevalier Turgot, entr'autres, qui étoit de ce nombre, & qui tenoit de son illustre pere le goût du beau & du bon, voulut l'emmener à Malte, où il se chargeoit du soin de sa fortune & de son établissement; mais le vrai mérite n'est guères touché des vues d'ambition. M. Martin préféra sa patrie & sa famille. Il y revint en 1752; & cette même année, le 18 Juillet, il obtint parmi nous une place d'associé résident, dont il étoit encore plus digne, qu'on ne le croyoit alors.

Après un nouveau voyage à Paris, pour y perfectionner ses connoissances, il se fixa enfin à Auxerre, au mois d'Octobre 1753, & se mit à la tête du laboratoire de son pere, à qui des infirmités & la perte de son épouse ne permettoient plus de se passer de lui. Peu de mois après, il eut la douleur de perdre ce pere qu'il chérissoit; & cette douleur fut vraie, naïve, telle qu'elle avoit été à la mort de sa mere, pendant la maladie de laquelle il s'étoit si peu ménagé, que sa santé en fut notablement altérée.

Devenu le chef de sa famille, il crut devoir s'en regarder comme le pere; les intérêts de ses freres & sœurs lui devinrent autant & même plus chers, que les siens propres. La prudence, l'économie raisonnable, la décence, la concorde, l'union de cœur, un concours égal au travail & au bien commun, formerent cette nouvelle société, & la caractériserent. Le public ne s'aperçut d'aucun changement, dans une maison où l'affluence des citoyens avoit coutume de se porter, ou s'il y en apperçut, ce ne fut que pour en être plus content, & pour applaudir à l'intelligence du nouvel artiste, dans la composition des médicamens, à son zèle pour les malades, à sa vigilance & à son application aux devoirs de son état.

Cependant ces devoirs, quoiqu'il s'y livrât tout entier, & que pour être plus libre, il eût déjà renoncé à tout autre engagement, ne lui firent point oublier ses obligations académiques. On admiroit son assiduité à nos assemblées. Souvent il y apportoit quelque ouvrage, & toujours un sens droit, un jugement sain, une grande facilité d'esprit, qui ne le rendoit, pour ainsi dire, étranger à aucune matiere; & ce qui est sans doute encore plus estimable, une modestie qui lui faisoit oublier tout ce qu'il

valoit , & ne diminuoit jamais à ses yeux le mérite des autres.

Entr'autres Mémoires lus par M. Martin , dans nos assemblées , je me contenterai d'en rappeler trois , qui par leur objet sont les plus intéressans. Le premier est celui qu'il fit en 1755 , sur le danger de l'usage des vaisseaux de cuivre , pour la préparation & conservation des alimens , qu'il appuya de nouveaux faits historiques ; genre de preuves décisif , & contre lequel les raisonnemens ne peuvent rien.

Le second qui est de la même année , roule sur une cure qu'il avoit faite à l'hôtel-dieu , de deux malades mordus par des viperes. Le seul remede qu'il employa , fut l'eau de Luce , spécifique qu'il tenoit de M. Jussieu son maître , consigné dans les Mémoires de l'académie royale des sciences , année 1747 , mais encore ignoré à Auxerre , où l'on a rarement de pareils malades à traiter.

Cette cure fait autant l'éloge de son cœur , que de son esprit. A peine fut-il informé qu'il y avoit à l'hôtel-dieu deux personnes blessées par des viperes , qu'il y courut , proposa son remede ; & , ce qui prouve la confiance qu'il s'étoit déjà acquise & combien ceux à qui il s'étoit adressé , étoient au-dessus des foiblesses de

l'amour-propre ; il fut cru , & le traitement lui fut abandonné , sous les yeux des médecins & du chirurgien de l'hôtel-dieu. Il s'en acquitta à leur satisfaction ; & quoique la cure lui appartînt toute entière , il voulut la partager avec eux , & en donner l'honneur à M. de Jussieu , dans une Lettre qu'il écrivit à ce sçavant professeur , & qui a été insérée par extrait dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1756 ; & comme le Journaliste n'avoit pas cru qu'il fût intéressant d'apprendre au public les noms des maîtres de l'art , qui avoient présidé à la cure , il eut soin , dans une Lettre qu'il adressa au Journaliste , au mois de Septembre suivant , où il rendoit compte de ses procédés dans la composition de l'eau de Luce , qui lui avoient été demandés par un amateur , M. le chevalier de la Chapelle ; il eut soin , dis-je , de répéter le nom de ces médecins , & d'ajouter que M. Lefseré , chirurgien de l'hôtel-dieu , *avoit sûrement bien mérité de partager avec lui l'honneur du traitement.*

Le troisième Mémoire de M. Martin est plus moderne que les deux dont je viens de parler , & n'a pas moins d'utilité ; car l'utilité caractérisoit ses ouvrages. Dès le vivant de M. Berryat , notre illustre confrère , la première victime que la mort ait

immolée dans notre société, dont il étoit un des principaux ornemens, M. Martin avoit travaillé, de concert avec lui, à l'analyse des eaux d'Auxerre; mais le Mémoire que celui-ci en avoit fait, s'étant trouvé perdu, & M. Martin n'étant pas facile à contenter, en fait d'analyse chymique, il entreprit de nouveau cet ouvrage, l'année dernière ( 1759. ) Ce fut la matière d'un excellent Mémoire qu'il lut à la dernière assemblée publique. Il y rend compte des procédés scrupuleux, par lesquels il étoit venu à bout de déterminer la pesanteur des eaux de notre rivière, ( c'est Lyonne, qui baigne les murs d'Auxerre, ) de nos fontaines & de nos citernes, le degré de leur pureté, la nature des substances qui entrent dans leur combinaison, & les alterent; & il en conclut qu'aucunes d'elles n'étoient nuisibles, mais qu'il y avoit cependant un ordre de préférence entre elles, suivant lequel l'eau de la rivière étoit la plus saine, & celle de la fontaine d'Amont, la moins salubre. Il finissoit par annoncer un pareil examen des eaux de nos puits, que ses grandes occupations lui ont fait différer, & dont sa mort nous a privé pour toujours.

Outre les Mémoires qu'il avoit communiqués dans nos assemblées, je sçais qu'il

en méditoit d'autres sur un objet non moins intéressant ; la meilleure façon de faire le vin , le moyen de le préserver de la *pouffe* , de la *graisse* & autres accidens , auxquels cette liqueur est sujette. Voici le peu que j'ai pu sçavoir de ses recherches , & ce peu , nous le devons à la générosité de sa famille. Feu son pere qui s'étoit occupé des mêmes objets ; avoit déjà facilité les moyens de faire le triage si nécessaire des différens raisins , par l'invention d'une espece de caisse triangulaire , dont l'usage est fort répandu , & qu'on nomme *Martine* , du nom de son inventeur. M. Martin marchant sur les mêmes traces , s'éclaira du flambeau de la chymie , analysa le vin , en voulut connoître les parties constituantes , leurs degrés de combinaison , sa fermentation & les différens progrès de cette fermentation , & quel étoit le principe colorant (a) de la liqueur. Il y a grande apparence qu'il étoit allé loin en cette matiere ; son vin avoit une réputation décidée , & se vendoit au prix des plus chers ; mais nous ne sçavons du fruit de ses recherches ,

(a) Cette vérité est connue depuis long-tems de tous les chymistes ; & toute cette doctrine sur la formation du vin est dûe principalement aux lumieres supérieures de M. Rouelle , dont M. Martin a suivi les cours , & a reçu les leçons.

que deux choses ; l'une , qu'il s'étoit assuré que la partie colorante étoit dans la pelli-  
cule du raïfin , & que pour l'en détacher ,  
il faisoit continuellement battre sa vendange  
dans la cuve , par quatre hommes , jusqu'à  
ce que par la filtration , ou plutôt par le  
coup d'œil , toujours fin dans les maîtres  
expérimentés , il reconnût dans le moût  
le degré de couleur qu'il lui vouloit don-  
ner , l'autre , que par ce procédé il pré-  
tendoit retarder l'effet de la fermentation ,  
& se mettre à l'abri du danger de voir sa  
cuve *forcée* , pour me servir des termes  
de l'art ; inconvénient considérable , & qui  
ôte au vin sa finesse , altere sa qualité , &  
le fait beaucoup décheoir de son prix.

M. Martin étoit naturellement d'une fanté  
délicate , que son application au travail  
avoit encore affoiblie. Sur la fin du mois de  
Septembre dernier , il fut pris d'un flux dys-  
sentérique , accompagné de fièvre. Bientôt  
le mal qui paroissoit de peu de conséquence ,  
fit de tels progrès , que dès le 29 , il le con-  
duisit au tombeau , n'ayant pas encore  
trente-un ans accomplis. Après sa mort , il  
a été ouvert par ordre de sa famille , à qui  
le défunt avoit plusieurs fois manifesté ses  
intentions à cet égard. L'ouverture a été  
faite par M. Lesseré le fils , maître en chi-  
rurgie , en présence de M. Liger , médecin



du Roi, & de M. Houfflet, docteur en médecine. On lui a trouvé le foie, l'estomac & la rate gangrenés. Quelque courte qu'ait été sa maladie, elle ne lui a point ôté le tems de recevoir les secours spirituels. Il avoit une piété trop tendre pour les négliger, ou pour présumer trop du tems & des remèdes. Il a vu la mort, avec une constance chrétienne & philosophique, que donne une bonne conscience. Peu avant sa mort, il disoit à son confesseur : *Je ne trouve pas que la mort ait rien de si effrayant.* En effet, elle ne l'est pas pour les justes. Eh ! qui méritoit mieux ce nom, qu'un homme attaché à sa religion, par principes, & qui la pratiquoit par goût ; observateur même rigoureux des pratiques qu'elle nous prescrit ; chaste, tempérant, modeste, solitaire, autant que les devoirs de son état le comportoient, charitable ; des personnes dignes de foi m'ont assuré qu'il donnoit généreusement aux pauvres les médicamens qu'ils n'avoient pas moyen de se procurer, & il le faisoit sans ostentation : l'humilité lui étoit presque naturelle ; ami sincère, bon citoyen, en un mot, vrai chrétien ; qualité qui les renferme toutes, & qui constitue essentiellement l'homme de bien.



## L E T T R E

*De M. LECAT , secrétaire perpétuel de l'académie de Rouen , &c. à M. P O U - T E A U , membre des académies de Lyon , Rouen , &c. sur l'Inoculation.*

Vous m'apprenez , Monsieur , que vous avez fait deux fois inutilement l'inoculation à une demoiselle ; la première fois , par le moyen des vésicatoires ; la seconde fois , par incision ; que cette demoiselle n'a point pris alors la petite vérole , & que deux ans après , elle l'a eue tout naturellement.

Vous regardez ce fait comme défavorable à l'inoculation , & vous croyez que l'intérêt de cette opération demande que vous rendiez suspectes les manœuvres mêmes que vous avez employées à faire ces deux inoculations.

Permettez-moi , Monsieur , de vous défendre contre vous-même , sur la validité de vos manœuvres , & de défendre ensuite l'inoculation ; du blâme que vous croyez que lui attire votre observation.

Vous pensez , Monsieur , que les vésicatoires & une incision superficielle à la peau n'ouvrent pas des voies sûres à l'inoculation , & que , pour obtenir ces dernières ,

Il faut ouvrir la peau jusqu'au corps graisseux.

Si nous consultons l'expérience, la vôtre même, elle déposera contre vous, Monsieur, que les vésicatoires n'ont jusqu'ici jamais manqué d'inoculer tous les sujets qui étoient susceptibles de prendre la petite vérole, & qu'ainsi ces manœuvres ouvrent les véritables voies à cette communication du virus variolique.

Si nous consultons les principes physiologiques ou pathologiques, la chose n'est pas moins claire.

Où l'inoculation porte le virus dans les *houppes nerveuses de la peau*, & par ces *houppes dans le suc nerveux*, dans les *esprits*, ou, elle le porte *immédiatement dans le sang*. Dans la première supposition, que je crois être celle du vrai système de la nature, les seules vésicatoires ou l'incision la plus légère, celle de la surpeau seule, suffit pour cette introduction, puisque ces manœuvres mettent les houpes nerveuses à découvert. Je suis même persuadé que le pus appliqué sur la peau bien ouverte par la chaleur, suffiroit à l'inoculation. J'entre dans une chambre infectée de la vapeur variolique; huit jours après, j'ai une abondante petite vérole au visage, aux mains que j'avois exposées à l'air de cette chambre; j'en ai un peu aux jambes, parce que des bas fort clairs me les défendoient à

peine de l'impression de l'air : je n'en ai pas douze grains par tout le reste du corps, parce qu'il étoit mieux couvert. Je vous demande, Monsieur, si ce fait, qui est ma propre histoire, ne prouve pas que la vapeur varioleuse affecte la peau même, les houpes nerveuses, qu'elle y cause immédiatement les dépravations, sources des pustules, & qu'ainsi elle passe vers ces houpes, à travers les pores de la surpeau : or ces voies très-suffisantes, sont bien moins ouvertes que celles qui résultent de l'application des vésicatoires & des incisions superficielles : donc une incision plus profonde seroit superflue.

Est-ce dans le sang que vous prétendez introduire le virus ? Alors vous avez deux voies à la peau. La première est celle des pores absorbans : vous ne vous y fiez pas. Vous voulez lui ouvrir une porte plus ample, par une incision : ouvrez donc ce réseau de vaisseau, qui donne à la peau cette couleur de chair vivante ; mais ne passez pas ce réseau, cette peau, & tenez-vous en par conséquent, ou aux vésicatoires, ou à l'incision superficielle : car si vous passez par-delà cette peau, si vous allez jusqu'au corps grasseux, vous tombez dans l'endroit du corps humain où il y a le moins de sang, le moins de vaisseaux qui le portent : le tissu grasseux abonde en vaisseaux huileux, & non

sanguins, c'est donc l'endroit le moins propre à introduire dans le sang le virus variolique ; & si on parvient à l'y introduire par une semblable incision , c'est parce que celle-ci passe auparavant à travers la peau , & que le virus introduit ne manquera pas d'affecter celle-ci.

Vos scrupules, Monsieur, contre vos manœuvres des vésicatoires & de l'incision superficielle de la peau pour l'inoculation , sont donc sans fondement : vous n'avez rien à vous reprocher , & vous pouvez vous rassurer à cet égard.

Mais pourquoi, Monsieur, votre observation même vous alarme-t-elle sur le compte de l'inoculation ? J'en suis le partisan , comme vous : & si ma fille unique n'avoit pas eu déjà deux fois la petite vérole , je l'aurois inoculée moi-même ; mais je ne vois pas qu'il soit essentiel à la prééminence de l'inoculation , que ceux qui n'ont pu recevoir la petite vérole par cette méthode , ne puissent jamais l'avoir naturellement , ou que ceux qui ont reçu cette maladie de l'inoculation , soient absolument exempts de la naturelle.

Oui, Monsieur, je suis persuadé , & votre observation le prouve incontestablement , qu'un sujet résistera au virus inoculé , dans certaines dispositions , & que dans d'autres dispositions , il cédera à un virus qui lui

viendra par les voies ordinaires. Que ; comme il y a des tempéramens qui ne prennent jamais la petite vérole naturelle , ( de ce nombre étoit l'aïeule de mon épouse , morte à quatre-vingts ans , sans l'avoir jamais eu , quoiqu'elle eût été souvent parmi les vapeurs de cette maladie ; ) de même il y a aussi des tempéramens qui n'en prennent jamais la contagion artificielle. Je suis même persuadé, Monsieur, que la petite vérole inoculée n'exempte pas plus de la récurrence, que la petite vérole naturelle, qui assurément n'en est pas exempte. Les exemples en sont sans nombre ; mais je m'en tiens à mon exemple domestique, à celui de ma propre fille, parce que je suis parfaitement sûr qu'elle en a subi deux fois tous les tems, toutes les horreurs, & que je l'ai sauvée deux fois de ce fléau, par l'émétique donné le premier jour, & par tous les procédés qui en ont sauvé tant d'autres, & nommément le fils de M. Bignon, que la petite vérole a surpris à Rouen, dans ses vacances de 1759. Eh ! par quel prodige, Monsieur, une petite vérole artificielle auroit-elle, à cet égard, un privilège que n'a point la naturelle ; un privilège que n'a point son aînée, que n'a point le pourpre, la miliaire, que n'ont point toutes les fièvres malignes, soit que nous portions en nous le germe de cette maladie, soit, ( ce qui

qui est beaucoup plus raisonnable, ) que ce germe ne soit qu'une disposition dans nos fluides & dans nos nerfs, à recevoir ou non cette contagion. On ne me prouvera jamais que ce virus, introduit ou développé par une goutte de pus, ait, à cet égard, des prérogatives refusées à celui qui s'y introduit par une vapeur émanée de ce même pus, &c. qu'en un mot, ce virus qui n'est artificiel que par le moyen de le communiquer, ait, par cette circonstance seule, une prérogative refusée à toutes les autres espèces de contagions.

S'il n'y a point de germe, s'il n'y a point de disposition à la contagion, on n'aura point la maladie, ni par les voies naturelles, ni par les moyens artificiels; & si la contagion naturelle renouvelle plusieurs fois ces dispositions, l'artificielle aura la même efficacité, ou il faudroit convenir qu'elle est moins puissante; ce que nous n'accorderons jamais.

Ce n'est donc point dans cette inégalité du pouvoir, Monsieur, que je place les différences de l'inoculation à la petite vérole naturelle. Je m'en garderai bien; je les crois fort égales, à cet égard; & je parlerai des avantages réels de l'inoculation, quand j'aurai répondu à quelques objections, auxquelles donne lieu ce que je viens de dire.

Je ne me suis fait inoculer, dit Florence ; que dans ce double espoir ; le premier, de n'avoir point la petite vérole, après l'inoculation même, si je ne devois pas l'avoir naturellement ; le second, de ne jamais l'avoir naturellement, dès qu'une fois je l'aurois eu par l'inoculation ; si je croyois m'être trompé, j'aurois grand regret à mon essai.

Vous vous êtes trompée, belle Florence ; & néanmoins vous avez tort d'avoir regret à votre inoculation. Vous avez eu la petite vérole, & par-là, vous voilà de niveau avec tous ceux qui l'ont eu naturellement, c'est-à-dire, que vous avez à parier cent contre un, que vous ne l'aurez jamais, & même, que si vous l'avez, ce sera assez légèrement, & soyez convaincue que cette assurance seule contribuera beaucoup à vous en préserver : vous l'avez eue par une voie infiniment plus sûre, infiniment moins dangereuse que la naturelle, comme je le ferai voir incessamment ; & en cela, vous avez tenu une conduite fort sage, fort prudente : vous avez donc deux grands motifs de ne pas y avoir regret ; celui de jouir de tous les avantages de ceux qui ont eu la petite vérole naturelle, & celui d'avoir acquis ces avantages, à très-bon marché.

C'est dans ce bon marché, Monsieur ; que consistent les avantages essentiels, &



les seuls réels, de l'inoculation. Parcourons-les ensemble, s'il vous plaît; & voyons si on doit les abandonner, pour le petit inconvénient d'être au niveau de ceux qui ont eu la petite vérole naturellement. Pour moi, il me semble que ce niveau-là est une acquisition fort considérable.

1<sup>o</sup> Dans l'inoculation, on choisit son sujet, d'un tempérament, & d'une santé propre à supporter impunément une grande maladie; ou, si on est déterminé à inoculer un sujet particulier, on attend à lui faire cette opération, qu'il soit dans le meilleur état possible.

2<sup>o</sup> A ce premier choix, dont on sent déjà la grande importance, on ajoute un autre avantage non moins considérable, c'est de préparer encore ce sujet choisi, par tous les remèdes généraux, qui seuls suffisent, pour l'ordinaire, à sauver ceux que la petite vérole a déjà attaqués & pris au dépourvu. A combien plus fortes raisons, ces remèdes généraux, si salutaires dans un cas où l'on est surpris, ne doivent-ils pas être efficaces, lorsqu'ils sont administrés d'avance & en pleine santé. Je ne crois pas avoir besoin d'insister, pour faire sentir que cette seule circonstance suffit pour donner à l'inoculation une supériorité, un crédit qui doit l'emporter sur tous les préjugés.

3<sup>o</sup> Enfin, un troisième avantage, non

moins digne de considération , c'est qu'on choisit encore l'espece de petite vérole , qu'on doit donner à son sujet ; espece qui a déjà coutume de décider de l'événement de cette maladie ; au lieu que dans la petite vérole naturelle , c'est du hazard que nous tenons cette espece ; & malheur à ceux qui en reçoivent une confluente , applatie , &c. & dont le germe est compliqué de malignités empruntées de vices , autant & plus perfides encore que le variolique. Qu'est-ce que peut l'art ? Qu'est-ce que peut le meilleur tempérament , contre la ligue de ces adversaires , dont la méchanceté est telle , qu'ils font servir , à la destruction même du sujet , la supériorité de ses propres forces ?

Contentons - nous , Monsieur ; de ces précieux avantages de l'inoculation ; ils sont les seuls principes solides de ses succès & de sa grande supériorité sur la petite vérole naturelle , démontrée d'ailleurs par le fait , c'est-à-dire , par le calcul le plus universel & le plus exact. Pousser plus loin nos prétentions , c'est donner dans le chimérique , dans le prodige ; c'est imiter les enthousiastes de la nouveauté ; c'est prêter des armes aux ennemis de l'inoculation. Rien ne fait plus de tort à la vraie religion , que la superstition & les faux miracles.

J'ai l'honneur d'être , &c.

ONGUENT

POUR LA BRULURE,

*Communiqué par M. DE SAINT-MARTIN, vicomte de Briouze, docteur en médecine, à Domfront.*

Les dispensaires & pharmacopées contiennent une infinité de formules d'onguents & de linimens pour la brûlure. De tous ces remèdes, il n'y en a peut-être pas un grand nombre qui ayent un meilleur effet, que celui que je communique au public. Il a d'ailleurs, par-dessus les autres, l'avantage d'être simple, facile à préparer & peu coûteux ; & par cette raison, il convient beaucoup aux pauvres, aux gens de la campagne & aux personnes charitables qui veulent bien se donner la peine de préparer ces sortes de remèdes pour les pauvres de leur canton, & les personnes qui ne sont pas dans le cas de se faire traiter par des chirurgiens instruits.

*Prenez, Deux poignées de feuilles de seigle, cueillies avant le lever du soleil, au mois de Mars, pendant que les feuilles sont encore tendres, & avant que la plante commence à monter en tuyau : pilez un peu ces feuilles dans un mortier de marbre, avec un pilon de bois : faites fondre dans une petite bassine ou autre vase convenable*

ble , une livre de graisse de porc mâle , non salée ; la graisse étant fondue & bouillante , jetez dedans les feuilles contuses ; faites bouillir quelque tems , mais n'attendez pas que les feuilles soient devenues jaunes par une trop longue ébullition ; retirez ensuite votre vaisseau du feu ; passez par un linge , avec expression.

*Nota.* L'onguent étant refroidi , retirez-en , autant que vous pourrez , l'eau que les feuilles de seigle ont communiquées à la graisse , parce que cette eau , si elle restoit dans l'onguent , l'empêcheroit de se conserver ; ce qui fait que les personnes qui ont coutume de le préparer , observent de le mettre dans un pot fêlé , qui laisse à cette fêrosité la liberté de s'évacuer.

L'usage de ce liniment est aussi simple que sa préparation. Il n'est question que de l'étendre sur un papier blanc , & de l'appliquer sur la partie brûlée ; on recouvre le papier d'un linge , ayant soin de renouveler cette application , deux fois par jour , jusqu'à guérison.

Deux dames de distinction qui font usage de ce remède pour les pauvres , m'ont assuré que ce topique fait des miracles pour les brûlures ; qu'elles en ont fait une infinité d'expériences heureuses , qui prouvent que ce remède est supérieur à la plupart des applications qu'on emploie ordinairement. L'une de ces dames a guéri une petite fille , qui avoit au ventre une brûlure si consi-

dérable , qu'on lui voyoit les intestins.

Je l'ai vu , depuis peu , réussir sous mes yeux. Le nommé Gesmy , de la paroisse de la Sauvagere , me vint demander quel remede il pourroit faire à un de ses enfans , qui venoit de se brûler le visage. Cet enfant avoit le visage couvert d'une escarre très-épaisse ; on ne lui reconnoissoit aucuns traits ; on ne lui voyoit pas les yeux. Je l'envoyai chez Madame la Marquise de . . . qui lui donna de cet onguent ; on en fit usage , l'escarre s'attendrit , tomba ; les yeux étoient ouverts le lendemain : il ne parut à son visage , ni cavités , ni cicatrices ; & il fut guéri en peu de tems.

Ces dames assurent que ce n'est pas-là la seule propriété de cet onguent , qu'il est excellent pour toutes sortes d'ulceres , pour les épines enfoncées dans les chairs , &c. & qu'elles en ont fait des expériences réitérées.

Il est à souhaiter que les apothicaires & les particuliers se donnent la peine de le composer , & qu'on en fasse usage , pour constater les vertus d'un remede aussi simple & aussi facile.

*P. S.* J'ai vu d'autres personnes qui m'ont assuré avoir employé , avec succès , pour la brûlure , un onguent , qui ne différoit de celui dont je viens de donner la description , qu'en ce qu'au lieu de feuilles de seigle , on faisoit bouillir dans la graisse , de jeunes pousses de buis tendres,

## LIVRES NOUVEAUX.

Essai sur les maladies de Dunkerque , avec cette épigraphe : *Homo naturæ minister* , &c. A Dunkerque , chez *J. L. de Boubert* , Libraire. A Paris , chez *Vincent* , Imprimeur-Libraire , rue S. Severin , in-12. Prix relié 2 livres 10 sols. L'auteur qui est un homme de mérite , un très-bon médecin , expose d'abord dans son ouvrage la situation de la ville de Dunkerque & des environs , la nature de son air & de ses eaux , le tempérament , la diète & la manière de vivre de ses habitans. On y trouve aussi un détail succinct des maladies endémiques de Dunkerque , selon l'ordre où elles se sont présentées , depuis le premier Août 1754 , jusqu'à la fin de Juillet 1758. L'auteur y a joint des Observations météorologiques qu'il a faites en même tems. Ce Traité devroit être entre les mains de tous les habitans de Dunkerque , & servir de modèle aux médecins , qui seroient assez généreux pour se livrer à un travail aussi utile dans les villes où ils exercent leur profession.

Mêlanges de physique & de morale , contenant l'Extrait de l'homme physique & moral ; des Réflexions sur le bonheur ; un Discours sur la nature & les fondemens du pouvoir politique , & un Mémoire sur le principe physique de la régénération des êtres , &c. A Paris , chez *Guerin & Delatour* , rue S. Jacques. Prix relié 3 livres.

Observations & Réflexions sur la Colique de Poitou , ou des peintres , par *M. Combautier* , docteur en médecine & ancien professeur de pharmacie de la faculté de médecine de Paris , &c. A Paris , chez *Debure* , l'aîné , Libraire , Quai des Augustins. Prix relié 2 livres.



## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pon- ces.	li- nes.	par- ties.		
1	7	10	6 $\frac{1}{2}$	28	4	0	S.O. méd.	B. de nuag.
2	7	8	5		0		S. au O. fort.	Id. Pet. pl. & grêle le f.
3	4	7	9		3		O. id.	B. de nuag. pet. pl. le f.
4	9	11	9			$\frac{1}{2}$	S. id.	Couvert.
5	8	10	6		6	0	O. au S.	Id. Bruine
6	4	8	4		7		O. idem. N.E. mé- diocre.	le matin. Brouillard épais & peu de nuag.
7	3	10	6 $\frac{1}{2}$		4		Idem.	Peu de nua.
8	4	10	5		3		N. idem.	Idem.
9	3	9	7	27	8		N-E. au S-E, méd. & fort.	Id. Petite pl. le soir.
10	5	9	5		9		S. id.	Idem.
11	4	10	8		5		S-E. id.	Couv. pet. pl. le soir.
12	7	12 $\frac{1}{2}$	7		7	$\frac{1}{2}$	Id. au S.	B. de nuag.
13	7	8	5	28	0	0	O. O. mé- diocre.	idem. Couvert.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
14	5	10	4 $\frac{1}{2}$	28	0	0	Idem. au N-O.	Peu de nuag- ges.
15	3	7	6				N. méd.	Idem.
16	4	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$				Idem.	B. de nuag.
17	4	8	6		3		Idem.	Couv. pet. pl. à midi.
18	5	6	5				N-O. mé- diocre.	Couvert, bruine le m. pet. pl. le s.
19	4	6	4		2	$\frac{1}{2}$	N. au S- E. méd.	Idem.
20	3	8	5			0	S-E. au S-O. méd.	B. de nuag.
21	4	9	5		5		S-O. au O. méd.	Idem.
22	2	9	7		7		N. au E. méd.	Idem.
23	3	10	7				O. au N. & au N-E. médiocre.	Serein.
24	6	13	9		6		Idem.	Peu de nua.
25	6	13	10		4		N. méd.	B. de nuag.
26	8	13	9		3		N. au E. méd.	Idem.
27	7	12	7		5		N. méd.	Id. Quelq. goutt. de pl. le soir.
28	6	11 $\frac{1}{2}$	6		6		Id. fort.	Idem.
29	5	10	5 $\frac{1}{2}$		4		N-E. id.	B. de nuag.
30	4 $\frac{1}{2}$	11	7		$\frac{1}{2}$		E. idem.	Peu de nua.
31	5	10 $\frac{1}{2}$	6		5	0	E. au N. idem.	Idem.



La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 13 dégr. au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus de ce même point : la différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 13 fois du N.  
                                   5 fois du N-E.  
                                   4 fois de l'E.  
                                   5 fois du S-E.  
                                   4 fois du S.  
                                   4 fois du S-O.  
                                   8 fois O.  
                                   2 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein.  
           23 jours de nuages.  
           7 jours de couvert.  
           1 jour de brouillard.  
           3 jours de bruine.  
          10 jours de pluie.  
           1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué, pendant tout ce mois, de la sécheresse qui a été plus grande vers les derniers jours, qu'aux premiers.



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1761, par*  
*M. VANDERMONDE.*

Les maladies les plus communes, pendant ce mois, ont été des péripneumonies & des pleuro-péripneumonies : elles avoient de particulier, qu'elles résistoient assez à l'usage des saignées, quoiqu'elles paroissent manifestement indiquées, & que les autres remèdes n'eussent pas un succès plus heureux. A la sixième ou septième saignée, il se faisoit une détente subite ; la douleur cessoit tout-à-coup, & il restoit un gonflement & un embarras à la poitrine, dont on venoit difficilement à bout. Les potions cordiales unies aux béchiques incisifs, rétablissoient le ressort des parties de la poitrine ; & la maladie se terminoit ordinairement par des sueurs copieuses, & un flux très-abondant par la bouche de crachats glaireux & mousseux. Ceux qui ont été médiocrement saignés, éprouvoient des anxiétés, des difficultés de respirer ; & quelques-uns sont morts, d'autres sont demeurés asthmatiques.

On a observé aussi des flux dysentériques, mais sans inflammation & sans fièvre : les gommes & les mucilagineux réussissoient assez bien ; quelques personnes cependant ont eu besoin de la saignée, & ont été foulagées par l'usage répété de l'ipécacuanha uni aux doux purgatifs & aux incisifs. Ces maladies faisoient place à une foiblesse d'estomac, qui subsistoit pendant une quinzaine de jours, & qui exigeoit une diète très-exacte,

---

*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Février 1761, par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le mois de Février s'est passé presque sans gelée. Le thermometre n'a descendu au-dessous du terme de la glace, que le 12, qu'il s'est trouvé au matin, à  $2\frac{1}{2}$  degrés sous ce terme, & le premier, à  $\frac{1}{2}$  degré : le 5 & le 19, il a été observé précisément au terme de la congelation ; le 15, il a monté, dans l'après-dîner, à 10 degrés.

Du reste, il y a eu beaucoup d'alternatives dans le tems : il ne s'est guères passé de jour, sans pluie, neige, grêle ou vent forcé : le 10, il a tombé de la pluie, de la neige & de la grêle ; & , qui plus est, il a fait des éclairs, le soir ; le mercure néanmoins, dans le barometre, s'est trouvé bien plus souvent au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous : le 4, il a monté au-delà de 28 pouces, 8 lignes ; & , le 5, il s'est trouvé à 28 pouces, 9 lignes.

Les vents ont varié du Sud au Nord ; depuis le premier jusqu'au 13 ; de-là, jusqu'à la fin du mois, ils ont été presque toujours *Sud*.

# 478 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande chaleur de ce mois , mesurée par le thermometre , a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congelation , & la moindre chaleur a été de 2<sup>1</sup> degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 12<sup>1</sup>/<sub>7</sub> degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 9 lignes ; & la moindre a été de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 12 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

6 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'O.

5 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

3 jours de grêle.

3 jours de neige.

5 jours de tempête.

2 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Février 1761 , par M. BOUCHER.*

Les péripneumonies ont augmenté ce

mois, & de violence & d'étendue; elles se sont néanmoins bornées au petit peuple, exposé plus particulièrement aux vicissitudes de l'air : presque tous les malades crachoient du sang : le sang tiré de la veine, ne présentait pas ordinairement une texture fort serrée, ni une coëne bien dure; les saignées, par cette raison, ont dû être ménagées dans la cure : l'oppression persistant dans l'état de la maladie, sans expectoration critique, je me suis très-bien trouvé des cantharides appliquées aux jambes, même dans ceux qui crachoient le sang, ce que j'avois éprouvé, l'année dernière (a) : trois ou quatre malades ont été arrachés à la mort, par ce moyen, dans mon hôpital de S. Sauveur. Cette maladie, dans plusieurs, a dégénéré en phthisie ou en fièvre lente, qui ont été aussi la suite de gros rhumes négligés.

Il y a eu encore des fièvres catarrhales, avec chaleur ou légère inflammation au gosier, qui ont cédé à une ou deux saignées, & aux délayans laxatifs : les fluxions rhumatismales ont aussi persisté; aux uns, sans fièvre; aux autres, accompagnées de fièvre.

La petite vérole a paru s'étendre à la ville & à la campagne.

(a) Journal de Médecine, année 1760, Juillet, pag. 95.

Les atteintes d'apoplexie ont été encore assez communes ce mois. Il en a été de même d'une peste aux hémorragies & aux pertes, dans le sexe, sur-tout dans les femmes grosses, dont plusieurs ont avorté, & dans les nouvelles accouchées (a). Un homme assez fort, en apparence, mais ayant le teint jaunâtre, & accoutumé à des exercices du corps assez violens, a vomi, tout-à-coup, beaucoup de sang noir, en partie fluide, en partie par caillots, sans avoir eu presque de symptômes précurseurs de la maladie noire : deux saignées modérées, des boissons aigrettes & un régime absorbant l'ont remis sur pied ; mais il lui reste de petits tiraillemens dans l'estomac & la poitrine.

(a) Cette affection épidémique est, en quelque sorte, relative à l'aphorisme suivant d'Hippocrate. *Si verò hiems australis & pluviosa & tepida fuerit ; ver autem siccum & aquilonium ; mulieres , quibus partus in ver incidit , ex quacumque occasione abortiunt ; quæ verò pariunt , imbecilles & morbidos infantes pariunt . . . .* Sect. 3 , aphor. 12.

---

#### A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai.

A Paris, ce 21 Avril 1761.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur  
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien  
Professeur en Chirurgie Française, Censeur  
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. . . . . Artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam. . . . .  
*Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.*

---

J U I N 1761.

---

TOME XIV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUIN 1761.

---

OBSERVATIONS  
ET RÉFLEXIONS

*Sur la Colique de Poitou ou des Peintres ;  
où l'on examine & l'on tâche d'éclaircir  
l'histoire, la théorie & le traitement de cette  
maladie, &c. Par M. COMBALUZIER,  
docteur & ancien professeur en pharmacie  
de la faculté de médecine de Paris. A  
Paris, chez Debure l'aîné, Quai des  
Augustins. Prix relié 3 livres.*

**I**L y a peu de maladies aussi douloureuses  
que la colique de Poitou, qui soient plus  
rares & plus difficiles à observer. Le plus  
grand nombre de ceux qui sont atteints de  
cette cruelle maladie sont, pour l'ordinaire,

dans un état de fortune si borné, qu'ils ne se confient aux médecins, & qu'ils ne demandent du secours, que quand la maladie a déjà fait des progrès considérables. A peine ces malheureux ont-ils éprouvé quelque soulagement par le moyen du traitement qu'on leur a fait, qu'ils abandonnent tout remède, tout régime, & recommencent, par nécessité, leurs travaux ordinaires; aussi sont-ils sujets aux rechutes, & portent-ils presque toujours sur leur visage des marques sensibles de l'altération de leur santé. On ne doit donc pas être surpris si nous n'avons que des idées vagues sur le caractère spécifique de cette maladie, si les plus grands médecins se trouvent partagés sur la nature des remèdes qu'ils y croient indiqués, & si nous sommes réduits à choisir entre une méthode infructueuse ou un traitement empirique; on ne sçauroit donc trop sçavoir de gré aux médecins des observations qu'ils font à ce sujet, de leurs réflexions, & des différens traits de lumière qu'ils répandent pour nous éclairer dans une route si obscure. M. Combaluzier, notre confrere, déjà connu par plusieurs ouvrages célèbres, a entrepris cette pénible carrière, avec une générosité & un zèle dignes de la reconnoissance publique. Cet ouvrage est partagé en deux livres : le premier contient l'histoire d'une colique de Poitou, occa-

flonnée par la vapeur du bois de treillage peint en verd ; cette partie est précédée d'un Avant-propos , & suivie de quelques réflexions sur l'histoire précédente qui forme le second livre.

L'auteur, dans son Avant-propos, croit que la médecine est fille de l'expérience ; qu'elle lui doit sa naissance , son existence & sa vie ; que la théorie au contraire est plus propre à exténuer ce grand art , qu'à le fortifier. Il attaque & combat, avec avantage, ceux qui regardent la médecine comme une science frivole , parce qu'ils n'ont pas assez de sagacité pour en bien pénétrer les mystères ; ou parce qu'ils ont assez de témérité pour chercher à abolir le culte légitime que lui doit l'humanité, & pour renverser ou détruire les idées justes & favorables que les gens sensés en ont conçues. M. Combaluzier, après cette vigoureuse sortie, trace le plan de son ouvrage, & cherche, d'accord avec l'expérience, à élever un monument à son art, capable de résister aux attaques de ses plus cruels ennemis. Il a d'abord fait la collection de ces matériaux, a rassemblé ces observations, les a ordonnées avec intelligence, en a rendu raison : il a rapporté ensuite le détail des travaux des autres, les a appréciés avec justesse, & enfin il a bâti sur ces fondemens, d'une manière utile & solide.

Le premier livre commence par le détail de l'histoire de la colique des peintres, occasionnée par le pain cuit dans un four qu'on avoit chauffé avec du vieux bois de treillage, dont on s'étoit aussi servi pour les usages de la cuisine & du poêle. Nous avons déjà rapporté cette histoire singulière en extrait dans le Journal de médecine, au mois d'Octobre 1760. La peinture de ce bois avoit trois couches composées d'un mélange de céruse, de verd-de-gris, liés avec l'huile de lin. On se servit de ce bois *cuirassé de cette double lame métallique*, depuis le premier Décembre 1759, jusqu'au 7 Mars de l'année suivante, jour auquel on appella M. Combaluzier. Le premier qui ressentit les atteintes de la colique, fut un garçon jardinier, âgé de vingt-cinq ans; il fut guéri par un purgatif réitéré, & par une tisane détersive & laxative. Le second étoit aussi un garçon jardinier, à-peu-près du même âge, vigoureux & grand mangeur: il fut guéri à la Charité. Il éprouva une rechute, & fut guéri par un vomitif & des topiques émolliens. Le troisième étoit le sieur Benier, jardinier, âgé de quarante-huit ans; il vomit naturellement, & fut guéri avec le secours cependant d'un élixir purgatif. Sa femme étoit la quatrième: elle prit des lavemens de toute espèce, sans succès; des boissons émollientes & adoucissantes;

l'huile d'amandes douces : on lui donna des soulagemens momentanés , par l'usage du tartre émétique , de l'ipécacuanha & des purgatifs réitérés ; elle ne fut pas guérie. La cinquieme étoit la fille aînée , âgée de vingt-deux ans ; son mal fut extrêmement violent , accompagné d'étouffement , de convulsions , &c. & terminé par la mort. La fixieme observation contient la rechûte de la mere & l'augmentation de sa maladie. La plus jeune des filles , âgée de neuf ans , fut la septieme que la maladie attaqua , mais beaucoup plus légèrement. On trouve ici le détail successif de tous les accidens qui se sont manifestés dans les différens sujets , qui sont exactement tous ceux qui accompagnent ordinairement la colique de Poitou. Aussi-tôt que M. Combaluzier eut reconnu cette maladie par ses signes ordinaires , par le bon & le mauvais succès des remedes différens qu'on avoit employés , par le récit fidèle de ce qui s'étoit passé avant sa visite , il adopta la méthode curative de la Charité , usitée en pareil cas. Il prescrivit des lavemens composés de séné , de coloquinte , de miel mercurial , de benédicte laxative & de diaphœnic ; ils produisirent beaucoup d'évacuations. Il calma les douleurs avec un lavement fait de vin & d'huile de noix , & de thériaque. M. Combaluzier ordonna ensuite le tartre émétique , & calma avec l'opium. Il con-

tinua les mêmes remèdes un jour, qui furent suivis d'une purgation forte & du bol narcotique : ces secours furent répétés & variés, selon la nécessité, & suivis par l'usage de la tisane sudorifique & par la diète. La huitieme observation est celle d'une fille, âgée de neuf ans, qui étoit en pension chez la jardiniere ; elle fut guérie par un vomitif que lui donna son pere qui étoit maréchal. M. Combaluzier n'auroit-il pas dû s'informer de la nature & de la dose de ce remede qui avoit été si puissant, si prompt & si efficace ? Le neuvieme étoit un garçon jardinier très-vigoureux : il fut soulagé par l'émétique ; il guérit imparfaitement, & eut une convalescence longue & difficile. Toutes ces observations sont présentées avec clarté, avec ordre, & une attention scrupuleuse, telle qu'on pourroit la desirer dans cette circonstance. Il y a même un avantage qui en résulte, c'est qu'on suit le mal depuis son commencement jusqu'à la guérison, qui n'est complete que quand la convalescence est bien achevée. C'est ce défaut qui fait que la plûpart des médecins qui ont eu occasion de voir de ces sortes de maladies, n'ont pas été suffisamment instruits sur les différens états d'altération, qui ont précédé & suivi les attaques de la colique ; chose importante, & qui peut seule constater la guérison, & mettre à l'abri des rechutes. Cette

partie est terminée par les recettes, dont M. Combaluzier s'est servi pour opérer les guérisons des différens malades qu'il a eu occasion de traiter.

Le livre second est la partie la plus essentielle de l'ouvrage. L'auteur y rapporte les différens symptomes qui ont accompagné cette funeste maladie, & tâche, d'après cela, d'établir le caractère de *la colique de Poitou*, qu'on appelle aussi *colique des peintres, des plombiers & des potiers de terre*. Elle est, dit M. Combaluzier, parfaitement caractérisée par l'abbatement général, par l'embarras & la pesanteur douloureuse des premières voies, par les nausées & les vomissemens, par la nature bilieuse & verdâtre des matières rejetées, par la constipation opiniâtre, par la violence excessive des douleurs de l'estomac, des intestins & de tout le bas-ventre, par l'extension de ces mêmes douleurs aux reins, aux aines, à la poitrine, au dos, & sur-tout aux extrémités supérieures & inférieures, par l'angoisse du corps, & par la consternation de l'ame, par l'état convulsif ou douloureux, ou foible ou languissant des bras & des jambes, par l'absence de la fièvre, de la chaleur & de la soif, qui ne permet pas de confondre ce mal avec aucune affection inflammatoire, par l'état du ventre constamment plus applati qu'éminent, & presque jamais douloureux,

par la pression, & enfin par l'indication, à *juvantibus & lædentibus*. Cette foule de symptomes que M. Combaluzier présente comme les différens rayons qui aboutissent au même centre, & qui concourent à établir la nature de la maladie, sont-ils souvent rassemblés tous ? Combien y en a-t-il qui conviennent à plusieurs especes de coliques, telles que celles qui viennent à *acido-spontanco*, à *bile acri*, *æuginosâ*, à *ferosâ calluvie*, &c ? D'ailleurs la plûpart de ces accidens ne se déclarent que successivement ; & quelques-uns de ceux qui paroissent les plus caractéristiques, se manifestent les derniers ; l'absence de la fièvre qui paroîtroit être le signe le plus pathognomonique, se trouve dans la plûpart des coliques que nous citons, & dans les coliques spasmodiques, venteuses, pituiteuses les plus violentes. La constipation accompagne souvent les coliques bilieuses. Il y a même des accidens que le bon ou le mauvais traitement fait naître. Comment donc un médecin peut-il s'assurer, dès le premier instant, de la nature de la colique de Poitou ? c'est ce que personne n'a encore déterminé. La seule observation qui pourroit éclairer le médecin en cette partie, c'est le mauvais succès des saignées, des huileux & des émolliens, & le soulagement que produisent les remèdes violens, mariés avec les calmans. Les médecins qui



traitent ces sortes de maladies, s'y trompent rarement, parce que les malades ordinairement les en instruisent, en leur apprenant les professions auxquelles ils sont attachés, & parce qu'ils ne se présentent guères aux hôpitaux, que quand le mal est dans la grande évidence. Mais cette maladie qui se déclareroit dans un homme aisé, tel que celui dont nous avons été le témoin, qui eut une colique de Poitou, assez violente & assez longue, pour s'être servi de son carrosse qui étoit encore fraîchement peint, embarrasseroit les plus habiles; & ils ne parviendroient à découvrir la vérité, qu'après avoir donné dans l'erreur, & proposé méthodiquement des remèdes nuisibles ou inefficaces; d'ailleurs n'y a-t-il pas des coliques de Poitou, qui ne sont pas métalliques? Les symptômes en sont-ils aussi violens, aussi réunis? Nous aurions peine à le croire. N'y a-t-il pas des malheureux ouvriers qui ont besoin du traitement approprié à la colique de Poitou, & qui n'ont cependant pas cette maladie, qui ont, par exemple, un violent mal de tête, une toux opiniâtre? Que faire en pareil cas?

M. Combaluzier prouve que la colique de Poitou, dont il donne la description, est une colique métallique; & il proscriit, avec raison, l'usage du bois de treillage, des vaisseaux de cuivre, tant pour la cuisine,

que pour la pharmacie. Il s'éleve fortement contre les médecins qui font usage intérieurement des préparations de plomb, comme la teinture anti-phthique qu'on conseille dans les sueurs excessives des pulmoniques, & le sel de Saturne, que l'on ordonne tous les jours en gargarisme & en injection. L'auteur prouve que le plomb & le cuivre se subtilisent & se répandent dans l'atmosphère, d'où on peut en respirer les particules dangereuses. Cet article est soutenu par de bons principes de chymie, & des faits historiques, agréables, par la façon élégante avec laquelle ils sont présentés.

M. Combaluzier admet ici une vérité, qui est que le virus métallique subtilisé par l'action du feu, s'insinue dans le sang par la respiration, les pores absorbans, le canal alimentaire, qui est le foyer où cette substance funeste vient se rassembler. L'auteur suit les différens chemins que ce poison parcourt, & prétend qu'il est porté dans les routes de la circulation, par les conduits du chyle; qu'une partie séjourne dans les différentes glandes répandues dans le tissu mésentérique, & y produit des embarras & des obstructions difficiles à résoudre. Il examine, en chymiste éclairé, la céruse & le verd-de-gris. Il prétend que c'est la partie calcarée de ces deux métaux, qui s'introduit en plus grande quantité dans l'estomac, par les ali-

mens, & non les parties métalliques entières subtilisées par le feu ; de façon qu'il croit que la poussière vénéneuse portée dans le corps, est un mélange de chaux de plomb, de chaux de cuivre, & d'une médiocre quantité de ces métaux qui se régénèrent par le phlogistique, qui se développe de toutes parts dans l'action du feu. M. Combaluzier croit que ces molécules agissent dans le corps par leur poids, & il donne une explication très longue & très-ingénieuse de l'action physique de la matière calcarée & métallique sur le canal alimentaire. Il nous permettra de lui observer que nous avons peine à croire que ce soit la partie calcaire de ces métaux, qui occasionne les accidens de la colique de Poitou ; 1<sup>o</sup> parce qu'il faut un feu long & soutenu, pour réduire le cuivre en chaux ; 2<sup>o</sup> parce que tous ceux qui sont attaqués de cette maladie, ne sont pas exposés à l'action du feu ; 3<sup>o</sup> parce que cette chaux métallique doit se subtiliser avec peine, étant privée du phlogistique, qui est la matière la plus propre à favoriser la sublimation des métaux ; 5<sup>o</sup> parce que la chaux produit ordinairement un effet contraire à la douleur. Il nous paroît plus vraisemblable de penser que ce sont les molécules métalliques elles-mêmes, qui s'insinuent dans le corps, & qui y produisent la colique de Poitou. L'auteur prétend aussi que

ces substances agissent par leur poids , & non par irritation ; car , comme nous l'avons dit , la chaux est plutôt propre à engourdir & à stupéfier les nerfs , qu'à les irriter ; mais si la céruse & le verd-de-gris sont réduits par le feu en plomb & en cuivre , ne peuvent-ils pas se régénérer par le moyen de l'acide végétal répandu dans tout le corps , & par conséquent former des substances irritantes & propres à agir violemment sur les nerfs , à crisper les glandes & les extrémités capillaires , & exciter un spasme universel dans tout le genre nerveux , comme on le voit dans l'hydrophobie , & dans l'introduction de tous les poisons dans les premières voies ou dans le sang. A l'égard du sentiment d'embarras & de pesanteur que l'on éprouve dans tout le bas-ventre , il s'explique par la gêne & la contrainte que le sang & les humeurs éprouvent dans leur passage , & par l'action coagulante de ces dissolutions métalliques , & non par le poids & le volume de la matière calcarée , car il la faudroit supposer dans une abondance qui ne seroit pas vraisemblable. Le reste de ce chapitre contient l'explication des causes & des symptômes de cette maladie.

M. Combaluzier prouve que la colique de Poitou a ses quatre différens états , comme tous les autres maux , son commencement , son augmentation , son état & son déclin ;

& nous croyons qu'il auroit pu ajoûter son évacuation critique; car quoique la douleur soit calmée, & la colique dissipée, il est vraisemblable que ce n'est qu'une maladie accidentelle, jointe à une maladie essentielle, que l'une est l'effet de l'autre; qu'en un mot, la colique de Poitou doit être & est sûrement précédée, accompagnée & suivie d'un véritable état cachectique; que cette colique doit être emportée d'assaut & l'épée à la main, & que pour combattre, avec avantage, la cachexie, il faut temporiser & exténuer la maladie, par le régime & les remèdes convenables.

L'auteur n'est pas moins brillant dans le prognostic, que lumineux dans l'explication des causes & des symptômes de la maladie. Il établit la gravité des accidens, sur la grandeur & la force de la cause matérielle, sur la délicatesse des sujets, & sur les fautes que l'on a pu avoir faites dans le régime ou dans la curation. Le caractère particulier des symptômes, leur violence & leur durée sont une excellente boussole que l'on peut consulter en assurance dans le prognostic qu'on doit porter sur cette maladie. Parmi les symptômes, ceux qui tendent à supprimer les évacuations, sont les plus redoutables, comme la constipation opiniâtre; le vomissement naturel est au contraire un sujet de guérison. Plus le poids & l'em-

barras des premières voies, ainsi que l'abattement général du corps, sont grands dans le commencement, plus on a lieu de craindre que le mal soit douloureux, violent & opiniâtre dans la suite. La constance des symptômes vers les mêmes parties, doit former un sujet de crainte; on doit également mal augurer de l'augmentation du tiraillement, & des contractions qu'éprouvent les membres; cependant, quand les symptômes du caractère paralytique succèdent à des évacuations provoquées par la nature ou par l'art, avec soulagement du mal principal, ils sont alors, dit M. Combaluzier, salutaires & de bon augure. Si le malade, ne sentant pas de douleur, étoit néanmoins pâle, jaune, foible, abbatu, on a toujours à craindre le retour, & le médecin doit agir jusqu'à ce qu'il ait foncièrement détruit le mal.

Dans la curation, l'auteur présente les indications que l'on doit remplir, 1<sup>o</sup> arracher, évacuer puissamment par le haut & par le bas, la matière métallique; 2<sup>o</sup> calmer la cruauté des douleurs; 3<sup>o</sup> ranimer le ressort affoibli des solides; 4<sup>o</sup> pourvoir au succès de toutes les évacuations naturelles, & finir par déterger & chasser entièrement cette matière ennemie de toutes les parties du corps. M. Combaluzier tâche de faire voir les dangers de la méthode émolliente,

émolliente, & le prouve par la mort de la malade qui a été traitée de cette façon, & par l'augmentation des symptômes de ceux dont on a voulu humecter, lubréfier les entrailles, & adoucir les maux. Ainsi M. Combaluzier finit par admettre le traitement adopté par MM. les médecins de Paris, qui sont chargés du soin des malades de l'hôpital de la Charité. Il n'en est pas moins vrai cependant, que cette colique peut être guérie par d'autres émétiques & purgatifs, que ceux qu'on emploie à la Charité, pourvu qu'ils aient la même activité. A l'égard des cordiaux, ils sont d'une utilité absolue, ainsi que les calmans; les uns, pour relever les forces & le ton des fibres; les autres, pour apaiser les douleurs, & favoriser par-là la sortie des particules métalliques. La tisane sudorifique est un des remèdes les plus efficaces; elle excite des moiteurs douces; si on la continuoît plus long-tems, elle opéreroit peut-être des sueurs critiques. M. Combaluzier concilie l'action des calmans narcotiques avec les évacuans les plus forts, & ne proscriit pas les bains tièdes, qu'il croit capables de favoriser l'effet des autres remèdes: nous ne voyons cependant pas ce qu'ils doivent faire, d'après la théorie de M. Combaluzier. S'il faut augmenter le ressort des fibres par des cordiaux

& des violens purgatifs , à quoi servent les bains ? On trouve , immédiatement après , une explication raisonnée des formules employées dans cet ouvrage , qui répond très-bien à la nature de la maladie. Tout ceci est terminé par quelques vérités pratiques , qui prouvent que l'atrocité des douleurs ne contre-indique pas toujours les remèdes violens ; ceci étoit déjà prouvé par plusieurs maladies convulsives , où les vésicatoires réussissent assez bien , & par la goutte que l'on appelle remontée , qui ne cède qu'aux épispastiques les plus forts ; il en résulte aussi que l'on peut porter ces remèdes sur les parties les plus affectées , sans courir de risque , quand on est sûr de la cause qui produit la maladie.

Cet ouvrage est présenté avec clarté , avec ordre. Il contient quelques réflexions neuves dans l'explication des symptômes. On pourroit peut-être croire que l'auteur affecte un néologisme médical dans son style , si cela ne prouvoit la vivacité de son esprit , sa sagacité , & sur-tout son élégante facilité à écrire aussi-bien en françois qu'en latin.





## HYDROPIE

*Guérie par une attaque d'apoplexie, par  
M. GODART, docteur en médecine  
à Vervier.*

Des obstructions profondément enracinées dans les viscères, résistent souvent à tous les remèdes que la pharmacie fournit, tandis qu'une révolution soudaine, par la crispation qu'elle occasionne dans les capillaires, & par le trouble qu'elle répand dans la distribution des humeurs, en vient heureusement à bout. Les grands saisissemens, les mouvemens d'une forte colere, les immersions brusques dans l'eau froide, les secousses électriques, les remèdes drastiques, les commotions ou contre-coups, les saignées poussées jusqu'à la défaillance, ont souvent produit ce bon effet. Quelquefois la nature, sans être excitée par aucun de ces agens externes, mais prête à succomber sous le poids qui l'accable, fait un dernier effort qui lui réussit; d'autres fois la matiere obstruante acquiert, par son long séjour, un degré d'acrimonie qui réveille la force systaltique des tuyaux engorgés, & les sollicite efficacement à se débarrasser de leur

mauvais hôte. Enfin il est des cas où la maladie en produit une autre qui, par la généralité de ses désordres, amène la révolution désirée. Le suivant me paroît être de cette catégorie.

Une femme asthmatique me fit appeler pour lui donner du secours dans une oppression de poitrine très-considérable, avec bouffissure du côté gauche du visage, cedeme aux pieds & aux mains.

Ces enflures me firent craindre que l'oppression ne provînt d'hydropisie de poitrine; & cette raison jointe aux bons effets que j'avois retirés de la squille, dans différens catarrhes dont j'avois guéri cette personne, me détermina à lui prescrire les poudres suivantes :

*R<sup>l</sup>. Rad. Vincetox. ʒ ij.*

*Bulb. Squill.*

*Sal ammoniac. aa ʒ j. M. F. s. a.*

*Pulv. Divid. in dof. n<sup>o</sup> X, æquales;*

dont elle prit une, tous les matins, ce qui lui procura sept à huit selles par jour, qui dissipèrent les cedemes, & soulagerent notablement la poitrine; de sorte que lui ayant fait reprendre, après quelques jours de repos, ces mêmes poudres, la respiration fut aussi libre, que son état asthmatique le comportoit.

Le régime de la malade consistoit en un

café de semence de genêt, pour le matin; soupes aux porreaux, cerfeuil, céleri, pendant le jour; des oignons étuvés, pour le soir; une tisane de reglisse, avec semences d'anis, pour boisson.

Malgré ce régime observé très-rigoureusement, pendant un couple de mois, les enflures reparurent; & l'on dut, de nouveau, recourir à l'usage des poudres, dont l'effet fut aussi heureux que la première fois, mais aussi peu permanent. En vain employai-je les amers, les toniques, les incisifs & autres; l'anasarque reparoissoit, dès que la malade avoit achevé ses poudres, de quelques semaines; & finalement, le mal devint si opiniâtre, que ces poudres blanchirent, à son égard, & qu'elles ne purent, quoique mariées avec les cloportes, & rendues plus fortes de squille, empêcher l'épanchement des eaux dans la capacité du bas-ventre: perdant l'espoir d'une guérison radicale, il survint un événement qui acheva de me déconcerter. Ce fut une foiblesse lypothimique, avec perte de jugement & de connoissance, qui fut bientôt suivie de paralysie du bras & de la jambe gauche, & de distorsion de la bouche. Je crus d'abord que les eaux remontées étoient la cause de cette catastrophe; mais en examinant les mains, les pieds & le ven-

tre du malade, je vis, avec quelque surprise, que l'amas en étoit plutôt augmenté, que diminué.

Dans un péril aussi éminent, je n'eus rien de plus pressant, que de ranimer les forces vitales de mon sujet, que la petite-tesse extrême du poulx, m'annonçoit être sur le point de s'éteindre. Entre les remèdes propres à cet effet, j'en choisiss de ceux qui pussent aider à la décharge des eaux. La mixture suivante fut employée :

*R. Syrup. Flor. Tunic. ℥ j.*

*Sp. Carmin. Sylvii*

*Fœnicul. aa ℥ iij.*

*Aq. Cinnam. Fort. ℥ β.*

*Menth. —*

*Meliss. aa ℥ iij. M.*

pour en prendre une cuillerée, toutes les deux heures.

Le succès surpassa mes espérances. Dès le lendemain, la malade qui rendoit auparavant des urines naturelles, & en petite quantité, en lâcha plus d'un pot de bourbeuses; ce qui augmenta les jours suivans, auxquels elles furent tantôt claires, tantôt épaisses, & dissipa, en moins de huit jours, toutes les enflures.

Ce remède & le régime ci-dessus mentionnés, furent continués encore quelque

tems, pendant lequel l'usage des sens, l'état de la bouche & le mouvement des membres se rétablirent entièrement, à l'exception de la parole, qui est restée un peu embarrassée. Mais, ce qui me paroît ici très-remarquable, c'est que cette hydropisie, qui renaissoit au commencement, dès qu'on cessoit l'usage des poudres, & qui finalement ne lui obéissoit plus, s'est trouvée radicalement guérie par l'accès d'apoplexie qui survint, & que j'attribue à l'inondation du cerveau par les eaux qui surabondoient dans le sang de cette personne, & que l'asthme aura déterminé à s'infiltrer dans ce viscere; d'où je conclue-  
rois volontiers que la cause de cette hydropisie consistoit dans l'obstruction des reins engorgés par quelque matiere visqueuse, laquelle, rebelle à tous les remèdes, a été enfin déplacée par la constriction convulsive, dont les vaisseaux capillaires furent agités au tems de l'accès apoplectique, & qui, se trouvant détrempée dans une grande abondance de sérosité, a pu ensuite passer par des détroits qui, avant cette dissolution, lui étoient imperméables.



## OBSERVATIONS

*Sur un Délire phrénétique & un clou hystérique, par M. DEBAUX, médecin  
aggrégé au collège des médecins de  
Marseille.*

Le 18<sup>e</sup> Novembre 1760, je fus demandé pour visiter le capitaine d'un vaisseau Hollandois. Il étoit âgé d'environ quarante-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, fort, vigoureux & musculeux. Il étoit venu, par terre, de Hollande, pour prendre le commandement d'un vaisseau qu'on chargeoit à Marseille. En traversant les provinces de France, dès qu'il eut touché celles où croît le vin, il s'en gorgea tous les jours jusqu'à l'ivresse, pendant le reste de sa route, & en usa de même à Marseille, pendant trois semaines : il ne but pas, avec plus de modération, les liqueurs fortes & spiritueuses de ce pays, qui produisirent enfin la maladie que je vais décrire.

Il fut attaqué, le 14<sup>e</sup> Novembre, d'une fièvre très-violente, au rapport du chirurgien qui fut appelé le même jour, accompagnée d'une grande douleur à la tête, d'une chaleur brûlante, & d'une soif inextinguible; les pulsations artérielles étoient

très-fortes, sur-tout aux arteres temporales ; le pouls étoit dur & tendu comme une corde : on sentoit de fréquens soubresauts aux tendons , qui passerent bientôt à des spasmes & des convulsions générales dans toutes les parties musculuses , membraneuses & tendineuses. Il survint un hoquet qui fatigua le malade , pendant plusieurs jours ; de fréquentes nausées , & un vomissement jaunâtre & bilieux ; le ventre étoit extrêmement serré : le malade rendoit fréquemment de l'urine , mais en petite quantité ; elle étoit sans couleur , sans odeur & sans sédiment. Cet état dura quatre jours , avec la fièvre , pendant lesquels le chirurgien saigna le malade , deux fois au bras , & une fois au pied , lui injecta beaucoup de lavemens anodins & laxatifs , l'abreuva d'une tisane rafraîchissante , & le purgea une fois , avec une médecine ordinaire , aiguisée de quelques grains de tartre stibié.

Le 18<sup>e</sup> , ayant été appelé , je trouvai le malade sans fièvre , mais travaillé de convulsions si violentes , & d'un délire si phrénétique , qu'à peine quatre de ses matelots , gens extrêmement vigoureux , pouvoient le retenir dans son lit. Il parloit d'un ton extrêmement haut , & pouffoit par fois des cris qui ressembloient plutôt à des heurlemens ; son pouls étoit fort dur & fort tendu ;

sa peau brûlante, sèche & comme écaillée; d'une heure à l'autre, les convulsions étoient telles, qu'aucune force humaine n'auroit pu fléchir un de ses membres : il refusoit toute sorte de nourriture, depuis trois jours ; mais il se livroit facilement à la boisson ; cependant, malgré son délire, il répondoit toujours assez juste à la plupart des questions que je lui faisois sur son mal, à chacune de mes visites, & se plaignit constamment d'une douleur aiguë, au milieu de la tête.

J'ordonnai qu'on lui fit une quatrième saignée à la veine jugulaire, & qu'on en tirât une livre & demie de sang : je lui fis injecter, pendant quatre jours, huit lavemens d'eau froide, chaque jour ; & dans les intervalles des lavemens, je lui fis appliquer sur la tête, bien rasée, une vessie de bœuf, à demi-pleine d'eau froide, qu'on renouvelloit tous les quarts d'heure, parce qu'elle se rechauffoit bientôt : je le fis gorgé d'une tisane de poulet, acidulée avec le sel de nître, & lui fis prendre, de douze en douze heures, une émulsion cuite, nîtrée & anodine ; l'application de la vessie calma, par intervalles, la douleur de la tête, & les lavemens froids relâcherent un peu les fibres. Ces deux remèdes ayant produit quelque modération dans le mal, mais ne me paroissant pas suffisans pour achever de



le détruire, au moins aussi promptement, que l'état du malade l'exigeoit, je me déterminai à le jeter dans un bain froid, malgré la résistance des assistans, & les froids vifs que nous faisoient souffrir les vents de Nord-Est, qui régnoient alors parmi nous, depuis quinze jours.

Le malade fut donc mis dans le bain, le 22, à six heures du soir, & y fut retenu de force, pendant une heure & demie, ayant toujours, pendant cet intervalle, la tête coëffée de sa vessie, à demi-pleine d'eau froide, renouvelée à tous les quarts d'heure : à sept heures & demie, il sortit du bain, dont il avoit dégourdi l'eau ; on le sécha avec des linges froids, & on le remit dans son lit, que je ne voulus pas laisser chauffer : il y grelota pendant une demi-heure, après laquelle, il se réchauffa peu-à-peu, & s'endormit, ce qu'il n'avoit pas fait, un seul instant, depuis plus de huit jours : son sommeil fut doux & tranquille, & sa durée de treize heures, pendant lesquelles il sua prodigieusement. A son premier réveil, je lui fis prendre un bouillon à la viande, sur lequel il se rendormit tout de suite, pendant dix heures, sua plus copieusement que la première fois, s'éveilla enfin libre de toute douleur à la tête, parfaitement délivré de son délire & de ses convulsions, & fut en état, dix jours après,

# 508 LETTRE SUR L'EXTRAIT

de s'embarquer, & de prendre le commandement de son vaisseau.

Dans le mois de Décembre dernier, je fus appelé chez une dame, âgée d'environ cinquante ans, d'un tempérament chaud & mélancolique, cruellement fatiguée du clou hystérique, depuis plusieurs jours, qui fut guérie, comme miraculeusement, par l'application sur la tête de la vessie, à demi-remplie d'eau froide, & par l'injection de quelques lavemens froids.

---

## LETTRE

*Adressée à M. MACQUART, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, par M. MAUPOINT, docteur en médecine, résident à Paris.*

MONSIEUR,

J'emportai de Paris en province, au mois d'Août 1760, comme vous me l'aviez conseillé, de l'extrait de ciguë, dans le dessein d'en faire usage à la première occasion qui se présenteroit : la maladie d'un homme, dont je vais avoir l'honneur de vous rendre compte, me l'a fournie.

Un paysan, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament cholero-sanguin, ayant appris que j'étois dans le pays nouvelle-

ment arrivé de Paris, vint me trouver au commencement de Septembre, ayant la lèvre inférieure fort gonflée & livide, de laquelle il sortoit un pus ichoreux : cet homme me dit qu'il lui survenoit, de tems-en-tems, de petites hémorragies par l'endroit de la tumeur, qui-étoit ouvert, & que les douleurs que lui caufoit son mal, étoient si violentes, qu'il ne reposoit ni jour ni nuit : il m'ajouta qu'il sentoît, ( pour me servir de ses termes, ) comme des fils qui lui répondoient dans le bas des gencives, & dont le tiraillement le faisoit beaucoup souffrir : j'examinai fort attentivement toute la lèvre inférieure ; les glandes de cette partie me parurent dures & squirrheuses, sur-tout dans le milieu de la lèvre ; les petits vaisseaux qui y rempent, étoient engorgés & variqueux ; d'après ces examens, le mal me paroissant avoir fait beaucoup de progrès, & étant convaincu d'ailleurs par plusieurs faits dont j'avois été témoin, que la douloureuse opération que l'on pratique ordinairement, étoit inutile ( & presque toujours nuisible, ) sur des cancers provenant de cause interne, je proposai au malade un nouveau remède ; & vanté pour ces sortes de maux : le malade parut d'autant plus enchanté de ma proposition, qu'il venoit de voir périr sous ses yeux misérablement, & avec des accidens terribles, un homme à qui on avoit fait l'opération pour pareil mal,

un an après cette opération , le cancer ayant reparu au bout de fix mois , avec plus de fureur qu'auparavant.

Pour disposer le malade à prendre le remede , je le préparai par une saignée au bras , quelques bouillons altérans , & une purgation ordinaire ; après ces préparations qui ne diminuerent rien , ni de son état , ni de ses douleurs , je commençai à lui donner l'extrait de ciguë , le 7 de Septembre , & il en prit ce jour-là quatre grains ; le second jour , huit grains ; le troisieme , douze grains ; ensuite j'augmentai chaque jour la dose de fix grains ; de sorte que le huitieme jour du traitement , il en prit quarante-deux grains , ce qu'il continua de prendre jusqu'au douzieme jour : je lui en donnai quarante-quatre le lendemain ; le quatorzieme & quinzieme , même dose ; le seizieme , quarante-six grains : le malade n'ayant rien ressenti d'extraordinaire jusques-là , j'essayai , le dix-septieme jour , de lui en donner  $\mathfrak{zj}$  , & il ne survint aucun accident ; mais la petite quantité du remede qui me restoit , fit qu'ensuite je restreignis la dose d'abord à  $\mathfrak{z}ij$  , & ensuite à un  $\mathfrak{z}\mathfrak{ss}$  , les jours suivans , c'est-à-dire ; depuis le dix-neuvieme jour du traitement , jusqu'au 5 Octobre , ( & le vingt septieme du traitement , ) tems auquel je manquai d'extrait , n'ayant reçu celui que vous eûtes la bonté de m'envoyer , que quelques jours après en avoir manqué ; & c'est aussi dans

ce tems-là que je vis déjà, avec grand plaisir, la lèvre du malade très-ramollie d'un côté, les petites hémorrhagies, & cette suppuration de mauvaise qualité, cessées; & le malade me dit alors qu'il ne ressentoit plus que des douleurs très-supportables, & qu'il commençoit à dormir tranquillement; cependant il y avoit encore des glandes dures dans une bonne partie de la lèvre, & elle étoit encore assez gonflée & livide de ce côté-là; & le malade disoit sentir toujours ces fils, dont j'ai parlé plus haut; mais ayant été obligé de suspendre le traitement, faute de remède, pendant sept jours, c'est-à-dire, jusqu'au 12 Octobre, les douleurs assez vives avoient recommencé à se faire sentir pendant ces intervalles, lesquelles se calmerent aussi-tôt, dès que le malade eut repris les mêmes pilules. Je recommençai par un demi-gros, que je continuai pendant deux ou trois jours; ensuite le 14 Octobre, ( & le trentième du traitement, ) j'allai à un gros par jour, jusqu'au 20 Octobre; & ayant augmenté tous les jours la dose de quelques grains, je parvins à en donner un gros & demi par jour, le 27 du même mois; & le malade a continué de prendre cette même dose par jour, jusqu'au 15 Novembre inclusivement, tems auquel j'ai fini le traitement, le malade étant à merveille, ayant repris son embonpoint ordinaire, ne sentant

aucunes sortes de douleurs, sa lèvre étant belle, souple, vermeille & absolument dans son état naturel.

Le malade n'a éprouvé aucun accident, pendant tout le tems qu'il a fait usage de l'extrait de ciguë; il eut seulement un dévoiement assez considérable, les premiers jours qu'il en prit un gros; mais ce dévoiement n'a eu aucune suite, & on n'y a rien fait du tout. Le malade s'est tenu à un bon régime, & n'a fait usage que de bons alimens; pendant le traitement, depuis lequel il jouit d'une parfaite santé, m'en étant informé depuis peu, ce dont je voulois m'assurer, avant d'avoir l'honneur de vous communiquer ceci, craignant que le renouvellement de la saison ne fît reparoître quelque chose.

J'ai appris depuis peu, Monsieur, qu'on doutoit si c'étoit l'extrait de la grande ciguë, dont M. Storck avoit fait usage dans pareils cas, & que l'on croyoit que c'étoit l'*œnanthe cicutæ facie*, dont il s'étoit servi. Si cela est, il résulteroit de cette heureuse erreur, que la médecine se seroit enrichie de deux nouveaux remèdes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Nota.* M. Storck nous a mandé qu'il ne se servoit que du *cicuta major* ou *cicuta vulgaris*, & qu'elle continuoît de lui réussir parfaitement, avec des modifications que nous expliquerons incessamment.

SECONDE

## SECONDE LETTRE

*De M. ROUX, docteur en médecine de l'université de Bordeaux, & bachelier de la faculté de Paris, à M. VANDERMONDE, docteur en médecine de la même faculté, & censeur royal, contenant quelques nouvelles observations sur le Tartre vitriolé avec excès d'acide, & sur le Tartre stibié, pour servir de réponse aux deux nouveaux Mémoires de M. BAUMÉ, maître apothicaire, insérés dans le Journal de Médecine.*

Le grand nombre d'occupations que vous me connoissez, Monsieur, m'a empêché de répondre plutôt aux nouveaux Mémoires de M. Baumé, que vous avez insérés dans vos Journaux des mois de Février & d'Avril. Voici enfin quelques éclaircissémens que j'ai cru devoir ajouter à ma première Lettre. Je vous prie de leur accorder une place dans votre premier recueil. J'ai tout lieu d'espérer qu'ils suffiront pour dissiper tous les nuages qu'on a essayé de répandre sur la doctrine dont j'ai pris la défense.

La dispute qui s'est élevée entre M. Baumé & moi, ayant deux objets, je diviserai mes

éclairciffemens en deux parties ; & je traiterai d'abord du tartre vitriolé avec excès d'acide. Comme M. Baumé m'a reproché, dans le premier de ses nouveaux Mémoires (a), d'avoir cherché à détourner la question, je crois devoir commencer par l'établir avec exactitude ; mais il faut auparavant que j'expose certaines notions fondamentales, qu'il me paroît perdre un peu trop de vue ; je veux parler de la distinction de l'aggrégé & du mixte, distinction sans laquelle la chymie rentreroit dans les ténèbres, d'où Becher & Stahl l'ont tirée.

On fçait que les chymistes de l'école que ces deux grands hommes ont fondée, entendent par *aggrégé*, un corps considéré comme composé d'un nombre indéterminé de parties semblables, ou dont la composition est la même, & qu'ils donnent le nom de *mixte* à ce même corps, lorsqu'ils le considèrent, relativement aux principes, dont chacune des parties qui le forment, sont composées. C'est une vérité reconnue parmi eux, que les propriétés qui distinguent un corps d'un autre corps, ou qui le constituent un corps tel, dépendent de la mixtion de ce corps, c'est-à-dire, de la composition des parties qui le forment : si donc un corps a des propriétés qui le distinguent d'un autre corps,

(a) Journal de Février, page 136.



cela ne peut venir que de ce qu'il a une composition différente.

Une vérité non moins importante, qui découle des définitions que nous avons données, c'est qu'un corps, en tant qu'aggrégé, ne peut être composé que d'un seul genre de parties; ou du moins, s'il en a d'autres, on peut les lui enlever, sans changer sa nature, les parties ne servant qu'à lui donner une forme ou une structure particulière. On reconnoît ces parties étrangères au mixte, mais essentielles à l'aggrégé, parce qu'on ne les trouve, que lorsque le mixte est sous une certaine forme; telle est l'eau de la crySTALLISATION dans les sels.

Il faut bien se donner de garde de confondre ces parties étrangères au mixte, mais qui servent à la construction de l'aggrégé, avec des parties qui viendroient se mêler à celles de l'aggrégé, sans entrer dans sa mixtion, & même sans servir à sa structure. Ces parties n'ont aucune liaison ni avec les principes du mixte, ni avec les molécules de l'aggrégé, quoi qu'il ne soit pas toujours aisé de les en séparer. Le seul moyen connu jusqu'ici, d'opérer cette séparation, c'est de les ramener à l'état de fluidité; ce qu'on peut opérer par le moyen du feu, & alors ces parties se séparent, ou par leur propre poids, ou par leur plus ou moins de volatilité: on peut encore avoir recours aux

menstrués qui, s'unissant plus aisément aux parties avec lesquelles ils ont plus de rapport, s'en emparent & les entraînent avec eux.

Il sera aisé maintenant d'exposer le véritable état de la question. M. Rouelle ayant versé de l'huile de vitriol sur du tartre vitriolé en poudre, & ayant remarqué qu'il s'y produisoit de la chaleur, & qu'en distillant le mélange à un feu capable de rougir les barres du fourneau, & à procurer même un commencement de fusion au verre, il en résultoit une masse saline fondue, éminemment acide, s'est cru autorisé à regarder cette masse comme un nouveau mixte salin; dans lequel l'acide étoit en excès, puisqu'il conservoit ses propriétés essentielles. M. Baume, bien loin de ranger ce phénomène parmi ceux de la mixtion, ne l'a pas même rangé parmi ceux de l'aggrégation; & il a cru pouvoir regarder ce nouveau corps, comme un mélange par confusion. C'est ce qui résulte de ses Mémoires, puisqu'il distingue cet excès d'acide de l'eau de la cristallisation, & qu'il le place entre les lames des cristaux, ou dans les tuyaux capillaires; qu'il y suppose dans son nouveau Mémoire.

Il s'agit donc d'examiner si l'excès d'acide de la masse saline de M. Rouelle, fait partie d'un nouveau mixte, ou bien si elle sert

à la structure de l'aggrégé, où, comme le prétend M. Baumé, elle n'est que confondue entre ses parties. Mais on ne peut pas dire que cet acide ne serve qu'à la structure des parties de l'aggrégé, puisqu'il reste uni au mixte, lors même que l'aggregation est rompue, comme, par exemple, lorsqu'il est en fusion, ou lorsqu'on le dissout dans l'eau. On peut encore moins dire qu'il est seulement confondu avec les molécules de l'aggrégé, puisqu'il ne s'en sépare, ni dans la fusion, ni dans la dissolution, qui nous présentent les deux moyens, par lesquels j'ai dit ci-dessus, qu'on parvenoit à séparer les parties ainsi confondues. Il faut donc nécessairement qu'il forme une nouvelle combinaison, comme M. Rouelle l'a prétendu. Telles sont les raisons qui m'ont fait adopter sa doctrine, raisons que j'ai exposées dans ma première Lettre; peut-être ne les ai-je pas assez développées, & c'est sans doute ce qui a empêché M. Baumé d'en sentir toute la force. Je vais donc, en les exposant de nouveau, discuter les réponses qu'il y a faites. J'espère parvenir, par ce moyen, à le convaincre lui-même, que son opinion n'est pas fondée.

1<sup>o</sup> J'ai dit dans ma Lettre qu'il s'excitoit de la chaleur, lorsqu'on versoit de l'huile de vitriol sur du tartre vitriolé, & que puisqu'il n'y avoit point de chaleur ni d'effervescence,

vescence sans combinaison , il falloit en conclure que l'acide vitriolique se combinait au tartre vitriolé (a). M. Baumé ne détruit point la solidité de ce raisonnement, par celui qu'il y oppose. « Je pourrois répondre , dit-il , » que la chaleur qui naît du mélange » de l'acide vitriolique avec le tartre vitriolé , ne vient *vraisemblablement* que de » l'activité avec laquelle cet acide concentré décompose ce sel ; ce mélange soumis » à la distillation , ne fournit , pour ainsi » dire , que de l'acide vitriolique sulfureux , » qui passe en vapeurs blanches (b). » Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer tout ce que ce raisonnement a de singulier : je supposerai même que le fait sur lequel il est fondé , est vrai ; mais je demanderai quelles preuves M. Baumé a , que cet acide sulfureux est le produit de la décomposition du tartre vitriolé. Supposera-t-il que cet acide sulfureux existoit tout fait dans ce sel ? Mais pourquoi ne s'en dégage-t-il pas dans l'instant du mélange ? S'il n'y existe pas tout fait , & qu'il se forme dans l'instant de l'opération , pourquoi suppose-t-il que le phlogistique s'est plutôt uni à l'acide du tartre vitriolé , qu'à celui qui étoit libre ? Je veux encore supposer , pour un moment , que

(a) Journal de Décembre 1760 , pag. 522.

(b) Journal de Février 1761 , pag. 134.

M. Baumé ait des preuves complètes de cette décomposition ; comment parviendra-t-il à démontrer par ce moyen , que l'excès d'acide qu'on remarque dans la masse saline de M. Rouelle , n'est pas combiné au tartre vitriolé qui en constitue la plus grande partie ? Que sera-ce donc , si le fait lui même n'a de fondement que dans le peu d'attention que M. Baumé a sans doute apportée dans son expérience ? Qu'il prenne de l'huile de vitriol bien rectifiée , qu'il n'emploie qu'un tartre vitriolé bien pur , c'est-à-dire , exempt de tout soupçon de matière phlogistique , qu'il nettoie sa cornue & son ballon , en y faisant rouler de l'huile de vitriol bouillante , & il ne trouvera plus l'acide sulfureux qui lui en a imposé. J'ai pris toutes ces précautions , en faisant mon expérience ; & j'ai remarqué que l'acide vitriolique que j'ai obtenu , versé dans un flacon , n'avoit aucune odeur d'acide sulfureux volatil , quoique le ballon le sentît un peu ; ce que j'ai cru devoir attribuer à l'action de l'acide vitriolique sur le lut qui bouchoit les jointures de mes vaisseaux.

2<sup>o</sup> J'ai conclu de ce que le tartre vitriolé avec excès d'acide soutenoit un degré de feu capable d'embraser la cornue & de fondre la masse saline , sans se décomposer , que l'acide qui y étoit en excès , devoit être

combiné au mixte (a). M. Baumé me répond que *cette adhérence n'est qu'un défaut de concours de l'air, cet acide surabondant quittant prise sous la moufle* (b). Je lui demanderai quelle est l'adhérence d'un fluide à un fluide, lorsqu'ils ne sont pas combinés ? Quelle est la raison pour laquelle l'acide vitriolique soutient, dans ce cas, un degré de feu bien supérieur à celui qui est nécessaire pour le faire passer, lorsqu'on le distille seul, & qui ne va jamais jusqu'à faire rougir la cornue. Selon la façon de l'envisager, il faudroit considérer cet excès d'acide ; comme s'il étoit mêlé à du sable. Or, dans ce cas, seroit-on obligé d'avoir recours au feu d'une moufle ? La nécessité du concours de l'air est donc une preuve de plus, en faveur de la doctrine de M. Rouelle, à moins que M. Baumé ne prétende que, dans tous les corps qu'on peut décomposer de cette manière, les principes qu'on en sépare par cette voie, ne leur étoient pas combinés ; ce qui est si absurde, que je n'ose pas le soupçonner de l'avoir imaginé.

3<sup>o</sup> La troisième raison que j'ai employée pour prouver que l'excès d'acide étoit combiné au nouveau tartre vitriolé de M. Rouelle,

(a) Journal de Décembre, L. C.

(b) Journal de Février, pag. 135.

est que puisque non seulement le lavage, mais même les dissolutions répétées ne pouvoient pas enlever au nouveau tartre vitriolé son excès d'acide, cet excès d'acide y étoit véritablement combiné (a). Cette raison est d'autant plus concluante, qu'on ne peut pas dire que cet excès d'acide appartienne à l'aggrégé, puisque l'aggrégation est rompue par toutes ces opérations; on peut encore moins avancer qu'il est confondu entre les molécules du tartre vitriolé, puisque ces molécules sont entièrement défunies dans la dissolution; d'ailleurs le lavage seul auroit dû l'emporter, l'eau devant nécessairement s'emparer d'abord de l'acide vitriolique, comme infiniment plus soluble que le tartre vitriolé. M. Baumé a beau prétendre que les cristaux des sels sont de vrais faisceaux de tuyaux capillaires; que plus ces tuyaux capillaires sont étroits, tels que ceux du tartre vitriolé, mieux ils retiennent les liqueurs (b); ces tuyaux capillaires ne peuvent pas expliquer l'adhésion de l'excès d'acide au tartre vitriolé dissous. Je n'imagine pas qu'il ose avancer que ces tuyaux capillaires se conservent dans les molécules de ce sel, lorsqu'il est dans cet état. Il est vrai qu'il en admet dans le sable, & qu'il pourroit

(a) Journal de Décembre, L. C.

(b) Journal de Février, pag. 132.

en supposer également dans l'eau ; c'est un secret qu'il nous développera sans doute quelque jour.

Voyons maintenant quelle est la grande raison sur laquelle M. Baumé fonde son opinion. Ce sel tombe en *deliquium*, a-t-il dit dans son premier Mémoire (a) ; donc l'excès d'acide n'y est pas combiné. J'ai déjà relevé cette façon de raisonner (b). M. Baumé me répond que ce *deliquium* est bien différent de celui des sels neutres parfaits ; que dans ceux-ci la liqueur qui en résulte, est neutre, comme le sel qui l'a produit, au lieu qu'il n'en est pas de même de celle qui résulte du *deliquium* du tartre vitriolé avec excès d'acide (c). Il lui reste, dit-il, un tartre vitriolé pur & sec, dont les cristaux n'ont pas changé de forme ; mais il ne peut pas disconvenir que la liqueur, qui est le résultat de ce *deliquium*, ne contienne du tartre vitriolé (d). Je suis donc fondé à lui demander si cet excès d'acide n'a contracté aucune union avec ce tartre vitriolé, comment se peut-il faire qu'il l'entraîne avec lui. Mais je veux bien lui accorder que l'acide qu'il a obtenu est aussi pur qu'il peut l'être, que s'ensuivra-t-il de là ? que le

(a) Journal de Septembre 1760, pag. 241.

(b) Journal de Décembre, pag. 525.

(c) Journal de Février, pag. 183.

(d) *Ibid.* pag. 131.



mixte salin avec excès d'acide a été décomposé. Expliquons comment s'est opérée cette décomposition. M. Baumé avoit d'abord exposé son sel sur des papiers, je lui ai démontré que la matiere terreuse & grasse du papier étoit bien capable d'opérer cette décomposition : quoiqu'il paroisse faire peu de cas de cette réponse, il a cependant jugé à propos d'avoir recours à un autre moyen ; & il ne s'est plus servi que de sable qu'il a dépouillé de tout ce qu'il pouvoit contenir de soluble dans les acides. Il a cru que par ce moyen il ne produisoit qu'une séparation mécanique, ne faisant pas attention que le *deliquium* tout seul est un moyen plus que suffisant pour détruire les combinaisons les plus intimes : je ne veux, pour l'en convaincre, que l'exemple de l'alkali fixe le plus pur. Il a remarqué, sans doute, que toutes les fois qu'il le laissoit tomber en *deliquium*, il s'en séparoit une quantité de terre trop considérable pour qu'on pût raisonnablement soupçonner qu'elle fût étrangere à la mixtion de ce sel ; en tout cas, si celle que produit un premier *deliquium*, n'étoit pas combinée, un second & un troisieme en fournissent pour le moins autant ; cela va même au point qu'on peut décomposer de cette maniere une quantité donnée d'alkali fixe & le réduire en une terre insoluble dans l'eau, qui n'attire plus l'humidité de l'air & n'a

aucune des propriétés qui caractérisent l'alcali fixe. Cet exemple ne suffiroit pas sans doute, pour démontrer la combinaison de l'excès d'acide avec le mixte du tartre vitriolé, si on n'avoit pas des preuves directes de cette combinaison; mais il prouve du moins, qu'on ne doit pas conclure de ce que ce mixte se décompose, que l'excès d'acide n'étoit pas combiné.

J'ai supposé jusqu'ici, que l'acide se séparoit par des cristaux de notre tartre vitriolé; mais il s'en faut de beaucoup, que les choses soient comme M. Baumé les rapporte: j'ai répété ses expériences, & voici le résultat qu'elles m'ont donné. J'ai donc pris du tartre vitriolé avec excès d'acide, tel qu'il sort de la cornue; j'ai préféré celui-là, parce que, quoi qu'en dise M. Baumé, c'est celui dont il s'agit dans le Mémoire de M. Rouelle, & que, de son propre aveu, il attire plus puissamment l'humidité de l'air, que celui qui est cristallisé. J'en ai mis une certaine quantité en poudre grossière, & j'en ai placé une partie sur du sable préparé à la façon de M. Baumé; j'ai mis le reste dans une capsule percée de deux petits trous, que j'ai placée au-dessus d'un bocal de verre. Ce sel porté à la cave y a été très-long-tems, sans paroître s'humecter: au bout de deux mois d'expérience, celui qui étoit sur le sable en avoit à peine

imbibé l'épaisseur de deux ou trois lignes ; il étoit toujours très-acide ; celui que j'avois mis dans la capsule ne l'étoit pas moins : ils étoient pâteux l'un & l'autre. La liqueur qui étoit contenue dans le bocal que j'avois placé au-dessous de la capsule percée , & celle que j'avois obtenue par le lavage du sable , dont j'avois exactement séparé tout le sel concret , distillées séparément à la cornue , m'ont donné chacune un phlegme acide , & il est resté une masse saline fondue, parce que j'ai donné un très-grand feu ; cette masse saline étoit acide au goût , elle a rougi le syrop de violettes , a fait effervescence avec les alkalis , &c. En un mot , c'est un tartre vitriolé avec excès d'acide.

Ces expériences , comme on le voit , sont bien différentes de celles de M. Baumé ; elles démontrent à la vérité un commencement de décomposition , puisque j'ai eu un peu de phlegme acide ; & je ne doute point qu'en continuant à faire tomber en *deliquium* & à dessécher alternativement ce sel , on ne parvînt à le décompenser tout-à-fait ; mais cela même prouve que la combinaison étoit plus forte qu'on ne l'auroit imaginée d'abord. J'ai cherché long-tems à découvrir quelle pouvoit être la raison de la différence des résultats que nous avons obtenus dans nos expériences. Comme M. Baumé ne s'est expliqué nulle part sur la manière

dont il a fait son tartre vitriolé, & que par la façon dont il l'envisage il y a tout lieu de présumer qu'il le fait par la crySTALLISATION, j'ai cru être fondé à soupçonner que la substance sur laquelle il a fait ses expériences n'étoit pas le tartre vitriolé avec excès d'acide de M. Rouelle. Je suis d'autant plus porté à m'arrêter à cette idée, qu'il paroît que l'acide qui baigne les cristaux de son sel, s'en sépare en très-peu de tems : car il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait laissé trois ou quatre mois en expérience ; tems qui eût cependant été nécessaire pour opérer la décomposition totale du sel de M. Rouelle, telle qu'il prétend l'avoir obtenue, puisque deux mois donnent à peine un commencement de décomposition, lors même que ce sel est dans l'état le plus favorable ; c'est-à-dire, lorsqu'il attire le plus puissamment l'humidité de l'air.

Je ne m'amuserai point à examiner toutes les propositions étrangères à son sujet, que M. Baumé a insérées dans ce premier Mémoire, ni à relever-tous les reproches mal fondés qu'il m'a faits : cela me meneroit trop loin ; mais je ne puis me dispenser de discuter ce qu'il a dit sur l'eau de la dissolution & de la crySTALLISATION des sels : l'idée qu'il en donne, bien loin de jeter quelque jour sur le phénomène de la crySTALLISATION n'est propre qu'à l'obscurcir & à l'embrouiller ;

je vais rapporter, ses propres paroles pour qu'il ne m'accuse pas de mal présenter ses idées.

» L'eau qui se trouve dans chacun des  
 » crystaux d'un sel, est, par rapport à ce sel,  
 » dans trois états différens. La premiere eau  
 » est l'eau principe du sel qui en fait partie,  
 » en tant que matiere saline, qui y reste,  
 » même après la calcination & la fusion long-  
 » tems continuées, & qu'on ne pourroit  
 » lui enlever sans le décomposer & sans dé-  
 » truire sa nature. La seconde est l'eau de  
 » la crySTALLISATION, sans laquelle le sel n'au-  
 » roit point d'apparence crySTALLINE, n'au-  
 » roit point sa transparence ; sa forme régu-  
 » guliere, & seroit farineux. Cette eau est  
 » absolument pure, & ne peut être séparée,  
 » sans altérer la nature & la figure du crys-  
 » tal ; mais on peut l'enlever, sans détruire  
 » la nature du sel. La troisieme eau est cette  
 » portion d'eau de dissolution, qui mouille  
 » les crystaux & se trouve interposée &  
 » renfermée entre leurs lames ou couches  
 » salines ; mais cette troisieme liqueur est  
 » étrangere aux crystaux & à la nature des  
 » sels : elle n'en fait point partie, elle en  
 » peut être séparée par succion & par im-  
 » bibition, sans rien changer de la figure  
 » des crystaux & de la nature des sels. Il  
 » est certain, par toutes mes expériences, que  
 » cette troisieme eau est la même que celle

» de la dissolution, dont elle faisoit partie ;  
 » c'est-à-dire, qu'elle est chargée de ce  
 » qu'on appelle eau-mere, & de l'acide ou  
 » de l'alkali libres & surabondans, & cela,  
 » dans la même proportion que l'eau de  
 » la dissolution puisqu'elle est la même (a).

Je remarquerai d'abord que c'est assez inutilement, qu'à propos de la crySTALLISATION, M. Baumé parle de l'eau qui entre comme élément dans la mixtion des principes qui composent les sels : la façon dont il s'annonce peut même donner une fausse idée de la mixtion des sels neutres, en faisant imaginer que cette eau est un des principes immédiats de leur composition. Quant à la définition qu'il donne de l'eau de la crySTALLISATION, elle n'ajoute rien à ce que les chymistes, & sur-tout M. Rouelle, en avoient dit avant lui : il n'en est pas de même de ce qu'il avance au sujet de l'eau de la dissolution, il paroît que ses idées sur cette matière sont très-embrouillées. Pour faire sentir ce qu'elles ont de peu exact, il est nécessaire que je rappelle M. Baumé aux principes dont il s'écarte, & que je définisse ce qu'on entend par crySTALLISATION.

*C'est, selon Junker (b), une coagulation dans laquelle les sels dissous dans l'eau*

(a) Journal de Février, pag. 128.

(b) *Conspect. chym. tab. xxv*, pag. 547 du premier vol. édition de 1744.

*après que l'eau surabondante a été dissipée, se réunissent en molécules plus ou moins grandes, d'une figure déterminée, auxquelles on a donné le nom de cristaux, à raison d'une certaine ressemblance, & de la manière dont elles se forment. Il ajoute immédiatement après : Il faut distinguer la configuration que les sels prennent par le mouvement libre de l'eau, de celle qu'ils reçoivent de la part du vaisseau, dans lequel on les dessèche, à force de feu.*

Il résulte de cette définition, que dans la cristallisation, les sels prennent une figure déterminée ; or cette figure est plus ou moins parfaite, selon que les sels sont plus ou moins purs ; aussi tous les chymistes recommandent-ils, lorsqu'on veut avoir de beaux cristaux bien caractérisés, de prendre les sels les plus purs. Il est bien vrai que lorsqu'un sel est sali par quelque matière étrangère, on peut, en évaporant l'eau qui le tient en dissolution, le faire cristalliser ; mais ces cristaux sont mal formés & souvent d'une figure très-différente de ce qu'ils doivent être. Dans ce cas, il y a entre les lames de ces cristaux des matières hétérogènes, qui s'en séparent en partie, lorsqu'on les fait égoutter ; mais on ne parvient jamais à les en dépouiller entièrement, que par des dissolutions & des cristallisations répétées, &

en ayant soin de ne prendre que les premiers crystaux qui se forment à chaque fois dans la liqueur. C'est sur ces crystaux redissous & mis de nouveau à crystalliser, que le chymiste doit faire ses expériences, lorsqu'il veut décrire les phénomènes de la crystallisation : alors il ne trouvera plus entre les lames des nouveaux crystaux qu'il obtiendra aucune liqueur hétérogène ; ce ne sera que l'eau aussi pure que celle qui s'est unie aux molécules du sel pour former ces lames, & cette eau même s'en sépare, sans qu'il soit nécessaire de faire égoutter les crystaux sur du papier ou sur du sable ; il suffit d'incliner le vaisseau qui les contient. J'en appelle à tous ceux qui sont dans l'habitude de faire des sels. L'eau de la dissolution, telle que M. Baumé la conçoit, bien loin de concourir à la crystallisation des sels, y met plutôt obstacle, comme on l'observe évidemment dans la crystallisation des vitriols, qui est d'autant plus imparfaite, qu'ils sont plus chargés d'eau-mère, tandis qu'on n'en trouve aucun vestige dans les crystaux qu'on obtient, lorsqu'on crystallise du vitriol bien purifié.

Il est tems que je passe au second Mémoire de M. Baumé ; comme il convient qu'il s'est trompé sur la nature du tartre stibié, qu'il le reconnoît aujourd'hui pour



un sel neutre qui, bien loin de tomber en *deliquium*, tombe en efflorescence, & que par conséquent il avoue que le procédé de M. Rouelle, est préférable au sien, je n'aurois rien à ajoûter à ce que j'ai dit sur ce sujet dans ma Lettre, si M. Baumé, en confessant son erreur, n'avoit pas tâché de la rejeter sur M. Rouelle, & ne m'eût pas reproché des omissions que je n'ai faites, que parce que les choses qui en sont l'objet, n'étoient pas de mon sujet.

*J'ai reconnu*, dit-il (a), *que mon erreur venoit de ce que j'avois fait cette combinaison dans des marmites de fer, comme je l'avois toujours vu faire à M. Rouelle, au jardin du Roi.* Je n'ai qu'un mot à répondre, pour convaincre M. Baumé, que cette erreur lui appartient en propre, puisque M. Rouelle n'a fait cette combinaison au jardin du Roi, qu'une seule fois, c'est-à-dire, l'année qu'il y fut nommé démonstrateur. M. Bourdelin, qui succéda l'année suivante, à feu M. Lemery, dans la place de professeur, n'en a jamais parlé dans ses leçons. Mais quand il seroit vrai qu'il auroit vu faire cette opération à M. Rouelle, dans des marmites de fer, comme il le fait presque toujours, on pourroit lui reprocher

(a) Journal d'Avril 1761, pag. 326.

de n'avoir pris de son procédé, que ce qu'il pouvoit avoir de défectueux ; car ce sçavant chymiste n'a jamais employé de longues ébullitions dans cette espece de vaisseaux ; d'ailleurs il a toujours fait évaporer ses dissolutions au bain-marie, dans des terrines de grès ; aussi ne lui est-il jamais arrivé de décomposer son tartre stibié. En effet le procédé répété depuis peu sur deux livres de matiere, c'est-à-dire, une livre de crème de tartre, & autant de verre d'antimoine, nous a donné, en quatre crySTALLISATIONS, une livre sept onces de tartre stibié ; l'eau-mere n'a pesé que quatre onces ; le verre d'antimoine & le soufre doré, restés sur les filtres, pesoient quatre onces deux gros, c'est-à-dire, que ce procédé a donné exactement les mêmes résultats, que lorsqu'on le fait dans les vaisseaux d'argent ; mais on a eu la précaution d'évaporer la dissolution au bain-marie, & dans des terrines de grès, comme M. Rouelle l'a toujours pratiqué. Ce n'est donc qu'à lui-même que M. Baumé doit s'en prendre, s'il a eu un sel déliquescant *formé*, comme il s'exprime lui-même, *du fer de la marmite & du tartre* (a). Mais ce que je ne puis pas concevoir, c'est qu'il ait osé avancer, dans son premier Mémoire,

(a) Journal d'Avril, pag. 327.

qu'ayant exposé à la fonte une partie de ce sel déliquescent, desséché, avec addition de flux noir & de poix-résine, il en a retiré, à très-peu de chose près, la quantité de régule qu'elle devoit en fournir (a). Qu'est donc devenu le fer de la marmite ? Il paroît qu'il a disparu sous la plume de M. Baumé.

Il ne m'est pas moins difficile de concilier la date qu'il donne à ses expériences (b), avec l'application qu'il y fait de sa brillante théorie des égouttemens ; car il a dit expressément *qu'il avoit fait égoutter ses cristaux sur du papier gris, & qu'il les avoit dépouillés, par ce moyen, de l'eau de la dissolution qui les coloroit* (c). Auroit-il été assez indifférent sur la gloire qui pouvoit lui en revenir, ou assez peu zélé pour le bien public, pour se réserver pendant long-tems une découverte aussi importante ? C'est ce que je n'imaginerai jamais.

Forcé d'adopter le procédé de M. Rouelle, M. Baumé qui se croit prédestiné sans doute pour rectifier tout ce que fait ce chymiste, a dû y ajoûter quelque chose du sien ; en conséquence il prescrit d'employer le verre d'antimoine porphyrisé, au lieu de se con-

(a) Journal d'Octobre 1760, pag. 344.

(b) Journal d'Avril, L. C.

(c) Journal d'Octobre, pag. 343.

tenter de le réduire en poudre, & de le passer au tamis, comme le prescrivait M. Rouelle. « J'ai remarqué, dit-il, qu'à ébullition égale d'un instant, comme M. Rouelle le recommande, il se dissolvait une moindre quantité de verre d'antimoine, lorsqu'il étoit en poudre passée au tamis de crin ordinaire, que lorsque ce même verre d'antimoine a été auparavant réduit en poudre impalpable sur le porphyre; & cette différence a été environ d'un cinquième, sur deux livres de chacune des matières de verre d'antimoine & de crème de tartre (a). » Mais lorsqu'il vient à donner le résultat de ses procédés, il convient qu'il n'a dissous sur cette quantité de matière, que deux gros de verre d'antimoine, de plus que M. Rouelle (b); & c'est à cette petite quantité qu'il réduit le cinquième qu'il avoit annoncé quelques pages plus haut. J'avoue que je ne comprends pas ce calcul. Il aura sans doute la bonté de nous l'éclaircir lui-même.

Quant aux omissions qu'il me reproche, je me contenterai de lui répondre que n'ayant pas fait un Traité exprès sur le tartre stibié, je n'ai voulu ni dû rapporter

(a) Journal d'Avril, pag. 328.

(b) *Ibid.* pag. 332.

que les circonstances essentielles du procédé, ce à quoi j'ai réussi, de son aveu; ainsi je n'examinerai pas ses nombreuses expériences. Je dois cependant convenir qu'il a raison, lorsqu'il avance que les longues ébullitions ne décomposent pas ce sel; mais il suffit qu'elles soient inutiles pour les proscrire.

Je finis, en donnant à M. Baumé l'éclaircissement qu'il me demande, sur l'endroit où Glauber paroît avoir vu le soufre doré, qui se manifeste dans la dissolution du verre d'antimoine, par la crème de tartre. C'est dans ses *fourneaux philosophiques*, p. 98 de la seconde partie, édition latine d'Amsterdam 1651, in-8°, où il l'appelle *superfluitas antimoniæ*. J'aurois pu ajouter que Zwelfer, dans le *Mantissa spagirica*, qu'il a mis à la suite de sa pharmacopée royale, édition de Nuremberg, de 1693, pag. 514, prescrit d'ajouter du soufre à la chaux d'antimoine, pour la fondre & la convertir en verre, & que Stahl dit expressément dans son Traité du soufre, que le soufre commun qui est combiné avec l'antimoine, s'étend & se répand dans le verre d'antimoine, qui est plus ou moins clair, à proportion que le soufre en a été plus ou moins dégagé.

Quant aux auteurs qui ont donné le pro-

cédé de l'æther , qu'il tâche de partager avec M. Hellot, je le renverrai à la Dissertation de M. Pott. J'ajouterais qu'il me paroît singulier que , voulant réclamer ce procédé pour M. Hellot, qui ne l'en a vraisemblablement pas chargé, il n'ait pas eu l'attention de consulter le Dictionnaire encyclopédique, que je lui avois indiqué : il y auroit vu que M. Venelle dit expressément que ce sçavant chymiste lui communiqua ce procédé en 1752, & que c'étoit par lui qu'il s'étoit répandu parmi les artistes ; ce qui n'est pas exact, s'il est vrai que M. Hellot l'ait donné lui-même à l'académie en 1745, comme l'assure M. Baumé.

Je crains bien, Monsieur, d'avoir abusé de votre complaisance, par la longueur des discussions où j'ai été obligé d'entrer ; mais comme je me flate d'avoir mis les deux questions agitées entre M. Baumé & moi, dans un point de vue assez clair, pour que les lecteurs les moins éclairés soient en état de les décider, je crois devoir quitter la plume. M. Baumé fera le maître de rentrer dans la carrière, s'il le juge à propos. J'espère qu'il me dispensera de l'y suivre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## OBSERVATION

## D'HISTOIRE NATURELLE,

*Par M. MOUBLET, bachelier en médecine  
de la faculté de Paris, & docteur de  
l'université de Montpellier, à Tarascon  
en Provence.*

L'esprit humain est l'œil du monde ; sa vue perce dans l'intérieur de tous les corps , la nature entière est l'objet de ses contemplations & de ses recherches ; & il en pénétreroit les opérations les plus subtiles , si nous connoissions tous les agens qui y concourent ; mais la principale partie de son mécanisme nous est cachée , parce que nous ne sommes affectés que par une matière morte , qui enveloppe & nous dérobe cette chaîne de ressorts primitifs & imperceptibles , qui vivifient la substance de tous les êtres.

Leur existence & leur action sont encore pour nous un secret , & non pas une énigme que nous devons nous presser d'expliquer. La vraie science , pour le découvrir , est la voie sûre de l'observation. Peut-être qu'à force de battre les sentiers de la nature , nous nous trouverons au centre de son mécanisme. Ne craignons donc point de multiplier les expériences sur un sujet si important

& si difficile ; séparées les unes des autres ; elles réfléchissent à peine quelques foibles lueurs ; plus elles sont rassemblées & mises en ordre , plus elles forment un plus grand faisceau de lumière qui éclaire nos pas dans le chemin de la vérité. Si cette observation n'est pas capable d'inspirer des vues nouvelles aux naturalistes judicieux qui ont approfondi cette matière , elle suggérera du moins des réflexions toujours utiles à ceux qui la soumettront aux opinions reçues.

Il arriva dans l'hôpital de cette ville , les derniers jours du mois de Septembre dernier , un soldat du régiment de Bourgogne , âgé d'environ vingt-six à vingt-huit ans , & atteint d'une phthisie pulmonaire , ulcéreuse , si désespérée , que le dernier degré d'intensité étoit imminent. Il sembloit même que le malade ne traîneroit pas long-tems une vie languissante : l'état de consomption & de suppuration , confirmé par le pouls fort accéléré , les frissons irréguliers , les chaleurs âcres & brûlantes , les sueurs nocturnes , les redoublemens violens qu'il éprouvoit , par les crachats abondans noyés presque toujours dans une quantité de sang , qui exhaloient une odeur fétide , démonstroient assez combien la masse du sang étoit appauvrie & inficiée ; cette fonte précipitée des tubercules pulmonaires , la toux , la dyspnée , la difficulté excessive de respirer ,



la flaccidité des chairs, & là douleur pongitive du côté, auroient dû même hâter le dépérissement du corps ; cependant, soit la vigueur du tempérament, la bonne constitution des autres viscères, la nature de l'humeur qui suppuroit, moins âcre & moins corrosive, ou soit que les remèdes indiqués pussent, pendant un tems, en retarder les progrès, ces funestes symptômes le minèrent fort lentement, quoiqu'ils sévissent avec vigueur : l'appétit se soutint également, & sembla même redoubler, à mesure que la fièvre hectique devint plus destructive, & que le marasme empira. Après avoir ainsi résisté jusqu'au mois de Décembre, les forces s'épuisèrent, le principe de vie s'éteignit insensiblement, la couleur du visage changea en une face cadavéreuse ; une diarrhée colliquative, telle qu'elle a coutume de terminer ces maladies, qui auparavant cessoit & revenoit par intervalles, ne le quitta plus : elle persista violemment pendant un mois consécutif, & l'abbatit entièrement.

II. Le malade ; d'autant plus soigneux d'observer les moindres circonstances de son mal, que sa vie étoit plus près de son terme, m'avertit, dans ce dernier tems, qu'à chaque fois que ses déjections avoient coulé, il retiroit du fondement des petits vers, que sa vue affoiblie avoit beaucoup de peine de

fixer. Comme la diarrhée le pressoit presque sans relâche, j'eus souvent occasion de les vérifier, d'autant mieux que le malade les rendit quelquefois ensuite à pelotons.

Je l'ai vu introduire ses doigts dans l'an<sup>us</sup>, & retirer une foule de ces vermiseaux, que j'ai apperçu en partie à l'œil nud. Ils étoient d'une couleur blanche; les plus gros avoient une ligne de long, la tête se terminoit en une pointe fort aiguë; la dimension du reste du corps diminuoit insensiblement; il imitoit assez une figure pyramidale ou conique, dont l'extrémité seroit tronquée; leur mouvement étoit ondulatoire, semblable à celui d'un poisson qui bat sur ses flancs. En les examinant s'agiter ainsi, je me représentois le *punctum saliens* d'Harvée: leur action se ralentissoit peu-à-peu; elle duroit environ deux minutes: réduits à sec, ou lorsque la liqueur dans laquelle je les déposois, venoit à se refroidir, ils demeuroient immobiles & sans vie.

Regardés au microscope, ils paroissoient d'un blanc de lait; leur surface étoit lisse & polie: on n'y remarquoit ni barbillons, ni stigmates; leur substance légèrement diaphane, sembloit un gluten ou un assemblage de filamens mucilagineux; leur circonférence étoit effilée & taillante: je n'ai apperçu aucune issue, aucune ouverture à l'extérieur; j'ai seulement distingué latéralement

sur la tête, un point noir, qu'on peut considérer comme un œil : je ne les ai jamais vu remper ni jouer d'aucun mouvement péristaltique ni vermiculaire : ils s'élançoient tous à l'instar des poissons.

Je suis persuadé que je n'ai découvert que les plus appatens ; & puisque ceux-là étoient en si grand nombre, il doit y en avoir eu une infinité d'imperceptibles ; mais leur multitude si prodigieuse ne servira-t-elle qu'à nous étonner, sans nous instruire davantage ? La nature a-t-elle répandu sur leur formation, les ténèbres de leur origine ? En multipliant si fort les effets, devoit-elle rendre la cause si obscure ?

Les anciens, en réfléchissant sur un pareil phénomène, auroient bientôt résout toutes les difficultés ; ils auroient cru que ces vers avoient été engendrés par l'altération & la putridité des suc dans lesquels ils étoient confondus ; mais en ne voulant point admettre cette faculté génératrice, seroit-il plus plausible de penser qu'ils sont produits par des animalcules aériens, introduits dans le corps du malade, avec l'air qu'il a respiré, ou par les œufs prolifiques des insectes déposés dans les alimens qu'il a pris, qui ont éclos en lui, dès qu'ils y ont rencontré des suc hétérogènes, d'une dépravation & d'une chaleur à leur fournir une matrice analogue pour les seconder ; qu'ils s'y sont

développés & multipliés, y ont cru & vécu tant qu'ils y ont trouvé leur pâture.

Pourquoi, toutes choses restant égales, en vouloir prétendre le résultat différent ? Le malade, jusqu'au mois de Décembre, n'a rien reconnu de pareil en lui. Il a continué de respirer le même air, & de prendre sa nourriture ordinaire, seulement avec plus de voracité & d'abondance, qu'il n'auroit peut-être fait en état de santé. Le seul changement arrivé, digne d'attention, c'est la foiblesse, l'emmaigrissement, l'intempérie colliquative du corps, parvenue à son comble, de sorte qu'il n'y avoit plus qu'une très-petite partie des molécules alimentaires, qui se convertît en sa substance ; que l'excédent devoit être très-considérable ; & il le devenoit d'autant plus, qu'il croissoit tous les jours, en raison composée de la quantité augmentée des alimens, & de la diminution de ceux qui servoient à l'entretien de la vie.

Ces particules nutritives surabondantes, devenues inutiles au corps, ont-elles dû y croupir & périr ? Sont-elles comme des grains semés dans un terrain stérile, condamnés à perdre toute leur fertilité ? Ces grains peuvent être ensevelis dans le sein de la terre, sans en recevoir aucune fécondation ; mais le bol alimentaire, après son intusception dans le corps, est digéré &

élaboré ; les molécules nutritives sont affinées & épurées par l'énergie des viscères & par la force systaltique des vaisseaux ; elles se séparent & se dégagent de la matière féculente qui les embarrasse ; elles acquièrent les qualités virtuelles, nécessaires pour la reproduction animale, à laquelle la nature les destine ; elles deviennent enfin des molécules organiques, propres à réparer & à refaire des parties organisées, affaiblies & affoiblies, & confondent leur substance, leur action & leur vie avec les leurs.

En suivant les conséquences qui émanent de ces principes, n'est-il pas vraisemblable de conclure qu'elles agissent avec la même régularité, qu'elles suivent le même penchant, que leur essence n'est ni changée ni altérée ; qu'elles soient employées, soit à renouveler des êtres déjà existans, soit à former des corps nouveaux, & qu'il est fort indifférent, qu'entraînées par le torrent de la circulation, & dirigées par une force supérieure & motrice, elles soient contraintes de s'allier avec des molécules similaires, qui leur sont antérieures, & de consolider & révivifier le viscère qu'elles composent, ou que libres & rendues à elles-mêmes, elles concourent à une génération spontanée particulière ?

Leurs opérations s'exécutent de l'une & de l'autre manière, selon les mêmes loix ;

& l'alternative doit être inévitable, si la première étant empêchée, les circonstances favorisent l'autre. En effet, lorsque le mécanisme de la nutrition est vicié, ou lorsqu'un obstacle puissant fait dévier les molécules nutritives de leurs propres vaisseaux, & refluer dans un émonctoire du corps où elles s'arrêtent & s'accumulent, il faut, comme par une harmonie préétablie, ou par les nœuds de leur affinité ou de leur attraction simultanée & réciproque, qu'elles tendent à se réunir, à s'affimiler, à s'articuler mutuellement, suivant l'homogénéité qui régné entr'elles, & la qualité du moule intérieur qui les fixe & qui les comprend; leur développement s'accomplit, si l'assemblage des mêmes causes subsiste: par une juxtaposition exacte, elles se pénètrent & s'identifient; de leur mouvement confondu, il se forme une sphère d'activité qui les anime, les entraîne & les range dans l'ordre relatif qu'elles doivent garder; le foyer de cette sphère est un centre où leur organisation se rapporte, & d'où se transmet & circule le mouvement progressif qui leur est imprimé; & il résulte de ce mélange de particules organisées, une petite masse organisée elle-même, un être sensitif, agissant & vivant, à qui elles communiquent toutes leurs propriétés virtuelles, & qui peut varier à l'infini & être modifié différemment,

autant

autant de fois que leur arrangement & leur combinaison peuvent avoir de nuances différentes.

Ces idées physiques qui ont été développées par un sçavant naturaliste , avec une clarté lumineuse , & cette éloquence persuasive qui lui est particulière , semblent mériter quelques degrés d'assentiment , jusqu'à ce qu'une meilleure explication nous en prouve l'insuffisance. Elles paroissent expliquer avantageusement la proportion & le rapport de la multitude des animalcules qui font le sujet de cette observation , avec le dépérissement plus grand du malade , & la quantité plus excessive des molécules nutritives.

Ces mêmes faits extraordinaires se font peut-être présentés souvent à nos yeux , sans que nous les ayons apperçus ; & combien de phénomènes admirables se passent en nous , que nous n'avons pas même lieu de soupçonner ! La sublime économie de nos organes , la délicatesse de leur tissu , leur assemblage , leur correspondance & la justesse de leurs mouvemens , nous démontrent assez qu'ils exécutent les opérations les plus secrètes , les plus difficiles , les plus variées , les plus parfaites de l'univers. Le corps humain est le sanctuaire de la nature , & le centre de son mécanisme. Si la cause à laquelle nous avons imputé la génération spontanée de ces insectes , est

vraie, elle doit arriver dans toutes les maladies de même genre, & se renouveler même, toutes les fois que les molécules alimentaires organiques excéderont de beaucoup celles qui sont nécessaires pour l'entretien du corps; pourvu que les circonstances accessoires de l'une & de l'autre part pour leur fécondation, rendent leurs développemens sensibles; car il peut y avoir des cas où ces petits embryons réunis, nagent dans des sucs corrompueurs qui désunissent les liens de leur organisation, & anéantissent en eux tous les vestiges de leur formation.

» Il existe, dit M. de Buffon, ( Hist. nat. tome iij, pag. 449, *in-12*, ) « dans les » végétaux & les animaux, une substance » vivante qui leur est commune; c'est cette » substance vivante & organique, qui est » la matière nécessaire à la nutrition. L'animal se nourrit de l'animal ou du végétal, » comme le végétal peut aussi se nourrir de » l'animal ou du végétal décomposé: cette » substance nutritive, commune à l'un & à » l'autre, est toujours vivante, toujours » active, elle produit l'animal ou le végétal, lorsqu'elle trouve un moule intérieure, une matrice convenable & analogue à l'un & à l'autre; mais lorsque cette » substance active se trouve rassemblée en » grande abondance dans des endroits où



» elle peut s'unir, elle forme dans le corps  
 » animal d'autres animaux, tels que le tæ-  
 » nia, les ascarides, &c. ces especes d'ani-  
 » maux ne doivent pas leur existence à d'au-  
 » tres animaux de même espece qu'eux,  
 » leur génération ne se fait pas comme celle  
 » des autres animaux; on peut donc croire  
 » qu'ils sont produits par cette matiere orga-  
 » nique, lorsqu'elle est extravasée, ou lors-  
 » qu'elle n'est pas pompée par les vaisseaux  
 » qui servent à la nutrition du corps de l'ani-  
 » mal. Il est assez probable qu'alors cette  
 » substance productive, qui est toujours  
 » active, & qui tend à s'organiser, produit  
 » des vers & des petits corps organisés, de  
 » différente espece; suivant les différens  
 » lieux, les différentes matrices où elle se  
 » trouve rassemblée.

---

## DESCRIPTION

*D'un Accouchement laborieux, & de l'en-  
 fant extraordinaire qui l'a occasionné,  
 par M. LANDEUTTE, medecin du Roi,  
 dans ses hôpitaux militaires, employé  
 à Bitche, membre du collège royal des  
 medecins de Nancy.*

Une sage-femme de Nancy, qui y jouit  
 depuis près de cinquante ans, d'une bonne

réputation, vient de me mander qu'elle avoit accouché, au mois de Mai dernier, la femme d'un fourbisseur, demeurant à la Ville-  
vieille, près de l'ancien palais des ducs, d'un enfant parfaitement casqué, dont le modèle avoit été comme choisi par la mere, parmi les différentes statues qui ornent aujourd'hui, avec tant de goût, la magnifique place de la Carriere.

L'enfant présentoit d'abord les fesses. On ne tenta point de l'extraire dans cette situation. Il fut amené par les pieds; on ne se doutoit encore d'aucun accident. Ce ne fut qu'au moment où l'on croyoit l'enfant au monde, qu'on le sentit tout-à-coup arrêté puissamment vers le haut de la tête, de sorte qu'il fallut toute l'adresse possible, & une heure & un quart d'un travail très-pénible, pour parvenir à le dégager, & à lui procurer la lumière: le travail fut si critique, qu'on eut la sage précaution de baptiser l'enfant sur un pied: il survécut à peine. Par l'événement, la sage-femme se félicita d'avoir pris le parti d'amener cet enfant par les pieds: l'accouchement, dans ce cas-ci, eût été impossible par les fesses; l'enfant plié en deux, auroit inmanquablement rendu les difficultés insurmontables.

Cet enfant étoit du sexe féminin. Il est venu au monde après terme; car la mere prétendoit être grosse de dix mois. Ne

falloit-il point ce dixieme mois , pour achever cet ouvrage augmenté ? On ſçait que le vrai terme de l'accouchement eſt le moment de la perfection ; ( ſi j'oſe ici me ſervir de cette expreſſion : ) tout monſtre , par excès , de parties ordinaires ou extraordinaires , me paroît , dans le cas de paſſer le terme de neuf mois. Il eſt également naturel de croire qu'un monſtre par défaut , à qui il manque quelque partie un peu conſidérable , doit naître avant le terme ordinaire , ſans que la couche ſoit pour cela prématurée.

Outre cet enfant merveilleux , la mere étoit auſſi incommodée d'une hydropiſie de matrice. ( On n'a guères vu naître de monſtre , ſans que la groſſeſſe & l'accouchement n'ayent été accompagnés de grandes incommodités , de maladies & de difficultés ; ce qui prouve qu'il en coûte infiniment à la nature pour ſortir de l'ordre , & que ſon écart ne ſe fait pas ſans un ſenſible dérangement. ) Ne ſeroit-on pas tenté de croire que l'accouchement auroit été encore plus difficile , ſans cette hydropiſie , puisqu'elle a dû , par le relâchement des fibres muſculaires de l'*uterus* , qu'elle occaſionne , faciliter la dilatation de ſon oriſce interne ? N'eſt-on pas auſſi dans le cas de penſer que , ſans elle , le col de la matrice auroit infini-

ment plus souffert dans ce long travail, & qu'en conséquence d'une plus grande irritabilité, les passages se feroient gonflés, rétrécis, & auroient multiplié les obstacles à l'accouchement ? Pour moi, j'imagine que le relâchement des fibres de l'*uterus* l'auroit, au contraire, empêché de travailler efficacement à sa propre délivrance, dans un cas moins difficile, & que dans celui-ci, la vigueur ou la force des ressorts ne pouvoit rien, puisque les os du bassin avoient sûrement formé les grandes résistances, & que c'étoit-là où s'étoit comme accrochée cette tête extraordinaire, qui n'avoit acquis son volume surnaturel, que par le casque qui la coëffoit. En voici la description.

Il étoit blanc, solide & de la plus grande dureté, représentant un véritable casque pour la forme, ayant un cimier fort allongé, descendant très-bas sur le dos, séparé comme en deux feuillets, vers son milieu, d'où partoît une sorte de plumet qui le surmontoit; ce casque étoit parfaitement distinct de la tête, & l'on remarquoit très-bien, par-dessous, le visage délicat de la petite amazone.

Ce phénomène offre une très-ample matière à raisonnemens : une grande partie des physiciens rejettera sûrement tout sentiment qui admettra le pouvoir de l'imagi-

nation d'une mere. Vaut-il mieux imputer au hazard ou à la bisarrie de la nature seule, la formation de tout enfant extraordinaire, que de croire qu'une femme peut quelquefois contribuer à imprimer à sa progéniture telle ou telle ressemblance, par la force d'une imagination préoccupée, flatée ou effrayée ? Il n'y a pas de ville, peut-être de hameau, qui n'en veuille offrir son exemple. . . .

Il n'est pas dans l'ordre de voir venir au monde des êtres, avec des parties étrangères à l'humanité, & qui soient simplement d'ornement, comme est le casque de l'enfant dont je parle. Les monstres, par excès, ne sont ordinairement tels, que parce que la nature leur a prodigué des parties superflues, qui constituent difformité ; par exemple, deux gémeaux adhérens l'un à l'autre, des enfans à deux têtes ou à deux corps, &c. un doigt de trop, fait même une monstruosité. Rien de plus impossible que de rendre raison parfaitement satisfaisante de ces seuls événemens-ci ; ceux qui ont essayé de le faire, étoient des partisans du système des œufs : ils prétendoient qu'ils provenoient de la confusion ou de la destruction de certaines parties de deux œufs réunis dans le corps de la matrice ou dans les trompes de Fal-

lope, qui, propres à être fécondés, s'y étoient présentés au développement. Si l'on n'a pu donner sur ces matieres, que des raisonnemens hypothétiques & problématiques, encore fort obscurs, à quoi attribuera-t-on la formation du casque que je décris ? Cette partie, absolument inutile à la construction de l'homme, ne peut pas devoir sa naissance & son accroissement à la matiere uniquement destinée à l'embryon ? A quoi en sera-t-elle donc redevable ? Je le demande aux systématistes des œufs, à ceux des animaux spermatiques, aux partisans du développement, enfin à ceux qui attribuent notre être au concours égal des deux semences ? Le mystérieux rideau de la nature me paroît tiré la-dessus pour eux, comme pour moi. Ne pourroit-on pourtant pas croire, particulièrement dans un cas comme celui que je détaille, qu'une mere qui a une forte imagination, ( sur-tout quand elle aura été frappée par un objet existant & qui l'aura beaucoup intéressée, comme la femme de ce fourbisseur a pu l'être par cette statue de la Carriere de Nancy, ) peut déterminer la formation d'une partie étrangere à son enfant ? Parce qu'on ne comprend pas comment cela peut avoir lieu, en nierait-on la possibilité ? On objectera peut-être

que ce casque n'étoit qu'un vice de conformation de la tête. Je ne l'ai point vu ; mais la description qu'on m'en a fait , le dit très-distint , depuis le milieu du coronal ; cela a été bien reconnu par six personnes , qui ont été présentes à l'accouchement , & qui se sont récriées sur la ressemblance de la coëffure de l'enfant , avec celle de la statue.

---

## COURS DE PLANTES.

M. GAUTHIER, médecin du Roi & des universités de Paris & Montpellier , a ouvert son jardin , dans le mois dernier , pour le Cours de Plantes qui s'y fait depuis nombre d'années , avec beaucoup de facilité pour les commençans sur-tout , les plantes étant numérotées , pour éviter la confusion , les équivoques & les méprises. Le numero qui est à côté de chaque plante , le répète dans un Catalogue imprimé , qu'il donne à ceux qui s'inscrivent.

Il se propose de donner , quatre fois par semaine , l'explication des caractères , des propriétés & usages , non seulement des plantes de son jardin , mais encore des drogues étrangères , qu'il exposera & démontrera chacune séparément , & dont il expli-

quera tout ce qui peut donner des idées justes sur les caractères, propriétés & usages des produits du règne végétal.

Il commencera les premiers jours du mois de Juin, & continuera le reste de l'été, en son jardin, rue S. Jacques, vis-à-vis le monastere de la Visitation. Il a fait, pendant le mois de Mai, quelques préliminaires, dont il fera une récapitulation en faveur de ceux qui ne les auront pas entendus.

---

## L E T T R E

ADRESSÉE A M. VANDERMONDE.

MONSIEUR,

Votre Journal de Médecine a trop de célébrité, pour que j'entreprenne de vous parler des avantages que la société en tire. Je crois que ce sera y concourir, en vous fournissant des recettes faciles & spécifiques, pour détruire les maux les plus communs qui affligent l'humanité. Je vous envoie une recette d'un remede agréable à prendre, & peu dispendieux. Je serai flaté de vous le voir approuver & publier. Dieu veuille qu'il soulage ce sexe si digne de nos ménagemens & de nos égards !

J'ai l'honneur d'être, &c. **LE SOLITAIRE.**  
A Dieppe, &c.



*Remedes pour les Fleurs blanches* (Fluor albus,) *maladie trop commune des filles & des femmes.*

Faites cueillir, dans la saison, une livre de fleurs d'Ortie blanche (*Lamium album*;) )

Une once de fleur de Romarin (*Rosmarinus*;) )

Deux onces de fleur de Roses pâles & seches (*Rosæ pallidæ*;) )

Une demi-livre de graine d'Ortie grièche (*Urtica iners minor folio caulem ambiente*;) )

Une poignée de Plantin à basse tige, qui rempe contre terre (*Plantago major*;) )

Deux douzaines de Gland de chêne (*Glans quercina*;) )

Deux onces de racine de Bistorte (*Bistorta*;) )

Pillez le tout dans un mortier, & le mettez dans quatre pintes de bon vin blanc nouveau, avec un quarteron de bonne térébenthine de Venise; ensuite faites distiller au bain-marie ou à la cendre, jusqu'à sec: faites brûler & calciner le marc, pour en avoir le sel; incorporez-le dans la liqueur distillée, & faites-y dissoudre, avec les mains nettes, une bonne cuillerée d'extrait de suréau, par chaque pinte; ensuite passez à travers un linge, & remettez dans les bouteilles: joignez à chaque pinte, environ un

quarteron de sucre candi réduit en poudre.

Il se trouvera plus de quatre pintes de cette liqueur, & autant qu'il en faut pour guérir radicalement deux personnes.

Prenez un verre à vin de cette liqueur, tous les jours à jeun, jusqu'à la fin des deux bouteilles, & de l'excédent, (excepté pendant le tems des règles ; ) mangez peu & souvent des alimens faciles à digérer.

Après l'usage de cette liqueur, prenez, pendant huit jours, tous les matins à jeun, un demi-gros de bonne thériaque, dissous dans un demi-septier de lait prêt à bouillir.

Observez sur-tout de ne manger que de bons alimens, & d'éviter toutes les crudités & les indigestions ; car l'estomac a beaucoup de part à ce dérangement de nature.

---

### P R I X P R O P O S É.

La classe des Mathématiques de Prusse propose pour l'année 1762, *l'Explication de l'ouïe, relativement à la maniere dont la perception du son est produite, en vertu de la structure intérieure de l'oreille.* Quoique cette question regarde en grande partie l'anatomie, on demande que l'explication qui sera proposée, soit principalement analogue à celle que l'on donne de la vision dans l'opti-

que. Les pièces doivent être écrites d'une manière lisible, & adressées à M. Formey, secrétaire perpétuel de l'académie, à Berlin. Elles seront reçues jusqu'au premier Janvier 1762; après quoi, quelque raison de retardement que l'on puisse alléguer, on ne fera point admis au concours. Le jugement de l'académie sera déclaré dans l'assemblée publique du 31 Mai 1762.

---

## ANATOMIE ARTIFICIELLE.

Le Public est averti que l'on fera voir une anatomie artificielle sur un corps tronqué aux extrémités, avec le développement des viscères contenus dans les trois ventres. Voici les différences essentielles de cette pièce, d'avec celles de feu M. Desnoües, qu'on a vues autrefois à Paris.

1<sup>o</sup> Ce qui avoit été fait jusqu'ici en ce genre-là, ne présentoit que des blocs de cire, qui expriment mal les parties minces, & dont les reliefs & les couleurs faisoient le seul mérite. Le corps même étoit fait de cire, dont la surface extérieure se jaunit à la longue, & ne représente point du tout la peau : les viscères faits de cire sont sujets à se casser au plus petit accident, ou par l'effet de la grande sécheresse. Le corps que l'on

fera voir est recouvert d'une vraie peau, qui imite l'enveloppe extérieure & générale, & qui permet le transport de la pièce entière, facilement & sans danger.

2<sup>o</sup> On a copié les membranes naturelles, d'une manière à tromper les yeux des spectateurs; ce qui est singulièrement remarquable dans le péritoine, l'épiploon, la plèvre, &c.

3<sup>o</sup> Les viscères creux & membraneux, tels que l'estomac & les intestins, sont rendus artificiellement, avec la consistance, la souplesse & la légèreté des viscères naturels. L'on souffle l'estomac, & même les poumons.

4<sup>o</sup> Les proportions naturelles de toutes les parties, leur rapport entr'elles, leurs couleurs, leurs positions exactes; tout y est observé au point, que la nature est copiée dans la plus grande précision, & avec une vérité qui étonne. On espère que l'ouvrage qui la représente si bien, méritera les suffrages du public. Il a déjà obtenu ceux de la faculté de médecine, de l'académie royale des sciences, & de l'académie royale de chirurgie.

L'on verra cette Anatomie tous les jours, hors les fêtes & dimanches, depuis onze heures du matin jusqu'à une heure après midi, & depuis quatre heures du soir jusqu'à six, chez la Demoiselle B I H E R O N, qui

Y a exécutée, & qui demeure *sur la Vieille Estrapade, au coin de la rue des Poules.* Ceux qui feront curieux de voir un développement plus détaillé des viscères contenus dans chacun des trois ventres, & séparément, prendront des arrangemens particuliers.

Cette Anatomie a été exposée le mercredi 13 Mai 1761.

---

## A V I S

### *Sur le double Gorgeret.*

Il s'est glissé une faute dans la Description du double Gorgeret, inventé par M. Bromfeild, Journal de Janvier de cette année, page 71, ligne 4. On ne prend pas, pour faire l'opération, le manche A. B. figure 2, mais le manche F. Les deux phalanges du doigt index soutiennent la partie plate du même manche F, qui est d'acier, & les autres doigts servent à contenir le manche F, qui est de bois. Ceux qui voudront réussir à faire cette opération, observeront qu'il faut continuer l'incision de l'urètre jusqu'à la prostate, le plus près possible, & que sans cette attention, ils manqueront leur opération: M. Bromfeild a fait pratiquer un trou dans le gorgeret, au milieu, entre l'extrémité de la lame tranchante, & l'extrémité du gorgeret supérieur. L'urine passe par ce trou, quand l'instrument entre dans la vessie.

## A V I S

*Sur l'Inoculation.*

Dans notre Journal de Janvier dernier , nous rapportâmes en extrait le détail de quelques inoculations faites à Arles. Nous les attribuâmes pour lors , par inadvertence , à M. *Pomme* , fils , médecin de cette ville ; c'est M. *Nicolas* , chirurgien à Nîmes , qui en a eu le mérite , & qui doit en avoir la gloire. Nous venons d'apprendre que ce chirurgien zélé & instruit , en a fait beaucoup d'autres depuis , qui ont bien réussi. Il a même confirmé une remarque importante , qui est que le levain variolique agit beaucoup mieux , quand il est nouveau , que quand il est ancien , & qu'il communique plus promptement l'inoculation. Nous désirerions pouvoir détailler toutes les différentes opérations , dans lesquelles M. *Nicolas* a eu le bonheur de réussir ; mais la nature de ce Journal ne nous permet pas de le faire.



---

 AVIS IMPORTANT.

Le Public a vu dernièrement, avec la plus grande surprise, dans un écrit périodique nouveau, l'annonce suivante. *M. Liger, médecin à Clermont en Auvergne, ayant inoculé son propre fils, le fils est mort de la petite vérole, & le père est mort de chagrin.* Après des informations très-exactes & très-positives, faites sur les lieux, il a été avéré que *MM. Liger, pere & fils, sont morts, il y a quinze ans; que le fils n'avoit jamais été inoculé, & que personne n'a été inoculé jusqu'à présent dans la ville de Clermont.*

On ignore quel est l'auteur de ce bruit indiscret; on ne veut pas même s'en informer; on en accuse un homme très-illustre, & un très-grand & très-sçavant médecin, qui n'en est pas capable. Si tous les médecins ne sont pas persuadés des bons effets de l'inoculation, ils sont tous intéressés au salut du genre humain, & par conséquent bien éloignés d'être les auteurs, ou les fauteurs de pareilles faussetés. On sçait que ces sortes de discours naissent ordinairement dans l'obscurité, qu'ils ne sont soutenus que par le mensonge, qu'ils sont répandus par l'impudence, & adoptés & reçus par la stupidité.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

*Theory and practice of surgical pharmacy, &c.* c'est-à-dire , pharmacie chirurgicale , théorique & pratique. A Londres , chez *Nourse*. L'auteur anonyme de ce bon ouvrage a déjà publié les *Institutions de chymie expérimentale* , qui ont été généralement goûtées. Ce nouvel ouvrage est uniquement destiné à l'usage des chirurgiens. C'est une pharmacopée particulière , qu'il leur présente où ils pourront puiser la connoissance de ce dont ils ont le plus communément besoin. Il seroit à souhaiter que quelques personnes , amies de l'humanité , entreprissent la traduction de cet ouvrage.

*Institutions of health.* A Londres , chez *Beckers*. Ce sont ici des préceptes pour la santé. L'auteur qui n'est apparemment pas médecin de profession , en appelle au bon sens ou à la raison de ses lecteurs , pour justifier ou adopter ses préceptes. Cet ouvrage contient beaucoup de règles convenables à la santé. L'auteur , à force de scrupules , devient quelquefois minutieux , & s'étend sur des attentions qui sont plutôt superstitieuses , que salutaires.

*Præclarissimo viro abbati Noletto, &c. J. Maria de Turre* , S. P. Cette brochure qui est dédiée à M. l'abbé Nollet , maître de physique des Enfans de France , contient de nouvelles expériences sur le sang. M. de Turre prouve par des expériences ingénieuses , que le sang contient une infinité de vésicules membrancuses , qui étant seules , forment de petits anneaux , & qui réunis , en produisent de plus grands , de figure différente dans l'homme , & ovales dans les animaux.





## OBSERVATIONS

## MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	5	8	7	28	6	0	N-E. fort.	B. de nuag.
2	5	11	7		7		N. idem.	Peu de nuag.
3	5	10	8		5		Idem.	B. de nuag.
4	6	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
5	5	12	7		2	0	E. idem.	Serein.
6	7	13	10	27	9		S-E. au	B. de nuag.
							S. méd.	pet. pl. le s.
7	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	9		8		S. méd.	Id. Pet. pl. tout le mat.
8	7	10 $\frac{1}{2}$	9		6		Idem.	Idem.
9	8	9	4		10		Idem.	Couv. pl. idem.
10	4	8	7	28	0		N O. id.	B. de nuag.
11	5	10	6 $\frac{1}{2}$		2		Idem.	Idem.
12	5	10	8	27	11		S-E. fort.	Id. Pet. pl. le soir.
13	7	9	7	28	1	$\frac{1}{2}$	S. au O.	Idem.
	4	10					idem.	
14	7	10	6		5	0	O. méd.	B. de nuag.
15	6	14	10 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
16	10	12 $\frac{1}{2}$	10		3	0	Idem.	Id. Pet. pl. par intervall. le matin.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
17	10	14 $\frac{1}{2}$	10	28	1		O. méd.	B. de nuag.
18	10	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$		0		E. méd.	Peu de nuag.
19	11	18	13 $\frac{1}{2}$	27	10		S-E. au S-O. fort.	<i>Id.</i> Petite pl. le soir & la nuit.
20	11 $\frac{1}{2}$	15	10				O. méd.	B. de nuag. petite pl. à 7 h. du soir.
21	10	14	11	28	0		S-E. au O. méd.	<i>Id.</i> Petite pluie par in- terv. tout le jour.
22	8	11	8		3		S. méd.	Couv. pet. pl. par in- terv. le mat.
23	6	10	5 $\frac{1}{2}$		5	$\frac{1}{2}$	E. méd.	Couv. le jour, ferein au soleil cou- ché.
24	5	9 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$		6	0	N. fort.	B. de nuag. quelq. goutt. de pl. à 5 h. du soir.
25	2	11	6		5		N-E. <i>id.</i>	Peu de nuag- ges.
26	2	10	6		3		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
27	4	13	8		0		<i>Id.</i> méd.	<i>Idem.</i>
28	4 $\frac{1}{2}$	11	6		1		<i>Idem.</i>	B. de nuag- ges.
29	6	10	6		2		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
30	6	12	9		1		S-O. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>

## MÉTÉOROLOGIQUES. 565

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 18 deg. au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus de ce même point : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 lignes ; la différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé

4 fois du N.
6 fois du N-E.
3 fois de l'E.
4 fois du S-E.
5 fois du S.
2 fois du S-O.
7 fois O.
2 fois du N-O.

Il y a eu

1 jour de tems serein.
26 jours de nuages.
3 jours de couvert.
12 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse ; pendant tout le mois.



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1761, par*  
*M. VANDERMONDE.*

Il a régné, pendant ce mois, des fièvres de toute espèce, continues & intermittentes; les unes se déclaroient par des frissons irréguliers, des éblouissemens, des nausées, & quelquefois par un dévoïement séreux ou bilieux; cette espèce qui étoit continue, étoit souvent suivie de redoublemens, avec engorgement dans quelques parties, sur-tout à la poitrine: les saignées y produisoient de bons effets, ainsi que les émétiques & les purgatifs répétés, & précédés de boissons convenables; les autres, qui étoient également de la nature des continues, ne se manifestoient qu'après un ou plusieurs accès de fièvre tierce; celles-ci étoient plus opiniâtres & plus dangereuses; elles exigeoient une diète plus sévère, & un plus long usage des émétiques & des purgatifs unis aux diurétiques.

Les fièvres intermittentes étoient tierces ou quartes; les unes accompagnées d'un violent mal de tête, pendant l'accès; les autres précédées & suivies de lassitudes spontanées considérables, ce qui prouvoit, outre le levain de l'intermittence, celui de la lymphe qui s'opposoit à la cessation de la fièvre. On a été contraint de faire un plus long usage des apéritifs, sur-tout des eaux de Vichy.

A la fin du mois, il est survenu des morts subites, des attaques d'apoplexie, presque toutes séreuses, auxquelles la plupart des malades ont succombé.

*Observations Météorologiques faites à Lille  
pendant le mois de Mars 1761, par  
M. BOUCHER, médecin.*

Ce mois a été conforme aux vœux du laboureur, c'est-à-dire, qu'il est tombé peu de pluie pendant son cours ; elle n'a été guères remarquable que le premier, le 2, le 7, le 10 & le 27.

La température de l'air a varié, & il en a été de même des vents : le tems a été assez doux, depuis le premier jusqu'au 6 : ce dernier jour, le thermometre a été observé, le matin, à 2 degrés au-dessus du terme de la congelation ; il en a été de même du 7, du 8, du 11, & des quatre derniers jours du mois : le 9, il n'étoit qu'à demi-dégré au-dessus de ce terme.

Le vent a été constamment *Sud*, du premier au 15, si ce n'est le 8, qu'il s'est jetté au Nord : il a été encore *Nord*, du 15 au 21, & les quatre derniers jours du mois.

Le barometre a présenté assez de variations, la premiere moitié du mois : le mercure a été observé au-dessus du terme de 28 pouces, depuis le premier jusqu'au 9, si ce n'est le 2 ; & du 9 au 16, il s'est toujours trouvé au-dessous de ce terme : tout le reste du mois, il a été observé constamment au-dessus de 28 pouces.

# 568 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de  $10\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congelation, & la moindre chaleur a été de  $\frac{1}{2}$  degré au-dessus du même terme : la différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

9 fois du Nord vers l'E.

1 fois de l'Est.

5 fois du Sud-Est.

7 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'O.

1 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

2 jours de grêle.

5 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité, au commencement du mois, & une sécheresse moyenne, à la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mars 1761, par M. BOUCHER.*

La petite vérole a paru reprendre vigueur à l'approche du printemps. Il en a été de

même de diverses fièvres à éruptions, rougeole, fièvre rouge, fièvres érysipélateuses, &c. Il s'est rencontré, dans la plupart des malades des signes de saburre dans les premières voies; circonstance qui a aussi été observée dans les autres maladies aiguës qui ont régné ce mois; c'est pourquoi l'on a dû souvent placer, au commencement de la maladie, quelque émetico-cathartique.

Parmi ces fièvres à éruptions, il y en a eu une miliaire rouge, avec un caractère de putridité & de malignité: elle commençoit par un accablement très-grand, de violens maux de tête, des douleurs aux lombes, & souvent des nausées, & même des vomissemens de matières verdâtres: le pouls étoit petit, fréquent & concentré; les yeux étoient abbatus; la conjonctive devenoit rouge, sur-tout vers l'état de la maladie; la langue & la peau étoient sèches, avec prostration absolue des forces vitales: souvent le ventre se gonfloit & devenoit tendu, principalement lorsqu'il n'avoit pas été évacué d'abord: dans ce cas, on s'est bien trouvé du kermès étendu dans une potion huileuse, & secondé d'une large boisson de petit lait clarifié & édulcoré avec du miel, & de décoctions de plantes chicoracées: les cantharides appliquées à la nuque & aux jambes, ont ranimé puissamment les forces abbatues, & ont souvent rappelé la souplesse

ou l'humidité de la langue & de la peau du corps. Il est sorti dans quelques jeunes sujets, des especes de parotides, qui n'ont pas eu de suites fâcheuses, quoiqu'elles n'aient point abscedé.

Il y a eu encore, sur-tout la premiere moitié du mois, des fièvres bilieuses qui, dans quelques sujets, ont porté à la poitrine, & dans le traitement desquelles on s'est bien trouvé des aigrets laxatifs, de l'oximel, du petit lait accommodé avec les chicoracés, &c. Il s'est fait à quelques-uns, dans l'état de la maladie, une éruption miliaire rouge.

Nombre de jeunes gens & d'enfans ont été molestés de tumeurs glanduleuses aux diverses parties du col, avec legere douleur ou tension, mais sans pulsation : elles n'ont abscedé dans personne que je sçache ; & elles ont été, dans quelques-uns, accompagnées de legere éruption miliaire rouge, sans fièvre considerable ou de durée. La gangrene de cause interne, suite de la constitution humide de l'hiver, a été assez commune, ce mois, ainsi que le précédent, à la ville & à la campagne : elle attaquoit sur-tout les extrémités.





T A B L E  
G E N E R A L E  
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers  
Mois du Journal de Médecine  
pour l'année 1761.

*EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.*

M É D E C I N E.

- M* E M O I R E S de Physique & de Mathématique, présentés à l'académie des sciences. Page 3  
*Observations sur le pouls intermittent.* Par Daniel Cox, traduction. 99  
*Essai sur les affections vaporeuses du sexe.* Par M. Pomme, fils, médecin à Arles. 195  
*Traité de la Colique de Poitou.* Par M. Combautier, médecin de Paris. 483

C H I R U R G I E.

- Traité des dépôts dans le sinus maxillaire.* Par M. Jourdain, dentiste, à Paris. 291

*L'Art des Accouchemens.* Par M. Levret, chirurgien-accoucheur. 388

## OBSERVATIONS.

## MEDECINE.

- Observations sur la guérison d'un cancer à la mamelle, avec une nouvelle façon de préparer la bella-dona.* Par M. Marteau, méd. à Aumale. 11
- Sur un Chorea sancti Witi, ou Danse de S. Wit.* Par M. Sumeire, méd. à Marignagne. 28
- Précis & Observ. sur la fièvre intermittente protéiforme.* Par M. Richard, méd. à Noyon. 33
- Guérison d'un Cancer à la mammelle, par la bella-dona.* Par M. Vanden Block, médecin à Bruxelles. 108
- Sur les bons effets de la Ciguë dans les écouvelles.* Par M. Marteau, médecin à Aumale. 121
- Fièvre continue qui dégénéra en intermittente anormale.* Par M. Godart, méd. à Vervier. 203
- Sur la fièvre protéiforme.* Par M. Planchon, médecin à Perawelz. 221
- Sur une fièvre hectique.* [Par M. Lorrent, médecin à Neuf-Brisack. 219
- Sur une fièvre putride avec délire, où l'on a fait usage du vin, avec succès.* Par M. de la Maziere, à Poitiers. 230
- Sur l'usage de l'alcali volatil dans la rage.* Par M. Darluc, méd. à Caillan. 299
- Sur une Hydrophobie spontanée.* Par M. Brieu, fils, méd. de l'hôpital, à Draguignan. 315
- Sur les bons effets de la Ciguë.* Par M. Desmilleville, médecin à Lille. 320
- Sur une mort subite, causée par le trop d'embonpoint.* Par M. Godart, méd. à Vervier. 401

## DES MATIERES. 573

- Sur les effets de la saignée & des émétiques, dans les maladies aiguës des femmes enceintes.* Par M. Delamaziere, méd. à Poitiers. 411
- Sur une Délire phrénétique, guéri par l'application de l'eau froide.* Par M. Debauz méd. à Marseille. 504
- Lettre de M. Maupoint, méd. à M. Macquart, méd. sur la guérison d'un cancer à la lèvre.* 508
- Hydropisie guérie par une apoplexie.* Par M. Godart, méd. à Vervier. 499

### C H Y M I E.

- Examen des Eaux de Briquebec.* Par M. Dubourg, méd. de Paris. 46
- Sur la Crystallisation des sels neutres.* Par M. Baumé, apothicaire de Paris. 125
- Sur le Tartre émétique.* Par M. Baumé, &c. 325
- Dissertation de M. Stockard, médecin, sur le succin.* 420
- Seconde Lettre de M. Roux, médecin, à M. Vandermonde, docteur en médecine, sur le Tartre vitriolé, pour servir de réponse aux deux Mémoires de M. Baumé, &c.* 513

### C H I R U R G I E.

- Sur un Anévisme énorme.* Par M. Boucher, méd. à Lille. 55
- Sur l'usage de l'amadou ou de l'echinopus, pour arrêter l'hémorragie, ainsi que l'agaric de chêne.* Par M. Taignon, chirurgien du régiment de Soissonnois. 59
- Sur l'Accouchement naturel d'un corps charnu.* Par M. Deltil, chir. à Grisolles. 62
- Description & usage d'un instrument nouveau pour faire l'opération de la taille latérale.* Par M. Bromfeld, à Londres. 68
- Réflexions sur cet instrument.* Par M. Grima, chirurgien de l'ordre de Malte. 161

## 574 TABLE GENERALE

<i>Lettre de M. Louis, chir. sur le Sarcocèle.</i>	171
<i>Sur un ferremens de la mâchoire.</i> Par M. Hazon, méd. de Paris.	249
<i>Sur des Sarcomes squirrheux, universels.</i> Par Sureau de la Bonnannée.	252
<i>Circonstances qui ont accompagné l'opération de la taille.</i> Par M. Dumont, fils, chirurgien à Bruxelles.	263
<i>Sur un vice singulier de conformation.</i> Par M. Desfaix, chir. à Turin	275
<i>Sur une Phthisie rénale.</i> Par M. Landeutte, méd. à Bitche.	352
<i>Observations sur un cadavre.</i> Par M. Titeux, chirurgien à Anguien-lès-Paris.	358
<i>Sur une Hernie ventrale énorme.</i> Par M. Thibault, chir. à Noyon.	365
<i>Extirpation d'une Loupe.</i> Par M. Guyard, chir. à Plaffac.	369
<i>Sur une ponction pratiquée 143 fois.</i> Par M. Dupont Haumont, chir. major de l'isle de Bouin.	435
<i>Guérisson d'un coup d'épée traversant la poitrine.</i> Par M. Allard, chir. à Saint-Tropez.	443
<i>Fracture compliquée de l'humerus, près l'articulation.</i> Par M. Muteau de Roquemont, chir.	446

## HISTOIRE NATURELLE.

<i>Sur une espèce de Vers singuliers.</i> Par M. Bonté, méd. à Coutances.	32
<i>Sur des Cornes survenues aux cuisses.</i> Par M. Dumonceau, méd. à Tournai.	145
<i>Sur le danger qu'il y a de manger de la chair morte.</i> Par M. Odolant Desnos, médecin à Alençon.	236
<i>Sur un Enfant monstrueux.</i> Par M. Juvet, méd. à Bourbonne.	244
<i>Sur quelques effets du Rapuntium urens.</i> Par M. Bonté, méd. à Coutances.	350

## DES MATIERES. 575

*Sur une femme qui a porté son enfant dans sa matrice, pendant 29 mois. Par M. de la Vergne, chirurgien.* 440

*Sur des petits vers sortis de l'anús. Par M. Moublet, méd. à Tarascon.* 537.

### INOCULATION.

*Extrait du Mémoire lu à l'académie des sciences.*

*Par M. Dalemberc, &c.* 73

*Lettre de M. Lecat, à M. Pouteau.* 460

### SUR DIFFÉRENS SUJETS.

*Lettre de M. Rigaud, curé de Chatillon, sur le Dictionnaire de Santé.* 85

*Lettre de M. Marteau, méd. à Aumale.* 178

*Lettre de M. Baumé, apothicaire.* 279

*Lettre de M. Lachenal, curé d'Eleroux, sur un phénomène particulier.* 371

*Lettre sur un remède contre les fleurs blanches.* 555.

### ÉLOGE.

*Éloge de M. Martin, apothicaire à Auxerre. Par M. Lepere, secrétaire perpétuel de l'académie d'Auxerre.* 449

### PRIX.

*Prix proposé par l'acad. de chirurgie de Paris.* 83

*Prix de la classe des mathématiques de Prusse.* 556

### AVIS.

*Avis important au sujet de M. Morand le chirurgien, & de M. Ferrein, méd.* 86

*Sur une Lettre datée de Bagnères.* 87

*Sur les Bains nouveaux du sieur Poitevin.* 181

*Avis sur l'Inoculation.* 559

*Avis sur une imposture avérée, concernant l'inoculation.* 560

*Avis sur l'Instrument de M. Bromfeild.* 561

# 576 TABLE GENER. DES MAT.

## COURS DE PLANTES.

*Cours de Plantes.* Par M. Gauthier, méd. 553

## ANATOMIE.

*Anatomie artificielle.* Par Mademoiselle Biheron. 557

## REMEDES.

*Remedes pour la brûlure.* Par M. de Saint-Martin, vicomte de Briouze. 469

*Remedes contre les fleurs blanches.* 455

## LIVRES NOUVEAUX.

*Livres nouveaux.* 89, 184, 280, 376, 472, 562.

## OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

*Observat. météor.* 90, 185, 281, 377, 473, 563.

## MALADIES REGNANTES A PARIS.

*Maladies de Paris.* 93, 188, 284, 380, 476, 566.

## OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

*Obs. météor. de Lille.* 94, 189, 285, 381, 477, 567.

## MALADIES REGNANTES A LILLE.

*Maladies de Lille.* 95, 191, 287, 383, 479, 568.

## APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin.

A Paris, ce 25 Mai 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.